



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





Vet. Fr. II A. 730



100

22

100





SENTIMENS
DE
CLEANTE.
SUR
LES ENTRETIENS
D'ARISTE
ET
D'EUGENE.



SENTIMENS
DE
CLEANTE
SUR
LES ENTRETIENS
D'ARISTE
ET
D'EUGENE.

Par M. BARBIER D'AUCOUR,
de l'Académie Française.

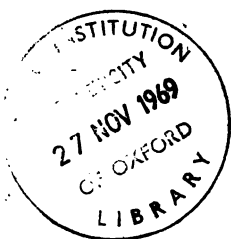
QUATRIEME ÉDITION,
Revue & corrigée :

Où l'on a joint les deux *Factums* du même
Auteur , pour Jacques LE BRUN.



A PARIS,
Chez les Libraires associés.

M. DCC. LXXVI.
Avec Approbation , & Privilège du Roi.





PRÉFACE.

EN donnant au Public cette nouvelle Edition des *Sentimens de Cleante sur les Entretienens d'Ariste & d'Eugene* ; je n'ai point dessein de faire l'Apologie de cette Critique. J'avouerai sans peine que le P. Bouhours méritoit un Aristarque plus modéré ; & qu'on ne pouvoit en user trop poliment envers un Auteur dont tous les ouvrages sont écrits avec tant d'exactitude & d'élégance. Un Ecrivain moderne a voulu persuader que Monsieur Barbier d'Aucour s'est déterminé à critiquer le P. B. par une basse jalousie, & pour se

vj P R É F A C E.

venger d'une plaisanterie de College. Séduit par ce préjugé, il s'est attaché à immortaliser la mauvaise fortune de cet Académicien. Comme ces personnalités ne tournent ni à la louange du mort ni à l'instruction des vivans, j'ai cru devoir les supprimer, & parler seulement de ses talens & de ses ouvrages.

Hist. de l'Acad. Franc.
T. 2. page
319. & suiv.
in-12.

Monsieur Jean Barbier d'Aucour étoit de Langres ; il en sortit dès l'âge de 14 ans. Après avoir fait sa Philosophie à Dijon, il vint étudier en Droit à Paris, & fut reçu Avocat au Parlement. Il résolut de suivre le Barreau ; mais ayant demeuré court dans son premier Plaidoyer, il ne s'exposa plus à plaider, & il se contenta d'écrire dans les occasions d'éclat.

Mercur. de
1683. mois
de Décembre.
bre.

Rien ne fait plus d'honneur à Monsieur d'Aucour, que d'a-

P R É F A C E. *vij*

voir été choisi par Monsieur Colbert pour élever Monsieur le Marquis de Blainville son fils. On comprend aisément que ce Ministre n'eût pas confié cette éducation à un sujet médiocre; ce choix & encore plus le mérite personnel de M. d'Aucour lui ouvrit les portes de l'Académie Française. Dans le discours qu'il fit à sa réception le 29 Novembre 1683, il donna des preuves éclatantes de sa reconnoissance envers son illustre Bienfaiteur qui étoit mort depuis peu de temps.

Monsieur d'Aucour avoit obtenu trois ans auparavant une Commission de Contrôleur des Bâtimens du Roi; mais ayant employé tout son argent à des entreprises qui échouèrent par la mort de ce Ministre, il se vit réduit à une situation fa-

viii **P R É F A C E.**

cheuse : il mourut d'une inflammation de poitrine le 13 Septembre 1694, dans la cinquante-troisième année de son âge.

Monsieur de Clermont-Tonnerre, Evêque de Noyon, lui succéda dans la place d'Académicien. Ce Prélat, qui joignoit à une haute Noblesse des qualités très-singulieres, s'étoit fait un point d'honneur de ne jamais donner des louanges aux personnes d'une naissance commune. Ainsi lorsqu'il prononça son remerciement à l'Académie Françoise, il affecta de ne rien dire de M. d'Aucour. Mais M. l'Abbé de Caumartin aujourd'hui Evêque de Blois, dont l'ingénieux discours se fait encore lire avec tant de plaisir, suppléa dignement à ce silence.

Recueil des Harangues de MM. de « Le Confrere que nous avons perdu, dit-il, p. 440, ne devoit

Mémoires
d'Amelot de
la Houffaye,
t. 2, p. 213.

P R É F A C E. *ix*

» voit rien à la Fortune : riche l'Académie
Françoise.
t. 2. Amst.
1709.
» dans toutes les parties qui font
» un véritable homme de Let-
» tres, il n'avoit aucun de ces
» titres éclatans qui relevent son
» successeur : son esprit aisé & pé-
» nétrant lui avoit fait acquérir
» une facilité merveilleuse pour
» la composition de ses propres
» ouvrages, & une critique très-
» exacte pour la correction de
» ceux des autres : rien ne sortoit
» de ses mains qui ne portât ces
» deux caracteres ; & nous nous
» souvenons avec plaisir, ou plu-
» tôt avec douleur, de l'usage
» qu'il en faisoit dans nos exer-
» cices ordinaires.

Cependant l'Académie ayant Mémoires
d'Amelot de
la Houffaye,
t. 1. pag. 213.
représenté à M. l'Evêque de
Noyon, que s'il faisoit imprimer son discours, sans rien dire
à la louange de son Prédéces-
seur, cet exemple pourroit un

» P R É F A C E.

Recueil des
Harangues.

jour servir contre lui-même ; il
se détermina à faire par écrit
ce qu'il n'avoit pas voulu faire
de vive voix : « J'avoue, dit-il,

» p. 353, que tous mes talens
» me feroient nécessaires pour ex-
» pliquer tous ceux qui ont ren-
» du M. d'Aucour si recomman-
» dable à l'Académie ; son Elo-
» quence grave & facile dans les
» ouvrages de Prose & de Vers,
» son mérite estimé par un Mi-
» nistre estimable, sa reconnois-
» sance dans une Harangue qui
» marque autant de cœur que
» d'esprit ; sa charité victorieuse
» pour la défense d'un innocent*
» prêt à subir le dernier supplice
» d'un coupable, & son attache-
» ment inviolable à tous les in-
» térêts de son Corps.

* Jacques
le Brun.

C'est par les *Sentimens de
Cleante*, que M. d'Aucour s'est
fait principalement estimer.

P R É F A C E. xj

L'Histoire de cet ouvrage mérite d'être placée dans cette Préface ; & pour ne rien hasarder , je rapporterai ce qui se trouve dans le tome I. des Mémoires de Littérature de M. de Sallengre *pag.* 444 & *suiv.* Ces détails sont de M. de la Monnoye, de l'Académie Française.

« Le P. Bouhours Jésuite , fort
» connu , dit-il , par une grande
» quantité d'ouvrages qu'il a mis
» au jour , publia en 1671 , un
» Livre intitulé , *les Entretiens*
» *d'Ariste & d'Eugene.* Le style
» de cet ouvrage , la variété qui
» y régnoit , & les jolies choses
» dont il étoit rempli , attirerent
» à l'Auteur beaucoup d'éloges ,
» & au Libraire un débit si considérable , qu'en moins de six
» mois il s'en fit deux Editions
» qui ont été suivies de plusieurs
» autres. Sur ces entrefaites pa-

xij P R É F A C E.

» rurent les *Sentimens de Cleante*
» sur ces Entretiens, où l'on cri-
» tiquoit impitoyablement le P.
» Bouhours sans lui faire quar-
» tier sur la moindre bagatelle ». J'ajouterai à ces circonstances , que l'ouvrage de M. d'Aucour fut arrêté pendant quelque temps ; & quoique le Privilège pour l'imprimer eût été accordé dès le 29 Avril 1671 , il ne parut que le 6 Août de la même année à Paris, chez Pierre le Monnier, in-12. On en fit en trois jours toute l'impression ; ces faits sont indiqués dans l'Avis du Libraire qu'on trouvera immédiatement après cette Préface.

« Au reste ces *Sentimens de*
» *Cleante*, ajoute M. de la Mon-
» noye, p. 445, causerent bien
» du chagrin au P. Bouhours ; il
» fit tout ce qu'il put pour les

P R É F A C E. *xiiij*

» supprimer ; mais il n'y eut pas
» moyen. On les réimprima en
» Hollande l'an 1672. » Il ne
fut pas possible au P. B. dit Mé- Menagiana ;
nage , de suivre l'avis du Pere t. 3. pag. 4.
Commire , qui lui avoit con- Edit. 1715.
seillé de les mépriser.

*Ne sis , Bukursi , magnanimo
pudor*

*Vanum Cleanthem ferre silentio ,
Tuaque ne digneris ira
Pugnæ avidum juvenem superbæ.*

« Peu de temps après que la
» première partie des Sentimens
» de Cleante eut paru , un Ano-
» nyme prit le parti du Pere
» Bouhours dans un Livre qu'il
» intitula *de la Délicatesse* ».
L'on a sçu depuis que cet Ano-
nyme étoit l'Abbé de Villars si
connu par *le Comte de Gabalis*.
Ménage nous apprend que le
Pere Bouhours se trouva non

xiv *P R É F A C E.*

Préface de la
2. partie des
Observations
sur la Langue
Françoise.

seulement obligé, mais honoré
de cette réponse, & qu'il le té-
moigna lui-même à l'Auteur,
par une Lettre de remercîment.
« Cet ouvrage renferme cinq
» dialogues, dans lesquels l'Ab-
» bé de Villars fait de son mieux
» pour justifier le Pere Bou-
» hours; mais il ne réussit que
» rarement, selon M. de la
» Monnoye, p. 455. Cela n'em-
» pêche pas que le Livre ne soit
» bien écrit ».

Cet ouvrage ne demeura pas
sans réplique : peu de temps
après, Barbier d'Aucour pu-
blia la seconde partie des senti-
mens de Cleante, où en ré-
futant l'Abbé de Villars, il
découvrit des nouvelles taches
dans le Livre du P. B. Cette
seconde partie fut achevée d'im-
primer pour la première fois
le quinzième Février 1672; le

P R É F A C E. xv

Privilege est du 17 Décembre
1671.

L'ouvrage entier fut imprimé en Hollande, comme on a déjà dit, en 1672. M. de la Monnoye a donné un extrait des Sentimens de Cleante, dans les Mémoires de M. de Sallengre, sur une seconde édition revue & corrigée à Paris en 1700, 2 vol. *in-12*. Ainsi celle qu'on publie aujourd'hui doit être comptée pour la quatrième. On l'a faite d'après la première édition, comme étant la plus authentique. M. d'Aucour, en critiquant les Entretiens d'Ariste & d'Eugene, s'est servi de la première & seconde édition, qui sont devenues extrêmement rares : on a cru devoir, pour la commodité des Lecteurs, faire quadrer les citations avec la dernière édition qui est aujourd-

b 4



xvj **P R É F A C E.**

d'hui la plus commune ; elle a été publiée en 1721, chez le même Libraire qui débite cette Critique.

Voici maintenant le jugement que des gens de goût & d'esprit ont porté de cet Ouvrage : La Critique des *Entretiens d'Ariste & d'Eugene*, « dit Amelot » de la Houssaye, p. 212 de ses » Mémoires, est excellente : elle » a fait encore plus de mal au » Pere Bouhours que celle du » Cid n'en avoit fait au célèbre » Pierre Corneille : Selon M. de la Monnoye, « on peut dire des » *Sentimens de Cleante*, que c'est » un des plus jolis Livres & des » mieux écrits que nous ayons. » Ses Critiques sont pour la plupart très-judicieuses, mais » quelquefois un peu trop outrées. Le même Académicien » dit dans une *Lettre sur les*

Mémoires de
Litt. p. 448.

P R É F A C E. *xvij*

» *principaux Auteurs François ;*

» que c'est un ouvrage travaillé
» avec beaucoup de soin ; qu'on
» a soupçonné le Port-Royal d'y
» avoir mis la main ; que cette
» Satyre est pleine d'une raillerie
» fine , enjouée , & quelquefois
» bien maligne ; que pour le style,
» il n'y a rien de si délicat ni de si
» correct.

C'est Furetiere qui a donné
lieu à ce soupçon : « Mais ajou-
» te M. de la Monnoye, p. 445
» des *Mémoires de Sallengre* , il
» n'est pas sûr de s'en fier à la dé-
» cision de cet Académicien qui
» étoit piqué au jeu. Ménage
» Juge plus désintéressé, dit que
» Barbier d'Aucour étoit un des
» meilleurs sujets de l'Académie.

Le jugement que M. l'Abbé
d'Olivet a porté de cet ouvrage,
est plus exact & plus étendu. « Il
» faut convenir , dit-il , que l'ou-

Bibliothèque
Françoise
Novembre &
Décembre
1726-p. 268.

Menagian.
t. 3. pag. 5.

xviii P R É F A C E.

Histoire de
l'Académie
Françoise, p.
321.

» vrage de M. d'Aucour est ad-
» mirable en son genre , qu'on y
» trouve de la délicatesse , de la
» vivacité , de l'enjouement , un
» sçavoir bien ménagé , & un
» goût sûr , qui saisit jusqu'à
» l'ombre du ridicule dans un
» amas d'excellentes choses ,
» comme le creuset sépare un
» grain de cuivre dans une on-
» ce d'or.

On fera peut-être surpris de
trouver ici deux Factums de
cet Académicien sur la fameuse
affaire de Jacques le Brun ; on
convient que ces pieces n'ont
aucune liaison avec la Critique
contre le P. B. Le Libraire ne
les a imprimées qu'à la sollici-
tation de quelques curieux , qui
souhaitent de les avoir. Voici en
peu de mots l'histoire de ce tra-
gique événement.

Factum de
Marie-Magd.
Tisserelle, in-
folio.

La Dame Mazel fut assassinée

P R É F A C E. *xix*

la nuit du 27 au 28 Novembre 1689. Jacques le Brun son valet de chambre fut arrêté le même jour avec Marie - Magdeleine Tisserelle sa femme, & accusé d'avoir assassiné sa Maîtresse & volé tout l'or qu'elle avoit dans un coffre fort. Ce qui le fit soupçonner, fut une clef qu'on lui trouva, laquelle ouvroit le demi-tour de la principale porte de la chambre de la Dame Mazel.

Le Brun fut condamné par Sentence du Lieutenant Criminel du Châtelet, le 18 Janvier 1690, à être rompu vif; & préalablement appliqué à la question.

L'affaire portée au Parlement, il y eut Arrêt le 22 Février qui condamna le Brun à la question avec la réserve des preuves. Il fut interrogé le lendemain avant que de souffrir la torture, il donna dans ses réponses des preuves

xx **P R É F A C E.**

de son innocence & de son attachement à sa Maîtresse; persistant à faire soupçonner de cet assassinat le nommé Jean Gerlac dit Berry, qui avoit pendant quelque temps été laquais de la Dame Mazel. Le Brun soutint la question la plus violente avec un courage intrépide, disant toujours qu'il étoit innocent. La Cour donna le 27 Février un Arrêt qui infirmoit la Sentence de mort du Châtelet, & ordonnoit qu'il seroit plus amplement informé pendant un an contre le Brun & sa femme; que le Brun cependant tiendrait prison, & que sa femme seroit mise en liberté.

« En exécution de cet Arrêt,
» dit l'*Auteur du Factum de Mag-*
» *deleine Tisserelle*, p. 8, le Brun
» eut permission de voir sa famille
» & ses amis; mais il n'étoit plus
» en état de profiter de cette gra-

P R É F A C E. xxj

» ce, & l'extrémité où il se trou-
» va réduit par la violence des
» tourmens, ne lui laissoit que
» quelques heures pour se pré-
» parer à recevoir les Sacremens.
» C'est par ce dernier acte de
» Religion qu'il confirme la pro-
» testation de son innocence. Il
» déclare devant la sainte Hostie
» qui lui est présentée par le Prê-
» tre, qu'il croit recevoir pour la
» dernière fois, qu'il n'est ni au-
» teur ni complice de l'assassinat
» de la Dame Mazel, ni du
» vol. L'Eglise a forcé plus d'une
» fois ses ennemis de reconnoître
» leurs fautes, en leur présentant
» par la main de ses Ministres le
» corps de J. C. Le Brun est ex-
» posé à cette épreuve ; après
» avoir soutenu avec tant de cou-
» rage celle des Juges de la terre,
» il ne craint pas d'appeler à té-
» moin de son innocence Dieu
» qui va être son Juge ».

xxij *P R É F A C E.*

En effet le Brun, quoiqu'âgé seulement de 45 ans, & d'une complexion forte & robuste, mourut le même jour, pour n'avoir pas été secouru d'abord après la question. Pendant le cours de la procédure, Gerlac dit Berry fut arrêté par la Maréchaussée Provinciale de Sens, le 7 Mars 1690. Il avoua l'assassinat & le vol.

L'Abbé Poulard un des principaux accusateurs de le Brun, fut arrêté le 19 Juillet & confronté avec Berry, qui fut condamné le 21 du même mois à être rompu vif.

Le Parlement rendit, le 30 Mars 1694, un Arrêt notable qui décharge la mémoire dudit le Brun, & absout sa femme de l'accusation contre eux intentée, & déclare leurs emprisonnemens injurieux, tortionnaires & déraisonnables.

P R É F A C E. *xxiiij*

On reconnoîtra en lifant ces deux Fa&ctums publiés en 1690 , *in-4°* , la vérité de ce que dit M. l'Abbé d'Olivet dans son Hiftoire de l'Académie Françoife.

« Quant aux Fa&ctums de M.
» d'Aucour , dit-il , p. 322 , j'ai
» entendu dire aux gens du mé-
» tier , que c'étoient des mode-
» les , &c que s'il avoit voulu
» plaider , il auroit été l'orne-
» ment du Barreau ».



AVIS DU LIBRAIRE AU LECTEUR,

*Dans l'Édition de Paris de
1671, pour la première par-
tie des Sentimens de Cleante.*

J'ESPÉROIS vous donner bien plutôt les Lettres que je vous présente aujourd'hui, car il y a plus de trois mois qu'elles sont écrites comme on peut voir par la permission de les imprimer obtenue dès le mois d'Avril. Elles contiennent une Critique du Livre intitulé : *Les Entretiens d'Ariste & d'Eugene* : mais il y a présentement deux Éditions de ce Livre : il vous faut avertir que les Lettres étant faites avant la seconde, elles ne pouvoient par conséquent examiner que la première. De sorte que s'il y a

de la différence entre l'une & l'autre , c'est la premiere qu'il faudra choisir pour justifier si ce qu'on rapporte du Livre est rapporté fidèlement.

On demandera peut-être après cela pourquoi des Lettres qui sont faites avant la seconde Edition d'un Livre qu'elles examinent , ne paroissent néanmoins qu'assez long-temps après ? On répond que c'est à cause de certains obstacles dont on n'a pas toute la liberté de parler : mais quels qu'ils soient on s'est résolu , pour n'être plus retardé , de faire en trois jours toute l'impression , laquelle par cette raison n'a pu être aussi correcte qu'elle l'eût été avec plus de loisir ; mais vous excuserez s'il vous plaît les fautes , en considération de ce qu'on n'a pas voulu vous faire attendre davantage.

TABLE DES LETTRES**De la premiere Partie.****L**ETTRE *premiere.* Page **1***Lettre seconde.* **24***Lettre troisieme.* **48***Lettre quatrieme.* **79***Lettre cinquieme.* **96***Lettre sixieme.* **114***Lettre septieme.* **129***Lettre huitieme.* **165****AVERTISSEMENT**

AVERTISSEMENT

AU LECTEUR;

*Qui étoit à la tête de la seconde
Partie de cet Ouvrage , pre-
miere Edition de Paris 1672.*

COMME il y a présentement plusieurs Editions des *Entretiens d'Ariste & d'Eugene* , il n'est pas inutile de vous avertir que c'est la premiere qui est le sujet des *Sentimens de Cleante* , non seulement pour la premiere Partie que vous avez vue , mais encore pour la seconde que voici , & qui étant une confirmation de l'autre , a dû être faite sur la même matiere ; c'est-à-dire , sur la premiere Edition des *Entretiens d'Ariste & d'Eugene*. Mais parce que cette pre-

xxviiij A V E R T I S S E M E N T.

miere Edition , fort différente des autres , est devenue si rare , que l'on n'en peut pas avoir , on a eu soin de la citer aussi-bien que la seconde , & de marquer leurs différences sur les endroits qui sont examinés dans cette seconde partie des *Sentimens de Cleante*.

On ajoute ici une petite Table qui contient seulement l'ordre des Lettres , le sujet qu'elles traitent , & la page où chacune commence , afin que l'on puisse lire d'abord celle que l'on voudra.

Lettre premiere , pourquoi l'on ne répond qu'en passant à l'Auteur de la *Délicatesse*.

pag. 181

Lettre 2 , que l'on n'a point parlé contre les Jésuites. 198

Lettre 3 , de la Morale de l'Auteur des *Entretiens d'Ariste & d'Eugene*. 220

A V E R T I S S E M E N T. xxix

**Lettre 4, de la maniere dont cet
Auteur parle des choses de a
Religion. 254**

**Lettre 5, de la Physique du mê-
me Auteur. 275**

**Lettre 6, du bon sens de cet
Auteur. 297**

**Lettre 7, du style de cet Auteur.
329**

**Lettre 8, sur le même sujet.
357**

**Lettre 9, de la maniere dont cet
Auteur juge des autres, & se
fert de leurs ouvrages. 377**

**Premier Façtum pour Jacques
le Brun. 401**

**Second Façtum pour le même.
427**

Fin de l'Avertissement.

APPROBATION.

J'AI lu par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux les *Sentimens de Cleante sur les Entretiens d'Ariste & d'Eugene*, & les deux *Factums* pour Jacques le Brun. A Paris, ce premier Avril 1718.

GALLYOT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu , &c. A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, &c. SALUT. Notre bien amée la Veuve DELAULNE, Imprimeur, & Libraire, Nous a fait exposer qu'elle désireroit faire imprimer & donner au Public *les Mémoires & les Aventures de M. le Marquis de***, qui s'est retiré depuis quelques années dans une maison des Peres N.,.. Sentimens de Cleante sur les Entretiens d'Ariste & d'Eugene* : s'il Nous plaisoit, &c. A ces causes, voulant favorablement traiter ladite Exposante ; Nous lui avons permis d'imprimer ou faire imprimer lesdits Ouvrages, &c. pendant le temps de dix années consécutives, &c. défenses à tous Imprimeurs, Libraires, &c. comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, &c. à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende, &c. à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur les Registres de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, &c. ; à peine de déchéance du présent Privilege ; qu'avant de les exposer en vente, l'Imprimé qui aura servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur CHAUVELIN ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur CHAUVELIN, &c. ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons, &c. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue, &c. Commandons, &c. CAR tel est notre plaisir. Donné à

Verfailles le feizieme jour du mois d'Avril , l'an de
grace mil sept cent vingt-huit , & de notre Regne le
treizieme. Par le Roi , en son Conseil.

CARPOT.

J'ai cédé aux Sieurs Martin & le Gras , chacun
un tiers dans les Mémoires & Aventures du Mar-
quis de * * * seulement , suivant les conventions
faites entre nous. A Paris , ce vingt Avril 1728.

Signé, V. DELAULNE.

*Registré, ensemble la Cession sur le Registre VII. de
la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de
Paris , N°. III, fol. 100 , conformément aux an-
ciens Régl:emens , confirmés par celui du 28 Février
1723. A Paris , le 27 Avril 1728.*

BRUNET , Syndic.

SENTIMENS



SENTIMENS
DE CLEANTE

SUR
LES ENTRETIENS
D'ARISTE
ET D'EUGENE.

PREMIERE LETTRE,

MONSIEUR,

Vous m'écrivez que vous seriez
bien-aïse de sçavoir ce que c'est que

A

2 *Sentimens de Cleante*

les Entretiens d'Ariste & d'Eugene.

Il ne fera pas difficile de vous satisfaire, parce que tout le monde en parle ici ; & je puis sur cela vous apprendre l'avis de beaucoup d'honnêtes gens.

Premierement, je vous assure que l'Auteur est celui qu'on vous a dit. Il ne s'y nomme pas tout-à-fait, mais il ne s'en faut guere ; car il signe B. J. qui sont les premieres lettres de son nom & de sa profession ; & avec cela, ses Amis, son Libraire, lui-même, ne font nulle difficulté de l'avouer.

C'est donc lui assurément ; & il est vrai, comme on vous l'a dit, que parmi ceux de sa profession, laquelle est considérable dans l'Eglise & dans l'Etat, il a eu des emplois qui ne se donnent chez eux qu'aux personnes d'esprit & de conduite.

Pour ce qui est d'Ariste & d'Eugene, ce ne sont pas des hommes qui aient jamais été ; & l'Auteur par conséquent ne prétend point exprimer leurs pensées ; mais seulement

sur les Entretiens d'Ariste. 3

dire les siennes plus agréablement sous des noms étrangers.

C'est pour cela qu'il représente ces deux personnages comme deux hommes d'esprit, qui ont beaucoup de politesse, qui sçavent les Langues, qui connoissent les Auteurs anciens & nouveaux, & qui les citent dans toute la suite de leurs conversations.

Ce sont d'ailleurs deux amis intimes, & faits l'un pour l'autre, qui ne se laissent point d'être éternellement ensemble, & dont l'amitié vertueuse fait en eux ce que l'amour fait dans les autres. Ainsi, Monsieur, l'honnêteté, l'esprit, la science & l'amitié jointes ensemble, forment le caractère que l'Auteur leur donne.

Pag. 237. & 238. de la 1. Edit.
Pag. 310. de la dernière, où l'on ne trouve plus ces mots, Notre amitié toute vertueuse qu'elle est, fait dans nous ce que l'amour fait dans les autres.

Ces deux Amis, après une longue séparation, se rencontrent dans une Ville maritime; ils ont une extrême joie de se revoir; ils se promettent de s'entretenir tous les jours, & pour cela ils choisissent un endroit commode sur le bord de la mer. Voilà donc le lieu, vous venez de voir les personnes, & voici maintenant les choses.

Sentimens de Cléante

Elles sont divisées en six Entretiens; dont chacun a son titre : *la Mer, la Langue Françoisse, le Secret, le bel Esprit, le je ne sçais quoi, les Devises.* Mais ce ne sont là que les parties les plus générales, lesquelles sont composées en particulier de plusieurs autres; car il y a dans cet Ouvrage une variété surprenante de toutes sortes de choses. Il y en a de Politiques, d'Historiques, de Physiques, de Morales, de Chrétiennes, & quelques-unes aussi de Galantes: Comme ce que c'est que la beauté. Que la beauté demande une taille avantageuse. Que la connoissance précède l'amour. Que la froideur redouble quelquefois l'amour. Si on peut aimer véritablement une personne que l'on n'a jamais vue. Que l'amour apprend à faire des vers. Si la Mer est plus belle quand elle est agitée, que quand elle est calme. Combien nos chansons sont différentes de celles des Italiens & des Espagnols. Divers Carroufels faits en France & ailleurs; & plusieurs choses pareilles qui sont mê-

sur les Entretiens d'Ariste. 5

lées de temps en temps avec de plus sérieuses, afin d'égayer un peu la matière.

Pour ce qui est maintenant de ce qu'on en juge ici, vous pouvez bien penser qu'on en juge différemment : Et en effet, il y a sur cet Ouvrage des opinions contraires jusqu'à l'extrémité ; mais parmi les honnêtes gens qui jugent des choses par les choses mêmes & sans passion ; c'est un sentiment assez commun que le Livre est bien écrit, que le style en est pur, clair, poli, doux, & qu'avec cela il y a de la vivacité & du brillant ; mais ils n'y trouvent point cette solidité d'esprit qui y devoit être, ni cette agréable utilité qui plaît & qui instruit tout ensemble. C'est un Livre, disent-ils, mais ce n'est que cela ; le bon sens ne s'y trouve pas toujours, & l'on voit quelquefois en sa place un certain amour propre qui se flatte, qui se vante, qui s'en fait accroire, qui juge de tout à sa fantaisie, & qui seroit seul capable de gâter un bon Livre. D'ailleurs il y a une disprop-

6 *Sentimens de Cléante.*

portion surprenante de ce que l'Auteur dit avec ce qu'il est ; car assurément son Livre ne répond pas autant qu'on l'espéroit , à l'honneur & à la sainteté de sa profession.

Ils ajoutent , qu'on ne sçait point qui parle dans ces Entretiens d'Ariste & d'Eugene ; car ce n'est ni Eugene ni Ariste , mais un troisieme qui ne se nomme point , & qui ne dit point comment il a sçu des conversations qu'il rapporte si exactement. Outre cela les récits y sont trop longs , les descriptions trop pompeuses , les comparaisons trop fréquentes & trop parées ; toutes choses contraires au génie & à la liberté des conversations familières , sans étude , & à qui l'occasion seule donne des sujets , comme l'Auteur l'a dit de celles de son Ariste & de son Eugene.

*Pag. 155 de la
1. Edit. Page
212. de la der-
gère.*

Ainsi ; Monsieur , tout ce qu'on reprend dans ce Livre se réduit , comme vous voyez , à de certains manquemens de réflexion , dans lesquels on ne tomberoit jamais pour peu qu'on voulût se donner la peine d'y penser. Je n'ai qu'à vous les marquer

sur les Entretiens d'Ariste. 7

en particulier, & commencer par le premier Entretien, pour continuer de même sur tous les autres.

Imaginez-vous donc, Monsieur, qu'Ariste & Eugene sont déjà arrivés au bord de la Mer, qui est le lieu de leurs Entretiens. Je ne sçais point par quel chemin, car l'Auteur ne le dit pas, mais enfin ils y sont présentement pour jouir l'un de l'autre ; Pag. 2. de la 1. Edit. Ces mots sont retranchés dans les Edit. suiv. c'est à dire, pour jouir de l'Entretien l'un de l'autre. Voyons donc comment cet Entretien commence.

Eugene, dit l'Auteur, s'attacha Pag. 2. de la 1. Edit. d'abord à regarder attentivement la mer, puis tout d'un coup se retournant vers son cher ami, Pag. 3. de la dernière Edit. N'est-ce pas-là, lui dit-il, un admirable spectacle ? Mais plutôt, Monsieur, n'est-ce pas un admirable début ? Et qui n'en seroit surpris ? On vient de voir dans deux Amis une ardeur si grande, qu'on ne croyoit pas que toute l'eau de la mer pût jamais l'éteindre ; & cependant à peine sont-ils arrivés au bord de la mer, que les voilà plus froids que ce froid élément.

Eugene rêve, & Ariste qui le

8 Sentimens de Cleante

Pag. 3. de la

1. Édité.

Pag. 3. de la
dernière.

voit rêver , lui dit quelque temps après : *Je trouve cette petite rêverie où vous vous êtes laissé aller d'abord , la plus raisonnable du monde.* Et moi , Monsieur , je ne vois pas une personne d'esprit qui ne la trouve une des moins raisonnables du monde. N'est-il pas bien temps de rêver aux ondes & aux vagues ? Est-ce pour cela que leur ardente amitié a choisi un lieu solitaire ? Et y a-t-il quelque endroit sur la terre où il ne soit pas permis de parler de la Mer ?

Rare & divertissante aventure ! Deux chers amis se rencontrent heureusement dans un pays étranger ; ils se promettent de se voir tous les jours ; ils choisissent pour cela un lieu commode : & cependant à la première conversation ils ne savent que dire ; ils rêvent déjà , & je pense qu'ils bâilleront bientôt , en se demandant quelle heure est-il ?

Il étoit cependant bien aisé de donner un autre tour à cela ; car l'Auteur , après avoir fait rencontrer ces deux amis , pouvoit les loger dans le même Hôtel , ou au moins

sur les Entretiens d'Ariste. 9

dans un même quartier, afin qu'ils allassent ensemble au bord de la mer, puisque c'étoit-là où il les vouloit mener : mais au lieu de prendre cette voie si facile, il les transporte invisiblement, & sans qu'on sçache comment cela se fait : de sorte que lorsqu'on les voit tout d'un coup paroître au bord de la mer, on diroit qu'ils sont sortis de la terre, où tombés des nues.

D'ailleurs on s'étonne qu'Ariste & Eugene commencent si brusquement leur entretien : vous diriez qu'ils se jettent dans la mer la tête la première : & assurément l'Auteur devoit un peu mieux préparer les choses. Il devoit dire au moins en général, que ces deux Amis s'étant particulièrement entretenus de ce qui les touchoit le plus, vinrent insensiblement à parler de la mer, ou à l'occasion de quelque voyage, ou à propos de quelque autre chose ; & alors il auroit pu commencer son Entretien, & y faire entrer s'il eût voulu la mer & les poissons : mais de la façon qu'il s'y est pris, il a fait l'un des plus mé-

10 *Sentimens de Cleante*

chans commencemens qu'il pouvoit faire ; & ce n'est pas un fort bon pré-
sage pour la suite.

Aussi, Monsieur, il y a dans cet
Entretien de la mer une multitude
de bagatelles, qui sont comme des
coquilles ; & parmi cela de certaines
pensées fausses qu'on appelle as-
sez plaisamment des Monstres Ma-
rins.

*Table des ma-
tières de la 1.
Edit. & suiv.*

*Pag. 5. de la
1. Edit.
Pag. 7. de la
dern.*

Vous verrez de tout cela dans la
suite ; & premierement la curieuse
question, de sçavoir si la Mer est plus
belle quand elle est agitée, que quand
elle est tranquille. Ariste tient pour le
calme, & Eugene pour la tempête.
Dans le calme, dit Ariste, il n'y a
rien qui ne plaise, tout y est doux, tout
y est beau. C'est une douceur bien fade,
repliqua Eugene, que ce calme qui
vous plaît tant ; & la beauté de la mer
en cet état-là ressemble tout au plus à
ces personnes qui n'ont ni vivacité ni
esprit. Je ne comprends pas, dit Ariste,
souriant, qu'un emportement de colere
puisse donner de la grace. Je pourrois
vous répondre, repartit Eugene,
qu'il y a des personnes à qui un peu

sur les Entretiens d'Ariste. tr
d'emportement ne sied pas mal , &c.

Je voudrois bien sçavoir , Monsieur , ce que vous diriez d'une question si jolie , & d'une comparaison si galante ; car je connois des scrupuleux qui n'en sont guere édifiés , & qui disent bien sérieusement , que cela ne sied pas à l'Auteur. Cependant il ne laisse pas de continuer pendant deux grandes pages , & Eugene soutient toujours , *Qu'il n'y a rien qui* Pag. 8. de la 1. Edit.
touche , & qui divertisse même davan- Pag. 8. de la dern.
tage , que de voir un navire servir de
jouet aux vents & aux vagues. Cruel divertissement ! me disoient ces personnes dont je viens de vous parler ; prendre plaisir de voir un vaisseau dans l'orage , & tant de monde en danger de périr ! Mais point du tout , leur dis-je , ce n'est pas cela ; & l'Auteur entend qu'il n'y ait personne dans le vaisseau. Vous êtes bien obligé , m'ont-ils répondu. Mais un vaisseau n'est point en mer , sans qu'il y ait quelqu'un dedans ; & aussi l'Auteur ne parle-t-il pas d'un vaisseau vuide. C'est donc qu'il n'y a pas pensé , dis-je encore ; & la chose n'alla pas plus avant.

12 Sentimens de Cleante

De la 1. Edit. Mais voici un autre endroit qui est de la page 8, où Aristé parlant des avantages de la Navigation, & louant l'Auteur de cet Art ; Eugene lui ré-

Page 8. de la 1. Edit. pond : *Pour moi je ne trouve pas fort bon que cet homme ait appris aux autres à se briser contre des rochers, & à mourir sans sépulture.*
Page 11. de la dern.

On ne trouve pas qu'il y ait de la justesse d'esprit dans tout cela ; car premierement on ne peut pas dire que celui qui a montré aux hommes l'art de naviger , leur ait appris à se briser contre des rochers : au contraire il leur a enseigné à éviter les écueils & à se défendre contre les orages ; ce qui est l'une des principales fins de la navigation. C'est donc comme si l'on disoit , que celui qui a montré aux hommes l'art de bâtir , leur a aussi appris à tomber de dessus les toits des maisons , parce que cela arrive quelquefois.

D'ailleurs, l'Auteur des Entretiens a pris tout-à-fait le contre-sens ; car au lieu qu'il dit que sur la mer on meurt sans sépulture , il devoit dire au contraire qu'on y est enseveli

sur les Entretiens d'Ariste. 13

avant que de mourir ; & cette expression qui est vraie , & qui marque un étrange & cruel genre de mort , eût bien plus fortement représenté les horreurs & les périls de la mer qu'il vouloit décrire.

Après cela Ariste & Eugene se réjouissent de ce qu'ils sont éloignés de ces dangers , & qu'apparemment *Pag. 9. de la 1. Edit.*
leur intérêt particulier ne leur fera ja- Page 12. de la
mais faire des vœux pour les navires qui dern,
viennent des Indes. De cela , Monsieur , je n'en sçais rien , & je m'en rapporte à ceux qui le sçavent mieux que moi.

Ensuite ces deux Amis s'amuse à ramasser des coquilles , non pas comme feroient deux petits enfans ; mais dit l'Auteur , comme ont fait autrefois deux grands hommes , *Sci- Pag. 9. de la 1. Edit.*
pion & Lelius ; & c'est apparemment Page 12. de la
pour cela qu'on nous les vend si dern,
cher,

Après avoir ramassé des coquilles , ils se mettent à conter des Fables : *Ne sçavez-vous pas , dit Eugene , ce Pag. 11. de la 1. Edit.*
qu'on dit d'Aristote ce Génie de la Na- Page 14. de la
ture, que n'ayant pu comprendre le flux dern,

14 Sentimens de Cleante

Ô reflux de la mer, il se précipita dans l'Euripe ? Si cela est, il faut avouer que ce grand Philosophe a choisi un grand tombeau : mais je m'étonne que l'Auteur qui est si instruit dans les Belles-Lettres, ait pris cette Fable pour une vérité, & qu'il ait cru si légèrement que *le Génie de la Nature* avoit tout-à-fait perdu l'esprit.

Il ajoute à cela l'Histoire du flux & reflux, traduite, comme je crois, de quelques cahiers de Philosophie où ces choses ne manquent jamais d'être dictées. Il rapporte les diverses opinions des Philosophes, jusqu'à celle qui dit que ce flux & reflux est la respiration de la mer, comme si la mer étoit un grand animal.

Il faut avouer que cette opinion est extrêmement ridicule, & que l'Auteur a raison d'en rire ; mais il y a des gens sérieux qui ne trouvent pas bon qu'il en rie si long-temps, & qui prétendent qu'il ne devoit dire qu'un mot en passant d'une chose qui n'a pas besoin d'être réfutée, ne pouvant tromper personne ; au lieu

sur les Entretiens d'Ariste. 15

qu'il s'y arrête plus qu'à toutes celles qui ont de la vraisemblance, & qu'il perd trois pages entières à considérer ce prétendu animal. Il dit que de toutes les bêtes de charge, c'est la plus forte, & que de toutes les bêtes fa-
Page 18. de la 1. Edit.
Page 24. de la dern.
rouches c'est la plus affamée & la plus furieuse. Il la prend ensuite de tous les côtés, & par la tête, & par la queue, & par les oreilles; & tout cela avec de certaines railleries froides, plus propres à donner du dégoût que du plaisir.

Mais ce qui est en récompense assez plaisant, c'est de voir qu'il donne sans y penser un rôle pour un autre à son premier personnage Ariste. Car vous remarquerez, s'il vous plaît, que c'est principalement Ariste qui est le bel Esprit; c'est lui qui dit la plupart de l'Italien, de l'Espagnol, du Latin, & généralement tout le Grec qu'il y a dans le Livre. Il cite les Historiens, les Orateurs, les Philosophes, les Saints Peres, toutes sortes d'Auteurs chacun en sa langue; & cependant au milieu de tout cela, l'Auteur ne se ressouve-

16 *Sentimens de Cleante:*

nant plus des choses qui l'environnent, fait changer de style à ce Personnage, lui ôte son caractère; & de sçavant qu'il étoit dans les Lettres, le rend en un moment un homme sans Lettres, qui est contraint d'avouer qu'il n'a jamais rien sçu, rien lu, rien oui dire des plus communes opinions du flux & reflux, qui sont des choses qui ne sçauroient être ignorées de quiconque a fait seulement son cours de Philosophie.

C'est cela, Monsieur, qui est assez divertissant, de voir un Auteur qui s'embarrasse de lui-même, & qui tombe dans des contrariétés, sans qu'il puisse dire que personne l'y pousse, ni qu'il ne fût pas très-facile de les éviter. Car puisqu'il avoit tant d'envie de rapporter les diverses opinions des Philosophes sur le flux & reflux de la mer; il n'avoit qu'à faire paroître que ces deux Amis ne les ignoroient pas; mais que s'étonnant l'un & l'autre que des hommes estimés sages eussent eu des pensées si contraires sur un même sujet; cha-
cun

Sur les Entretiens d'Ariste. 17

cun rapportoit celles dont il se sou-
venoit pour s'en entretenir. Ainsi
l'on eût vu toutes ces opinions , &
il n'eût point fallu pour cela chan-
ger le caractère d'Ariste , ni le tra-
vestir si mal-à-propos. Outre que
cette maniere eût été plus civile ,
& plus propre pour un entretien
d'Amis : au lieu que selon celle
de l'Auteur , il semble qu'Ariste
soit un Ecolier qui écoute , & Eugene
un Régent qui parle , & qui lui fait
une longue leçon de quatorze ou
quinze pages , au bout desquelles
il conclut qu'il ne connoît nulle-
ment la cause du flux & reflux de
la mer.

Il y a, Monsieur, beaucoup d'hon-
nêtes gens , & de gens d'esprit qui
concluroient de même sorte , & qui
n'en sçavent pas davantage sur ce
chapitre. Ce n'est pas aussi ce qu'on
y trouve à reprendre ; mais on dit
que cet endroit est contraire à un
autre. Car Eugene confesse ici qu'il
ne connoît point la cause du flux
& reflux de la mer ; il appelle cela
un mystere de la nature ; & il sou-

18 Sentimens de Cleante

Page 23. de la 1. Edit. *flent, que la sagesse ne consiste point*
 Page 31. de la dern. *d'en avoir l'intelligence, mais à sça-*

voir que les plus intelligens ne sont pas capables de les comprendre. Ariste qui l'écoute, y consent de bonne foi; & ne fait point alors d'autre compliment. Mais quand ils sont dans l'entretien des Devises, à plus

Page 335. de la 1. Edit. *de trois cens pages de là : Croyez-*
 Page 425. de la dern. *moi, mon cher Eugene, dit-il, après*

avoir pénétré comme vous avez fait dans les secrets de la Nature, il n'est rien dont vous ne soyez capable. On prétend que c'est-là une contradiction ; parce qu'Ariste étoit tombé d'accord qu'Eugene n'avoit point pénétré dans les secrets de la Nature ; mais tout au plus dans l'Histoire des opinions des Philosophes.

De là notre Auteur se jette dans les comparaisons, & il a bien de la peine d'en sortir. On peut, dit-il, *admirer Dieu dans la mer comme dans sa parfaite Image.* Mais en un mot, il n'y a point de créature qui soit la parfaite image de Dieu : & quand il ajoute que *la mer représente non seu-*

Page 24. de la 1. Edit.

Page 32. de la dern.

lement la grandeur de Dieu & son immensité ; mais encore sa miséricorde ; on ne sçait pas de quelle sorte il l'entend ; car assurément on n'a pas accoutumé de dire que la mer soit miséricordieuse, elle qui ne distingue point l'innocent d'avec le coupable , & qui engloutit tout sans miséricorde. Il change après cela en un moment , & va d'une extrémité à l'autre , en disant que la mer qui est l'image de Dieu , est aussi l'image Pag. 24. de la 1. Edit. du monde , c'est-à-dire , de tout le Page 33. de la dern. bien & de tout le mal. Ce qui étonne d'autant plus , qu'il ne met pas seulement la distance d'une ligne entre ces deux comparaisons ; en sorte que la fin de l'une est le commencement de l'autre. Ce n'est pas que la mer n'ait deux faces , comme il dit ; mais puisqu'il avoit dessein d'en faire une comparaison avec Dieu , il devoit ne montrer que la face qui est admirable , & cacher l'autre , pour la découvrir s'il vouloit dans un autre temps. Cependant que faire à cela ? l'Auteur des Entretiens avoit parmi des

collections ces deux comparaisons ; qui sont des lieux communs ; & peut-être n'en cherchoit-il qu'une, lorsque les ayant rencontrées toutes deux ensemble, il n'a pas voulu les séparer.

Après cela il tourne du côté de la Morale. *Un Pere Grec a dit, ce me semble (ce sont ses paroles) que quelque furieuse que soit la mer, en approchant de ses bords elle y voit écrit un ordre de Dieu, qui lui défend de passer outre ; & qu'alors elle se retire par respect, en courbant ses flots comme pour adorer le Seigneur qui lui a marqué ses bornes. Il faut avouer que cette pensée est fort morale, & qu'il n'y auroit rien à redire dans le Livre s'il étoit par-tout de même.*

Cet ordre écrit de la main de Dieu, poursuit-il, me fait ressouvenir d'une jolie aventure : ceci commence déjà à n'être plus du même style ; voyons l'aventure. Une Dame Espagnole se promenant un jour au bord de la mer, écrivit avec son doigt ces mots sur le sable :

ANTES MUERTA QUE MUDADA.

Certes on n'a garde de s'y tromper après cela, & l'on voit bien que ces mots Espagnols ne sont pas du Père Grec. Le sens même le marque encore plus clairement que les mots; car cela signifie une femme amoureuse qui écrivoit pour flatter son Amant:

Plutôt mourir que changer.

Cette pensée est sans doute bien éloignée de la précédente, autant que le ciel l'est de la terre; & je suis assez surpris de voir l'Auteur descendre de si haut en un moment: mais je connois des gens que cela étonne encore plus que moi; & j'étois ces jours passés avec un de ces Messieurs de Sorbone, qui me disoit qu'apparemment l'Auteur a peu lu S. Paul, quoiqu'il fasse fort le Théologien: car au lieu que cet Apôtre nous préche qu'on doit s'élever par les choses visibles & humaines, jusqu'à celles qui sont invisibles & divines; l'Auteur au contraire nous montre à descendre des choses divines & spirituelles, jusqu'à celles, qui, comme vous voyez, ne sont ni spirituelles ni

divines. C'est ce qui fait, ajouta-t-il, qu'encore qu'il y ait quelques moralités dans son Livre, il n'y a pourtant point de morale; parce qu'on n'y trouve point un esprit assez ferme ni assez constant dans les principes de la vertu.

Le reste de l'entretien ne contient que des bagatelles, des contes, des fables, & des noms de toutes les raretés vraies ou fausses, que l'on dit être dans la mer. Il y a, dit-il, *des Etoiles marines, qui sont non seulement vivantes, mais si chaudes de leur nature, qu'elles consomment tout ce qu'elles touchent.*

Page 30. de la
1. Edit.
Page 41. de la
dern.

Il y a de plus des *Oiseaux marins* de toutes les façons, jusqu'à des *Aigles* & des *Phénix*. Il y a même des *Syrenes* qui apprennent à filer. A quoi il ajoute les *Perles*, le *Corail*, l'*Ambre gris*, & tous les *Trésors* de la mer.

C'est par-là qu'il finit son discours. Et en vérité on a quelque sujet de dire que les *perles* & les *raisonnemens* y sont à peu près de même nature; l'on n'en devient ni plus riche ni plus raisonnable; & tout cela n'est

sur les Entretiens d'Ariste. 23

qu'un amas de paroles inutiles , qui valent moins que le silence. Ce dernier mot , Monsieur , m'avertit qu'il est temps de finir , & que c'est assez & peut-être trop vous écrire de si petites choses. Je suis , &c.



SECONDE LETTRE.

MONSIEUR,

Voici le second Entretien , qui est de *la Langue Françoisse*. L'Auteur s'y propose principalement de faire voir les avantages de notre langue , & de juger des Ouvrages qui s'y écrivent.

Sur cela j'ai vu beaucoup d'honnêtes gens , qui disent que dans les deux parties de l'Entretien il y a de bonnes choses ; que tout le style en général est pur & correct ; que l'éloge & l'histoire qu'il fait de la Langue Françoisse sont justes & véritables ; mais ils ajoutent qu'il devoit au moins nommer les deux Auteurs chez qui il les a pris presque mot à mot ; qu'il devoit dire son sentiment avec plus de précaution & de retenue ; qu'il devoit prendre garde à ne point faire paroître tant d'affectation, tant de comparaisons, tant de contrariétés,

riétés, tant de bonne opinion de soi-même.

Et en effet, Monsieur, pour commencer par les comparaisons, il y en a tant dans cet Entretien, que jamais on n'en vit davantage. C'est une pépinière de comparaisons; & je ne crois pas qu'il y en ait moins de quarante. Elles y sont entassées l'une sur l'autre; on en trouve quelquefois trois ou quatre dans une seule page: & assurément si le discours étoit aussi plein de raisons que de comparaisons, il faudroit avouer qu'il n'y en eût jamais un plus raisonnable. Les langues y sont comparées à tous les Arts & à tous les Artisans, cinq fois aux rivières, & je pense plus de dix fois aux femmes & aux filles.

Je ne sçais, Monsieur, si l'Auteur qui fait tant de comparaisons, n'a point pensé à ce qu'on dit ordinairement, que toutes les comparaisons sont odieuses, ou si c'est parce qu'il y a pensé, qu'il les prend la plupart de la beauté & des parures des femmes. Quoi qu'il en soit,

tant de comparaisons font peu d'honneur à un discours ; car souvent ce grand nombre d'images étrangères est une preuve qu'on manque de véritables idées des choses , & que l'esprit n'ayant pas assez de force pour regarder les objets dans eux-mêmes , & dans leurs principes naturels , il est obligé de les considérer par réflexion dans ces figures indirectes qui font les comparaisons.

D'ailleurs, si les comparaisons ne sont rares, elles blessent & importunent ; car comme elles viennent toujours pour éclaircir des choses qui sont déjà prouvées, chacun est bien-aïse que l'on croye de lui qu'il a bien compris les premières preuves , & qu'il n'a pas besoin qu'on lui fasse si souvent des comparaisons , qui en effet sont plus pour les enfans & pour le peuple , que pour les personnes d'esprit. Tant de comparaisons que l'on voudra, dans les chaires des Prédicateurs & des Régens où l'on parle de haut en bas ; mais on doit en user très-peu

sur les Entretiens d'Ariste. 27

dans les conversations familières, où personne ne prend le titre de Maître, & encore moins dans celle d'Ariste & d'Eugene, qui sont, comme on voit, aussi sçavans l'un que l'autre.

Cependant, ce n'est par-tout que comparaisons, comme je vous ai dit; non pas de celles qui entrent d'elles-mêmes dans le discours, & qui y sont sans presque y paroître; mais de ces autres qui sont toujours précédées par de certains mots qui avertissent qu'elles vont venir: & après cela quand elles paroissent, vous les voyez parées, & fardées, ayant un grand train de paroles nombreuses, qui est de tous les styles le plus contraire à celui que l'on parle dans la conversation.

Car comme l'esprit de conversation doit payer comptant (si l'on peut s'exprimer de la sorte) comme il doit penser & dire les choses en même temps; on voit bien qu'il n'a pas le loisir de leur donner cette mesure, sur laquelle il faut plusieurs fois consulter l'oreille.

C 2



Tout ce qu'il fait dans ces occasions pressantes, c'est qu'il ne dit rien qui ne soit dans le bon sens, il donne même, à ce qu'il a dit, un tour agréable; il y mêle quelquefois de cette raillerie fine, qui ne dépend que d'une certaine manière naturelle de concevoir les choses; il y montre beaucoup de ce feu vif & pénétrant qui se fait quand un esprit est échauffé par un autre esprit; mais on n'a jamais vu qu'on ait composé en conversation, de ces froides & longues comparaisons, qui avec un grand nombre de mots font une cadence plus que Poétique.

Aussi, Monsieur, l'Auteur a beau dire que les siennes ont été faites au bord de la mer; le monde n'en croit rien, & dit que si cela est, il faut qu'il ait eu un cabinet bien près de là; ou du moins qu'il y ait porté de l'encre & du papier; car on ne voit point dans ses entretiens ce qu'une heureuse nature peut faire sans art, ni ce qu'un art adroit peut imiter de la Nature; & ce n'est

sur les Entretiens d'Ariste. 29

(dit-on) ni la Nature, ni l'Art, mais un je ne sçais quel artifice qui gâte l'un & l'autre, & qui est le vrai caractère d'un jeune Déclamateur.

Il dit les choses d'un ton de Maître; & qui étonne. Il ne parle pas dans ses conversations; il y harangue, il y prêche: *Pour vous exprimer, dit-il, par des comparaisons sensibles ce que je pense. Pour entendre ma pensée, il faut remonter à la source des choses dont nous parlons. Je m'explique, & je vous prie de m'entendre*: Voilà toutes les préparations que feroit un Prédicateur, qui voudroit expliquer les plus grands mystères de la Religion; & tout cela se termine à dire, que la langue Françoisse est naturelle dans sa construction, ou d'autres choses semblables, que l'usage enseigne à tout le monde, & qu'un Ecolier de quinze ans ne peut pas ignorer. C'est néanmoins pour cela, qu'il demande une si grande attention; c'est pour cela qu'il avertit qu'il va s'expliquer, qu'on y prenne garde, qu'on

l'écoute, qu'on le pénétre, qu'on le comprenne, comme s'il alloit prononcer des oracles. En vérité cette grande opinion des plus petites choses ne plaît point aux personnes judicieuses, & toutes ces façons de parler ne sont guere propres dans la conversation.

Cela néanmoins ne nous doit pas empêcher de lui rendre justice avec joie, & de reconnoître qu'il a raison de dire tout ce qu'il dit à l'avantage de la langue Françoisse.

Pour moi je ne fais point ici de comparaison entre les langues différentes; mais quand on aura bien parlé & des vivantes & des mortes, je pense qu'après tout il faudra conclure, comme je fais d'abord, que s'il nous est honnête & utile de savoir les langues étrangères, il nous l'est encore bien davantage de savoir la nôtre. Et en effet qu'est-ce qu'un homme qui ne sçait pas sa langue naturelle qu'on lui parle à tous momens; & qui en sçait deux ou trois autres qu'on ne parle plus & qui sont mortes? N'a-t-on pas

raison de dire qu'il est étranger dans son pays, & que c'est un homme de l'autre monde ?

Qu'on loue donc tant qu'on voudra la langue Latine, & la langue Grecque ; mais aussi qu'on imite les Grecs & les Latins : & comme ils ont préféré leurs langues à toutes les autres, & que par l'amour & l'estime qu'ils ont eu pour elles, ils les ont rendues si belles & si dignes de louer leurs Héros ; aimons de même & estimons notre langue, afin que par ce moyen nous lui conservions tous ses avantages en les lui augmentant, & que nous ayions des Homeres & des Virgiles ; puisque par un bonheur plus grand que celui des Grecs & des Latins, nous avons dans la personne du Roi un Achille & un Auguste.

L'Auteur des Entretiens est donc très-louable de faire valoir notre langue autant qu'il peut ; de publier tout ce qui sert à la rendre illustre ; & de dire qu'on parle François dans toutes les Cours de l'Europe. Cela est vrai ; on le parle en

32 *Sentimens de Cleante*

Allemagne, en Suede, en Danne-
marck, dans tous les pays du Nord;
de sorte qu'il n'est pas étrange qu'on
le parle aussi en Flandres, où il est

Page 30. de si en usage comme il dit, que les
la 1. Edit.

Page 59. de personnes de qualité en font une étude
la dern.

particuliere, jusqu'à négliger tout-d-
fait leur langue naturelle, & d se
faire honneur de ne l'avoir jamais
apprise; & que le peuple même, tout
peuple qu'il est, est-en cela du goût
des honnêtes gens. Je m'étonne seu-
lement que l'Auteur n'ait appris que
depuis peu, une vérité de plusieurs
siècles; & qu'il n'en sçût encore
rien, lorsque le nouveau Testament
traduit en François fut imprimé à
Mons il y a deux ou trois ans; car
alors notre Auteur soutenoit posi-
tivement qu'on ne parloit point
François en Flandres. Mais enfin
il est désabusé, & il écrit aujour-

Page 30. de d'hui que le peuple y apprend notre
la 1. Edit.

Page 59. de langue presque aussi-tôt que la sienne,
la dern.

comme par un instinct qui l'avertit mal-
gré lui qu'il doit un jour obéir au Roi
comme à son légitime Maître. Voilà
donc qui va le mieux du monde, hors

ce malgré lui, que je ne voudrois pas mettre, & qui ne sert de rien dans cet endroit.

Mais non seulement l'Auteur des Entretiens loue notre langue pour son étendue, il la loue encore pour sa durée ; espérant qu'elle ne finira qu'avec le monde ; & prenant pour les heureux présages de ce qu'il dit, l'amour que les peuples étrangers ont pour elle ; la pureté qu'elle conserve parmi tant de Nations différentes qui abordent dans la Capitale du Royaume ; l'état si ferme & si florissant de la Monarchie ; & toutes ces raisons sont assez convenables au sujet : mais quelques personnes plus curieuses que les autres ne trouvent pas fort à propos qu'il y ait mêlé que *l'étoile de notre grand Monarque* promet ce bonheur à la France. Cela, disent-ils, est un peu trop Astrologue, & la Religion Chrétienne ne reconnoît point cette puissance dans les étoiles, mais seulement dans la Providence divine qui les conduit. Il auroit pu dire au contraire, que la sagesse

du Roi domine les Astres ; & je crois pour moi que toute l'Europe le dit après l'avoir vu vaincre dans les extrêmes chaleurs , & dans les extrêmes froidures , qui sont sans doute les plus puissantes influences des Astres , & les plus grands obstacles qu'ils puissent faire aux hommes.

Mais il est temps de vous dire les observations particulières que l'Auteur a faites sur notre langue. Elles sont belles , curieuses , justes , raisonnables ; & il n'y a rien à dire sinon qu'il n'a pas nommé les deux Ouvrages où il les a prises , qui sont le *septieme Livre des Recherches de Pasquier* , & les *Avantages de la langue Françoisse sur la Latine de Monsieur le Laboureur*. J'ai fait des extraits de quelques endroits de ces deux Ouvrages , pour vous montrer combien notre Auteur a de commerce & d'intelligence avec les autres ; car à moins que de le voir , je ne crois pas qu'il soit possible de se l'imaginer.

Voici le premier endroit de l'Au-

sur les Entretiens d'Ariste. 35

teur des Entretiens : « Le langage , Page 62. de la 1. Edit.
» dit il , suit d'ordinaire la disposi- Page 92. de la dern.
» tion des Esprits , & chaque Na-
» tion a toujours parlé selon son gé-
» nie. Le langage des Espagnols se
» sent fort de leur gravité , & de cet
» air superbe qui est commun à toute
» la Nation. Les Allemands ont une
» langue rude & grossiere. Les Ita-
» liens en ont une molle & effémi-
» née , selon le tempérament & les
» mœurs de leur pays. Il faut donc
» que les François qui sont naturel-
» lement brusques , & qui ont beau-
» coup de vivacité & de feu , aient
» un langage court & animé , qui
» n'ait rien de languissant.

Voyons maintenant ce que Pas- Page 101.
quier écrit sur le même sujet.

» Nos langages , dit-il , suivent la
» disposition de notre esprit. L'Es-
» pagnol haut à la main , produit
» un vulgaire superbe & plein de
» piaphe. L'Allemand éloigné du
» luxe , parle un langage fort rude ;
» & lorsque les Italiens , dégénérant
» de l'ancienne force du Romain ,
» firent plus de profession de la dé-

» licatesse , que de la vertu , aussi
 » formerent-ils peu à peu de ce
 » langage mâle Romain , un langa-
 » ge tout efféminé & mollasse. Ain-
 » si nos Gaulois , comme ceux qui
 » avoient l'esprit plus brusque , &
 » plus prompt que les Romains , ont
 » par conséquent le langage plus
 » court. »

Conférez ces deux pieces l'une
 avec l'autre , & voyez s'il y a quel-
 qu'autre différence , que celle que
 l'inégalité d'âge met nécessairement
 entre les choses & les personnes qui
 se ressembtent le mieux.

L'Auteur continue : « Nos An-
 » cêtres , dit-il , qui étoient plus
 » prompts que les Romains , accour-
 » cirent presque tous les mots qu'ils
 » prirent de la langue Latine ; on
 » fit d'*occidere* *occir*, qui a duré long-
 » temps ; les autres mots se forment
 » à peu près de même. *Temps* , *nom* ,
 » *fin* , *an* , *mort* , *corps*
 » Et pour les monosyllabes qui ne
 » peuvent être abrégés , ou ils n'y
 » changerent rien du tout , ou ils
 » les changerent en d'autres mono-

Page 61. de
 la 1. Edir.
 Page 93. de
 la dern.

sur les Entretiens d'Ariste, 37

» syllabes, *Si, non, plus, tu, es,*
» *est, &c.*

De tout cela Pasquier est le meilleur garant que l'Auteur pouvoit avoir ; « Nos Gaulois, dit-il, trans- *Page 675,*
» plantant la langue Romaine chez
» eux, ils accourcirent les paroles de
» ces mots *Corpus, tempus, asperum,*
» & autres semblables, dont ils firent, *corps, temps, âpre. . .* Notre *Page 680,*
» vulgaire est un langage raccourci
» du Latin aux paroles de deux, trois
» & quatre syllabes : mais aux monosyllabes qui ne pouvoient recevoir racourcissement, nous en
» usons tout de même façon que les
» Romains, sans y rien immuer, *Si,*
» *non, tu, plus, es, est, &c.*

Vous voyez, Monsieur, de quelle maniere ces deux discours se rapportent l'un à l'autre, & dans le sens & dans les paroles ; mais voyons si rien ne se démentira dans la suite.

C'est l'Auteur qui parle. « Dès que *Page 110. de*
» les Romains, dit-il, se furent ren- *la 1. Edit.*
» dus les maîtres des Gaules, la lan- *Page 156. de*
» gue Romaine commença à y avoir *la dern.*
» cours, Soit que cela vint de là

*Opera data
est ut imperio-
sa Civitas, non
solum jugum,
verum etiam
linguam suam
demissis genti-
bus impone-
ret.*

Aug. de Ci-
vit. Dei, l. 19,
c. 7,

» complaisance des Vaincus, soit que
» ce fût un effet de la nécessité & de
» l'intérêt ; les sujets ne pouvant
» avoir d'accès auprès de leurs Maî-
» tres sans quelque usage de la lan-
» gue Latine ; soit enfin que les Or-
» donnances Romaines , qui obli-
» geoient à faire tous les actes pu-
» blics en Latin, fissent peu à peu
» cet effet. Les Romains imposoient
» le joug de leur langue aux Vain-
» cus avec celui de la servitude ,
» comme parle saint Augustin.

Ecoutez maintenant Pasquier,
» Les Romains, dit-il, ayant vain-
» cu quelques Provinces, y établis-
» soient des Prêteurs, Présidens, ou
» Proconsuls, qui administroient la
» Justice en Latin ; & S. Augustin
» au livre 19. de la Cité de Dieu ,
» nous rend très-assuré ce discours,
» quand il dit au chapitre 7. *Opera*
» *data est ut imperiosa Civitas, non*
» *solum jugum, verum etiam linguam*
» *demissis gentibus imponeret.* Cela fut
» cause que les Gaulois sujets à cet
» Empire s'adonnerent , qui plus,
» qui moins, à parler & entendre

» leur langue, tant pour se rendre
» obéissans, que pour entendre leur
» droit ».

Tout le monde peut juger si ce
n'est pas de part & d'autre la même
chose, témoin le passage de S. Au-
gustin ; mais il faut voir jusqu'où
cela ira.

« La Langue se purifia beaucoup, Pag. 119. de
la 1. Edit.
» dit l'Auteur ; vers le milieu du re- Page 166. de
la dern.
» gne de Philippes de Valois, té-
» moin le Registre de la Chambre
» des Comptes de Paris, où l'on
» voit une construction & une pure-
» té, qui commence à se sentir de
» notre âge, ou du moins de l'âge
» de nos peres.

» Notre Langue, dit Pasquier, Page 632.
» commença grandement à se polir
» de cette ancienne rudesse vers le
» milieu du regne de Philippes de
» Valois, si les Registres de notre
» Chambre des Comptes ne sont
» menteurs, esquels vous voyez une
» pureté qui commence à s'appro-
» cher de notre âge. »

En vérité, Monsieur, cette con-
formité de pensées & de paroles est
admirable ; & comme vous voyez,

40 *Sentimens de Cleante*

ils ont tous les deux lu les *Registres*
de la Chambre des Comptes.

Page 119. de « Ces heureux commencemens ,
la 1. Edit. » dit l'Auteur, eurent une suite en-
Pag. 167 de » core plus heureuse sous le regne
la dern. » de Charles VII. Alain Chartier ,

Elle étoit
femme du
Dauphin ,
qui fut depuis
Louis XI.

» son Secrétaire, qui étoit un laid
» homme & un bel esprit, ajouta de
» nouvelles graces à la Langue, ce
» qui le fit surnommer à son tour le
» Pere de l'Eloquence Françoisé,
» C'est lui que Marguerite d'Ecosse
» baisa un jour en passant par une
» salle où il étoit endormi: vous sça-
» vez l'histoire & ce que répondit la
» Princesse aux Dames de sa suite ,
» qui trouverent étrange qu'elle eût
» baisé un homme si laid. Je n'ai pas
» baisé l'homme, dit-elle, j'ai baisé
» seulement la bouche d'où il est
» sorti tant de belles paroles ».

C'est justement ce que dit Pas-
quier, & presque en mêmes termes.

« Plus nous allâmes en avant ,
» plus notre Langue reçut de poli-
Pag. 612. » tessé, témoins les œuvres de Maî-
» tre Alain Chartier, Secrétaire du
Pag. 505. » Roi Charles VII. Un jour étant
endormi

sur les Entretiens d'Arifte. 41

» endormi dans une salle , dans la-
» quelle Marguerite femme du Dau-
» phin , qui depuis fut appelé le
» Roi Louis XI , passant avec une
» grande suite de Dames & grands
» Seigneurs , elle l'alla baiser à la
» bouche ; chose dont s'étant quel-
» ques-uns émerveillés ; car pour
» dire le vrai , la nature avoit en-
» chassé en lui un bel esprit & un laid
» corps & de mauvaise grace ; cette
» Dame dit qu'elles ne devoient s'é-
» tonner de ce mystere ; d'autant
» qu'elle n'entendoit avoir baisé
» l'homme , mais la bouche d'où
» étoient issus tant de mots dorés ».

La plus grande différence , com-
me chacun peut remarquer , & en
ce que l'un a mis à la marge que la
Princesse Marguerite étoit femme du
Dauphin qui fut depuis Louis XI ,
& l'autre l'a mis dans la suite du
discours.

Je pense , Monsieur , qu'après ce-
la , & même sur cela on peut raison-
nablement juger de tout le reste. Mais
si vous avez la curiosité de voir jus-
qu'au dernier trait la plus rare & la

42 *Sentimens de Cleante*

plus surprenante ressemblance qui puisse être , entre un Ouvrage nouveau & ancien , je vous enverrai les Entretiens d'Ariste & d'Eugene , & vous les conférerez à loisir avec votre Pasquier. Tout ce que je vous en dis ne vous empêchera pas d'être surpris , & encore plus quand vous lirez le discours des avantages de la Langue Françoisse sur la Latine , où l'Auteur a pris tout ce qu'il dit de notre Langue dans l'état où elle est présentement , tout ce qu'il écrit de tant d'avantages qu'elle a , de sa douceur , de sa force , de sa prononciation , de sa brièveté , de sa construction si naturelle , de la variété de ses terminaisons , de sa pureté , de sa clarté , de son abondance , de son étendue , & de toutes ses autres qualités.

Mais je vous laisse lire cela vous-même , & ne vous rapporte que ce seul endroit de la page 63.

« Demandez à Monsieur de Cor-
» demoy ce qu'il lui semble de la
» phrase Françoisse & de la Latine ;
» il vous répond que la première est
» plus juste , plus naturelle à l'esprit ,

» & plus convenable au bon sens ,
» que n'est l'autre ; il dira que la trans-
» position des mots qui se rencontre
» sans cesse dans le Latin , fait dans
» l'esprit un embarras qui ne se trou-
» ve point dans notre Langue. Il
» dira que notre style est bien mieux
» réglé ; & que chez nous les mots se
» rangent dans la bouche de celui
» qui parle , & dans l'oreille de ce-
» lui qui écoute , selon que les choses
» pour être bien digérées , se trouvent
» rangées dans l'entendement de l'un
» & l'autre. En effet , on n'en sçau-
» roit dire autant du Latin , où tout-
» le contraire se remarque , où ce
» qui doit être au commencement est
» à la fin , & où l'ordre des paroles
» confondroit l'ordre des choses , si
» on n'y prenoit garde , & si un long
» usage n'y accoutumoit notre es-
» prit. Mais on a bien affaire d'avoir
» cette peine , & qu'une Langue qui
» doit servir aux hommes pour ex-
» pliquer leurs pensées , vienne les
» embrouiller & leur donner la tor-
» ture , au lieu de les aider.

Voici comme en parle notre Au-

44. *Sentimens de Cleante*

Pag. 57. de la 1. Edit.
pag. 81. de la 2. & 86. de la dern. où l'Auteur s'est res-souvenu de citer avec éloge les avantages de la Langue François.

« La Langue François, dit-il, » est peut-être la seule qui suive exactement l'ordre naturel, & qui expose prime les pensées en la manière qu'elles naissent dans l'esprit. Je m'explique & vous prie de m'entendre : les Grecs & les Latins ont » un tour fort irrégulier ; pour trouver le nombre & la cadence qu'ils cherchent avec tant de soin, ils renversent l'ordre avec lequel nous imaginons les choses ; ils finissent le plus souvent leurs périodes, par où la raison veut qu'on les commence. Le nominatif qui doit être à la tête du discours, selon la règle du bon sens, se trouve presque toujours au milieu & à la fin... » Il faut avouer que cette transposition fait un grand embarras dans les autres Langues ; l'obscurité de leurs Auteurs venant de là en partie, on a souvent peine à en démêler le sens, parce que le sens & les paroles ne s'accordent pas ».

Ce n'est ici, Monsieur, qu'un seul trait de la ressemblance dont je vous parle ; & si vous me croyez,

vous ne jugerez point par celui-ci de tous les autres ; mais vous verrez tous les autres comme celui-ci ; car enfin c'est une chose à voir ; & pour vous le dire encore une fois , ces deux discours sont tellement semblables , que s'il se pouvoit qu'il y eût des discours jumeaux , on diroit que ces deux là le sont.

De tout cela , Monsieur , il s'en suit bien clairement , que l'Auteur a pris l'entretien de la Langue Française où vous voyez qu'il l'a trouvé ; mais il ne s'en suit pas de même qu'on le doive accuser d'avoir pillé les Auteurs. C'est une différence assez surprenante que j'entendis faire ces jours passés en bonne compagnie. Car à l'égard de Pasquier , disoit-on , il y a guerre déclarée entre lui & les amis de l'Auteur ; & comme il les a attaqués autrefois , l'Auteur le pille aujourd'hui. N'est-ce pas là le droit des armes ?

Pour ce qui est de Monsieur le Laboureur qui a fait les Avantages de la Langue Française , on ne sçait pas bien comment il le traite. Mais quoi

46 *Sentimens de Cleante*

qu'il en soit, il a pu prendre de celui-ci comme de l'autre ; & puisqu'il assure que *tout ce que dit un bel esprit coule de source* ; on ne doit pas lui reprocher s'il a fait couler son discours de deux sources si fort connues, & si bien marquées dans la Carte.

Vous voyez donc, Monsieur, que l'Original de notre Auteur n'est qu'une Copie de mot à mot. Il est vrai qu'il a fait là une bonne prise, & qu'il n'a pas été si heureux en prenant ce vieux conte Espagnol que voici :

Page 64. de
la 1. Edit.
page 96. de la
dern.

« Un jour, dit-il, un sçavant Cal-
» valier de ce pays-là, dit hautement
» en bonne compagnie, qu'au Para-
» dis terrestre le serpent parloit An-
» glois, que la femme parloit Italien,
» que l'homme parloit François, mais
» que Dieu parloit Espagnol. Plût à
» Dieu, continue-t-il, que les cho-
» ses se fussent passées de la sorte :
» car enfin si le serpent & Eve euf-
» sent parlé deux langages différens,
» peut-être qu'ils ne se seroient pas
» entendus ; mais par malheur pour
» nous, ils ne s'entendoient que trop
» bien ; & c'est ce qui me fait un peu

« douter de la vérité de l'Histoire ».

Assurément , Monsieur , on ne dira pas que ce soit là le langage d'un hypocrite ; au contraire , on dit que l'Auteur n'est guere moins Cavalier , que le Cavalier même dont il fait le conte. Je ne vois pourtant pas que ce conte plaise non plus que ce qu'il dit encore en louant l'Histoire Romaine de Coëffeteau , qu'il n'y a point de Page 121. de la 1. Edic. salut hors l'Histoire Romaine , non page 170. de la dern. plus que hors l'Eglise Romaine. On n'aime point ces sortes de discours ; & à vous dire le vrai , ils ne sont ni assez religieux , ni assez raisonnables , pour répondre à l'opinion qu'on avoit de celui qui les a faits , ni pour soutenir l'autorité qu'il s'est lui-même attribuée de juger de tout. Mais c'est assez vous entretenir pour une fois , & je vous dirai à la premiere occasion ce que c'est que les jugemens qu'il prononce.



TROISIEME LETTRE.

MONSIEUR,

Vous verrez dans cette Lettre de quelle maniere notre Auteur juge des autres Auteurs; & je crois que vous avouerez aussi-bien que moi qu'il y a dans les jugemens qu'il prononce une brièveté d'Oracle, avec une netteté sans pareille.

BALSAC, dit-il en un mot, *il faut le lire, & ne pas trop l'imiter.*

VOITURE, *son style n'est pas toujours fort exact, ni fort châtié.*

COSTAR, *sa défense de Voiture est son chef-d'œuvre; ses autres Livres ne sont pas si fins, ni si corrects que celui-là.*

D'ABLANCOURT ET LA CHAMBRE, *tout ce qu'ils ont mis en lumiere mérite fort d'être lu.*

Voilà, Monsieur, qui est court & clair autant qu'il peut l'être: mais je connois de fort honnêtes gens qui
dilent

disent que cela devoit être un peu moins clair, & un peu plus long, parce qu'il n'est pas toujours nécessaire de dire si promptement, ni si ouvertement ce que l'on pense. Comme quand il dit un peu après en parlant du Secrétaire de l'Académie : *Il y a dans tout ce qu'il fait un air d'honnête homme qui me plaît infiniment.* On n'en doute point, & le Secrétaire de l'Académie plaît à bien d'autres. On ne reprochera pas à l'Auteur d'avoir trop d'estime pour un homme qui mérite celle de toutes les personnes qui le connoissent : mais c'est qu'enfin les façons de parler, dont cet Auteur se sert, *cela me plaît, cela ne me plaît pas*, ne sçauroient jamais plaire au public : & il est assez difficile de s'imaginer qu'un honnête homme qui auroit ainsi parlé à un ami particulier, prit plaisir ensuite de le redire à toute la terre dans une impression publique. Car enfin entre amis où les paroles doivent être aussi libres que les pensées, ce n'est qu'une liberté honnête & permise; mais en public, & quand tout le

monde en est témoin , c'est une conduite qu'il seroit assez difficile d'accorder avec la modestie.

C'est ainsi qu'ils raisonnoient ; & je leur fis cette objection :

Je pense , Messieurs , que vous ne prenez pas garde que c'est ici un Entretien familial , où les choses doivent être dites familièrement , & que sans cela il ne seroit point ce qu'il est. Le grand mal, me répondirent-ils en riant , que cet entretien ne fût point si familial , & qu'il fût un peu plus raisonnable. Il faut avouer , poursuivirent-ils , que vous avez-là une admirable pensée ; comme s'il étoit permis d'être moins discret en dialogue qu'en toute autre maniere d'écrire , sous prétexte que l'on fait dire ses propres pensées à deux personnes imaginaires qui n'ont jamais été. On sçait bien que ces fictions sont permises , qu'elles sont même ingénieuses , & que les plus grands hommes de l'Antiquité s'en sont servi : mais leur usage ne doit être que pour dire les choses avec plus de facilité , plus de netteté , plus d'agrément ;

mais non pas pour les dire avec moins de discrétion & de retenue.

C'étoit, Monsieur, le sentiment de ces personnes-là ; mais vous sçavez que chacun a le sien : & ce n'est pas-là celui de notre Auteur, qui continue toujours comme il a commencé. *L'Histoire de l'Académie Française*, dit-il, *est un des Livres que j'aime le plus. Le Discours sur les Œuvres de Sarazin est une très-belle chose.* Et pourquoi cela ? parce que (répond-il) *je l'ai lu plusieurs fois, & l'ai toujours lu avec plaisir.* Pour moi, j'aimerois autant dire : *Car tel est notre plaisir* ; aussi-bien, ajoutoit un de ces Messieurs, son plaisir lui tient lieu de raison ; il ne cite que cela, & il ne parle pas même de l'Approbation publique qu'ont eue les livres qui lui plaisent. Quelle façon de juger, continuoient-ils, toute absolue & indépendante de toute raison ! J'avois beau leur représenter que dans les matieres qui ne touchent point l'Etat, ni la Religion, on est assez libre de dire ce que l'on

veut. Il est vrai , me répliquoient-ils , que cela n'est pas défendu par les loix du Royaume , sous peine d'être traité comme Hérétique ou Séditieux ; mais certainement l'honnêteté & la bienséance , qui sont des loix naturelles , le défendent , sous peine de passer pour peu discret & peu retenu. Et enfin quoi que l'on prétende , & que l'on objecte ; on sçait bien que les esprits sages & judicieux mettent toujours une très-grande différence entre penser les choses & les dire.

Les pensées sont secretes (me disoient ces mêmes personnes) , elles sont intérieures , cachées au fond de l'esprit qui les forme , inconnues à tous les autres. Enfin , on pense dans soi , on pense pour soi ; & alors on peut agir avec toute liberté , sans considérer autre chose que le vrai & le faux : car le seul devoir que l'homme est obligé de se rendre à lui-même quand il pense , c'est de tâcher à ne point tomber dans l'erreur d'un faux jugement ; mais lorsqu'après avoir pensé , il s'agit de par-

ler, & de faire entendre aux autres ; ce n'est point assez que les choses que l'on veut dire soient conformes à la vérité, il faut encore qu'elles soient proportionnées aux temps, aux lieux, aux personnes, & à toutes les circonstances qui forment la bienséance, cette vertu si nécessaire à ceux qui parlent, ou qui écrivent.

Ils m'en dirent encore bien davantage : mais il faut que je me hâte de vous nommer les Auteurs que le nôtre approuve à peu près de la même sorte que les précédens.

L'Auteur de la Préface qui a été depuis peu mise au commencement des Œuvres de Balzac.

L'Auteur de la Préface de la nouvelle traduction de l'Enéide.

L'Auteur des Réflexions ou Maximes Morales.

L'Auteur du Discours qui a été mis à la tête de ces Réflexions.

L'Auteur des Conversations qui parurent l'an passé.

L'Auteur des Œuvres que nous avons attendues long-temps, & dont les Plaidoyers font la principale partie.

54 *Sentimens de Cleante*

L'Auteur de la *Préface d'un de ses Amis sur de fort beaux Panégyriques.*

L'Auteur de l'*Histoire Sainte sur le Nouveau Testament.*

L'Auteur des *Observations sur les Poèmes d'Homere & de Virgile.*

A l'entendre ainsi proclamer tant de noms différens, il semble (dit-on) que l'on soit à la Tragédie de quelque Collège, & que l'on voye sur le Théâtre cet Auteur Régent qui distribue le prix au son de la trompette.

Voici encore quelques livres qu'il nomme & qu'il approuve de même. *La morale du Sage. L'Apologétique de Tertullien. Le discernement de l'Âme & du Corps. Le Discours Physique de la Parole. Les Actions publiques d'un celebre Prédicateur. Le Guide des Pécheurs de Grenade, par Girard. Les Paraphrases sur les Epîtres de saint Paul.*

Hé! comment, me dit un de mes amis, a-t-il pû mettre ce Livre avec les autres? Pourquoi donc, lui dis-je? n'est-ce pas un excellent livre,

& qui a une grande réputation ? Ce n'est point pour cela , me repliquait-il ; mais parce qu'il a eu le malheur de ne plaire pas à une personne, que l'Auteur cite , & qu'il appelle un des plus judicieux Critiques de notre temps. Cependant ce Critique soutient positivement , que le Livre des Paraphrases sur saint Paul ne mérite pas d'être nommé l'Ouvrage d'un homme , mais d'une petite femme ; *mulierculæ* ; & par conséquent il faut de nécessité , ou que ce Livre ne soit pas bon , ou que le Critique ne soit pas judicieux ; l'un & l'autre est également contre notre Auteur , & c'est à lui de s'en défendre comme il pourra.

Cependant , on trouve que cette petite contradiction ne lui vient point mal-à-propos dans le même temps que s'érigeant en Juge souverain de tous les Ouvrages , il s' imagine mettre les uns dans le temple de la gloire , & effacer les autres de la mémoire des hommes , selon qu'il les écrit , ou qu'il ne les écrit pas dans son Livre.

Franc. Varas.

Page 137. de la 1. Edit.

page 137. de la dern.

Ant. Godellus

Episcop. Graf-

senfis anElogiū

Aurel. scrip-

tor. idoneus.

Idemq; utinam

Poita. p. 13.

Voilà justement comme doit agir un homme qui veut se faire dire les vérités; car après qu'il a ainsi prononcé son jugement, & qu'il a réglé & arrêté à son gré le nombre de ses bons Auteurs; alors le Public qui vient là-dessus, & qui ne voit pas tous ceux pour qui il a de l'estime, ne manque point de s'en prendre au juge prétendu, & d'en dire librement sa pensée. On demande pourquoi il n'a pas nommé tels & tels Livres? où est, dit-on, celui-ci, où est celui-là? Il n'a pas seulement parlé de ce Catéchisme si estimé, où le grand Cardinal de Richelieu a écrit les plus profonds mystères de la Religion, avec tant de netteté & d'éloquence.

Il ne dit rien des Œuvres de M. le Garde des Sceaux du Vair, à qui la Langue Françoisse est redevable de tant d'ornemens.

Il a supprimé l'Histoire de Henri le Grand, par M. de Perfixe Archevêque de Paris, où la vérité parle avec une éloquence digne de la vérité.

sur les Entretiens d'Arifte. 57

Il n'a pas marqué les Plaidoyers de M. le Maître, ni ces fameux Panegyriques qui ont été admirés de toute la France, & qui dureront autant que le nom du grand Chancelier, pour qui ils ont été faits. Il n'a rien dit non plus, ni des belles Traductions de M. de Giry, ni des sçavans Discours de M. de Sillon, ni de tant de beaux Ouvrages de ces Messieurs de l'Académie, ni même des Sentimens de cet illustre Compagnie sur le Cid; & comme s'il étoit jaloux & ennemi de la gloire de la France, il ne nomme que dix ou douze Auteurs, dans un siècle où elle a produit un si grand nombre d'excellens Hommes, en toute sorte de Sciences. Après cela vous pouvez juger, si l'on parle librement d'un faiseur de Catalogue, & si l'on fait difficulté de l'appeller de tous les noms qu'il mérite.

Pour moi, à vous dire vrai, j'ai toujours regardé cette entreprise de juger ainsi publiquement & absolument, comme un moyen de ne plaire à personne, ni même à ceux qu'on

loue. Et en effet, ce n'est pas, ce me semble, un grand plaisir pour un homme d'esprit, d'entendre un nouvel Auteur qui lui dit, avec je ne sçais quel air : *Ce que vous faites me plaît infiniment. Je serois d'avis qu'on lût la Préface que vous avez écrite. Cet Ouvrage est votre chef-d'œuvre, les autres ne sont pas si fins ni si corrects.* Car voilà comme loue notre Auteur ; & en vérité on se passe bien aisément de telles louanges.

Page 135. de
la 1. Edit.
page 137. de
La dern.

* *Que pensez-vous, dit-il, de ces Solitaires qui ont tant écrit depuis vingt ans ?* Tout le monde sçait de qui il entend parler, & il ne sert de rien ici d'en sçavoir davantage, ni d'examiner s'il y a quelque cause particulière, qui oblige l'Auteur de les critiquer plutôt que d'autres ; je ne m'en mets nullement en peine ; je n'examine que son Livre, & ce que je ne trouve point là, je ne le chercherai point ailleurs.

Voici donc comme il se répond à lui-même : *Je leur fais justice, dit-il, car il la faut faire à tout le monde.*

Page 135. de
la 1. Edit. on a
retranché dans
les Edit. sui-

* MM. de Port-Royal.

Sur les Entretiens d'Ariste. 59

Ce, car il la faut faire à tout le monde, vantes ces paroles : Car il la faut faire à tout le monde. donne une méchante idée. On di-

roit que l'Auteur ne leur fait justice que malgré lui , & que s'il étoit permis de ne la pas faire à tout le monde, il seroit fort aise de s'en dispenser à leur égard. Je n'examine point cela par les maximes de la Morale : mais vous m'avouerez que selon les regles de la Critique, l'Auteur a fait une faute de n'avoir pas caché sa passion; parce que jamais une passion ne doit paroître dans un jugement.

Il s'attache ensuite à critiquer la traduction de l'Imitation de J. C. & je ne veux pas dire absolument qu'il n'a pas dû le faire ; mais puisqu'il a tant d'autres Livres qui s'offroient à lui sur toutes sortes de matiere ; on ne peut pas douter qu'il n'eût mieux fait de ne toucher point à celui-ci , & de le laisser tout entier à la piété publique.

Que si l'on veut absolument en venir à la Critique ; on doit au moins y garder une grande modération , & ne traiter qu'avec respect des mots qui sont en quelque façon consacrés

60 *Sentimens de Cleante*

par la sainteté des choses qu'ils signifient. On ne sçauroit alors trop considérer que les différens sujets demandent des expressions différentes ; & que s'il y a selon l'Auteur des façons de parler qui sont propres à la conversation ; il peut à plus forte raison y avoir aussi des manières de s'exprimer , particulièrement destinées à la dévotion.

Je vous puis assurer , Monsieur , que je ne vous écris rien en tout cela , que je n'aie oui dire aux plus honnêtes gens. Et c'est pourquoi je ne comprends point ce que l'Auteur trouve à redire à ces expressions :

Page 143.
145. de la 1.
Edit.
page 198. de
la dern.

Conserver son ame dans la privation des douceurs. Rendre son ame vuide de l'affection de toutes les créatures ; & quelques autres semblables qui sont les plus simples dont on puisse se servir dans la dévotion & dans la Théologie mystique.

Je demande aussi à des personnes d'esprit , & même de l'Académie , quel mal il y a dans ces autres mots que l'Auteur condamne ? *Resserrement , déchirement , brisement , obscur-*

effement, attiediffement, enivrement ?
& ils me répondent que ce sont de fort bons mots, qu'ils sont fort propres, même dans les matières physiques, & encore plus dans les choses morales, parce qu'ils expriment tout-à-fait bien les différens états du cœur humain, qui est le principal sujet de la Morale.

Que s'il y a quelques autres mots à qui il manque un peu d'usage ; ce n'est pas, ce me semble, un si grand sujet de raillerie, & d'exclamation. Quoi ! des personnes habiles trouvent des mots nouveaux fort raisonnables & bien pleins de sens, ils les exposent au public & les hazardent pour tâcher d'enrichir la Langue : y a-t-il là quelque chose qui mérite que l'Auteur s'écrie publiquement : *Bon Dieu quel langage ! cela m'est insupportable ;* & tout ce qu'une Précieuse pourroit dire ?

On sçait bien que dans les Langues on doit accommoder la raison à l'usage ; mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse aussi essayer peu à peu d'y accommoder l'usage à la raison ;

62 *Sentimens de Cleante*

puisque sans cela les Langues ne peuvent jamais être parfaites.

Mais l'Auteur des Entretiens s'en moque ; & quelque raison qu'on lui puisse donner , il ne veut pas qu'il soit jamais permis de faire des mots

Page 139. de
la 1. Edit
page 193. de
la dern.

nouveaux ; comme si , dit-il en riant , des particuliers & des solitaires avoient une autorité que les Rois mêmes n'ont pas. En vérité , Monsieur , je n'avois pas encore oui dire qu'il falloit une autorité plus que Royale pour former de nouveaux mots ; & je croyois même que sans nulle autorité il ne falloit qu'un peu de Grammaire. Je ne sçais point non plus pourquoi les Rois n'en pourroient pas faire , s'il leur plaisoit de s'y appliquer , ni si delà il s'ensuivroit que les particuliers n'en pussent faire non plus que les Rois : comme si l'on ne sçavoit pas que ce n'est point là l'occupation de la Majesté , ni l'exercice de l'art de régner , mais seulement l'ouvrage d'un Grammairien. C'est donc à peu près de même que si l'on disoit , qu'il est étrange qu'un Groseillier porte des Groseil-

sur les Entretiens d'Ariste. 63

les, puisqu'un Oranger qui est un bien plus bel arbre n'en porte point. Voilà où se réduit la raillerie de l'Auteur ; & il devoit y avoir pris garde : car quoiqu'il soit permis de rire, il ne faut pas néanmoins que le risible étouffe ainsi le raisonnable.

Mais enfin, Monsieur, quoique l'Auteur puisse dire, il a fait lui-même de ces fautes qu'il trouve si épouvantables.

Par exemple, *Ariste & Eugene se* Page 1. de la
rencontrent durant la plus belle sai- 1. & de la
son de l'année ; on ne dit point se dern. Edit.
rencontrer durant une saison, ni en
François, ni en toute Langue ; parce
que durant signifiant la durée, &
rencontrer signifiant une action d'un
moment, ou du moins le premier
moment d'une action ; on voit bien
que ces deux mots ne s'accordent pas
ensemble.

On dit *se divertir durant une saison,*
se voir, s'entretenir, mais point du
tout *se rencontrer.*

Ils choisirent pour le lieu de leur Page 2. de la
entrevue un endroit au bord de la mer ; 1. & de la
le mot entrevue n'est bon que pour la dern. Edit.

64 *Sentimens de Cleante*

premiere rencontre ; or ici Ariste & Eugene s'étoient déjà vus & parlé ; c'étoient même en se voyant & en se parlant qu'ils choisirent ce lieu ; & par conséquent on ne doit plus l'appeller le lieu de leur *entrevue*, mais de leur *rendez-vous*, de leur *conversation* ou de leur *promenade*.

Page 443. de *La science des Devises est courte*. Il
1. Edit. est vrai que c'est une assez courte
page. 511. de science ; mais ce n'est pas là le sens
la dern. de l'Auteur, qui l'estime au contraire
la plus belle science, & la plus étendue qui soit parmi les hommes.

Il veut dire qu'elle instruit dans un moment ; ainsi le mot *courte* est très-équivoque, & par conséquent contraire à la netteté du style. L'Auteur s'en sert pour exprimer une bonne qualité, & il signifie presque toujours un défaut. On dit, la prudence des hommes est courte, pour dire qu'elle est défectueuse : on dit aussi, un homme a une courte haleine, il a la vue courte ; & toutes ces expressions communes marquent des défauts.

Il y a encore de l'équivoque dans
cette

sur les Entretiens d'Ariste. 65

cette autre expression, *la révolution* Page 13. de la 1. Edit.
journaliere du premier mobile. L'Au- page 18. de la dern.
teur veut que le mot *journaliere* signi-
fie un mouvement réglé de chaque
jour ; & il signifie une chose incons-
tante & déréglée : comme quand on
dit communément , que *les armées*
sont journalieres , pour marquer l'in-
constance de la fortune dans les évé-
nemens des armes.

Demêler un mouvement. Si l'Au- Page 23. de la 1. Edit.
teur avoit vu ces deux mots dans le page 31. de la dern.
Livre qu'il critique , il diroit qu'ils
ne sont pas faits l'un pour l'autre : on
dit *causer un mouvement* , *l'arrêter* ,
l'interrompre , *le connoître* ; mais nul-
lement *le démêler*. Et je m'étonne
que l'Auteur ait pu dire *démêler un*
mouvement , lui qui ne peut souffrir
que l'on dise *acquérir de l'éclat*.

Il fut contraint de dire adieu à son Page dern. de la 1. Edit.
ami & à la mer , dans un temps où il suiv.
pensoit jouir de l'un & de l'autre. On
ne dit point *jouir de la mer* , non plus
que *jouir de la terre* ; & la raison de
cela , c'est que pour jouir , il faut un
bien quel qu'il soit , utile , honnête ,
agréable. Or quand on dit simple-

ment la mer , on ne marque nul bien , nul objet de jouissance ; & par conséquent on ne peut point dire jouir de la mer , à moins que d'y ajouter quelqu'autre mot , comme jouir des trésors de la mer.

Je ne vous fais point ici un long récit de pareilles fautes ; & je ne vous en eusse pas marqué une seule , si l'Auteur les avoit aussi peu considérées dans les autres , que je les considère peu dans lui. Mais il étoit juste de vous montrer qu'il a fait lui-même de ces fautes qui lui paroissent si énormes ; & que sa délicatesse n'a pas laissé d'enfanter de ces monstres qui lui font tant de frayeur.

Ce n'est pourtant pas là ce qu'il doit craindre , ni ce qui décréditera son Livre ; & si ce Livre n'a pas dans le monde tout le succès qu'il en attendoit , on ne dit point que ce soit à cause de ces sortes de fautes qui y sont , mais à cause de la solidité , & de la justesse d'esprit qui n'y sont pas. On lui pardonneroit aisément ces petits défauts qu'il a tant exagérés ; & l'on sçait bien que les meil-

sur les Entretiens d'Arifte. 67

leurs esprits s'y laissent aller quelquefois ; car il faudroit être bien esclave des mots & bien attaché aux paroles , pour n'en laisser jamais échapper , principalement quand on est appliqué à des choses grandes , hautes , & qui emportent toute l'attention.

C'est pour cela que l'on trouve mauvais , qu'il ait critiqué , comme il a fait , la Traduction du Livre de l'Imitation de Jesus-Christ ; & d'autant plus que lui-même n'ayant traduit qu'un seul passage dans tout son Livre , ne l'a pas traduit comme il faut.

C'est un passage , où S. Jérôme compare le monde à la mer : *Noli te credere , nollite esse securi , magnos hic campus montes habet . . . intus inclusum est periculum , intus est hostis ; tranquillitas ista tempestas est.* L'Auteur traduit : « Ne vous y fiez point , » ne soyez point en assurance , il y a » des montagnes cachées sous cette surface si égale ; l'ennemi , le péril est » au dedans ; ce grand calme est une » tempête ».

Page 25. de la 1. Edit.

Page 34. de la dern.

Premierement, *ne foyez pas en as-
surance*, n'est pas bien : il faut ne vous
imaginez point d'être en sûreté. C'est-
là le propre sens des paroles Latines,
nolite esse securi : & c'est aussi le sens
de S. Jérôme, qui ne défend point
d'être en sûreté, ni de s'y mettre au-
tant qu'on le peut ; mais seulement
de s'imaginer dangereusement, que
l'on est en sûreté, lorsqu'en effet on
n'y est pas.

En second lieu, *l'ennemi, le péril
est au dedans*, est une mauvaise conf-
truction, & qui ne retient rien du
poids, du nombre, & de la force du
Latin. Il falloit au moins, *l'ennemi
est caché, le péril est au dedans ; ce
grand calme est une tempête*. Ces pa-
roles répondent beaucoup mieux à
celles de S. Jérôme, *inclusum est pe-
riculum, intus est hostis ; tranquillitas
ista tempestas est*.

Après cela, Monsieur, nous n'a-
vons qu'à regarder un peu notre Au-
teur, sur le sujet des longues paren-
theses, des grandes périodes, des
exagérations, & des hyperboles ; car
il parle encore de tout cela.

sur les Entretiens d'Ariste. 69

On dit premierement , qu'il a raison de condamner les longues parentheses ; mais on dit aussi qu'il a tort en deux choses : en ce qu'il en accuse ces Auteurs, qu'il appelle *Solitaires* , sans en rapporter ni preuve, ni exemple ; & encore en ce que lui-même s'y embarrasse fort souvent dans tout son Livre.

C'est je ne sçais quoi , dit-il , de divin , qui rend un bel esprit , (que la Providence de Dieu a destiné au gouvernement d'un Empire) , qui le rend , dis-je , naturellement droit. Il ne faut point d'autre preuve de cette longueur de parenthese , que le mot , *dis-je* , par lequel l'Auteur fait bien voir qu'il a laissé le verbe si loin de son régime , que de peur qu'on ne s'en souviennne plus , il est obligé de le répéter.

Mais en voici une autre dont je ne dirai rien qu'après que vous l'aurez vue.

Que si les paroles ne conviennent qu'à la figure (comme d'un Cadran sous un Soleil couvert d'un nuage :

Mihi tollunt nubila Solem ;

Pag. 221. de
la 1. Edit.
Pag. 291. de
la dernière.

Page 299. de
la 1. Edit.
Page 382. de
la dern.

70 *Sentimens de Cleante*

c'est la devise qui fut faite pour Anne d'Autriche, l'an mil six cents quinze, lorsque Louis le Juste faisoit la guerre aux Rebelles), si les paroles, dis-je, ne conviennent, &c. Eh bien, Monsieur, vous la voyez cette parenthese; & assurément ce ne sera pas exagérer de dire qu'elle est assez longue, pour en faire trois ou quatre de bonne mesure.

*Pag. 252 de la
1. Edit. Page
328. de la der-
niere.*

Elle n'a pourtant pas plus d'étendue que celle de la page 252. *Ce qui nous charme, dit-il, dans ces Tableaux excellens, dans ces Statues presque vivantes, (à qui il ne manque rien que la parole, ou plutôt à qui la parole même ne manque pas, si nous en croyons nos yeux :*

MANCA IL PARLAR, DI VIVO
ALTRO NON CHIEDI,
NE MANCA QUESTO ANCOR,
S'A GLI OCCHI CREDI);
ce qui nous charme, dis-je.

Je n'ai rien à vous dire sur celle-là, & vous n'avez qu'à la voir, & à la mesurer. C'est la dernière que je vous marquerai; car je vous ennuirois de rapporter toutes les autres

qui sont dans son Livre, où l'on rencontre vingt fois le mot *dis-je*, avec lequel il tâche de les corriger autant qu'il peut.

Pour ce qui est des grandes périodes, l'Auteur fait à leur égard la même chose; qu'à l'égard des longues parenthèses; & aussi quand la parenthèse est longue, la période ne peut plus être courte; il accuse ces *Solitaires* de faire de grandes périodes; mais il n'en rapporte point d'exemple, & c'est ce qui étonne le monde; car on n'auroit pas cru qu'il lui auroit été impossible d'en tirer quelques-uns de tant de volumes qu'ils ont composés. Il cite seulement la première période de la Vie de Dom Barthelemy des Martyrs; & ce n'est pas un fort bon signe pour lui de ne l'avoir que citée, sans la rapporter toute entière.

Mais quoi qu'il en soit de ces Auteurs; qu'ils fassent, ou ne fassent pas de longues périodes, il est certain au moins que le nôtre en fait dans ses Entretiens: & c'est ce qui est assez rare, que des périodes dans

72 *Sentimens de Cleante*

des Entretiens. Car qu'est-ce qui oblige à cela? rien ne gêne; on est libre; on s'interrompt quand on veut; & pourquoi donc faire de longues périodes? Il en a fait néanmoins, & ce qui est plaisant, il en a fait dans l'endroit même où il se raille de ceux à qui il reproche d'en faire.

Voyez, Monsieur, quelle longueur. Ils aiment, dit-il, les discours vastes; les longues parenthèses leur plaisent beaucoup; les grandes périodes, & sur-tout celles qui par leur longueur excessive suffoquent ceux qui les lisent, comme parle un Auteur Grec, sont tout-d-fait à leur goût.

Page 135. de
la 1. Edit.
Page 188. de
la dern.

Certes, s'il y eut jamais un discours suffoquant, c'est celui-ci, où l'on dirait que l'Auteur veut parler Latin en François, car il y met le verbe à la fin.

Quel embarras pour rien! Il n'avoit qu'à dire : Les grandes périodes sont tout-d fait à leur goût, & sur-tout celles qui par leur longueur excessive suffoquent ceux qui les lisent, comme parle un Auteur Grec.

J'ai

Sur les Entretiens d'Ariste. 73

J'ai vu bien rire de cette citation ; car à quel propos cet Auteur Grec , & pourquoi le faire venir de si loin ? y a-t-il là quelque chose qu'un François ne puisse dire ? *les longues périodes suffoquent ceux qui les lisent* ? n'est-ce pas une façon de parler que tout le monde sçait ? Il me semble que j'entends de ces gens , qui pour faire voir qu'ils lisent de grands Livres , ne manquent point , en parlant des choses les plus communes , d'ajouter toujours : Comme disoient autrefois Platon & Aristote ; mais comme disoient aussi leurs Valets & leurs Servantes ; car tout le monde dit cela.

Nous voici , Monsieur , aux exagérations & aux hyperboles , que l'Auteur traite comme les parenthèses & les périodes ; il les condamne , & il en fait. Tout ce qu'il dit des qualités de la Devise , n'est qu'une longue & hyperbolique exagération ; témoin cet endroit où il s'écrie :

Bon Dieu ! que de beautés , que de chos Pag. 440. de la
ses ! j'y trouve l'Histoire naturelle , 1. Edit.
avec l'Histoire héroïque , les beaux dern. Pag. 511. de la

74 *Sentimens de Cleante*

Arts & les belles Langues, la Poësie, la Politique & la Morale.

Cela veut dire, Monsieur (en le réduisant à sa juste valeur), quelques endroits de toutes ces sciences; ceux qui sont les plus communs, & que tout le monde sçait, sans être ni Historien, ni Philosophe, ni Orateur, ni Politique, ni fort sçavant dans les Langues.

Voilà, Monsieur, le sujet des exagérations & des hyperboles de notre Auteur.

Mais peut-être aussi qu'il les a faites sans y penser: car on diroit qu'il ne les connoît point, & qu'il ne sçait pas qu'une hyperbole est une expression plus grande que le sujet qu'elle exprime. S'il le sçavoit, je doute qu'il eût appelé hyperboles des expressions détachées de toutes sortes de sujets, comme celles de la page

Pag. 136. & 136. & 137. Une audace qui n'eut ja-
137. de la 1. mais de pareille. La plus grande & la
Edit.
Pag. 189. & plus punissable de toutes les hardiesses.
190. de la La plus étrange témérité & la plus
dern. grossiere ignorance qui fut jamais. La
plus sanglante de toutes les invectives,

sur les Entretiens d'Ariste. 75

& la plus signalée de toutes les fourberies. Un égarement prodigieux. Une extrême foiblesse d'esprit. Un effroyable excès de malice & de folie.

Vous êtes , je crois , bien surpris de voir que l'Auteur trouve à redire à ces expressions ; car enfin elles sont belles , pures , & Françoises , s'il y en eût jamais. Que si avec cela il prétend qu'elles sont hyperboliques , c'est-à-dire , qu'elles sont plus grandes que le sujet auquel on les a appliquées ; c'est à lui sans doute à rapporter ce sujet ; & après cela il ne faudra qu'un moment pour voir si elles sont démesurées.

Mais de prétendre que l'on jugera de la proportion d'une chose que l'on connoît avec une autre que l'on ne connoît pas ; s'imaginer que des gens raisonnables croiront qu'il y a de l'hyperbole dans une expression , sans rien sçavoir du sujet qu'elle exprime ; c'est , dit-on , une plaisante imagination , & sur laquelle il y auroit bien des choses à dire sans hyperbole.

Je n'examine point après cela le

Dictionnaire que l'Auteur fait de tous les mots qui ont cours depuis trente ou quarante ans. Car en un mot, tous ces mots qui occupent près de trente pages, ne sont, comme on dit, qu'une nouvelle méthode pour faire des Livres en peu de temps & à peu de frais.

Je n'ai donc plus rien à vous dire sur le long Discours de l'Auteur, sinon qu'il le couronne par l'Éloge du Roi; & j'avoue qu'il ne pouvoit mieux finir. Il n'a point de Critique à craindre, en louant comme il fait un si grand Monarque; & toute l'Europe qui l'admire, sçait bien qu'avec toutes les Royales qualités qu'il possède, il a encore celle de parler parfaitement sa Langue; & mieux que personne de son Royaume; ce qui est l'éloge des Scipions & des Césars.

Page 154. de Que l'Auteur dise donc, & sans
la 1. Edit. craindre d'en trop dire, que si le Roi
Page 211. de *vouloit écrire son Histoire, les Com-*
la dern. *mentaires de Louis vaudroient bien*
ceux de César.

Qu'il dise, que comme *c'est de lui*

Sur les Entretiens d'Ariste. 77

que les Rois doivent apprendre à régner, c'est aussi de lui que les peuples doivent apprendre à parler.

*Pag. 153. de
la 1. Edit.
Page 210. de
la dern.*

Tout applaudit à l'Auteur quand il parle de la sorte ; & j'y ajoute seulement , (car l'Eloge du Roi est un Ouvrage où l'on ajoutera toujours) , j'y ajoute que les peuples , apprenant de lui à parler , doivent encore apprendre à vivre. Car enfant d'héroïques travaux qu'il a soutenus , tant de glorieux desseins qu'il a fait réussir , tant d'autres qu'il conduit chaque jour à la gloire , ce grand poids du gouvernement qu'il porte seul & sans Ministre , ces vastes fonctions de la Royauté , qu'il remplit avec une application si continuelle & si heureuse ; ne sont-ce pas les exemples du monde les plus illustres , par lesquels il enseigne à ses Sujets à s'appliquer chacun à son devoir , & à l'Auteur même à ne se pas dispenser du sien , pour se dissiper dans des bagatelles si peu conformes à sa profession , & si peu dignes d'être placées dans un même discours avec les louanges d'un grand Roi.

78 *Sentimens de Cleante*

Je m'arrête, Monsieur, à la vue de cette grandeur étonnante ; elle me paroît comme une mer, dont la prodigieuse étendue que je vois n'est rien en comparaison de celle que je ne sçaurois voir. Je regarde de tous côtés, & ne découvrant point de bornes, je me trouve obligé de finir tout d'un coup, de peur de ne finir jamais. Je suis, &c.



QUATRIEME LETTRE.

MONSIEUR,

On trouve de fort bonnes choses dans le troisieme Entretien de notre Auteur. Il le nomme *le Secret* ; & c'est comme un petit Recueil historique de tout ce qu'il y a de plus curieux sur cette matiere. On y voit des devises, des mots politiques, des exemples de toutes sortes ; le Sphinx Dieu de l'Enigme gravé sur le cachet d'Auguste : le mot de Louis XI, Roi de France, *qui nescit dissimulare, nescit regnare* : le mot de Metellus, de Pierre Roi d'Arragon, & du Pape Martin IV, *Si ma chemise sçavoit mon dessein, je la brûleroïs* ; l'exemple des Juges de l'Aréopage, l'exemple des Sénateurs Romains, l'exemple de Scipion, d'Annibal, de Tibere, de Pompée qui se brûla le doigt pour ne pas découvrir les secrets de la République : l'exemple d'une femme

d'Athenes qui se coupa la langue pour ne point dire ce qu'elle vouloit cacher : l'exemple de la République de Venise dans la Ligue faite contre Charles VIII, Roi de France : l'Histoire du Rétablissement des Rois de Portugal en la personne du Duc de Bragance : l'Histoire du jeune Papyrius, qui trompa adroitement la curiosité de sa mere pour lui cacher la résolution du Sénat.

On voit d'autre côté les exemples & les Histoires contraires : l'Epitaphe d'une femme Espagnole qui parloit toujours, & qui mourut n'ayant plus rien à dire : la plaisanterie d'un Valet dans Terence, qui dit qu'il est percé de toutes parts, & qu'il ne peut rien retenir : Pasquin avec un bâillon sur lequel est écrit : Je creve, *io crepo*.

Outre cela il y a des comparaisons & des Pensées de Plutarque, de Valere-Maxime, de Tacite, d'Aristote, de Socrate, & de plusieurs autres différens Auteurs que l'on trouve pourtant quand on veut dans un même Livre.

Ainsi, Monsieur, toutes les par-

*Plenus rimarum sum, hac
arque illac
perfluo. Te-
rent. Eu-
auch.*

sur les Entretiens d'Ariste. 81

ties de cet Ouvrage sont excellentes, & des meilleurs Maîtres de l'Antiquité : de sorte qu'on ne sçait pas comment il se peut faire que l'Ouvrage entier ne soit pas achevé. Cependant de quelque maniere que cela se fasse , les personnes d'esprit y trouvent bien des défauts, & même dès la huitieme ligne ; car il semble que l'Auteur soit destiné à commencer toujours par quelque faute.

*Vous voyez bien, mon cher Ariste, Pag. 155. de
lui dit Eugene après lui avoir commu- la 1. Edit.
iqué une affaire fort importante, que page 212. de
la dern.
je ne m'ouvrirois pas à vous comme je
fais, si je n'étois pas persuadé qu'on
ne risque rien en vous confiant un se-
cret.*

Il falloit donc nécessairement après cela, que l'Auteur des Entretiens fit de son Ariste un homme retenu, secret & fidele, jusqu'à pouvoir être un martyr de la fidélité, comme il dit en quelque endroit. Cependant il n'est rien de tout cela : ce ne sont point là les qualités que l'Auteur lui donne dans cet Entretien. Au contraire il en fait un homme qui est peu

scrupuleux en matiere de secret , & qui a bien de la peine à comprendre qu'on soit obligé de le garder à qui ne nous le garde pas. Comment , dit-il , si de votre confident il est devenu votre ennemi , lui devez-vous une fidélité si exacte ? Et dans un autre endroit où Eugene soutient qu'il ne faut jamais dire à personne ce qui a été dit en confidence : Hé quoi ! interrompt-il avec étonnement , ne peut-on pas dire à un ami intime tout ce qu'on sçait ?

Vous voyez , Monsieur , combien Aristote a de méchantes opinions sur l'obligation de garder le secret ; de sorte qu'Eugene est contraint de lui dire fortement : *Que nous ne sommes pas maîtres des secrets d'autrui : Que ce sont des dépôts dont nous ne pouvons disposer : Que si les Jurisconsultes condamnent de larcin un homme qui emploie un dépôt d'argent contre la volonté de la personne qui le lui a mis entre les mains ; on doit condamner d'infidélité celui qui découvre le secret d'un autre , sans sa permission , quoique les gens à qui il le découvre soient fideles.* Aristote

est donc bien peu discret , puisqu'il a besoin qu'on lui dise tant de choses , pour lui apprendre à le devenir ; & Eugene est bien imprudent de lui avoir communiqué une affaire importante , croyant qu'il ne risquoit rien , lorsqu'il risquoit tout ; car il connoît bien maintenant que son secret est en danger d'aller d'ami en ami , & de faire bien du chemin en peu de temps. On ne peut point dissimuler après cela , que les fautes de ces deux personnages ne fassent bien du tort à l'Auteur ; car il semble qu'il ne connoisse pas ce que c'est qu'être honnête homme ; puisqu'ayant formé son Ariste & son Eugene selon toute l'idée qu'il a de l'honnêteté , il n'en a fait que deux étourdis qui se contredisent perpétuellement : & il est certain que cette contradiction est une des grandes fautes qu'on pouvoit faire dans un discours où il n'est parlé que de retenue & de prudence.

Dira-t-on pour le justifier , qu'Ariste est plus sage , quand il lui plaît : & qu'au commencement de cet Entretien il fait paroître les plus beaux

84 *Sentimens de Cleante.*

sentimens du monde , touchant l'obligation inviolable de garder le secret ?

Page 156. de la 1. Edit. Je sçais bien , dit-il , que c'est une
Page 214. de la dern. action infame que de violer le secret d'un ami ; & continuant sur ce principe , il dit tout ce qui peut se dire , jusqu'à condamner comme une espece de sacrilege le manquement de foi dans le dépôt d'un secret. Mais enfin ces beaux sentimens d'Ariste sont tellement contraires à ceux qu'il avoit tout à l'heure , qu'on ne peut pas s'imaginer qu'ils viennent d'un même esprit : & il semble que l'Auteur , qui les lui fait dire , ne les a ni conçus , ni produits ; mais qu'il les a pris seulement comme il les a trouvés , sans se mettre en peine d'autre chose que du style.

On remarque bien ces grands sentimens , & d'autant plus qu'on les voit avec d'autres qui ne le sont pas. Mais à quoi cela sert-il , dit-on , si ce n'est à montrer davantage la contradiction , & le peu de force de l'Auteur , qui ne peut pas soutenir un même caractère pendant un dis-

sur les Entretiens d'Ariste. 85

cours d'environ quinze feuillets ?

On le trouve bien hardi après cela d'attaquer lui seul la moitié du monde , en déclamant , comme il fait contre toutes les femmes.

Il semble , dit-il , qu'elles aient tou- Page 159. de la 1. Edit.
tes bu des eaux de ce Lac d'Ethiopie , Page 217. de la dern.
dont Diodore de Sicile fait mention ,

qui troublent tellement l'esprit de ceux qui en boivent , qu'ils ne peuvent rien cacher de ce qu'ils sçavent ; car elles n'ont pas la force de se taire , & le silence leur est un fardeau insupportable , pour user des termes du Poëte Grec. Dès qu'on leur a dit un mot à l'oreille , elles ont une furieuse démangeaison de causer ; elles étouffent , elle crevent si elles ne parlent. Mais elles n'ont garde d'étouffer , ni de crever ; il n'y en a pas une qui ne se soulage bientôt : les plus retenues ne celent rien à leurs confidences , & chaque femme a la sienne.

Certes l'Auteur en dit beaucoup , & encore de la maniere comme il le dit on croiroit qu'il en pense davantage. Mais enfin , s'il lui semble que toutes les femmes ont bu de ces eaux qui font parler ; il semble aussi

à bien des gens qu'Ariste leur a fait raison , puisqu'il veut , comme l'on vient de voir , *qu'il soit permis de tout dire à un ami.*

Mais on ne doit pas s'arrêter plus long-temps à ces sortes de discours généraux , qui ne sont jamais ni entièrement faux , ni entièrement vrais. Il suffit pour y répondre , de dire qu'ils sont toujours très-injustes , ne convenant point à la plupart des personnes que l'on y comprend , & principalement quand ils sont absolus & sans exception , comme celui de l'Auteur contre les femmes ; car il n'en excepte personne , *pas les plus retenues , pas une enfin ,* & il leur reproche à toutes d'avoir du *babel*,

Croyez-vous , Monsieur , que ce mot soit d'un bel usage , pour parler le langage de l'Auteur ? Cela me fait ressouvenir d'un Auteur grave , qui écrit dans un grand Livre , que les hommes ont bâti la *Tour de Babel* , & les femmes la *Tour de Babil.*

Notre Auteur ensuite rapporte , qu'une femme d'Athenes se coupa

la langue avec les dents , & la cracha au visage d'un Tyran qui vouloit savoir d'elle ce qu'elle ne vouloit pas dire ; de sorte qu'elle eut le courage d'ajouter encore cette douleur volontaire aux gênes & aux tortures qu'elle souffroit avec une fermeté incroyable.

Il parle aussi de la statue que les Athéniens lui dressèrent , pour être un témoignage public & perpétuel de sa fidélité & de sa constance ; & après avoir raconté cette Histoire si admirable , voici le plaisant Commentaire qu'il y fait.

Cette femme , dit-il , avoit raison de Pag. 219. de la dern. Edit.
craindre que sa langue ne lui jouât un
mauvais tour ; Et elle fit sagement de
s'en défaire.

On voit bien que l'Auteur veut railler ; mais , Monsieur , qu'il entend mal la raillerie ! La belle réflexion qu'il fait sur la générosité toute héroïque de cette femme si digne des honneurs publics que les plus sages des hommes lui rendirent ! Le beau sentiment , encore un coup , de dire sur cela *qu'elle avoit raison de craindre*

que sa langue ne lui jouât un mauvais tour !

Sérieusement, Monsieur, les personnes raisonnables disent que ce n'étoit point là un endroit à rire : & qu'on ne sçauroit faire un plus mauvais usage de la raison, que de rire ainsi des choses que l'on doit admirer. Mais on trouve plaisant le conseil qu'il donne aux autres femmes.

*Page 161. de
la 1. Edit.
Pag. 219. de
la dernière.*

« Toutes les autres, dit il, ne feroient pas mal de se couper la langue, pour être secretes ; encore ne sçais-je si après cela il ne faudroit point s'en défier ; car je ne voudrois pas jurer qu'elles ne parlassent sans langue. Je suis sûr au moins, que si les paroles leur manquoient, elles auroient recours aux signes, pour faire entendre à tout le monde ce qu'elles ne pourroient pas dire ».

Il semble que l'Auteur soit piqué au jeu, & qu'il y ait ici plus que de la raillerie. Car après tout, de la maniere qu'il s'explique, on diroit qu'il voudroit que les femmes ne pussent ni parler, ni faire des gestes : qu'elles n'eussent ni langue, ni mains.

Quoi

Quoi qu'il en soit, Monsieur, vous voyez ce que l'on dit de cet endroit; & vous pouvez juger par-là de plusieurs autres qui lui ressemblent.

En voici un qui ne lui ressemble pas, mais que l'on trouve également défectueux par un vice tout contraire; car dans le précédent l'Auteur raille à outrance; & dans celui-ci il est sérieux jusqu'à l'excès.

Pour moi, dit-il, je regarde les per- Pag. 162. de la 1. Edit.
sonnes secretes, comme de grandes ri- Pag. 221. de la dern.
vières dont on ne voit point le fond,

& qui ne font point de bruit; ou comme ces grandes forêts dont le silence remplit l'ame de je ne sçais quelle horreur religieuse. J'ai pour elles la même admiration qu'on a pour les Oracles, qui ne se laissent jamais découvrir qu'après l'événement des choses;

** ou pour la Providence de Dieu, dont la conduite est impénétrable à l'esprit humain.*

* Cette dernière phrase a été supprimée dans les Editions qui ont suivi la première & seconde Edition.

Ce qu'on voit d'abord dans cette Période, ce sont quatre comparaisons, par lesquelles un même homme en même temps ressemble aux Ri-

vieres, aux Forêts, aux Oracles, & à la Providence. Il y a là trop de figures & trop d'embarras.

La premiere comparaison, qui est celle des Rivieres, seroit assez bonne, si elle étoit seule; mais elle se gêne, étant avec les autres.

On dit que la seconde, qui est cette *religieuse horreur*, qu'on a pour le *silence des bois*, est un peu trop poétique; mais qu'elle eût été admirable au temps que les chênes servoient de retraite aux Dieux, & qu'ils étoient pour cela les objets de la Religion des hommes.

La troisieme, qui est celle des Oracles, est incompatible avec la quatrieme, qui est la Providence: car comme les Oracles, dont parle l'Auteur, & qu'il distingue de la Providence, étoient des Démons qui parloient dans des statues, & qu'au contraire la Providence divine est Dieu même: il s'ensuit delà, que quand l'Auteur dit en même temps, qu'un homme secret ressemble aux Oracles & à la Providence; c'est comme s'il disoit, que cet homme

est Dieu & Diable tout ensemble; & cela fait un assez plaisant proverbe.

Cependant l'Auteur est ici le plus sérieux & le plus froid du monde.

J'ai, dit-il, pour ces personnes la même admiration que pour la Providence. Il ne rit pas, comme vous voyez, il admire; & l'on ne peut pas nier que son admiration, telle qu'il la représente, ne le rende coupable de l'une de ces deux erreurs; ou d'admirer trop la prudence humaine, ou de ne pas admirer assez la Providence divine.

Il étoit néanmoins bien aisé d'éviter ces extrémités qui sont si éloignées l'une de l'autre, & qui ont entre elles un si grand milieu. Mais c'est là le génie de l'Auteur, de ne pouvoir trouver ni de tempérament, ni de proportion. La plupart des choses qu'il dit sont démesurées; & pour peu que vous lisiez son Livre, vous y trouverez cent endroits qui sont encore plus que celui-ci hors de toute mesure & de toute proportion.

En voici un d'une autre nature

Pag. 178. de que l'on m'a fait encore remarquer.
la 1. Edit.
Page 240. de *Il faut*, dit l'Auteur, *qu'un secret*
la dern. *non seulement meure en nous, mais qu'il*
y pourrisse, selon le mot d'Euripide, qui
pour se sauver d'un reproche qu'on lui
faisoit que sa bouche sentoît mauvais,
dit un jour qu'il ne falloit pas s'en éton-
ner, parce que plusieurs secrets y avoient
pourri.

L'Auteur a voulu dire un bon mot; mais le mot (ce me semble) n'est ni bon, ni beau, ni honnête, & n'a pas même de sens. Car, ou par la pourriture du secret il entend une mauvaise senteur, comme dans Euripide; & alors sa pensée est très-vilaine & très-fausse: ou il entend quelque autre chose; & en ce cas on pourroit assurer qu'il ne sçait lui-même ce qu'il entend. Ce n'est pas qu'Euripide n'eût raison avec ses secrets pourris; car il s'excusoit par-là d'un défaut, & on s'excuse comme on peut. Mais l'Auteur des Entretiens ne devoit pas, dit-on, faire de cette petite pointe, une grande & générale maxime qui ne signifie rien, & à qui l'on ne sçait quel nom donner.

Je me trouve encore arrêté par ces deux mots, *Horace est en cela de l'avis de Salomon*. Je ne sçais, mais il me semble qu'il y a là quelque chose de brusque qui n'y devoit pas être : non pas qu'on ne puisse citer les Auteurs profanes avec les sacrés & canoniques ; on le doit même en quelque rencontre , afin de rendre ce que l'on dit plus capable d'être persuadé à toutes sortes de personnes : mais alors il est de la justice & de la bienséance de marquer quelque différence entre eux , & de ne pas dire brusquement , *Horace est de l'avis de Salomon* ; car il me semble que c'est vouloir égaler l'Hyssope aux plus hauts Cedres du Liban.

Page 189. de
la 1. Edit.
Pag. 152. de
la dernière.

On n'auroit pas cru trouver tant de choses à reprendre dans un discours , dont l'Auteur n'a fait que rassembler les différentes parties , qu'il a empruntées des plus sçavans hommes : de sorte que c'est une chose assez surprenante , qu'il ait si mal fait le peu qu'il avoit à faire. Cependant voici encore un sujet de reprehension.

Pag. 189. de

la 1. Edit.

Pag. 253. de

la dern.

L'usage du vin , dit-il , étoit pour cela défendu anciennement aux Rois , & aux Magistrats. Si cette loi étoit encore en vigueur , il y a peu d'Allemands qui ne renonçassent de bon cœur à la Royauté & à la Magistrature.

A quel propos cela ? pourquoi attaquer si hors de sujet toute une Nation qui ne lui fait rien , & dont il ne s'agit en aucune façon ? On dit assez librement que cela ne peut venir que d'un mauvais tour d'esprit , ou d'un grand fond de froide raillerie , ou d'une extrême envie de parler ; & tout cela dans un discours du secret , & de la discrétion , ni même dans un autre , ne fait pas un grand ornement ; non plus que cette question par laquelle il demande , *si un Allemand peut être bel Esprit ?* Je vous assure , Monsieur , que cela a déplu à des personnes bien sages , qui m'ont dit , que si l'Auteur des Entretiens étoit plus judicieux , il traiteroit mieux des gens qui ont une inclination particuliere pour les Lettres , qui les allient avec les armes , qui ont trouvé des choses admirables

dans les Arts & dans les Sciences ,
l'Artillerie , l'Imprimerie , le Com-
pas de proportion ; qui d'ailleurs sont
la plupart nos amis , nos alliés , nos
voisins , & qui peuvent devenir Fran-
çois comme nous.

Il est vrai , Monsieur , que l'Au-
teur devoit au moins avoir prévenu
cette dernière considération ; car elle
est si facile à comprendre , que je
n'ai pas besoin de vous l'expliquer ;
& cela ne doit point m'empêcher de
finir ici. Je suis , &c.



CINQUIEME LETTRE.

MONSIEUR,

Il s'agit aujourd'hui du *bel Esprit*, qui est le quatrieme Entretien de notre Auteur. La premiere chose que j'y ai vu reprendre, c'est la complaisance que l'Auteur s'y rend à lui-même. On dit qu'il y a plaisir de le voir prendre un soin merveilleux à nommer toutes les qualités du bel Esprit : la vivacité, le bon sens, la force, la délicatesse, la solidité, le brillant ; & après les avoir ainsi toutes nommées, se les appliquer à lui-même, avec ces paroles si flatteuses, que l'un de ses personnages dit à l'autre : *Il ne se peut rien voir de plus beau què l'idée que vous avez de bel Esprit. J'ai pensé dire, qu'il ne se peut rien voir de plus beau que votre portrait ; car on diroit que vous vous êtes peint vous-même dans le Tableau*
que

Pag. 204. de
la 1. Edit.
page 271. de
la dern.

sur les Entretiens d'Ariste. 97.
que vous venez de faire , tant il vous
resemble.

Pour moi , Monsieur , je ne pus m'empêcher de dire à la personne qui faisoit ce raisonnement , qu'il ne me paroissoit pas juste , & que je ne pensois pas que la conséquence fût bonne , d'accuser par exemple un Poète d'avarice ou de lâcheté , parce qu'il fait parler sur son Théâtre un avare ou un lâche. Il y a une grande différence , me répondit-il , entre votre exemple , & le sujet auquel vous l'appliquez. On sçait bien qu'un Poète ne parle pas toujours selon ses propres sentimens , & que souvent au contraire il est obligé de les quitter , pour entrer autant qu'il peut dans les sentimens des personnes qu'il représente. Mais ici l'Auteur ne représente personne que lui-même ; il est tout ensemble Ariste & Eugene ; c'est pour cela qu'il les dépeint comme deux hommes fort honnêtes & fort raisonnables ; & à qui par conséquent il ne fait rien dire qu'il n'approuve lui-même , comme étant conforme à la raison & à l'honnêteté.

On se tromperoit donc à plaisir ; continua-t-il ; si l'on ne vouloit pas appliquer à la personne de l'Auteur ce que ces deux personnages disent l'un de l'autre ; car assurément c'est lui qui flatte dans Eugene , c'est lui qui est flatté dans Ariste ; & je ne vois rien de plus sensible dans son Livre.

Voilà , Monsieur , de quelle sorte on répondit à mon objection ; c'est à vous maintenant d'en juger : mais ce qu'il y a de certain , c'est qu'en effet Ariste & Eugene sont un peu flatteurs ; & vous ne devez pas vous étonner après cela s'ils disent plus de mots que de choses.

C'est un défaut , qui se reprend dans tout cet Entretien. Il y a , dit-on , trop de paroles , & trop peu de sens. On ne sçait quelquefois en quoi il met la véritable beauté d'esprit , & il semble qu'en plusieurs endroits il ne la distingue point d'un certain agrément , qui est tout extérieur , & qui couvre souvent de grands défauts , & d'extrêmes faiblesses.

Il parle long-temps de ce qui fait la différence des Esprits; mais sur cela il est bien plus aisé de dire ce que ce n'est pas, que de dire ce que c'est. Car cette différence des Esprits dépend de l'union de l'ame avec le corps; & cette union est un mystere pour nous, où nous ne pouvons rien comprendre, sinon qu'il est incompréhensible.

Quand d'un côté nous voyons que notre corps est une matiere, & que d'autre côté nous connoissons que notre ame, qui pense, n'en peut pas être une; alors, comprenant ainsi la distinction de ces deux êtres si différens, nous ne pouvons plus connoître leur union. Mais après tout, cette ignorance est heureuse, puisqu'elle nous découvre deux vérités bien plus grandes que celle qu'elle nous cache. Car elle nous fait connoître que notre ame est immatérielle; & que c'est Dieu qui l'unit à notre corps; étant certain que cette inconcevable union entre deux choses si disproportionnées ne peut être faite que par celui qui trouve assez de

proportion entre l'être & le néant, pour avoir tiré l'un de l'autre.

Page 210. de
la 1. Edit.
Page 277. de
la dern.

Mais voyons ce qu'en dit notre Auteur, qui rapporte sur cela plusieurs opinions, & entre autres une pensée du Docteur Abaillard, qu'il appelle *le Docteur amoureux*. *Sa chere Heloise*, dit-il, *lui fit un jour la question*. Cette Héloïse, comme vous sçavez, étoit aimée du Docteur Abaillard, & le secret de leurs amours ayant été découvert par une grosse qui parut malgré eux, ce fut un scandale public qui dura longtemps. Or il me semble qu'après cela on peut dire, sans faire trop le scrupuleux, que l'Auteur des *Entretiens* ne marque pas assez un amour illégitime, en ne lui donnant qu'un nom de tendresse, comme quand il dit, *le Docteur Abaillard*, & *sa chere Heloise*; cela est un peu trop cavalier pour un homme qui ne le doit pas être. J'aurois mieux aimé ne parler que de lui, sans rien dire d'elle; il n'y auroit point eu de mal de séparer ce que Dieu n'avoit point uni; & aussi-bien ne sert-il de

rien de nommer ici *Héloïse*, pour sçavoir le sentiment d'*Abailard*.

Le voici tel que l'Auteur le rapporte : Il répondit, que tous les hommes avoient un miroir dans la tête ; Page 277. de la dern. Édition & sa réponse étoit fondée sur les paroles de *saint Paul*, qui portent, que nous voyons par un miroir en cette vie. Mais il ajoute, que les esprits grossiers avoient un miroir tout terni ; & que les esprits subtils en avoient un fort éclatant & fort net, qui leur représentoit distinctement les objets. Il vouloit dire, ajouta-t-il, que la bile mêlée avec le sang, formoit dans le cerveau une espece de glace polie & luisante, à laquelle la mélancolie servoito comme de fond.

Cette pensée a bien fait rire notre ami le Philosophe. En vérité, me disoit-il, voilà qui est beau ; voilà une belle glace de miroir, & qui représente bien naturellement un homme qui ne sçait ce qu'il dit ! Qu'est-ce que tout cela ? & quel Anatomiste a jamais trouvé dans le cerveau ce miroir dont l'Auteur parle ?

Encore pour celui dont parle le Docteur Abaillard, qui ne dit point ce que c'est ; on peut croire qu'il n'a entendu qu'un miroir métaphorique, & qu'il n'a voulu faire qu'une comparaison bonne ou mauvaise. Mais pour l'Auteur, qui en quittant la métaphore, veut expliquer la composition physique de ce merveilleux miroir, & qui dit sérieusement que la bile, le sang & la mélancolie se mêlant ensemble, forment une glace polie & luisante ; il faut avouer que c'est un galimatias aussi pompeux que jamais on en ait vu paroître.

Il faut avoir l'imagination bien forte pour se figurer ainsi, qu'il y a dans la tête une glace luisante ; où l'ame voit tout ce qu'elle sent. Car qui ne sçait que le sentiment est excité en nous, non point par des images & des peintures, puisque les odeurs, les goûts, les sons que nous sentons, n'ont point de couleur, & ne peuvent être peints ; mais par l'ébranlement des nerfs qui servent aux différens organes des sens ? Je m'étonne, disoit-il, que l'Auteur

sur les Entretiens d'Ariste. 103

qui se flatte tant , & qui se chatouille lui-même , n'ait point observé que pour peu que le corps soit touché , il se fait aussi-tôt un sentiment dans l'ame ; car c'est une expérience continuelle , & de laquelle on ne peut pas douter.

Il est vrai qu'on ne sçait comment cela se fait ; mais l'on sçait au moins que cela se fait ; & l'on sçait même pourquoi on ne peut pas en sçavoir davantage , puisque c'est à cause de la différence qui est entre l'ame & le corps : car cette différence est si grande & si extrême , qu'on ne peut concevoir comment cette ame qui pense peut avoir un si juste rapport avec ce corps qui est incapable de penser. Ainsi cette ignorance même est très-raisonnable & très-convenable à la nature de l'esprit humain. Mais de dire au contraire qu'il y a dans le cerveau une glace luisante , composée de bile , de sang & de mélancolie , dans laquelle on voit les choses invisibles , c'est raisonner contre toutes sortes de raisons & d'expériences.

Voilà , Monsieur , le sentiment de notre ami sur cet endroit , où l'Auteur cite l'Ecriture sainte : *Videmus per speculum in ænigmate* : il a raison , me disoit-il , & le miroir dont il parle est étrangement énigmatique.

Il faut néanmoins avouer , & j'ai du plaisir d'y être obligé , qu'il y a de bons endroits dans ces discours , des descriptions bien faites , des caracteres particuliers bien touchés , des comparaisons bien justes ; mais tout cela , comme à l'ordinaire , est mêlé de ces sortes de fautes qui auroient besoin d'un peu de bon sens.

Page 192. de
la 1. Edit.
Pag. 256. de
la dern.

Par exemple , en parlant de ces gens qui sont les beaux Esprits , & qui ne le sont pas ; il dit que *leurs titres ne sont pas meilleurs que ceux des faux nobles* ; Que le nom qu'ils portent est un nom en l'air qui n'est soutenu de rien ; Qu'ils ont la réputation de bel Esprit , sans en avoir le mérite , ni le caractère.

Vous voyez , Monsieur , combien il estime le caractère de bel Esprit , en l'opposant à la fausse réputation

de bel Esprit ; & cependant tout d'un coup , & dès le premier mot de la ligne suivante : *C'est*, dit-il , *un caractère fort ridicule que celui de bel Esprit.*

Ah que j'ai vu de gens rire de bon cœur en cet endroit ! Voilà , disoient-ils , ce qu'on appelle faire des contradictions ; & il faut avouer que les autres Auteurs n'y entendent rien en comparaison de celui-ci. Il y en a qui en font dans leurs écrits ; mais on a de la peine à les trouver , & il faut quelquefois pour cela lire tout d'un bout à l'autre : au lieu qu'ici ce sont deux extrémités qui se touchent , & que d'une ligne à l'autre , sans aller plus loin , l'Auteur dit pleinement & fermement des choses qui sont toutes contraires. C'est aussi comme il faut faire , ou ne s'en pas mêler ; & il y a plaisir de voir ainsi de belles & claires contradictions qui font rire & qui réjouissent.

En voici une qui est de la même force : c'est en parlant de l'obscurité qui se trouve quelquefois dans les

grands Génies : Gratian, dit-il, *est parmi les Espagnols modernes un de ces grands Génies incompréhensibles ; il a beaucoup d'élévation, de subtilité, de force, & même de bon sens ; mais on ne sçait le plus souvent ce qu'il veut dire, il ne le sçait peut être pas lui-même.* Comprenez-vous bien cela, Monsieur ? Un homme qui a l'esprit subtil, élevé, fort, de bons sens, & qui le plus souvent ne sçait lui-même ce qu'il dit ! Pour moi il me semble que j'entends soutenir positivement, qu'un homme a du bon sens, & qu'il n'en a point ; car enfin, qu'est-ce qu'avoir du bon sens, si ce n'est bien penser, bien juger, bien raisonner, & au moins s'entendre soi-même, si l'on ne peut pas se faire entendre aux autres ?

Mais une chose dans ce discours qui déplaît à tous ceux qui y prennent garde, c'est l'endroit où l'Auteur crie aux voleurs contre ceux qui pillent les Livres, après que lui-même les a pillés, comme vous avez vu.

Sur-tout, dit-il, un bel Esprit, (vous sçavez qu'il prétend l'être) ne

Sur les Entretiens d'Ariste. 107

s'approprie point les pensées des autres; Page 206. de la 1. Edit.
& cependant, continue-t-il, c'est ce que font la plupart de nos beaux Es-
prits. Le pays des belles Lettres est
plein de larrons; & Mercure qui pré-
side aux Arts & aux Sciences, n'est
pas sans raison le Dieu des voleurs,
comme a remarqué ingénieusement Bar-
toli dans son UOMO DI LITTERE,
en blâmant ceux qui volent les pensées
d'autrui : Je n'ai garde, dit-il, de
voler celle-là d'un Auteur. Page 266. & 267. de la dern.

En effet, Monsieur, il est fort scrupuleux sur cette matiere. Il fait conscience de prendre à un Auteur Italien une petite pensée qui n'est guere plus à cet Italien qu'à tout le monde, à qui elle vient presque sans y penser : & cependant il ne fait nulle difficulté de voler à des Auteurs François, qui sont de son siecle, & même de son âge, non pas de simples pensées sans suite, mais des raisonnemens, des pages, des Chapitres, des Ouvrages entiers; & sans considérer combien ces choses ont coûté de temps, de méditations, de lectures, il enleve tout en un mo-

ment; & il vous pille un Ouvrage sans y laisser que le nom de l'Auteur.

Vous vous souvenez de Pasquier & de l'Auteur des Avantages de la Langue Françoisse; vous avez vu de quelle sorte il les a traités; car & les pensées & les mots, tout lui a paru de bonne prise; & je ne crois pas que l'irruption qu'il a faite chez ces deux Auteurs, ait jamais eu d'exemple dans tout le pays des belles Lettres, pour parler son langage.

En vérité un homme qui agit de la sorte doit mieux penser à ce qu'il dit; & au lieu de condamner si absolument ceux qui volent les Auteurs, il auroit eu meilleure grace de tâcher à les excuser par quelque raison. Il auroit pu dire, ou que les Auteurs étant publics ils appartiennent à quiconque les veut avoir; ou que ceux qui ont écrit avant nous, étant comme nos peres, & nous comme leurs enfans, ils nous est permis de jouir du fruit de leurs études comme de notre propre héritage; ou enfin quelque autre chose qui lui ser-

viroit maintenant pour donner quelque prétexte à ce qu'il a fait. Mais certainement il n'est rien de plus inexcusable, ni qui se démente davantage que de traiter avec tant de raillerie ceux qui dérobent les Auteurs, & les dérober en même temps d'une manière si digne de mépris. Car encore s'il n'avoit pris qu'à des Etrangers, il auroit pu se cacher plus aisément ; & peut-être que le changement de lieu, d'air, & de langage, eût fait passer la chose pour un commerce légitime. Mais de prendre à des Auteurs François des Ouvrages entiers, où tout le monde reconnoît visiblement les marques de ceux à qui ils appartiennent ; c'est ce qu'on appelle voler les Auteurs sur les grands chemins : & je ne sçais point comment il s'en voudra justifier, si ce n'est qu'il dise, que de les copier presque mot à mot, comme il a fait, ce n'est pas les dérober, mais les cirer tacitement, & sans nommer personne.

Si jamais il se sert de cette jolie distinction, nous le verrons ; mais

cependant je crois que vous avouerez qu'en matiere de livres, une des plus déplaisantes choses qu'on puisse voir, c'est un homme qui déclame contre les Ecrivains plagiaires, & qui est lui-même le plus plagiaire de tous les Ecrivains.

Mais c'est encore quelque chose d'assez mal à propos, à ce qu'on dit, que la Satyre d'Eugene contre les femmes. Il la commence en s'é-

criant : *Je ne pensois pas qu'une femme pût être bel Esprit.* Et d'où vient donc cet honnête homme qui ne connoît point tant d'illustres femmes, qui ont paru dans tous les siècles ? Ariste même lui en nomme

plusieurs, & entre autres la celebre Sapho, la vertueuse Cornélie, mere des Gracques ; la sage & sçavante Arthemise, Mademoiselle de Gournay, Mademoiselle de Scurmans, & tant d'autres qui ont été l'ornement de leur pays & de leur siècle, sans parler de celles qui vivent encore. Est-il possible qu'Eugene ne sçache rien de tout cela ? Et qu'a-t-il donc fait du caractère & des belles qualités que

Page 135. de
la 1. Edit.
page 187. de
la dern.

Page 234. de
la 1. Edit.
Pag. 307. de
la dern.

sur les Entretiens d'Ariste. 111

l'Auteur lui a donnés ? Comment est-il devenu tout d'un coup si peu civil, & si injurieux ? car il appelle toutes les femmes *foibles, légères, indiscrettes, timides, impatientes, ba-* Page 233. de la 1. Edit. *billardes* ; & en un mot, dit-il, *il* page 306. & 307. de la dern. *n'est rien de plus mince ni de plus borné que l'esprit d'une femme.* Je ne m'arrête pas à réfuter ce discours d'Eugene, puisqu'Ariste le réfute assez, en nommant tant d'illustres femmes, qui ont été l'admiration des hommes.

On peut dire seulement que ces discours généraux, tantôt contre des Nations entières, tantôt contre la moitié du monde, sont toujours injurieux à un très-grand nombre de personnes, à qui ils ne conviennent point. Mais sur tout ces disputes publiques d'un sexe avec l'autre, ne sçauroient jamais être raisonnables, parce que chacun s'y fait juge dans une cause où il est partie.

On ne voit pas aussi que ces hommes qui se vantent le plus des avantages de leur sexe, soient ordinairement ceux qui en font l'honneur, ni

qui le rendent préférable à l'autre. Et en un mot, quelque différence que l'on s'imagine ici, & quelque objection que l'on fasse, il n'y a rien au monde qui ressemble mieux à un homme qu'une femme.

Voyez la Table de la 1.^e Edition.

Pag. 223. de Li 1. Edit.
Page 294. de la dern.

Perroniana.
Voyez la page 163.

C'est dans ce même discours que l'Auteur demande, *si un Allemand peut être bel Esprit* ? Je ne pense pas qu'on se fût encore avisé de douter de cette possibilité ; & apparemment l'Auteur est le premier qui ait fait cette question. Il y répond, en disant, que c'est comme un prodige qu'un Allemand fort spirituel ; & il cite sur cela le Cardinal du Perron, qui dit un jour en parlant du Jésuite GRETZER : *Il a bien de l'esprit pour un Allemand*. Il y a en marge, *Perroniana* : & en effet, on y trouve ce que l'Auteur rapporte, & quelque chose encore de plus curieux. Mais de tout cela il ne s'ensuit point qu'il fallût aller jusqu'à mettre en question si un Allemand peut être bel Esprit ; & c'est le moyen de se faire dire bien des injures en Allemand.

J'oublois un endroit assez remar-

quable, où l'Auteur dit : Je ne puis Pag. 208. de la 1. Edit. pag. 175. de la dern.
croire que des esprits , qui tiennent
plus de l'Ange que de l'homme, doi-
vent tout ce qu'ils font , &c. Il parle
de l'esprit humain, & il est aisé de
voir qu'il se brouille ; car il n'est
point vrai que l'esprit humain, qui
fait presque tout l'homme, tienne
plus de l'Ange que de l'homme ; mais
ce qu'on peut, & ce qu'on doit dire,
c'est que l'esprit humain tient plus
de la nature Angélique que de la
corporelle, dont il ne tient rien ; &
qu'enfin l'homme, par son esprit, est
semblable à l'Ange : c'étoit aussi la
pensée & l'intention de l'Auteur ;
mais il l'a mal expliquée, & n'a su
se faire entendre. On ne doit pas
néanmoins s'en étonner, puisqu'il
assure qu'il y a *de grands génies qui*
ont beaucoup d'élévation , de subtilité ,
de force , & même de bon sens , & qui
avec tout cela ne sçavent le plus souvent
ce qu'ils veulent dire. De tels génies,
Monsieur, sont sans doute admirables,
& je vous laisse les considérer
autant qu'il vous plaira. Je suis, &c.

SIXIEME LETTRE.**M**ON SIEUR,

Vous verrez que le cinquieme Entretien de notre Auteur est d'un dessein tout nouveau. Il l'appelle *le je ne sçais quoi* ; & l'on dit aussi , qu'il y parle je ne sçais comment. Il n'y a presque autres choses que ces mots : *impression secrete, sympathie, ascendant, penchant, instinct, inclination, air, charme, agrément*. Ils y sont en prose , en vers , en François , en Espagnol , en Italien , & reviennent de temps en temps, comme si ce discours étoit une espece de Rondeau en trois langues , prose & vers.

Il semble , dit-on , que l'Auteur ait voulu écrire comme les autres chantent , & qu'il ait eu dessein d'imiter ces pieces de musique , où l'on repete tant de fois les mêmes paroles.

Ce n'est pas qu'il n'ait dit du *je ne*

sais quoi, tout ce qui s'en peut dire ; mais on voudroit qu'il se fût contenté de l'avoir dit, & qu'il n'eût pas répété si souvent, ni fait tant d'efforts pour porter un sujet plus loin qu'il ne peut aller.

Voici comme il commence: *Il faut* Page 217. de la 1. Edit.
avouer, mon cher Eugene, dit-il, qu'il Page 310. de la dern.
y a peu d'amis comme nous, qui soient éternellement ensemble, sans se lasser l'un de l'autre. Ce n'est ici pourtant que la cinquieme fois qu'ils se voient, & encore après une longue séparation, & dans un pays étranger, où les moins amis sont toujours ensemble : néanmoins il prend cela pour un prodige d'amitié, & il se perd dans une éternité de cinq jours.

Cela est tout-à-fait à remarquer, parce que les commencemens de ce discours sont presque les seuls endroits de tout le Livre qui viennent de l'Auteur. C'est lui qui les a imaginés, tournés, disposés comme on les voit : au lieu que les autres ne sont le plus souvent que des lectures & des collections. Cependant on a observé que jusqu'ici il n'a pas

116 *Sentimens de Cleante*

commencé une seule fois raisonnablement, & que la premiere chose qu'il fait, c'est toujours une chose qui ne s'accorde pas avec le bon sens.

Il ne comprend pas qu'une amitié sans amour puisse plaire long-temps :

Page 236. de
la 1. Edit.

Page 310. de
la dern.

On a retranché dans la seconde Edit. & les suiv. ces mots : Où l'amour n'a point de part.

Les conversations particulieres, dit-il, où l'amour n'a point de part, fatiguent presque toujours. La proposition est sans doute un peu trop générale ; & quoi qu'il s'imagine, il y a

de véritables amis qui ne sont point fatigués de se voir, & qui au contraire ne s'ennuient que de ne se pas voir assez. Il n'est point vrai non

Page 218. de
la 1. Edit.

Page 311. de
la dern.

plus, ne lui en déplaît, *Que quelque estime & quelque affection que l'on ait pour un homme, on sent diminuer par-là les sentimens que son mérite avoit fait naître* : au contraire, quand l'amitié est véritable & vertueuse, elle se fortifie par le temps & par l'habitude.

Certes, quand je fais réflexion sur un tel discours, j'entends bien qu'il dit ce qu'il pense ; mais je doute s'il pense à ce qu'il dit. Quoi qu'il

en soit , ses paroles signifient bien des choses , & font bien voir qu'il est tout-à-fait incapable d'une vraie amitié ; puisqu'ayant passé quelques heures de conversation avec un ami pendant quatre jours seulement : *Il faut* , s'écrie-t-il au cinquième , *il faut que nous soyons faits l'un pour l'autre* , & qu'il y ait une étrange sympathie entre nos esprits. Etrange assurément , puisqu'elle oblige deux François qui se rencontrent dans un pays étranger où ils ne connoissent personne , à se voir pendant quelques jours , & à parler ensemble pour se désennuyer , & pour se divertir.

Ensuite de cette étrange sympathie , il vient à parler du *Je ne sais quoi* ; & dès que le premier mot est dit , il ne cesse point à force de répétitions & de pensées fausses , de tâcher à faire quelque chose qui soit aussi long qu'un discours , & qu'on puisse appeller en quelque sorte un discours.

Il s'imagine qu'il a fait merveilles avec son *Je ne sais quoi*. Car il est

Pag. 218. de
la 1. Edit.
Page 311. de
la dern.

Page 256. de la 1. Edit. *Page 333. de la dern.* *de* **vrai, dit-il, que le Je ne sçais quoi est peut-être la seule matiere sur laquelle on n'a point fait de livres, & que les Doctes n'ont point pris la peine d'éclaircir. Mais que veut-il dire quand il parle de faire des Livres sur le Je ne sçais quoi, & de l'éclaircir? Car s'il entend par le Je ne sçais quoi quelque chose dans la nature qui puisse avoir un autre nom; comme le Vent, l'Aimant, les influences du Ciel, la Lumiere, & d'autres choses qu'il appelle lui-même des Je ne sçais quoi; en ce cas sa pensée est fausse, puisque nous avons des Livres sur toutes ces choses.**

Page 239. de la 1. Edit. *Page 312. de la dern.* *de* **Que si au contraire il entend un Je ne sçais quoi en général, séparé de tout sujet; alors sa pensée se détruit elle-même: car comment voudroit-il que les Doctes eussent pris la peine d'éclaircir un Je ne sçais quoi de cette sorte? puisque lui-même soutient positivement, que ce ne seroit plus un Je ne sçais quoi, si l'on sçavoit ce que c'est; & que sa nature est d'être incompréhensible & inexplicable. C'est donc comme s'il di-**

soit , que les Doctes n'ont pas encore pris la peine de rendre la nuit aussi claire que le jour , & le néant aussi réel que l'être.

Mais d'ailleurs écrire & traiter de ce Je ne sçais quoi , c'est ne sçavoir de quoi l'on écrit , ni de quoi l'on traite. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si les Doctes n'ont point encore fait des Livres sur cela , & si l'Auteur des Entretiens est le premier qui se soit avisé d'en faire.

C'est aussi ce qui le charme , d'avoir écrit le premier tant de paroles sur si peu de choses , sur le *Je ne sçais quoi* , que les Doctes n'avoient pas encore entrepris d'éclaircir. Je ne veux point troubler la satisfaction qu'il y trouve ; mais il est certain que de faire comme il a fait trente ou quarante pages sur un sujet qui n'en peut raisonnablement tenir qu'une demie , c'est dire bien des choses hors de sujet. Et aussi après la première page , toutes les autres ne disent plus rien de nouveau ; elles ajoutent à la lettre , & n'ajoutent rien au sens. Il a beau tourner le *Je ne*

ſçais quoi de tous côtés ; on ne le voit pas mieux de l'un que de l'autre , & c'eſt toujours la même choſe. Il ne laiſſe pas de dire qu'il y a des Je ne ſçais quoi de diverſes façons , de beaux , de laids , de bons , de méchans , de ſinguliers , d'univerſels ; & comme un Régent en Je ne ſçais quoi , il le conduit par tous les genres , les nombres & les cas. Mais après tout , ce n'eſt là que mettre des mots les uns auprès des autres. Il eſt vrai que le diſcours ſe remplit par ce moyen , mais l'eſprit demeure toujours vuide ; & ce n'eſt pas là , ce me ſemble , un grand ſujet de ſ'aimer , ni de ſ'eſtimer davantage.

Il n'eſt rien au contraire de plus mépriſable que ce débordement de diſcours ; & ſi l'Auteur des Entretiens le prend pour une facilité de parler , il ſe trompe : car ce n'eſt véritablement qu'une impuiſſance de ſe taire , l'un des plus grands défauts de l'eſprit , & qui ne peut être mieux comparé qu'à un homme qui ſeroit tombé dans la rivière. Car il eſt vrai qu'un eſprit qui a ce défaut , ſe trouble ,

ble, s'agite, se tourmente, se jette à tout ce qu'il rencontre, & fait autant d'efforts pour ne point se taire, qu'un homme tombé dans l'eau en feroit pour ne se pas noyer.

On voit cela dans l'Entretien du Je ne sçais quoi; car après que l'Auteur y a dit en vingt ou trente façons, que dans chaque chose le Je ne sçais quoi est ce qu'on ne sçait point, comme en effet c'est tout ce qu'on en peut dire; lui qui en veut dire plus qu'on ne peut, se prend à toutes les choses où il y a du Je ne sçais quoi: beauté, laideur, santé, maladie, Prose, Vers; tout enfin, sans choix, sans discernement, sans égard, & comme un homme qui se noie.

Car quel égard, par exemple, a-t-il eu à la retenue, & à la modestie que demande sa profession, quand il dépeint un beau garçon du même air, qu'une Bergere feroit le Portrait de son Berger.

*Sur tout il avoit une grace,
Un Je ne sçais quoi qui surpasse
De l'amour les plus doux appas,
Un ris qui ne se peut décrire.*

L

*Page 242. de
la 1. Edit.
Page 315. de
la dern.
L'on a retranché dans la 2.*

*Édit. & les
suiv. ces mots:
Un jeune
homme fort
aimable.*

*Un air que les autres n'ont pas ;
Que l'on voit , & qu'on ne peut
dire.*

Page 316. de la dern. Edit. Mais écoutez le reste , s'il vous plaît : *L'Esprit humain*, dit-il , qui *connoît ce qu'il y a de plus spirituel dans l'Ange , & de plus divin dans Dieu , ne connoît pas ce qu'il y a de charmant dans un objet qui lui touche le cœur.*

Je voudrois , Monsieur , que vous eussiez oui comme moi des personnes de piété , dire contre cette comparaison tout ce que le zele de la Religion leur inspiroit ; car je ne sçau-rois jamais vous le dire de la même forte : c'est pourquoi l'Auteur fera , s'il veut , lui-même son examen de conscience , & je ne vous parlerai ici des choses , que selon la raison & le sens commun.

Sérieusement , est-il raisonnable de dire que *l'esprit humain connoît ce qu'il y a de plus divin dans Dieu ?* comme s'il y avoit du plus & du moins , où tout est infini.

Il répondra que c'est une façon de parler , par laquelle il a voulu mar-

quer une connoissance intime, une pénétration, une compréhension. Et c'est en quoi il se contredit davantage : car comment l'esprit humain pourroit-il pénétrer Dieu & le comprendre, puisque la première chose qu'il en peut connoître, c'est que Dieu est essentiellement impénétrable & incompréhensible ?

Mais ce ne sont pas là des choses qu'il soit nécessaire de dire ; il ne faut qu'avertir l'Auteur de les lire dans son propre cœur ; d'y consulter la lumière naturelle, & de se remettre dans les premiers principes de sa raison. Après cela il verra bien de lui-même qu'il a tort d'avoir écrit & imprimé, sans y penser, que l'esprit humain connoît ce qu'il y a de plus spirituel dans l'Ange, & de plus divin dans Dieu.

Pour ce qui est de ce *Je ne sçais quoi dans un objet charmant qui touche le cœur*, je ne crois pas qu'il ait raison d'en faire un si grand mystère ; & cet agrément dont l'idée se forme dans l'esprit par les sens, n'est pas si difficile à connoître qu'il se l'ima-

gine. Que si l'on l'appelle un *Je ne sçais quoi*, c'est plutôt faute de paroles, que faute de connoissance, comme il nous arrive souvent de ne pouvoir expliquer les choses que nous sçavons le mieux. Car, par exemple, qu'y a-t-il de plus connu, à notre esprit, que la pensée, l'être, le mouvement ? Nous en avons des idées claires & distinctes, qui sont les principes de la certitude humaine : & cependant si on nous demande ce que c'est, nous ne pouvons dire alors ce que nous sentons ; nous avons des pensées, mais les paroles nous manquent. Or c'est à peu près la même chose de cet agrément qui touche le cœur, & qu'on appelle un *je ne sçais quoi* ; car il est certain que lorsqu'on est touché, on en a une idée vive, distincte, & qu'on ne confond point avec aucune autre. Que si après cela on ne peut encore expliquer cet agrément ; ce n'est pas qu'il soit obscur ; mais c'est au contraire qu'il est si clair & si sensible, que rien ne l'étant davantage, il ne peut plus être éclairci.

Mais enfin , que le Je ne sçais quoi de cet Auteur soit imperceptible , qu'il échappe , comme il dit , à l'intelligence la plus pénétrante & la plus sensible , ce n'étoit pas là une raison pour dire ce qu'il a dit , pour mêler les choses les plus saintes avec les plus profanes ; & pour demander encore dans la page suivante , Si le *Je ne sçais quoi* n'est pas semblable à Dieu même. Il répond qu'il lui est semblable , & c'est en quoi son erreur est non seulement contraire à la vérité & à la raison , mais encore à elle-même. Car comment , selon lui , le *Je ne sçais quoi* seroit-il semblable à Dieu , puisqu'il vient de dire , que l'esprit humain qui connoît ce qu'il y a de plus divin dans Dieu , ne connoît point le je ne sçais quoi ? En vérité , après avoir fait une si étrange différence , il ne devoit pas faire une si étrange comparaison.

Mais un Esprit , quand il a passé de certains termes , ne peut plus que très-difficilement être arrêté , & il se précipite d'erreur en erreur , & d'abyme en abyme.

Page 255. de
la 1. Edit.
Page 352. de
la dern.

Qu'est-ce que la grace ? demande maintenant l'Auteur. *Un je ne sçais quoi*, dit-il, *qui se fait bien sentir, mais qu'on ne peut exprimer.* Vous ne sçauriez croire, Monsieur, combien notre bon Docteur, Monsieur N. R. a été blessé de cette Réponse. Quel Théologien ! me disoit-il ! quelle Théologie ! parler ainsi de la grace ! en faire une bizarre définition qui ne la distingue point des choses du Monde, ni même du péché son mortel ennemi ; car qui ne peut pas dire du péché, ce que cet Auteur dit de la grace ? que c'est un je ne sçais quoi qui se fait bien sentir, & qui ne peut s'exprimer. Il s'ensuivra donc des principes nouveaux de ce Théologien, que la grace & le péché ne seront que la même chose.

Je lui dis sur cela qu'il prenoit les choses trop à la rigueur, & qu'assurément l'Auteur n'avoit pas pensé qu'il y eût tant de mal dans ce qu'il avoit écrit. Je le crois, me repliqua-t-il, & je ne voudrois pas l'accuser d'erreur ni d'hérésie dans tout ce qu'il

a dit ; mais au moins je puis assurer qu'il ne devoit pas mêler , comme il a fait , des choses si saintes dans un discours si profane.

En vain voudroit-il répondre , que Dieu & la grace de Dieu étant incompréhensibles , il a pu les appeler des *Je ne sçais quoi* ? C'est cela même qui le condamne dans l'esprit de tous les hommes ; puisque cette adorable incompréhensibilité de Dieu , & de sa grace , ne devoit pas être marquée par un mot , qui est même trop bas pour marquer entre les choses humaines celles à qui l'on doit du respect. A-t-on jamais usé de ce mot pour exprimer ce qu'il y a de grand & d'auguste parmi les hommes ? A-t-on jamais dit dans un discours public & sérieux , que la Majesté Royale & la Puissance Royale sont des *Je ne sçais quoi* ? Pourroit-on souffrir cette expression , & ne la prendroit-on pas pour une injure , ou pour une impertinence ?

Il faut donc (conclut notre Théologien) , que l'Auteur qui parle en ces termes , & de la grace de Dieu ,

& de Dieu même, & qui les appelle des *Je ne sçais quoi* ; il faut encore un coup qu'il soit un . . . un je ne sçais qui, dit-il tout en colere, & il n'en parle plus. Je crois, Monsieur, qu'il est temps aussi pour moi de ne plus écrire, & de vous rendre à vos affaires. Je suis, &c.



SEPTIEME LETTRE.

MON SIEUR,

Nous voici au sixieme & dernier Entretien d'Ariste & d'Eugene, que l'Auteur appelle les Devises. On y remarque d'abord trois ou quatre choses bien considérables ; le temps que dure la conversation , le nombre des Devises , la belle mémoire d'Ariste , & la grande docilité d'Eugene.

Quant à la premiere , qui est la longueur de la conversation , elle dure huit fois plus que la précédente , & toujours en traînant sur la Devise ; ce qui fait dire à bien des gens , que ces Messieurs ont une grande envie de deviser.

On trouve en second lieu , que le nombre de six cens Devises tirées de divers Auteurs , n'est pas une chose fort nécessaire ; c'étoit assez de la sixieme partie ; le reste ne sert de

rien dans un Traité, il n'est bon qu'à faire un recueil. Il pouvoit donc sans danger les laisser où tout le monde sçait bien qu'elles étoient, & ne pas les faire réimprimer dans un Livre tout nouveau, peut-être pour la centieme fois. On dit aussi que c'est une chose assez rare que le discours d'un Auteur composé des pensées & des paroles de cinquante autres ; de sorte que si sur cela on faisoit justice, & qu'on rendît à chacun ce qui lui appartient, il y auroit plaisir de voir que l'Auteur n'auroit pour sa part que cinq ou six pages de son Livre ; & c'est ce qu'on appelle faire des Livres aux dépens de qui il appartiendra.

Mais en troisieme lieu, on admire la prodigieuse mémoire d'Ariste, lequel dans un Entretien sans préparation, & à qui l'occasion seule a donné le sujet, s'est ressouvenu de six cens Devises en diverses Langues. Je crois, Monsieur, que cela doit vous surprendre aussi-bien que les autres ; car enfin, Eugene même s'en étonne, quoiqu'il n'en eût en-

sur les Entretiens d'Ariste. 131

core oui que la moitié ; & ne pouvant s'empêcher d'interrompre son ami : *Je ne sçais*, lui dit-il , *ce que je* Page. 376. de l'1. Edit. *dois le plus admirer, ou la fidélité de* Page 456. de la dern. *vosre mémoire, ou la beauté des Devises que vous avez retenues.* On ne laisse pas de dire après cela que cette admiration d'Eugène marque admirablement bien la faute d'Ariste ; & qu'elle avertit ceux qui n'y prendroient pas garde, qu'il y a là quelque chose de surprenant & de contraire à cette juste vraisemblance , qui est l'esprit des fictions ingénieuses , par lesquelles on veut imiter la vérité.

Ainsi , Monsieur , les six cens Devises si fidèlement retenues , pouvoient être sagement oubliées , au moins les deux tiers ; & peut-être que cet excès de mémoire est un défaut de jugement : mais en tout cas il n'y a pas grand mal pour l'Auteur , parce qu'il regagne d'un côté ce qu'il perd de l'autre.

En quatrieme lieu , l'on considere fort dans cet Entretien la docilité & l'attention d'Eugene. A peine y parle-

t-il ; & quand il y parle , ce n'est que pour proposer ses difficultés , & pour

de demander des exemples. *Ne faut-il pas*, dit-il , *tirer le mot de quelque Poète célèbre ?*

de. *Le mot est-il borné à deux ou trois paroles ?*

de. *Vous m'obligeriez de me donner des exemples de toutes les especes de Devises.*

de. *Je voudrois bien que vous me donnassiez un exemple de ces Vers , qui expliquent les paroles de la Devise.*

Enfin , Monsieur , sa retenue est si grande , qu'on peut assurer que dans cette conversation qui est de cent quatre-vingt sept pages , il ne dit pas cent quatre-vingt sept paroles , si on en ôte seulement les Articles. Jugez après cela si Eugene ne sçait pas se taire , & si les gens qui prennent ce Philosophe pour un Disciple de Pythagore , n'ont pas quelque raison. Mais d'autre côté ceux qui parlent plus sérieusement , disent que ce silence est de mauvaise grace dans une conversation familiere de deux amis , entre lesquels ils vou-

droient qu'on eût partagé le discours plus également , puisqu'on les représente d'abord comme étant à peu près égaux en toutes choses. Cette conduite d'ailleurs est toute contraire au caractère d'Eugene, dont on ne reconnoît plus rien ici. Ce n'est plus ce même Eugene qui parloit il y a trois jours du secret avec tant d'érudition , qui citoit les Loix, les Histoires, & enfin les plus sçavans & les plus galants Ouvrages de l'Antiquité. Ce n'est plus lui qui discouroit de la Langue Françoisë, comme s'il eût été non seulement de l'Académie, mais toute l'Académie ; & à peine peut-on s'imaginer combien Eugene d'aujourd'hui est différent d'Eugene d'hier.

On dirait à l'entendre qu'il a tout oublié ; qu'il ne sçait pas même ce que c'est qu'une Devise , & qu'il n'a jamais vu de ces choses que l'on voit par-tout , comme dit Ariste , non seulement dans les livres , mais sur les Obélisques , sur les Pyramides , sur les Arcs de Triomphes , sur les Tombeaux , sur les Portes des

Maisons : & en vérité , quand un homme ne sçait point cela , il lui reste encore bien des choses à apprendre.

Voilà , Monsieur , les premieres observations que l'on fait sur l'Entretien de la Devise ; après quoi l'on remarque encore beaucoup de choses , où le sens commun ne paroît pas si fort que le génie particulier de l'Auteur. Il exagere trop , dit-on , le mérite & l'excellence de la Devise. On sçait bien qu'une Devise bien faite est une jolie chose , que c'est un jeu d'esprit , où le hazard ne fait pas tout ; il y entre de l'imagination , du feu , de la vivacité ; mais on ne pense pas que ce soit un sujet pour s'écrier : *Bon Dieu , que de beautés , que de choses ! J'y vois l'Histoire Héroïque , l'Histoire Naturelle , les beaux Arts , les belles Langues , la Poésie , la Politique , la Morale. C'est un Abrégé de tout ce qu'il y a de plus auguste dans le Monde. Certainement cet Abrégé est bien court , puisqu'il n'a jamais plus de quatre ou cinq paroles. Mais*

Page 440. de
la 1. Edit.

Page 511. de
la dern.

Sur les Entretiens d'Ariste. 135

enfin, c'est ainsi que chacun vante ce qu'il aime, & que l'on fait céder la raison à la passion. Ce n'est pas qu'on ne dise assez en général, ce qu'un grand Esprit de notre temps a écrit, *qu'un honnête homme n'affecte rien, & ne met point d'enseigne...* C'est Pensées de M. Pascal, peut-être le discours de notre Auteur, aussi-bien que de tous les autres; mais au moins ce n'est pas sa conduite: car enfin il a mis une enseigne, & l'on voit bien qu'il est logé à la Devise.

On le trouvera là assurément, il y revient sans manquer, & dans quelque manière qu'il ait été engagé pendant les cinq précédens Entretiens, il a toujours eu quelque Devise, pour marquer que c'étoit là où l'on devoit l'attendre.

Mais aussi, *c'est une Science admi-* Page 441. de la 1. Edit
nable, à ce qu'il dit; c'est la Phi- page 511. de la dern.
losophie des Gentilshommes, bien dif-
férente de celle du College, Les Li-
ces où se font les courses de Bagues,
& les Carroufels, sont les Académies
où elle s'apprend; Les Braves, les Ga-
lans Cavaliers, les Princes, Amans

136 *Sentimens de Cleante*
& Conquérens , sont les Maîtres qui
l'enseignent.

On entend bien que l'Auteur parle de cette Science galante & amoureuse , comme un homme qui prétend ne la pas ignorer , & qui en fera tantôt des expériences : mais cependant l'on dit qu'il s'est mépris ; car ce n'est pas dans les Lices des Carroufels où l'on fait les Devises , & c'est au contraire où l'on les porte quand elles sont toutes faites. On s'étonne aussi qu'il ait pu dire que la Devise , qui est à ce qu'il prétend une chose si savante , se puisse apprendre en courant , & si c'est pour cela qu'il l'appelle la Philosophie des Gentilshommes ; il ne fait pas , dit-on , grand honneur à la Noblesse.

Page 442. de Mais il se justifie assez , quand il
la 1. Edit. dit que la Devise est d'une étendue
page 512. de presque infinie ; que les objets de toutes
la dern. les Sciences & de tous les Arts sont de son ressort , & que cependant elle est courte , parce qu'elle ne prend que le fin des choses. Ce n'est pas qu'il n'y ait là une contradiction en beaux termes ; car il est impossible qu'une
Science

Science qui prend le fin de toutes les autres , & qui par conséquent en doit être instruite à fond , soit néanmoins plus facile & plus courte que les autres qu'elle comprend , & qui la composent ; ou bien il faudroit dire , qu'il est possible , que le tout soit moins grand que sa partie.

L'Auteur voudroit bien raccommoder cela , en disant que *la Devise choisit ce qu'il y a de plus rare dans la Nature & dans les Arts* ; mais cette nouvelle raison est une nouvelle contradiction ; car comme il dit lui-même ; *ce n'est pas assez que la Figure soit* pag. 273. de la 1. Edit. *noble & agréable , il faut qu'elle soit* page 358. de la dern. *commune , & qu'elle se fasse reconnoître dès qu'on la voit. Cette condition exclut les Animaux que nous n'avons pas accoutumés de voir , & les Fleurs étrangères qui ne sont point communes. C'est donc là se contredire en termes bien formels. La Devise ne choisit que ce qu'il y a de rare ; & la Devise ne choisit que ce qu'il y a de commun. Assurément il seroit difficile de dire à plaisir des choses plus clairement contraires.*

Mais après tout , c'est un moyen d'avoir toujours raison de quelque côté ; car ici par exemple l'Auteur est bien raisonnable en tout ce qu'il dit pendant deux pages , sur ce que les Figures des Devises doivent être des choses fort connues : mais de dire après cela d'un autre côté que la Devise est préférable à toutes les Sciences , & qu'elle les comprend toutes , parce qu'elle dit quelquefois un mot de chacune , & qu'elle jette une simple vue sur les dehors de leurs objets , à peu près comme un homme qui ne sçachant ni la Peinture , ni la Musique , regarde travailler un Peintre , ou écoute chanter un Musicien ; certainement c'est se jeter dans l'hyperbole & dans les contradictions ; c'est faire voir qu'on a la Devise dans la tête ; c'est vouloir passer parmi les honnêtes gens pour l'homme à la Devise.

Cependant , c'est tellement l'esprit de notre Auteur , qu'on ne peut pas espérer qu'il en change jamais. Il est trop attaché à la Devise ; c'est un principe qu'il ne quitte point , &

duquel il fait à peu près ce que les Chymistes font de leur soufre, de leur sel & de leur mercure. Il la trouve par-tout, & il y réduit tout.

Si j'avois, dit-il, un jeune Prince d'instruire, je le ferois par la Devise; je ferois des Devises sur tous les devoirs des Princes, tant à l'égard de Dieu, qu'à l'égard des sujets, & de soi-même. Enfin, Monsieur, il mettroit tout en Devises; & ce qui est agréable, c'est que l'Auteur dit cela sous le nom d'Eugene, qui tout à l'heure ne sçavoit pas ce que c'étoit qu'une Devise, & qui disoit à son ami Ariste, C'est une science qui me passe, & il n'appartient qu'à des Esprits comme vous de s'en mêler.

Pag. 444. de la 1. Edit.
Page 515. de la dern.

Cependant le voilà qui est prêt d'en faire sur toutes sortes de sujets, & il attend seulement pour commencer qu'on lui donne un jeune Prince à instruire.

Mais aussi que ne fait-on point pour instruire un jeune Prince, & pour lui enseigner par la Devise, non seulement la Morale, mais encore l'Histoire héroïque; & l'Histoire na-



turelle ? Eugene se méprend , il se trompe dans l'éducation de son Prince ; & assurément il n'en fera pas un grand politique , s'il ne lui montre de cette science que ce qui s'en peut peindre dans les figures de la Devise : car c'est , dit-on , se moquer du monde de vouloir faire voir aux yeux des secrets & des mysteres , qui à peine se laissent voir à l'esprit.

On peut à proportion dire la même chose de la Morale : car quoi-
qu'elle ait des maximes communes , qui peuvent être en quelque sorte exprimées par les peintures de la Devise , il faut avouer néanmoins que ces Peintures ne servent qu'à former quelques idées dans l'esprit , qui ne descendent jamais jusqu'au cœur ; & il y a bien d'autres efforts à faire pour apprendre la Morale , cette Science pratique , qui regle le cœur & la volonté de l'homme ; deux choses si difficiles à régler , & qui résistent encore si fortement , lors même que l'esprit convaincu ne peut plus résister.

Quant à l'Histoire héroïque, tout ce que la Devise en peut montrer, c'est quelques illustres actions, mais sans suite, sans liaison, & détachées de la plupart de leurs circonstances.

Pour ce qui est de l'Histoire naturelle, la Devise fera voir la figure extérieure d'un Lion, d'un Chien, d'un Aigle, d'un Pélican, & de quelques autres animaux plus rares ; comme du Phénix, du Pegaze, de l'Hidre ; car les fables entrent dans la Devise aussi-bien que les vérités ; & l'on peut juger par-là, si c'est un moyen fort propre pour devenir sçavant dans la Philosophie & dans l'Histoire.

D'ailleurs la Devise n'étant qu'une métaphore qui représente une chose par une autre, elle n'apprend que ce qu'on sçait déjà : de même qu'un Portrait ne fait connoître que la personne qui est déjà connue.

Ainsi le plus grand secours que la Devise puisse apporter dans les Sciences, c'est d'aider un peu la mémoire à conserver ses idées ; & encore n'est-ce point là sa fin, mais

seulement de plaire à l'esprit, & de le divertir.

C'est pour cela, comme dit l'Auteur, que les Devises se font dans les *Courses, Carroufels, Tournois, Joutes, Fêtes, Ballets, Mascara-des*; & qu'alors elles y sont portées par les *Chevaliers de la Beauté, de l'Univers, du Soleil, de la Lune, du Phénix, de la Canicule*, & d'autres de pareille qualité. Tout cela fait assez voir que les Devises ne sont que des jeux d'esprit, & qu'on les doit prendre comme des jeux. Ce sont des pensées agréables & fleuries, mais qui ne sont pas une nourriture pour l'esprit, non plus que les fleurs ne sont pas une nourriture pour le corps, & ne servent qu'à parer les tables & les viandes. Ce seroit donc un assez bizarre dessein de ne vouloir instruire un jeune Prince que par les Devises : & quand l'Auteur les croit propres pour cela, & qu'il en parle avec des exagérations si démesurées, on diroit qu'il est plus capable de les admirer que d'en faire, & que sa théorie est sans prati-

sur les Entretiens d'Ariste. 143

que, comme d'autre côté sa pratique paroît sans théorie.

Vous allez juger, Monsieur, de ce dernier point sur l'exemple de quelques Devises de sa façon, & vous verrez si ce qu'il fait répond bien à ce qu'il dit.

Par la premiere qu'il propose pour modele, il veut représenter que le Roi est capable de gouverner lui seul tous les peuples de la terre ; & pour cela il peint un Soleil éclairant le Monde, avec ce mot :

MIRI SUFFICIT UNUS.

Un seul suffit pour moi.

On ne se plaint pas qu'il y ait trop peu de sens dans ces paroles : au contraire on dit qu'il y en a trop, & qu'on ne sçait lequel prendre. Car on doute si c'est le monde à qui il suffit d'un Soleil, ou si c'est le Soleil à qui il suffit d'un Monde : deux sens tout-à-fait opposés, & qui font dans une Devise un des plus grands défauts qui puisse y être. L'Auteur devoit donc prendre soin d'éviter l'équivoque, & d'autant plus que par je ne sçais quelle pente d'esprit il y

Page 259. de la 1. Edit.

page 337. de la dern. où le mot de la Devise est mis ainsi : Sufficit Orbi.

144 *Sentimens de Cleante*

tombe fort souvent. Car dans un autre endroit, quand il veut représenter l'humilité d'une personne fort élevée en dignité, il peint *une Etoile*, à qui il donne ce mot, qui est encore très-équivoque :

Page 351. de la 1. Edit. *QUO ALTIOR, EO MINOR.*

Je parois moins, plus je m'élève.

Cette Devise n'est point dans les Editions suiv.

On entend bien que ces paroles d'elles-mêmes ne signifient pas plus l'humilité, que l'indignité; & il n'y a que le mérite particulier de la personne qui puisse les faire prendre dans un sens avantageux.

Voici une troisieme Devise que l'Auteur a faite pour la Reine *Anne d'Autriche*, lorsque *Louis le Juste* la fit Régente en mourant; c'est *une Lune qui se leve, & un Soleil qui se couche*, avec ce mot :

Page 391. de la 1. Edit. *PER TE, NON TECUM.*

C'est par vous, mais sans vous.

Cette Devise & les vers qui l'expliquent, ne sont point dans les Editions suiv.

On sous-entend, que je regne. Beaucoup de gens d'esprit approuvent ce mot, qui en effet est fort juste, & marque bien la douleur d'une sage Reine qui s'afflige de régner sans le Roi son mari. L'Au-

teur

sur les Entretiens d'Ariste. 149

teur a voulu expliquer en quatre Vers, où il fait parler la Reine.

Je vous dois ce que j'ai d'éclat & de puissance,

Que mon destin est glorieux !

Tandis que vous allez régner en d'autres lieux,

Ici je regne en votre absence.

Ce Quatrain, dit-il, explique assez bien ma pensée. A quoi on lui répond que sa pensée est donc la plus déraisonnable du monde. Car que peut-on de plus contraire à la raison, à la bienséance, au respect, à toutes sortes de considérations, que de faire dire à une vertueuse Reine, que son Destin est glorieux dans le moment que le Roi son mari expire ; & de faire paroître qu'elle ait une si grande envie de régner seule ? Cela est odieux ; passons vite.

L'Auteur peint dans un autre endroit une Colonne qui porte un Ordre d'Architecture, avec ce mot,

ORDINIS EST COLUMEN.

Je soutiens l'Ordre entier.

Il veut représenter par cette image, un fameux Magistrat que le pre-

Page 347. de
la 1. Edit.

Cette Devise
n'est pas dans
les Edit. suiv.

N

246 *Sentimens de Cléante:*

mier Parlement du Royaume fait gloire d'avoir pour son Chef. Mais il a fait une mauvaise Copie d'un excellent Original.

Car la figure dont il se sert, est une figure bizarre, imaginaire & chimérique. Une Colonne seule qui porte un Ordre d'Architecture! On n'a jamais bâti de la sorte; c'est un dessein en l'air; & quand la figure est ainsi défectueuse, la Devise ne peut plus être bonne, non pas même selon les principes de l'Auteur: car

Pag. 136. de la 1. Edit. Pag. 341. de la dern. *il dit en termes exprès, que les figures qui entrent dans la composition de la Devise, ne doivent avoir rien de monstrueux, ni d'irrégulier. Et la raison;*

Pag. 343. de la dernière. *ajoute-t-il, est que la Devise étant essentiellement une métaphore & un symbole naturel, elle doit être fondée sur quelque chose de réel & de certain, & non pas sur le hazard ou sur l'imagination. Il y prendra donc garde une autre fois, & peut-être accordera-t-il mieux sa pratique avec sa théorie.*

Il a fait sur les Manufactures Royales une Devise qui est un

Sur les Entretiens d'Ariste. 147

Soleil Levant , avec ce mot ,

RIVESGLIO TUTTI AL OPRA.

J'éveille & j'appelle au travail.

*Il y ajoute les quatre Vers qui
suivent :*

Je veille & travaille sans cesse ,

Par-tout où je jette les yeux ;

Je fais la guerre à la paresse ,

*Et j'anime au travail les moins
laborieux.*

*Pag. 348. de
la 1. Edit.
Cette Devise
& les Vers ne
sont point
dans les Edit.
suiv.*

Vous voyez bien, Monsieur, que
ce n'est point par envie, si le monde
dit que ces Vers n'ont ni force ni vi-
gueur, & presque ni rime ni raison.
Car premièrement, *paresse* ne rime
point avec *sans cesse*. D'ailleurs *faire
la guerre à la paresse*, est une façon
de parler bien basse pour un Soleil ;
outre qu'on pourroit dire que le So-
leil quand il se leve endort plutôt
qu'il n'éveille, parce qu'alors il se ré-
pand dans l'air une humidité qui est
naturellement assoupissante.

Mais pour bien juger de la De-
vise, il faut dire comme l'Auteur,

*qu'une des plus essentielles qualités du
mot est de ne rien dire qui ne se puisse
vérifier de la figure, & qu'il doit lui*

*Page 296. de
la 1. Edit.
Page 378. de
la 2. Edit.*

48 Sentimens de Cléante

convenir proprement & sans métaphore.
C'est ce qu'il explique pendant trois
ou quatre pages, à la fin desquelles

Pag. 300. de il ajoute, que ce qu'on dit du mot, se
la 1. Edit. doit entendre des Vers qui accompa-
page 384. de gnent la Devise; car ces Vers ne sont
la dern. proprement qu'une explication du mot.

Mais après tout quand il a bien prou-
vé ce qu'il faut faire, on diroit qu'il
prend plaisir à ne le faire pas; com-
me s'il étoit au dessus des regles qu'il
donne, & qu'il ne les écrivît que pour
les autres.

En voici une preuve dans la De-
vise, pour un grand Seigneur qui
faisoit de grandes charités dans sa
Province, mais fort secretement. Il
a peint un grand fleuve roulant ses
eaux doucement & sans bruit, avec
ce mot,

Pag. 319. de la FERT TACITUS, QUO FERTUR
1. Edit. OPES.

Pag. 407. de la
dern.

Sans bruit il fait du bien.

On dit qu'il est assez difficile de
marquer en peinture que des eaux
roulantes ne font point de bruit;
mais au moins on les voit, si on ne
les entend; & comme une vue pu-

blique est autant opposée à des charités secretes, qu'un bruit public ; il s'ensuit que l'Auteur les représente mal par un grand Fleuve qui coule entre le Ciel & la Terre à la vue de tout le monde. D'ailleurs la plus grande abondance que portent les Fleuves, c'est dans les Bateaux de Commerce : or il n'est rien de moins secret, ni de plus visible que des Bateaux sur la Riviere ; & cela sera toujours ainsi jusqu'à ce qu'on ait trouvé un moyen de les conduire entre deux eaux. Ce n'est pas après tout qu'un grand Fleuve ne puisse être un juste symbole de la charité, mais non pas d'une charité secrete, comme dit l'Auteur ; & les Vers qu'il a faits pour le prouver, sont bien éloignés de son intention.

Je suis au peuple heureux , pour qui

Dieu m'a produit ,

De tous les biens une riche source ; *Ibid.*

Mais réglé toujours dans ma course ,
Plus je lui fais de bien , & moins je fais
de bruit.

Tout cela est bien médiocre, il faut l'avouer. Ce *Mais* tient la place

150 *Sentimens de Cleante*

d'un *Et* dans le troisieme Vers : & pour le quatrieme, il ne convient nullement à un Fleuve. Car on ne peut pas dire, qu'un Fleuve fasse d'autant plus de bien qu'il fait moins de bruit. Au contraire quand il fait moins de bruit, c'est quand les eaux sont fort basses ; & alors n'étant plus propre au Commerce, il fait beaucoup moins de bien.

Voici encore un grand Fleuve dans une autre Devise que l'Auteur a faite sur la mort de feu Monsieur le Duc de Longueville ; ce grand Fleuve est peint à son embouchure.

Pag. 394. de
la 1. Edt.
Pag. 472. de
la dern.

MAYOR EN SU FINAR.

*Je suis encore plus grand quand j'acheve
mon cours.*

Ce mot est expliqué par les Vers qui suivent :

*Célebre & grand dès ma naissance,
Je porte en tous lieux l'abondance ;
Rien ne peut m'empêcher de m'avancer toujours.*

*Je suis de mon pays le rempart &
la gloire ;*

Mais qui le pourroit croire ?

sur les Entretiens d'Ariste. 151

*Je suis plus grand encor quand j'acheve
mon cours.*

La Devise eût été bonne & juste ,
si l'Auteur ne l'eût point gâtée en
la voulant expliquer par un Sixain ,
qui ne peut convenir qu'à la person-
ne, & nullement à la figure qui la
représente ; car peut-on dire d'un
fleuve ?

Mais qui le pourroit croire !

*Je suis plus grand encor quand j'acheve
mon cours.*

Pourquoi cette admiration ? Est-
il si difficile de croire que les fleuves
soient plus grands dans la fin de
leurs cours que dans le commen-
cement ? Cela n'est-il pas naturel ? Et
n'est-ce pas le contraire, qui seroit
incroyable & contre l'ordre de la na-
ture ? On voit donc que ce Vers tout
entier qui choque la raison, n'est
placé là que pour la rime : c'est ce
qu'on appelle vulgairement une che-
ville, & celle-ci est de quatre bons
pieds.

L'Auteur n'est pas plus heureux
dans une autre Devise qu'il fait sur
le même sujet. C'est une *Cassolette*

152 *Sentimens de Cleante*

*d'où il sort une fumée qui monte en haut ;
elle a pour son mot ,*

**LO SPIRTO AL CIEL L'ODOR IN
TERRA.**

*L'Esprit est dans le Ciel , l'odeur
est dans la Terre.*

Voici comme il l'explique :

*J'expire consumé d'une mortelle ardeur ;
Mais mon sort n'a rien de funeste ,
Mon Esprit monte au Ciel , & de moi-
même il reste*

Sur la Terre une douce odeur.

Il y a une grande foiblesse dans ce Quatrain. Je ne sçais si l'on a cru qu'il en représenteroit mieux une personne mourante. Ce n'est pas néanmoins ce qu'on y trouve de plus défectueux ; car on dit premièrement, que cette odeur qu'un Chrétien laisse après sa mort , est une odeur de piété , & par conséquent une odeur métaphorique , laquelle est ici représentée dans une figure qui est encore une expression métaphorique ; ainsi voilà Métaphore sur Métaphore ; & l'Auteur avoue que cela a de l'affectation , & fait de

Pobscurité. D'ailleurs l'esprit du Parfum n'est encore qu'un esprit métaphorique, & un véritable corps que l'on voit se dissiper en l'air, & qui ne monte peut-être pas à cinquante coudées; ce qui sans doute n'est pas fort juste pour représenter une Ame immortelle qui s'envole aux Cieux. Outre cela, c'est que dans le parfum l'odeur & l'esprit que l'Auteur non seulement distingue, mais sépare, ne sont à proprement parler qu'une même chose, aussi-bien dans le langage des Philosophes que des Poètes, quoi qu'en veuille dire notre Auteur. Quelqu'un lui avoit déjà fait cette objection, comme il le témoigne: *Mais, dit-il, je le détrompai bientôt. Car ce que j'entends ici par l'ESPRIT, c'est la partie la plus subtile du parfum, laquelle s'exhale & monte en haut quand le parfum brûle; l'ODEUR est ce qui demeure après même que le parfum est dissipé.* L'agréable réponse! comme s'il étoit question de ce qu'il entend, & non pas de ce qui est en effet. Certes cette personne

étoit bien aisée à détromper, de s'être rendue à une telle raison. Car enfin quelque distinction que l'Auteur fasse, il est certain que dans le Parfum, soit durant, soit après la dissipation, l'odeur n'est autre chose que cette plus subtile partie qu'il appelle Esprit, laquelle se répand dans l'air, entre dans l'organe de l'odorat, & se fait sentir. L'Auteur a beau dire que *l'un est une substance, l'autre une qualité, selon Aristote*. On ne disputera point sur cela; mais au moins selon Aristote, une qualité ne subsiste point naturellement, étant séparée de la substance; ainsi tant qu'il y aura de cette qualité, c'est-à-dire, de l'odeur du Parfum, elle sera jointe à cette substance, c'est-à-dire, à l'esprit du Parfum. De sorte que même, selon la Philosophie de l'Auteur, l'odeur ne subsistera pas un moment sans l'esprit; & par conséquent deux choses unies de cette manière, ne sont nullement propres pour représenter la séparation naturelle & effective du corps & de l'ame. Mais après tout, se ne se

roit pas assez pour une juste Devise, qu'il y eût dans son sujet une vérité connue des seuls Philosophes, il faut encore qu'elle soit connue du Peuple ; & il n'est rien de plus contraire à la Devise que cette obscurité, qui n'est pénétrable qu'aux lumières d'une Philosophie scholastique. C'est ce que l'Auteur dit en vingt endroits & en vingt façons.

Cependant on trouve encore à peu près la même faute dans une autre Devise ; par laquelle pour représenter un *Esprit fort brusque*, dit-il, mais en même temps fort régulier, il peint un *Soleil dans sa course*.

RAPIDO SI, MA RAPIDO CON
LUGE.

Je suis rapide avec mesure.

On ne croit pas qu'un Soleil soit une juste figure pour représenter un mouvement rapide : car sans parler de l'opinion de plusieurs grands Mathématiciens, qui disent que le Soleil demeure toujours dans une même place, & que c'est la Terre qui tourne : ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne le voit point s'avancer, &

Page 407. de
la 1. Edit.
Pag. 482. de
la dernière.

que dans quelque partie du Ciel qu'il paroisse, il semble toujours aux yeux qu'il soit en repos. Ainsi l'on ne pense pas qu'on puisse bien exprimer un prompt mouvement par une chose qui ne paroît point se mouvoir ; & l'on sçait assez que les Devises étant des comparaisons, elles doivent être tirées des choses les plus apparentes & les plus sensibles. Aussi quand on voudra, par exemple, représenter quelque chose de vaste, on prendra bien plutôt la Mer que le Soleil, parce que la Mer paroît aux yeux incomparablement plus étendue que le Soleil, quoiqu'elle le soit incomparablement moins. C'est par cette raison qu'on ne trouve pas la Devise dont il s'agit, fort régulière ; & l'on en dit autant des Vers qui l'accompagnent, & que je ne vous donnerai pas la peine de lire.

Après cela l'Auteur considérant un illustre Prélat, qui a passé de l'Archevêché d'Embrun à l'Evêché de Metz ; & admirant une conduite si contraire à l'ambition, qui ne cherche qu'à s'élever de dignité en di-

Sur les Entretiens d'Ariste. 157
gnité, il a fait pour lui quatre Devises; mais à vous dire vrai, il y a plus d'affection & de bonne volonté, que de jugement. Je ne vous redirai pourtant rien de la Critique que j'en ai vu faire à des personnes fort spirituelles; parce qu'il faudroit y mêler le nom d'un grand Prélat, qui ne doit point répondre du trop de zèle d'un Auteur, à qui sans doute il n'a point donné charge de dire ce qu'il dit.

Voyons maintenant les Devises galantes, amoureuses & passionnées; car il y en a une multitude surprenante. La première est une *Lune éclipcée* avec ce mot,

LANGUEO NI VIDEAM,
Je languis si je ne vous vois.

Page 367. de la 1. Edit.

C'est une Devise qu'Ariste a faite pour Eugene, & qu'il a accompagnée de ces Vers:

La Devise & les Vers ne sont pas dans les Edit. suiv.

*C'est lui qui m'éclaire & m'enflame,
Je tiens de lui tous mes appas;
Il est mon esprit & mon ame,
Et je languis quand je ne le vois pas.
On demande si c'est un homme*

158 *Sentimens de Cleante*

ou une femme qui parle, & de quel sexe est Ariste qui a tant de soin de ses appas ; qui se plaint si passionnément de l'absence d'un homme ; qui l'appelle son esprit & son ame, & qui languit de ne le voir pas ?

D'autre côté voici un *Soleil dans un nuage*, d'où il échappe plusieurs rayons ; & pour le mot,

QUOT LUMINA CELAT !

Que de Lumière il cache !

L'Auteur a fait cette Devise pour une Abbesse, à ce qu'il dit, & il y a ajouté ce Quatrain,

Page 357. de
la 1. Edit.

page 445. de
la dern. où le

mot de la De-
vise est : E-
quati ne cela !

Je cherche en vain l'obscurité,

Cent traits brillans me font connoître ;

Mais malgré toute ma clarté,

J'en cache beaucoup plus que je n'en fais paroître.

Il n'étoit nullement nécessaire que l'Auteur fît ces Vers pour une Religieuse, & encore moins qu'il les imprimât. Cela n'a point édifié une infinité de personnes, qui disent qu'on ne scauroit avoir trop de retenue pour des Vierges consacrées à Dieu, & qu'on doit éviter avec un soin ex-

sur les Entretiens d'Ariste. 159

trême de leur rien dire qui puisse jeter des pensées du monde dans leur esprit, ni troubler la retraite de leur cœur, sans laquelle l'autre ne leur sert de rien. Il est vrai que l'Auteur déclare qu'il a fait la Devise & les Vers pour louer la modestie : & l'on ne peut pas dire que la vertu ne soit pas louable. Mais cependant, disent-ils, il y a une maniere de louange qui est extrêmement dangereuse aux vertus, & qui les dissipe en flattant les sens, comme le feu dissipe les senteurs. Ils ajoutent à cela, que ce n'est pas louer la modestie, mais la détruire, que de lui attribuer des sentimens tels que ceux qui sont exprimés dans ces Vers ; & ils soutiennent qu'il est impossible qu'une personne modeste puisse ni dire ni penser de soi-même qu'elle *cherche en vain l'obscurité* ; que *cent traits brillans la font connoître*, & le reste qui est encore plus rempli d'orgueil & de présomption.

D'autre côté, & selon les regles de la Devise, on dit que ces quatre Vers sont foibles, que le troisieme est obscur, & que le premier ne con-

vient point du tout à la figure, n'étant point vrai que le Soleil cherche l'obscurité pour s'y cacher; de sorte qu'après avoir bien délibéré, il faudra conclure à la fin, que cette Devise est plus galante que régulière.

Mais celle qui la suit mériteroit peut-être de la précéder, & vous l'allez voir. C'est un *Cierge sur un Autel*, avec ces mots,

ET SACER URIT.

Il brûle avec un feu sacré.

pag. 404. de
la 1. Edit.

Cette Devise
ni les Vers ne
sont point
dans les Edit.
suiv.

L'Auteur dit que c'est pour montrer, qu'une personne consacrée à Dieu peut donner de l'amour comme une autre; & c'est ce qui est expliqué dans ces six Vers:

*Mon corps est pur, & plus pure est
mon ame,*

*La piété me nourrit d'une flame
Qui me consume & les jours & les
nuits;*

Mais que sert-il de feindre ?

Je suis encore à craindre,

*Et pourrois vous brûler tout sacré que
je suis.*

*Il dit qu'il y a long-temps qu'il
sait*

Sçait ces Vers par cœur, & je le crois bien; car quand on les a une fois appris, on ne manque pas d'occasion pour ne les pas oublier. Je m'étonne seulement qu'il puisse les trouver fort justes, puisqu'ils ne sont point dans les regles des Devises, & qu'au lieu de convenir proprement & sans métaphore à la personne & à la figure, ils ne conviennent ni à l'un ni à l'autre. Car quelle personne peut dire de soi-même, *mon corps est pur*; & plus pure est mon ame? Et d'autre côté peut-on dire *l'ame d'un Cierge*; si ce n'est comme on dit, *l'ame d'un fagot*, par une métaphore qui effarouche l'esprit, comme parle l'Auteur, & qui selon toutes les regles qu'il a données, ne peut être reçue dans le mot, ni dans les Vers d'une Devise. Je vois donc bien qu'il faudra dire de ceux-ci comme des autres, qu'ils ont plus de galanterie que de régularité.

C'est aussi l'air & le caractère de tout cet Entretien, où l'Auteur a pris plaisir de mettre en cent endroits des symboles, des expressions

& des figures de toutes sortes d'a-
 mour. « Un Papillon qui se brûle à
 » la chandelle ; un petit Moineau qui
 » se jette dans des filets ; un Vers à
 » soie qui fait lui-même ses chaînes
 » & sa prison ; un Faucon sur la per-
 » che avec ses tongs ; une Tourte-
 » relle qui pleure sa vie & la mort de
 » sa compagne ; un Aiman qui attire
 » le fer ; un Heliotrope qui suit par-
 » tout son Soleil ; deux Palmiers s'in-
 » clinant l'un vers l'autre ; une Vigné
 » liée autour d'un arbre ; deux Mi-
 » roirs opposés ; un Phénix sur un
 » bûcher ardent ; une Salamandre
 » dans un brasier , un Flambeau qui
 » brûle par les deux bouts ; un Bru-
 » lot portant le feu à un grand Vais-
 » seau ; le Mont-Gibel en feu ; un
 » Diable dans les flammes de l'enfer ,
 » où il crie : *Plus je souffre , moins je*
 » *me repens* ».

Celui qui porte cette Devise a
 voulu exprimer , que plus l'amour le
 faisoit souffrir , moins il pouvoit se
 repentir d'aimer ; & c'est , dit notre
 Auteur , *un symbole illustre & ingé-
 nieux*. Je vous assure , Monsieur ,

que ce ne sont pas là tous les noms qu'on donne à ce symbole, & que plusieurs fois j'ai entendu lui appliquer d'étranges épithètes. Car on trouve une infinité de gens qui jugent des galanteries par la morale, & qui vous disent tout franc qu'on ne doit point dans une sainte profession écrire de ces sortes de choses ; qu'elles ne s'accordent nullement avec ce caractère ineffaçable, qui engage dans un ministère infiniment éloigné de ces bagatelles ; qu'elles seroient plus pardonnables à des jeunes gens qui n'ont pas fait des vœux particuliers d'y renoncer ; que c'étoit assez qu'elles fussent déjà imprimées dans tant de Livres, sans qu'on les réimprimât encore pour allonger un discours qui ne pouvoit être trop court, & qui peche autant en quantité qu'en qualité.

Voilà, Monsieur, tout ce que je vous écrirai des Entretiens d'Ariste & d'Eugene ; quoique je puisse encore y ajouter beaucoup plus de choses que vous n'en avez vues : mais celles que je supprime ne doivent

164 *Sentimens de Cleante*

point s'écrire ; les unes , parce qu'elles sont trop longues ; & les autres , parce qu'elles sont trop fortes. Il n'y aura pourtant rien de perdu , si vous le voulez ; & tout cela sera fort bon à dire quand vous serez ici. Je vous y souhaite , je vous y attends , & je suis , &c.



HUITIEME LETTRE.

MONSIEUR,

Je croyois avoir fait, quand j'eus achevé l'Examen du dernier Entretien d'Ariste & d'Eugene : mais l'on m'a depuis montré que j'avois oublié le principal, en oubliant la Table du Livre ; & voici en peu de mots ce que c'est.

Elle est divisée en trois parties, ou si vous voulez, il y a trois Tables. La premiere marque les six Entretiens, chacun selon le rang qu'il occupe dans la suite du Livre ; & cela est imprimé d'un caractere Capital, qui avec quinze ou seize mots couvre une page entière, laquelle auroit pu aisément contenir tout ce qu'il y a de plus remarquable dans l'Ouvrage.

La seconde comprend les Matieres, par ordre alphabétique, & celle

Cette seconde Table, toute chan-

gée dans la 2.
Edition, ne se
trouve plus
dans les sui-
vantes.

ci est disposée de telle sorte, que l'on y trouve la plupart des choses deux ou trois fois. Car par exemple sous le mot *Beauté*, il demande en quoi consiste la beauté de l'Esprit; & sous le mot *Esprit*, il propose encore la même question; continuant ainsi de régler plusieurs endroits sur cette méthode, qui est au moins à deux fins; l'une, pour mieux remarquer les choses en les répétant plus souvent; & l'autre, pour aider à grossir le Livre.

Il est vrai que cela fait un cercle de paroles, qui est quelquefois ennuyeux; mais l'Auteur ne le croit pas ainsi, & l'on dit qu'il prend ce cercle pour une couronne, tant il paroît content de soi-même, & principalement dans sa troisième Table, qui est comme un chef-d'œuvre d'amour propre.

Celle-là porte magnifiquement les *Noms de Princes & Gens de qualité, sur lesquels il y a des Devises dans le Livre*. De sorte que tout ce qu'on voit de grand & d'auguste parmi les hommes, se trouve à cette Table:

Cette troisième Table n'est que dans la première Edition.

Papes, Empereurs, Rois, Reines, Princes, Princeses; & c'est comme une Cour composée de toutes les Cours de la Terre.

Quel plaisir pour un Auteur de l'humeur du nôtre, de voir tant d'illustres noms qui parent son Ouvrage, & de penser que c'est lui qui les a rangés comme il a voulu dans une Table, de laquelle il a exclu tout ce qui n'est pas au moins Comte, ou Baron ! Car ne vous imaginez pas qu'il y nomme généralement & sans exception toutes les personnes sur qui il y a des Devises dans son Livre. Point du tout; & il faut pour cela, outre la Devise, avoir encore une ancienne Noblesse, ou au moins une très-grande Charge. Ainsi quoique dans son Entretien il y ait plusieurs Devises *pour une malade*, qu'il dit être *fort spirituelle & fort vertueuse*; on ne trouve pas néanmoins son nom dans la Table, parce qu'elle n'est que *vertueuse & spirituelle*, sans être Comtesse ni Marquise.

Il y a encore des Devises pour *un des plus sages & des plus honnêtes hom-*

mes de notre siècle, selon le témoignage de l'Auteur même ; mais ni l'honnêteté, ni la sagesse n'étant point soutenues d'une haute qualité, n'ont pu le faire recevoir à cette Table magnifique.

De même il rapporte un grand nombre de Devises sur plusieurs Académiciens, tant de l'Académie Françoisse, que des Académies Italiennes ; mais pas un seul de ces Messieurs n'approche de sa Table ; parce qu'enfin être Académicien, ce n'est pas être Chancelier ni Premier Président.

On a beau dire que n'étant point ici question de Charge, ni de Noblesse, mais seulement de Devises, il devoit nommer indistinctement dans la Table toutes les personnes sur qui il y a des Devises dans le Livre ; il n'a pas cru, lui, qu'il fût à propos de le faire ; & il lui a paru bien plus beau, & plus satisfaisant pour un Auteur, de ne voir sa Table remplie que des Rois & des Reines, suivis de toute la Noblesse, & des principaux Officiers de la Couronne.

Mais

Mais enfin quelque motif secret qu'il ait eu dans un dessein qui apparemment fera long-temps sans pareil ; au moins est-il certain & public, que les trois Tables ensemble occupent quarante pages, & font la septieme partie du Livre ; en sorte que des six Entretiens qui font le reste , il y a en a trois dont chacun est moins grand que cette triple Table , sans laquelle on eût eu bien de la peine de mettre le Livre *in-quarto* , quoique d'ailleurs on eût fait pour cela tout ce qui étoit possible.

Or ce n'est pas pour un Auteur un si petit avantage qu'on s'imagine. Comment ? c'est être Auteur de la seconde taille : & cela fait plus à l'égard de bien des gens , que si l'on étoit du premier ordre , en plus petit volume. On est mieux placé dans les Bibliothèques ; & comme elles ont beaucoup plus de spectateurs que de lecteurs , il arrive delà qu'on plaît toujours à plus de monde. Outre que cette maniere d'impression , qui grossit un Ouvrage , lui donne par conséquent plus de poids ; & quoi-

qu'on en puisse dire , cela contribue aussi en quelque chose à rendre un Auteur plus grave ; ce qui est parmi de certaines gens un grand sujet d'ambition.

Mais c'est assez parler de ce qui regarde la quantité & l'étendue de la Table ; & je puis maintenant vous dire quelque chose de ce qui concerne sa qualité. A cet égard , Monsieur , on peut assurer que c'est la principale partie de tout l'Ouvrage , puisqu'elle est sans doute la plus sçavante , & qu'elle comprend plusieurs grandes questions , dont on ne trouve point les réponses dans le Livre.

Par exemple , *D'où vient l'antipathie que nous avons pour de certaines personnes ?*

Ce qui nous fait sentir que nos ames sont immortelles ?

Ce que c'est que la grace divine ?
Trois grandes questions pour lesquelles on ne trouve qu'un seul mot , qui est le *Je ne sçais quoi ?*

D'autre côté , on voit dans cette même Table la question , sçavoir : *Quels Arts sont les plus parfaits ? &*

P'on s'imagine d'abord qu'il y aura dans le Livre une Dissertation sur les Arts; mais quand on va voir l'endroit que la Table marque, on ne trouve que ces paroles : *Comme la Nature est devant l'Art, les corps naturels tiennent le premier rang; & rendent les Devises plus parfaites; les artificiels sont du second ordre, & ils approchent d'autant plus des autres, que les Arts dont ils sont tirés, imitent plus parfaitement la Nature.*

Pag. 273. de
la 1. Edit.
Page 352. de
la dern.

Voilà, il faut l'avouer, une admirable réponse; mais voici une autre question : *Quels sont les Philosophes les plus raisonnables?* On répondroit à cela sans hésiter, que ce sont ceux qui ont cru l'immortalité de l'ame, & la Providence divine; mais l'Auteur ne s'en est point souvenu dans l'endroit où la Table renvoie; & selon lui, les plus raisonnables Philosophes sont ceux qui raisonnent le moins sur l'ame & sur ses opérations; c'est-à-dire, ce me semble, ceux qui se mettent le moins en peine de ce qu'ils font.

D'ailleurs la Table contient en-

core plusieurs questions physiques ,
comme *ce que c'est que l'odeur ?* Et
vous voyez bien , Monsieur , que
pour répondre justement à celle-là ,
il faudroit expliquer tout ce qui se
fait , & du côté de l'objet & du côté
de l'organe , & encore la proportion
qu'il y a entre eux , avec la maniere
dont l'une agit sur l'autre. Mais sans
tant de façons , notre Auteur décide

Page 394. de
la 1. Edit.
Pag. 472. de
la dern.

en un mot , que *l'odeur est ce qui de-
meure après même que le parfum est dis-
sipé.* Ce Philosophe n'en dit pas da-
vantage , & il laisse à ses Commen-
tateurs le soin d'y ajouter leurs ex-
plications.

Cependant il propose dans un au-
tre endroit de sa Table , non pas
comme une question , mais comme
un principe , *que le Soleil échauffe
sans avoir de la chaleur.* C'est un
problème assez étonnant , que le
Soleil qui éclaire & qui brûle com-
me le feu , ne soit pas chaud comme
le feu. On attend au moins qu'il le
prouve en Physicien ; mais on est
bien surpris , lorsqu'au lieu d'une rai-
son , ou d'une expérience , on ne

trouve qu'une Devise ; & qu'on voit
pour toute réponse , que le *Marquis* Page 184. de
la 1. Edit.
des Portes, sous le nom d'ORTAMIRE, Cette Devise
n'est pas dans
les Edit. suiv.
avoit un *Soleil rayonnant*. C'est ainsi,
Monsieur , que notre Auteur sçait ré-
pondre aux questions qu'il se fait lui-
même ; & *cette belle science*, comme
il dit , *ne s'apprend point au College*.
Non sans doute , il n'est point néces-
saire d'y avoir jamais été pour être
sçavant de cette sorte. Et tout cela
prouve bien que la Table où il ne fait
que proposer ces choses , doit plaire
davantage que le Livre où il s'ima-
gine les résoudre. Il faut le dire en-
core une fois , c'est une Table dressée
de telle sorte & si proprement, qu'elle
met l'esprit en appétit , pour ainsi
dire , & lui donne une envie de dévor-
er tout le Livre : mais par malheur
il ne trouve point de quoi satisfaire
un goût raisonnable , quoiqu'il y ait
des raretés dont on ne sçait pas en-
core le nom. Car comment nommer
cette surprenante question : *Pour qui
doit être le cœur d'une honnête femme ?*
Pour qui ? Pour son mari , sans dif-
ficulté. Et quand l'Auteur répond

Dans la Ta-
ble de la 1.
Edition seu-
lement.

Pag. 182. de *que le cœur d'une honnête femme doit*
 la 1. Edit. *être pour un seul ; il veut dire assuré-*
 pag. 249. de *ment pour un seul qui soit le mari :*
 la dern. *de sorte qu'on peut mettre en fait ,*
 Ces mots ont *que sur ce point-là il n'y avoit pas en-*
 été supprimés *core eu de question , non plus que de*
 dans les Edit. *doute.*
 suivantes.

C'est donc quelque chose de bien
 curieux que cette Table qui contient
 de ces nouveautés ; & je ne connois
 rien de plus propre à faire vendre un
 Livre : car pour peu qu'on jette les
 yeux dessus , on sent je ne sçais quelle
 envie de voir comment un même es-
 prit répondra à tant de questions
 contraires, dont les unes sont si sérieu-
 ses , si chrétiennes , si saintes , & les
 autres si jolies, si galantes & si risibles.

Vous en avez tant d'exemples dans
 cette Lettre & dans les précédentes ,
 que je ne vous en citerai point davan-
 tage ; mais seulement puisque je vous
 ai parlé de la Table qui est à la fin du
 Livre , je vous dirai aussi un mot de
 la Figure qui est au commencement ,
 afin qu'au moins vous ayez vu en
 quelque façon cet Ouvrage depuis
 le commencement jusqu'à la fin.

Je n'examine point la gravure, qui n'est pas de l'Auteur; mais seulement le dessein & la pensée qu'il a fait exécuter par le Graveur. Figurez-vous donc, Monsieur, un endroit sur le bord de la Mer où l'on voit une grande Ville avec une Citadelle, & à côté de hautes Dunes qui s'étendent le long de la côte. Il n'y a point là d'autre terre qu'un sable stérile & tout brûlant des ardeurs d'un soleil d'été; qui paroît dans une élévation par laquelle on juge qu'il n'est pas plus de deux heures après-midi. Voilà, Monsieur, ce Bord de la Mer que l'Auteur appelle un lieu commode & agréable pour des conversations de cinq ou six heures. C'est là que sur des sables brûlans, & sous le Soleil qui les brûle, on voit Ariste & Eugene, qui sont sans chapeau, sans souliers, sans chausses, & qui n'ont pour tout habit qu'une façon de camisole, qui à peine va jusqu'aux genoux, & par-dessus cela une large mante, avec laquelle ils s'enveloppent comme des Egyptiennes.

Tout de bon, Monsieur, c'est une

chose assez plaisante de voir en cet équipage deux François de la qualité d'Ariste & d'Eugene : car enfin ce sont des gens qui ont de l'esprit, de la politesse, de l'expérience dans le monde, & un établissement considérable. Mais on ne reconnoît rien de tout cela sous l'habit que l'Auteur leur donne, ni dans les circonstances où il les met. Et ce qu'on peut dire, c'est que s'il a voulu faire une Masquerade, il ne pouvoit jamais mieux réussir. Assurément, il a du génie pour ces sortes d'inventions ; & ce n'est pas sans sujet qu'il en parle tant de fois dans son Livre, & qu'il dit que les *Etrangers & les Masques divertissent*.

Mais après tout, on ne laisse pas de demander à quel dessein il a déguisé son Ariste & son Eugene ; car il semble à beaucoup de personnes fort raisonnable, qu'ils eussent été mieux d'être habillés à la mode de France, puisque non seulement ils sont François & qu'ils demeurent d'ordinaire à Paris, mais encore parce qu'ils traitent principalement de

sur les Entretien d'Ariste. 177

la langue François; & que d'ailleurs rien ne les obligeoit à se déguiser dans la Flandre où ils étoient alors, & où *les Dames*, comme dit l'Auteur, *sont fort curieuses de nos modes.* Page 38. de la 1. Edit. Page 59. de la dern. Pourquoi donc cacher l'honneur d'être sujets du plus grand Roi du monde, sous un habit si étrange & si hors d'usage ?

On répond à cela en bien des façons. Les uns s'imaginent que c'est pour paroître plus sçavant & plus Philosophe sous un ancien vêtement, & que c'est à peu près comme s'habilloient autrefois *Diogene & Menippe.*

D'autres disent, que si on eût peint *Ariste & Eugene* en Cavaliers François, tels qu'ils paroissent dans leurs discours, cet habit n'eût pas été convenable à la personne qu'ils représentent; & que d'ailleurs s'ils eussent été vêtus comme la personne même, cet autre habit n'eût pas été convenable aux discours qu'ils tiennent. Ainsi pour éviter ces inconvéniens, l'Auteur leur a donné un certain vêtement, lequel n'étant ni séculier ni

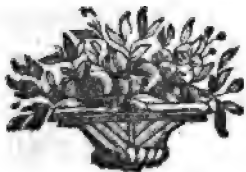
régulier , est également éloigné de tous ceux qu'on porte en France , dans toutes sortes de conditions.

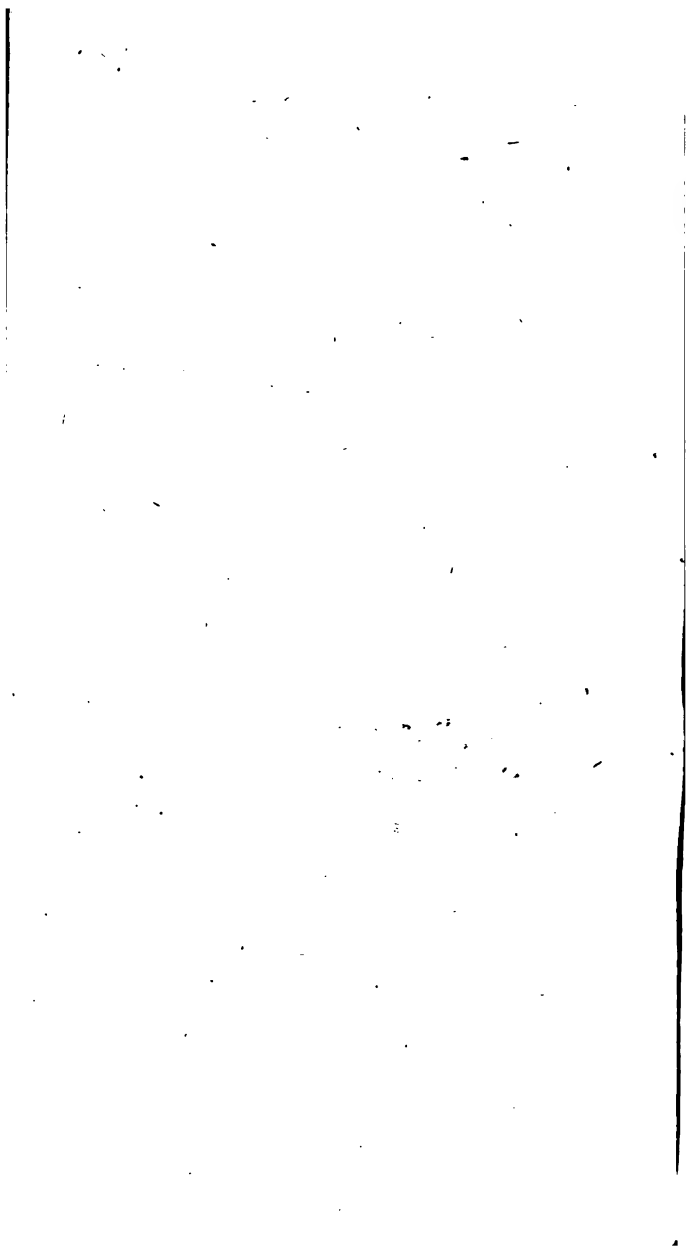
Mais cependant cela ne contente pas bien des gens , qui disent que de quelque façon que l'Auteur habillât ses deux personnages , il devoit au moins leur donner quelque sorte de coëffure & de chaussure , & ne pas les faire aller nuds tête au Soleil , & nuds pieds sur des sables , des cailloux & des coquilles.

D'ailleurs , disent-ils , il n'y avoit rien de plus aisé que de ne point faire de Figure , & nulle raison ne l'y obligeoit. Pourquoi donc , puisqu'il en vouloit faire une pour son pur plaisir , ne prenoit-il pas soin qu'elle fût conforme à la vérité , ou du moins à la vraisemblance ? Et pourquoi falloit-il qu'Ariste & Eugene dans cette Figure fussent tout contraires à ce qu'ils sont dans le Livre ? Car enfin dans le Livre , ce sont deux personnes , dont tous les discours marquent une bonne éducation & une condition fort honnête ; au lieu que dans la Figure ce sont.... En vérité , Mon-

sur les Entretiens d'Ariste. 179

sieur , on ne sçait point ce que c'est ; car on les prend tantôt pour des Egyptiens , tantôt pour des Pêcheurs , tantôt pour des Pélerins ; & il semble qu'on ne les ait mis ainsi sur le bord de la Mer , que pour donner la Comédie à toute la Terre. J'en ai oui faire cent plaisantes railleries ; mais je crois qu'au lieu de tâcher de m'en ressouvenir , je ferai mieux de ne les point dire , quand même je m'en ressouviendrois ; aussi-bien y a-t-il trop long-temps que je vous parle des Entretiens d'Ariste & d'Eugene , & que je vous empêche de penser à de meilleures choses. Adieu, je suis , &c.







SENTIMENS
DE CLEANTE
SUR
LES ENTRETIENS
D'ARISTE
ET D'EUGENE.
SECONDE PARTIE.

PREMIERE LETTRE.

MONSIEUR,

Les choses ont bien changé depuis que vous avez fait imprimer les Lettres que je vous ai écrites sur les

Entretins d'Ariste & d'Eugene. Vous ne vouliez pas me croire quand je vous disois que leur impression attireroit une réponse ; & cependant il y en a une qui vous surprendra sans doute, si jamais vous la lisez.

Que vous étiez bon, quand j'y pense, de vous imaginer qu'il ne le trouveroit personne qui n'eût égard à la bonne foi & à la modération de ces Lettres, & que l'on n'y répondroit point, parce qu'elles ne donnoient aucun sujet d'y répondre : comme s'il n'y avoit pas des gens qui répondent sans sujet, & à qui il ne faut pour écrire ni cœur ni esprit.

En eussiez-vous douté si le Critique des deux Bérénices vous fût venu dans la pensée ; & que n'eussiez-vous pas dit au contraire qu'on devoit attendre quelque chose d'un homme qui fait profession de tout critiquer ? Par quelle raison aurions-nous échappé au Censeur de deux excellens Poètes *, dont l'un n'a pas daigné lui répondre, & l'autre n'a

* Corneille & Racine,

dit qu'en deux mots pourquoi il ne lui répondoit pas?

Je pourrois avec raison suivre leur conduite à l'égard de cet Auteur ; mais j'ai pensé que vous auriez quelque plaisir à voir au moins en général ce qu'il a fait en qualité de Défenseur d'Ariste & d'Eugene, & comment il soutient cette nouvelle qualité qu'il s'est si fort hâté de prendre. On dit qu'il la regarde comme une bonne fortune pour lui ; & je sçais bien au moins qu'il en est tellement jaloux, que de peur qu'on ne la lui enlevât, il a eu soin avant que son Livre fût achevé, de dire par-tout que c'étoit lui qui le composoit.

On ne sçait donc que trop qui il est ; & si quelqu'un le veut encore mieux connoître, il n'a qu'à lire son Livre ; car c'est une nécessité que chaque Auteur se peigne dans son Livre, & que là il découvre ses défauts mieux que son ennemi ne pourroit faire. Il a beau dire dès la première ligne, qu'il répondra avec une extrême retenue ; qu'il n'écrira rien d'injurieux ; qu'il prouvera évidem-

ment toutes les propositions: il est certain que de tels préambules ne servent à rien, parce que le Lecteur à qui l'on parle de la sorte, répond seulement qu'on verra cela tout-à-l'heure; & en effet, on le voit dès que l'Auteur a commencé de répondre tout de bon. C'est alors qu'il raisonne comme il peut, marquant nécessairement sa force ou sa faiblesse, & ne pouvant pas changer d'esprit comme il pourroit changer de visage. Ainsi, Monsieur, un Livre, tel qu'il puisse être, est toujours un portrait au naturel de l'esprit de son Auteur; & vous allez voir ce qui d'abord paroît le plus dans celui du Défenseur d'Ariste & d'Eugene.

En vérité, Monsieur, si l'on veut l'en croire, vous avez un étrange ami; car selon lui, *je suis un mal-honnête homme, une lâche engeance de faiseurs de libelles diffamatoires, que toutes les loix devroient punir exemplairement; un esprit plein de malice; le plus grand brouillon qui fût jamais; le plus imprudent de tous*
les

sur les Entretiens d'Ariste. 185

les hommes, qui dit cent insolences ? & enfin, Monsieur, les Lettres que je vous ai écrites, ne sont qu'une Satyre noire, sottie, phantastique, visionnaire, impertinente, extravagante.

Voilà, Monsieur, ce que l'on peut appeller la teinture de l'esprit de cet Auteur ; & cela se répand dans tout son Livre, comme le teint s'étend sur tout le corps. Mais pour sçavoir après cela si j'ai mérité qu'il me dît des injures si atroces & si grossieres, je m'en rapporte au public qui a vu mes Lettres, & qui est son juge, comme le mien. Je suis sûr au moins que dans l'examen que j'ai fait des Entretiens d'Ariste & d'Eugene, on ne trouvera point de paroles injurieuses, & vous sçavez bien que *Satyre, sottise, extravagance, insolence*, sont des mots dont je ne me suis point servi : ce n'est pas que le Livre que j'examinois ne fût rempli de ces choses qu'on nomme naturellement ainsi ; mais je me suis contenté de vous les y faire voir évidemment, sans vous dire expresse-

Q

ment qu'elles y étoient ; & je ne sçache point de plus honnête moyen d'accorder la retenue avec la vérité.

Cependant , Monsieur , pour cette modération que j'ai eue & que je prouverai en temps & lieu , vous voyez combien il me dit d'injures , jusques-là qu'il en dit où l'on n'entend rien ; car je ne sçais point ce que signifie que *je n'ai de l'esprit que pour le troisieme Pilier* ; & par conséquent je n'ai garde de lui répondre , ni de m'engager avec lui dans ce genre d'écrire , où je vois bien qu'il surpasse non seulement tous les hommes , mais encore toutes les femmes.

Qu'il dise donc ce qu'il voudra dans ce langage , qu'il m'appelle *petit esprit* , qu'il me traite de *petites gens* ; je ne lui répondrai rien de semblable , parce qu'en effet c'est un homme qui ne touche pas à terre , & vous verrez tout-à-l'heure qu'il est élevé pour le moins à la seconde région de l'air.

C'est dans cette élévation qu'il me reproche que je ne *sçais pas vi-*

sur les Entretiens d'Ariste. 187

vre , que je ne connois que des gens de basse étoffe, qui ignorent comme on parle à la Cour : mais pour lui il sçait vivre , il ne voit que des gens de qualité , il est tout-à fait dans le beau monde, il parle le pur langage de la Cour ; & voici comme il le prouve : Un caractère indélébile : un homme qui par aventure est de la lie du peuple : prendre d'entrée de jeu des Lettres de petit esprit : détourné tellement quellement : répondre comme qu'il en soit : quelque innocent qui n'en peut mais , il recommence de plus belle : & d'autres pareilles phrases de Cour , qui font bien voir qu'en effet il a grande habitude avec ces originaux de Marquis , dont nous avons vu la copie sur le théâtre ; & voici peut-être un des plaisans rôles qui aient jamais été joués.

« Ici , dit-il , Cleante ramasse toutes ses forces , sa redoutable Arithmétique , & ses infatigables Quolibets. Arithmétique commence le choc , & ayant enfoncé la première Table , donne vigoureusement contre la deuxième , & la défait en-

*Délicatesse
p. 272. jusqu'à 279.*

188 *Sentimens de Cleante*

» core. Quolibet vient là-dessus , &
 » secondant Arithmétique marche
 » alégrement contre la troisieme Ta-
 » ble ; mais parce que le P. B. ne s'é-
 » branle pas , Arithmétique vient à
 » la charge , les magnanimes Quoli-
 » bets tournant leur valeur contre la
 » qualité de la Table ; & là finit la Ba-
 » taille d'Arithmétique & de Quoli-
 » bet. Journée mémorable sur le Par-
 » nasse , par la rareté des machines
 » & singularités des armes dont
 » Cleante s'y servit. Car une grande
 » huée s'étant élevée sur le haut de
 » la montagne , Arithmétique se
 » troubla , Quolibet se déconcerta ,
 » & tous deux ayant abandonné
 » Cleante , il demeura seul & essaya
 » de dire encore quelque chose con-
 » tre le P. B. au sujet de la Planche :
 » mais cela ne portant coup que con-
 » tre le Peintre ou le Graveur , les
 » Muses & leurs Favoris redouble-
 » rent leur risée ; & Cleante confus
 » se cacha dans la foule des petits
 » Auteurs qui furent bien-aîses de sa
 » disgrâce , mais qui ne laisserent pas
 » de le louer : j'ai dit ».

sur les Entretiens d'Arifte. 189

En effet, Monsieur, il a dit, & d'une maniere qui est assurément sans replique : car après tout que lui répondre, quand on le voudroit ? puisqu'il dort & qu'il voit sur le Parnasse des choses que jamais personne n'y a vues qu'en dormant : des Quolibets qui marchent & qui combattent, un Cleante qui se cache dans la foule, des Muses qui font des grandes huées. Que de chimeres ! que de fantômes ! que de songes ! Mais tout cela s'évanouira dès qu'il ouvrira les yeux.

Il jugera lui-même qu'il n'est rien de plus méprisable que ces vaines idées, & cette maniere encore plus vaine de les exprimer : il aura peut-être quelque honte de voir ses égaremens qui sont en si grand nombre, que je n'ai garde de vous les rapporter tous ; mais puisqu'il n'est jamais permis de parler ainsi sans preuve, en voici encore deux qui sont prises dans la premiere page, afin de ne pas entrer plus avant dans l'examen de ce Livre.

Le seul titre qu'il porte est une

marque infallible du peu de jugement de son Auteur. Il est intitulé, *de la Délicatesse*; & ce qui n'est pas concevable, c'est que dans toute la suite de l'ouvrage il n'y a pas une page, pas un raisonnement, pas une ligne qui se rapporte à ce titre. Je sens bien, Monsieur, que cela vous étonnera; car enfin de tels égaremens sont très-rares, & l'esprit humain n'est pas naturellement si dérégulé. Mais ne croyez rien de ce que je vous dis que vous ne l'ayez vu, je n'en serai point fâché; & je sçais bien que les choses qui sont ainsi au dessous de la nature, ne sont guere moins difficiles à croire que celles qui sont au dessus. Je vous avoue que moi-même qui vois cela, je ne le comprends point; car est-il possible qu'un Auteur se donne un titre, & se propose un sujet pour n'en pas dire un mot? En vérité cela est étrange, & l'on ne sçauroit trop le redire; mais d'un autre côté cela est fort divertissant.

Musantibus Je m'imagine voir ce Cavalier,
que cunctis dont il est parlé dans la vie de l'Em-
quid rei esset pereur Gallien. Il étoit d'une Fête
quod homo

publique, où l'on avoit proposé des prix à tous les Cavaliers qui abattoient un Taureau. Celui-ci étant entré en lice courut son Taureau pendant deux heures, & ne put jamais lui donner un seul coup; ce qui divertit si fort l'Empereur, qu'il lui envoya l'un des prix, disant hautement que ce Cavalier avoit fait plus que pas un autre, parce que dans un combat de deux heures contre un Taureau, il étoit plus difficile de ne le point toucher, que de l'abattre. On peut dire aussi la même chose à proportion en matière de discours, & assurément il est bien plus difficile de ne toucher jamais son sujet, que de ne s'en éloigner jamais.

Cet Auteur a donc fait quelque chose de bien rare; & quand je pense à ce qu'il dit, que pour plaire il faut inventer, & que le siècle n'aime pas les copies. Je ne m'étonne plus s'il est si content de soi-même; car non seulement il n'a copié personne, mais personne aussi ne le copiera; & il peut bien s'assurer d'être original toute sa vie.

ineptissimus
coronaretur,
ille per curiosi-
nem dici jus-
sit Taurum
toties non fe-
rire difficile
est. Trebellii
Pollionis Gal-
lieni duo.

De la Délica-
tesse, p. 179.

Voilà , Monsieur , les premiers traits de son esprit ; & pour ce qui est de son cœur , je ne sonde point cet abyme : mais il ne m'a pas été possible de ne point voir ce qu'il en a tiré lui-même pour le répandre dans toutes les pages de son Livre.

Je ne passerai pourtant pas la première, dans laquelle, après qu'il a fait une honteuse comparaison des Auteurs avec les femmes galantes , il conclut qu'*une femme à plusieurs galanteries ne tient guere lieu de bonne fortune à un homme délicat*. A quel propos cela ? de quoi parle-t-il ? que veut-il dire ? est-ce dans le sens de cette sorte de *délicatesse* que l'on doit entendre le Titre de son Livre ?

Certainement il faut qu'un Auteur ait le cœur dans un extrême désordre , pour s'imaginer qu'il plaira à ses Lecteurs en se faisant connoître à eux sous de telles idées , & en perdant publiquement la pudeur qui est de tous les sentimens de la vertu celui qu'on perd le dernier.

Je ne vous en dis pas davantage sur cette matiere , parce que cela suffit

fit pour vous faire voir de quel cœur & de quel esprit il a écrit ses dialogues ; & vous jugez bien qu'avec cela il étoit fort éloigné de faire une réponse juste & honnête. On ne doit pas s'étonner s'il ne dit rien de précis, & s'il ne cite rien de mes Lettres ; au lieu que j'ai fait par-tout de fidelles citations des Entretiens d'Ariste & d'Eugene. Il n'avoit garde de suivre cette méthode, & *c'est*, Délicatesse ; me dit-il, *une ignorance de citer en* page 107. *dialogues* : mais c'est donc aussi une ignorance de critiquer en dialogues ; car il est sans doute qu'il faut citer quand on critique ; & puisqu'on se rend accusateur d'une personne, on est obligé par toutes sortes de droits d'avoir des preuves constantes, précises, littérales ; & comme il dit lui-même, *dans une critique il ne faut s'ap-* Délicatesse ; *puyer sur rien de problématique & de* page 192. *contesté.*

Mais cette regle qu'il propose & qui est bonne pour tous les autres, ne vaut rien du tout pour lui. Elle oblige trop à être exact, retenu & judicieux. Or on n'écrit pas si vite

194 *Sentimens de Cleante*

quand on a égard à tant de choses ; & cependant il faut écrire : on n'a pas toujours le loisir de délibérer ; & il y a , dit on , certaines raisons domestiques qui l'empêchent de faire attendre le public.

On le laissera donc écrire tant qu'il voudra , & on l'assure même qu'après ceci on ne perdra plus de temps à lui répondre ; car vous voyez bien que ses pensées , ses expressions , son esprit , son cœur , sont autant de raisons qui m'en dispensent ; & quand je le considère ainsi dans lui-même , je l'abandonne à lui-même.

Mais , Monsieur , on peut le regarder d'un autre côté dans l'Auteur qu'il défend , & avec lequel il a une relation d'autant plus considérable , qu'il en est approuvé , & de vive voix & par écrit. Car il est certain que le premier Auteur a écrit au second une Lettre de compliment ; & tant de personnes l'ont vue , qu'il n'est plus possible de la nier. Il est encore certain que ce premier Auteur a fait louer le second dans une déclamation publique par un de

ses confreres à l'ouverture du College de Clermont, & que là on critiqua en Latin le François de Ciente, qui fut enfin renvoyé à l'Auteur de la Délicatesse, comme à un fort habile homme.

Mais une autre preuve de l'ingelligence de ces deux Auteurs, & une preuve qui n'est point sujette à une inscription de faux comme une Lettre, c'est le silence du premier Auteur sur l'ouvrage du second : car enfin puisque le premier dans la troisieme édition de son Livre, qui vient de paroître, ne désapprouve point les dialogues du second, il s'ensuit infailliblement qu'il les approuve ; étant certain que ne point désavouer positivement celui qui écrit pour nous, c'est positivement l'avouer.

En voici la démonstration en forme : Le premier Auteur sçait bien que le second l'ayant défendu par un Livre uniquement fait pour cette fin, on ne manquera pas de dire dans le monde qu'il approuve le Livre de son Défenseur ; car c'est où vont d'abord tous les esprits par un

mouvement naturel. Or ce premier Auteur qui sçait & qui voit que tout le monde le fait Approbateur d'un Livre, & lui en attribue les sentimens, ne désavoue point cette opinion publique; & bien-loin d'y résister autant qu'il peut, ne la combat point du tout: donc il est certain que cette opinion commune n'est point contraire à son sentiment particulier; & enfin puisqu'il veut bien que tout le monde croie qu'il approuve ce Livre, il est sans doute qu'il l'approuve effectivement.

Après cela, Monsieur, il doit demeurer pour constant que le premier Auteur souscrit au second, & c'est ce qui m'oblige ici à ne pas négliger tout-à-fait ce que le second dit, non pas à cause qu'il le dit, mais parce que le premier laisse dire, & y consent. C'est pourquoi je considère son Livre comme étant l'ouvrage des deux; & par cette raison je me résous d'en marquer seulement en passant quelques endroits qui se rapporteront à ceux que j'ai examinés dans le premier Auteur, & que j'exami-

•
sur les Entretiens d'Ariste. 197

nerai encore. Je dois aussi vous avertir que par-tout où je ne parlerai que du premier Auteur, je le marquerai par ces deux lettres P. B. & je ne crois pas qu'on puisse en user mieux à son égard, puisque c'est ainsi que son second le nomme.

Au reste, Monsieur, je ne suis pas fâché d'avoir une occasion de vous rendre compte encore une fois de mes sentimens sur les Entretiens d'Ariste & d'Eugene, & peut-être aussi ne serez-vous pas fâché de revoir de plus près des choses assez rares. Les unes dans lesquelles on voudroit mal-à-propos intéresser les Jésuites; les autres qui regardent la Morale, la Religion, la Physique, le bon sens, le style, l'usage des Auteurs, la maniere de juger leurs Ouvrages; & sur tout cela, Monsieur, j'espère qu'au premier ordinaire je commencerai à vous montrer que mes deux Adversaires ont tort de m'accuser d'emportement. Je sçais mieux qu'eux combien je me suis retenu, & assurément j'en donnerai plus de preuves qu'ils n'en voudroient avoir. Je suis, &c.

DEUXIEME LETTRE.

Monsieur,

Délicatesse,
page 26. 266.
270.

Nos deux Auteurs ont une grande envie de me faire des ennemis, & il ne tiendra pas à eux que je n'aie bientôt plus de cinquante mille hommes sur les bras. *Je ne ménage point*, disent-ils, *les Jésuites*, je les déchire, & je m'en prends de gaieté de cœur à toute une Compagnie si puissante. C'est ce qu'ils répètent plusieurs fois avec des cris qui font pitié. Et en vérité je suis touché d'entendre que ces deux amis sont fort en peine, quoique pour moi je n'en sois pas plus en danger. Car après tout je n'ai rien à craindre du côté des Jésuites. Je sçais bien que leur Compagnie est puissante, mais je crois qu'elle est pour le moins aussi sage, & qu'ils verront bien que je n'ai eu aucun dessein de les attaquer, puisque non seulement j'ai dit pour eux

des choses avantageuses, mais que j'en ai supprimé d'autres qui pouvoient n'être pas à leur avantage.

Tout cela est de fait, Monsieur, & vous le verrez; mais il faut voir auparavant de quelle maniere nos deux Auteurs prouvent ce qu'ils prétendent.

Ils ne disent que deux choses; l'une, que l'Auteur des Entretiens que j'ai examinés, est un Jésuite; l'autre, que j'ai eu des mémoires de ces personnes, que le même Auteur appelle * *les Solitaires*, qui sont, à ce qu'il prétend, ennemis des Jésuites. Voilà uniquement ce qu'on m'objecte, & il faut que j'y réponde.

Premièrement, si les Solitaires sont ennemis des Jésuites, je ne le crois point; mais pour vous parler plus précisément, je n'en sçais rien. Quant aux prétendus-mémoires que j'ai reçu d'eux, on le conjecture seulement de ce qu'on voit bien qu'ils auroient pu avec raison m'en donner; car puisqu'on les attaquoit dans leur solitude, il est sans doute qu'on

* Messieurs de Port-Royal.

les mettoit en droit de se défendre ,
 ou par eux-mêmes ; ou par quelque
 autre : de sorte que si en effet *ils*
*m'*avoient donné des mémoires , *il*
 n'y auroit en cela que de l'honneur
 pour moi , sans qu'il y eût aucun mal
 pour eux. Ainsi, Monsieur, quand
 je vous jure aujourd'hui que je n'ai
 reçu de leur part ni mémoires , ni
 avis , vous voyez bien que ce n'est
 point pour cacher une chose injuste ,
 mais seulement pour n'en pas laisser
 croire une fausse.

A quoi aussi m'auroient servi les
 mémoires de ces sçavans hommes
 dans une critique , où il ne s'agit
 point de science , & pour laquelle il
 ne faut qu'un peu de bon sens & d'é-
 ducation ? Nos deux Auteurs voient
 si bien cela , que toutes les fois qu'ils
 veulent dire le contraire , ils se trou-
 blent jusqu'à ne sçavoir plus ce qu'ils
 disent. Car selon eux , en cent en-
 droits j'ai eu des mémoires ; & selon
 eux , page 155 , je veux *faire croire*
seulement pour m'excuser que j'en ai eu.
 Page 106 , j'ai *gâté les bons mémoires*
que l'on m'a donnés. Et page 155 , ces

mêmes mémoires que l'on m'a donnés sont si légers , que ce n'étoit pas la peine de critiquer. Dans vingt endroits les Solitaires sont mes véritables amis ; & dans la page 47 , ils ne sont que mes *prétendus amis*. C'est ainsi , Monsieur , que parlent nos deux Auteurs ; & je ne sçauois mieux faire que de les laisser dire , puisque rien ne prouve mieux que les prétendus mémoires , donnés & reçus , ne sont qu'une pure supposition. Ainsi voilà déjà la moitié de leur objection expédiée.

Il reste l'autre partie , qui est que l'Auteur des Entretiens d'Ariste & d'Eugene est un Jésuite ; & afin qu'on n'en doute pas , on répète plusieurs fois que c'est un *Religieux* , un *Prêtre* , un *Jésuite*. Cela est vrai , & je le sçavois aussi-bien que tout Paris , quoique le Public ne l'ait pas vu précisément dans mes premières Lettres. Mais que s'ensuit-il de là ? Quoi ! quand on critique un seul Jésuite , on critique tous les Jésuites ensemble ? Cela seroit étrange , & il en faudroit donc conclure que l'est-

froyable Auteur , dont les deux nôtres parlent page 23 , seroit un Jésuite ; car ils disent , *Qu'il s'appelle légion comme le Diable des Gêrasiens ; qu'il est de ces gens qui ne servent Apollon que par escadrons & en corps d'armées : & qu'enfin il est très-périlleux de les attaquer , parce qu'ils sont amoureux l'un de l'autre.*

Pour moi , Monsieur , j'eusse toujours bien cru que ce n'étoit pas l'un de ces Peres ; mais assurément c'est encore moins un de ces Solitaires à qui l'on voudroit appliquer ce portrait ; car il seroit ridicule d'appeller *légion* quelqu'un de ces Ecrivains , puisqu'il ne sont en tout que quatre ou cinq , si ce n'est que l'on prétende que ces quatre ou cinq valent une légion , & ce n'est pas là tout-à-fait ce que nos Auteurs voudroient dire.

Quoi qu'il en soit , Monsieur , il est certain que c'est mal raisonner de conclure du particulier au général , & d'un seul Jésuite à tous les Jésuites. Cette conséquence qui est toujours injuste , l'est encore plus ici

que par-tout ailleurs ; car si je n'ai pas loué les Entretiens d'Ariste & d'Eugene , ce n'est point parce que l'Auteur est Jésuite , mais parce que s'oubliant qu'il est Jésuite , il n'agit pas selon la sainteté de sa profession ; & c'est ce que j'ai dit tant de fois que mes adversaires me reprochent de n'avoir dit autre chose.

Il s'ensuit donc clairement de cela , que non seulement je n'ai point blâmé les Jésuites , mais que je les ai loués au contraire en louant leur profession ; & cette conséquence est telle qu'on ne peut la nier sans les offenser , & sans supposer qu'ils s'acquittent mal de leur profession que je loue & que j'appelle sainte.

Ainsi , Monsieur , toute l'objection que l'on m'a faite est entièrement détruite ; mais il est bon néanmoins d'en retenir une idée , afin de n'en faire jamais de pareilles , & de ne pas conclure ainsi injustement du particulier au général. Pour moi j'ai toujours tâché d'éviter cette erreur dans le raisonnement ; & je n'avois garde , par exemple , d'attribuer à

tous les Jésuites les Entretiens d'Ariste & d'Eugene, sous prétexte qu'un Jésuite en est Auteur. Ce n'est pas qu'il n'y ait ici des raisons particulières que l'on ne trouve pas toujours ailleurs. Car enfin ce Livre est écrit par un Jésuite, il se vend publiquement chez le Libraire ordinaire des Jésuites, il est loué, estimé, admiré, & porté à la Cour par les Jésuites. On sçait d'ailleurs avec quel soin on prend garde chez eux qu'il n'en sorte rien qui démente l'esprit de la Société; & que c'est pour cela qu'ils ont fait sagement défendre à toutes sortes de Libraires d'imprimer aucun ouvrage de leurs Peres, sans l'Approbation & Permission des Supérieurs, C'est un règlement fait par Henri III, confirmé par Henri IV, & confirmé encore par Louis XIII. De sorte qu'après cela on pourroit bien se tromper de bonne foi, & croire que les Entretiens d'Ariste & d'Eugene étant sortis publiquement de cette Compagnie, ils en ont par conséquent l'esprit & le caractère.

Mais je réponds à cela que la simple lecture du Livre fait voir si clairement le contraire, qu'il n'y a pas lieu d'en douter.

C'est un Livre qui contient des railleries sur la Religion, des maximes contre les mœurs, des emportemens de galanteries. Et le moyen d'accorder cela avec l'esprit de la Société qui est un esprit pur, chaste, tout brûlant de charité, & qui n'agit que pour la plus grande gloire de Dieu ?

Il faut donc avouer que dans toutes les Sociétés des hommes, aussi bien que dans chaque homme en particulier, il y a cette loi des membres, dont parle saint Paul, laquelle résiste à la loi de l'esprit. Et en effet si l'on considère que le Livre du P. B. dont il s'agit, ne porte ni l'Approbation, ni la Permission des Supérieurs, on verra bien qu'il est sorti de la Société, en rompant toutes les regles, comme ces coups de Mer, qui rompent toutes les digues.

On ne doit pas aussi omettre que

cette Société est celle de toute l'Eglise, qui s'engage le moins à soutenir les sentimens particuliers des personnes qui la composent. Car on sçait bien que par une règle que les autres n'ont pas, elle s'attache ses sujets à elle, sans néanmoins s'attacher à eux; de sorte qu'elle peut les rejeter toutes les fois qu'elle ne trouve pas en eux les vertus qu'elle y demande. Et sur cela je me souviens d'avoir lu que cette grande Compagnie est semblable à la Mer, qui ne souffre point de corruption, qui rejette les cadavres, & qui est la source inépuisable du Sel, que l'on a toujours pris pour le symbole de la sagesse & de la prudence.

Voilà, Monsieur, une partie des raisons pour lesquelles je n'impute point à tous les Jésuites les égaremens d'un seul; & tant s'en faut que j'aie la moindre pensée de les attaquer, qu'au contraire je veux les défendre contre leur propre Défenseur.

Peut-on souffrir que cet homme ose dire publiquement, *qu'il n'y a*

sur les Entretiens d'Ariste. 207
rien dans le Livre du P. B. qu'il ne
puisse dire sans sortir du caractère de
sa vocation ? Car enfin n'y a-t-il pas
de page en page des galanteries, des
Vers amoureux, des Devises passion-
nées ? Et quand il n'y auroit que
ce seul endroit où le P. B. dit qu'il
n'y a point de salut hors de l'Histoire Entretiens
d'Ariste,
Pag. 21. de
la 1. Edit.
Page 170. de
la dern.
Romaine non plus que hors l'Eglise
Romaine, ne seroit-ce pas offenser
les Jésuites, que de soutenir qu'ils
peuvent faire une aussi impertinente
raillerie contre l'Eglise, sans sortir
de leur caractère ? Hé, mon Dieu !
quel seroit donc ce caractère, sinon
un caractère de réprobation & d'ana-
thème ?

Cependant cet Apologiste conti-
nuant à défendre ces Peres que l'on
n'attaque point, soutient encore po-
sitivement, qu'un Jésuite mérite au-
tant de louange à bien discourir de la Délicatesse
page 24.
Mer, qu'un Capucin à bien parler de la
pénitence. Il devoit donc nous dire
pour achever son éloge, quelle dif-
férence il met après cela entre un
matelot & un Jésuite.

Mais voici le comble des excès

que l'on peut dire contre un Ordre Religieux.

Délicatesse,
page 34-35.

Dieu & l'Eglise, dit-il, *ont confié à cette Compagnie l'éducation des jeunes gens, ils sont obligés de leur apprendre à parler de femmes & de galanterie, & à vivre en Cavaliers, en Courtisans, en gens du monde. En vérité, Monsieur, voici qui est étrange. Quoi ! si Dieu & l'Eglise ont confié à cette Compagnie l'éducation des jeunes gens, c'est pour leur inspirer l'esprit de la Cour & du monde ; & ce n'est pas au contraire pour leur donner des remèdes contre la corruption de cet esprit ? c'est pour leur apprendre les passions, & ce n'est pas pour leur enseigner les vertus ? Cela est si injuste, si déréglé, si contraire à la raison naturelle, que même les Payens qui ont eu cette foible morale que la nature donne sans la grâce, n'ont jamais parlé de la sorte.*

Car enfin voici les paroles de Quintilien. S'il étoit vrai, dit il, que les Ecoles publiques fussent tellement avantageuses pour les Etudes, qu'elles
fussent

*Nam si studiis
quidem scho-
las prodesse
moribus au-
tem nocere*

fussent dangereuses pour les mœurs, je constaret : potior mihi ratio vivendi quàm vel optimè dicendi videretur.
ne douterois point de préférer la nécessité de bien vivre à l'avantage de bien parler.

Qui sont donc ces gens qui disent Quintil. Inst. lib. 1. cap. 3. aujourd'hui le contraire ? C'est un Jésuite, & son apologiste. Certainement ! cela n'est pas supportable, & ces deux hommes sont les deux plus grands ennemis que les Jésuites aient jamais eu : puisque l'un se déclarant leur Défenseur, & que l'autre étant en effet leur Confrere, ils ne laissent pas de dire tous deux des choses qui feroient croire que les Jésuites sont des Docteurs de cupidité & de galanterie.

Pour moi, Monsieur, à vous dire vrai, je crois que ces Peres desavoueraient par-tout ces deux Auteurs, & principalement le dernier, qui s'est persuadé que ses flateries injurieuses lui deviendront utiles ; & qui me reproche à moi d'avoir été Délicatesse ; pag. 62. *conseillé peu utilement*. Je ne sçais en vérité ce qu'il veut dire, si ce n'est qu'il s' imagine que je cherche comme lui des Bénéfices, & que je ne suis pas

S



210 *Sentimens de Cleante*

entré dans la voie d'en trouver en écrivant contre un Jésuite ; car c'est le langage que quelques personnes tiennent encore , un langage indigne du Regne où nous vivons, injurieux au plus grand Roi de la terre, insupportable même aux Jésuites , qui souffrent avec peine que l'on dise d'eux des choses qui ne peuvent jamais servir, & qui peuvent quelquefois nuire.

Voilà, Monsieur , où va l'éloquence de cet habile homme , qui ne fait ce qu'il dit , & qui est dans un égarement qui n'eût jamais de pareil. Vous en venez de voir d'étranges effets qui touchent la Religion : en voici maintenant de plaisans qui ne la touchent pas. Il dit page 54 , que tant de gens font valoir des réflexions de Cleante , que le grand nombre l'étonne ; & il dit page 27 , qu'il n'y a que ceux qui haïssent les Jésuites , qui témoignent d'estimer ce livre. Joignez maintenant ces deux propositions ; & vous verrez que ce grand Orateur déclare lui-même hors de toute raison , que les

Jésuites qu'il veut louer sont les objets d'une haine publique...

Mais cela n'est rien en comparaison de ceci. Il parle d'un Livre qu'a fait le P. Rapin Jésuite, & qui est intitulé, *Réflexions sur l'usage de l'éloquence du temps*. Il dit le plus fortement qu'il peut, que ce Livre est très-bon ; mais vous ne devineriez jamais les raisons qu'il en donne. *C'est, dit-il, parce qu'il fait plaisir à notre malignité naturelle, & qu'il flatte l'injustice que nous avons de ne vouloir jamais donner à ceux qui excellent en quelque talent naturel, toute la gloire qu'ils méritent*. Et il conclut enfin que ce Livre est bon, parce qu'on est méchant. Voilà, je vous l'avoue, une plaisante façon de louer un Livre, & je n'aurois voulu dire que la même chose pour le blâmer, si j'avois eu quelque envie d'écrire contre les Jésuites ; mais j'ai été si éloigné d'en chercher des sujets, qu'au contraire j'ai toujours évité ceux qui s'offroient ; & peut-être ne le croiroit-on pas, si je ne vous en donnois les preuves que je vous ai promises.

Délicatesse ;
page 18. 19.

Premierement , j'avois dit que je doutois si le mot *Babil*, dont le P. B. se sert pour injurier toutes les femmes , étoit un mot du *bel usage*, & j'ajoutois que cela me faisoit souvenir d'un Auteur grave qui dit que les hommes ont bâti *la Tour de Babel* , & les femmes *la Tour de Babil*. Nos Auteurs me répondent aujourd'hui que c'est là un *Quolibet*, & ils ont raison ; c'en est un , & le seul qui soit dans toutes les Lettres que je vous ai écrites : mais ce n'est pas moi qui suis l'Auteur grave de ce *Quolibet* ; c'est le Révérend Pere. Caussin Jésuite , dans sa Cour Sainte. Tr. 1. Liv. 2. p. 68. *in-folio*.

Je ne dois pas oublier après cela , que dans la suite des choses , ayant été obligé de parler d'un Livre écrit contre la personne & les ouvrages de Monsieur l'Evêque de Vence , j'avois eu la retenue de ne point dire que l'Auteur de cet ouvrage fût un Jésuite ; & j'avois mis seulement en marge : *Franc. Vavassor*, comme il étoit dans les Entretiens du P. B. Admirez donc la conduite de nos

Auteurs qui me reprochent d'avoir dit des injures à cet illustre & savant Prélat, parce que j'ai cité un seul mot d'un Livre injurieux, écrit contre lui par un Jésuite; de sorte qu'ils me forcent aujourd'hui à ne plus taire ce que je n'avois pas voulu dire, que cet indigne ouvrage, dont le seul titre est une Satyre entiere, a été condamné par Sentence du Prévôt de Paris, à être publiquement déchiré par la main du Bourreau; & ce qu'on doit encore plus considérer, c'est que la Sentence est insérée dans les Actes du Clergé de France.

Actes, Titres
& Mémoires
concernant
les affaires du
Clergé de
France, con-
tenant ce qui
a été fait de-
puis l'Assem-
blée du Cler-
gé, tenue à
Paris es an-
nées 1645. &
1646. p. 33.

Cela est authentique, malgré qu'on en ait, & apparemment nos deux Auteurs, en m'accusant d'emportement contre les Jésuites, ne pensoient pas que je dusse faire voir le contraire par une preuve civile & canonique. • • •

Mais en voici encore une qui est toute littérale. C'est sur l'endroit du Cardinal du Perron, qui dit un jour que le *Jésuite Gretzer* avoit bien de l'esprit pour un Allemand. J'avois

lu ces paroles dans le *Perroniana* ; cité par le P. B. & je ne voulus pas rapporter la suite, quoique ce fût une preuve entiere du peu de jugement de ce P. comme vous l'allez voir par tout le passage.

GRETZERUS, (c'est l'Auteur du *Perroniana* qui parle) *Quand je lui dis, au Cardinal, que ce Jésuite avoit écrit un Livre intitulé LEXIVUM, pour laver les Jésuites de ce qu'on leur met sus ; il me dit : A LAVER LA TÊTE D'UN ÂNE ON N'Y PERD QUE LA LESSIVE. Gretzerus est grandement louable, il a bien de l'esprit pour un Allemand. Il ne faut point de Commentaire à ce grand Cardinal, qui étant le plus éloquent homme de son siècle, parloit toujours fort nettement ; & l'on entend bien qu'il dit ici qu'on perdra aussi inutilement sa peine à justifier les Jésuites, qu'à laver la tête d'un âne.*

Ce n'est pas qu'il s'ensuive de cette comparaison, que la chose soit véritable ; & je crois bien qu'il ne disoit pas cela si gravement, ni aussi

fortement que lorsqu'il combattoit les hérétiques. Je n'en tire aussi nulle conséquence contre les Jésuites; mais ce qui m'étonne, c'est qu'un Jésuite ait cité avec approbation l'endroit où ces paroles sont écrites. A peine cela est-il concevable; & à vous dire vrai, je ne vois rien de si rare; si ce n'est peut-être la retenue que j'ai eu de n'en parler pas d'abord; & de me résoudre même à n'en parler jamais; car enfin c'étoit une chose faite, & si l'on ne m'eût point accusé d'emportement, cette preuve de ma retenue seroit demeurée éternellement dans le silence.

Que si je la produis à cette heure, vous voyez bien que ce n'est point par aucune envie d'écrire contre les Jésuites, mais par la seule nécessité de me défendre, qui est telle présentement, que je passerois peut-être pour un esprit emporté, si j'avois encore cette extrême retenue que j'ai eue jusqu'ici. Mais après tout, cela ne fait rien contre les Jésuites; & l'on ne doit point trouver étrange qu'il y ait quelques person-

nes moins dignes dans cette grande & presque innombrable Compagnie de Jesus ; puisque dans la petite , dans celle que Jesus lui-même avoit choisie , & qui n'étoit composée que de douze personnes , il s'est trouvé le plus méchant de tous les hommes.

Délicatesse,
page 270.

Je n'ajouterai donc rien à cette raison , par laquelle j'ai achevé ce me semble de rendre aux Jésuites toute la justice que je leur dois ; & je n'ai plus qu'à m'acquitter envers les Evêques que nos deux Auteurs m'accusent encore *d'avoir déchirés*. A cela , Monsieur , je puis vous dire que le public a répondu pour moi , & qu'il a rejeté ce reproche comme la chose du monde la plus déraisonnable. J'avois dit seulement que par respect pour un illustre Prélat je ne voulois pas critiquer des Devises où son nom se trouvoit mêlé ; & delà ils concluent que j'ai *déchiré* les Evêques en ne critiquant pas les méchantes Devises que le P. B. a faites pour ce Prélat , parce que , disent-ils , j'en ai bien critiqué d'aussi

d'aussi méchantes que le même P. B.
a faites pour le Roi.

Je vous avoue que cet argument est dans une forme aussi plaisante qu'il y en eût jamais. J'entends bien pourtant qu'ils veulent me dire, pourquoi le même respect qui m'a empêché d'examiner les Devises qui regardent ce Prélat, ne m'a pas aussi empêché d'examiner celles qui regardent le Roi. Et je leur réponds qu'ils devroient bien sçavoir ce qu'ils me demandent, eux qui sont *Gens de Cour & du beau monde*. Qu'ils apprennent donc ces grands hommes d'État, que Dieu a élevé les Rois si au dessus du reste des hommes, que si quelqu'un les loue mal, on est assuré que tout ce qu'il y a de mauvais dans l'éloge, retombe sur celui qui l'a fait; de sorte qu'on peut alors critiquer, sans craindre qu'aucun soupçon s'élève jusqu'à cette souveraine hauteur où est la Majesté Royale, & l'on peut dire ici que cette Majesté est comme le Soleil, contre lequel on sçait bien qu'un homme

T

qui n'est point insensé ne tirera jamais de fleches. Mais on ne peut pas dire si positivement la même chose à l'égard d'une personne privée, quelque élevée qu'elle soit en dignité ; & c'est pour cela que je ne voulus point examiner plusieurs Devises composées pour un Prélat, mais en effet si peu judicieuses, que l'Auteur a été obligé de les supprimer dans la seconde Edition ; & c'est pour moi la plus forte preuve que j'aurois pu souhaiter.

Il me semble aussi qu'après cela je n'ai plus rien à faire ; car assurément les Evêques sont contens, & les Jésuites le doivent être. Il n'y a plus que nos deux Auteurs à satisfaire, & pour ceux-là je m'en mets fort peu en peine. Qu'ils fassent du pis qu'ils pourront, qu'ils s'emporent, qu'ils menacent, qu'ils tachent de m'épouvanter, en criant bien fort, *Que l'on ne devroit pas attendre au jour du jugement pour me faire rendre compte.* Je leur déclare en un mot que je ne crains rien, par-

sur les Entretiens d'Ariste. 219
ce qu'il n'y a rien à craindre pour
l'innocence sous un Regne où l'in-
justice est trop assurée d'être punie.
Je suis, &c.



TROISIEME LETTRE.**M**ONSIEUR,

A présent que l'intérêt de nos deux Auteurs est séparé de tous les autres , & que je vois à qui j'ai à faire , il me semble que j'aurai bientôt fait. Je commence par la Morale à examiner le Livre du P. B. car la Morale est proprement la science de l'homme , puisque c'est elle qui lui apprend à être juste , prudent , honnête , & en un mot à faire que sa conduite soit conforme à son devoir.

S'il se trouvoit donc qu'un homme engagé dans une profession religieuse , écrivît publiquement des choses contraires à sa profession ; il est sans doute que cet homme pécheroit contre la Morale , & non seulement contre la Morale chrétienne , mais contre la Morale purement hu-

maine ; car en effet les vœux l'obligent aussi-bien à l'égard des hommes qu'à l'égard de Dieu , & même toutes les marques extérieures de sa profession ne sont que pour les hommes qui ne voient que cela , & non pas pour Dieu qui voit le fond du cœur.

Si le P. B. eut voulu faire un peu de réflexion sur cette maxime si commune , il eût bien vu que dans mes premières Lettres je l'ai épargné autant qu'il étoit possible ; & je n'en veux point d'autre preuve que son Apologie même , qui l'épargne bien moins que je n'ai fait , & qui déclare par-tout qu'il ne parle point *en Jésuite , ni en Moine , mais en homme du grand monde , en Cavalier , en Courtisan* , qui sont des paroles plus dures sans comparaison que tout ce que j'ai dit.

Mais c'est un plaisir de voir de quelle manière on essaie d'adoucir cela , en disant que le P. B. ne s'est pas nommé dans son Livre , comme s'il en étoit moins l'Auteur en ne se nommant pas , qu'en se nommant :

& l'on conclut de là que je ne devois pas dire qu'il avoit eu peu d'égard à sa profession.

Mais en un mot, je n'ai rien dit qui ne fût public, & c'est le P. B. lui-même qui a trahi son secret en se déclarant par-tout l'Auteur d'un Livre qu'il eût été bien fâché qu'on eût attribué à un autre.

La seule Epître Dédicatoire fait assez connoître à tout le monde que c'est lui. Et de bonne foi s'il avoit eu quelque envie de se cacher, auroit-il choisi un Protecteur dans une maison si illustre ? auroit-il paru publiquement, son Livre à la main, dans cette maison si connue, & de laquelle on parlera avec honneur tant qu'il y aura dans le monde des Arts & des Sciences ?

A-t-on aussi jamais douté qu'il fût l'Auteur du Livre dont il s'agit ? ne l'a-t-il pas dit lui-même en cent lieux, & après lui son Libraire, ses amis, & sur-tout ses confreres qui portoient dans les maisons de qualité cet ouvrage si admirable à leurs yeux, & qui devoit éblouir comme

un soleil ceux qui voudroient y trouver des taches ?

Mais s'il en faut des preuves écrites , n'y a-t-il pas le Privilege obtenu au nom du P. B. & enregistré au même nom sur le Livre public de la Communauté des Libraires ? N'y a-t-il pas aussi des Devises qu'il avoit faites autrefois & qu'il attribue aujourd'hui à son Artiste & à son Eugene , pour montrer que ces deux noms ne signifient qu'une seule personne , & que cette personne est lui-même ?

Mais qu'importe ? dit l'Apolo-
giste ; *c'est une ingratitude de juger* ^{Délicatesse :}
d'un ouvrage par la profession de l'Au- ^{page 10.}
teur. Je ne pense pas, Monsieur, que le Public soit de cet avis ; car quand la profession d'un Auteur est aussi connue que son ouvrage , alors non seulement on peut , mais on doit juger de l'un par l'autre , puisque c'est principalement la contrariété visible de ces deux choses qui rend un discours impertinent, ridicule, odieux ; & si le P. B. en doute , on n'a qu'à le renvoyer au P. Rapin dans son

224 *Sentimens de Cleante*

Livre de l'Eloquence de Demosthene
& de Ciceron.

Délicatesse,
Page 31.

Mais au moins (continue l'Apologie) *c'est une ignorance à l'égard des Dialogues, où l'Auteur, quand même il mettroit son nom, se doit dépouiller de sa profession & de lui-même, pour parler ainsi, se défaire de son caractère, & ne se souvenir de soi-même, que pour s'éviter soi-même comme un écueil.*

Certes, si l'on vouloit prendre ce principe dans toute l'étendue que l'Apologie lui donne, on en tireroit de belles conséquences ; car il s'en suivroit que le P. B. s'étant défait de ses sentimens & de soi-même, ce ne seroit pas lui qui loueroit un grand Ministre d'Etat, ni qui penseroit que le Roi est le plus grand Prince du monde.

Mais je ne veux pas prendre les choses si littéralement ; j'avoue qu'il y a, comme ils disent, une sorte de dialogues, où l'Auteur parle selon les pensées des autres ; & c'est quand il introduit sur un sujet de l'histoire ou de la fable, des personnages céle-

bres dans l'une ou dans l'autre , & dont tout le monde connoît le caractère. Mais il y a aussi une autre sorte de dialogues , où l'Auteur ne dit que ce qu'il pense , comme dans les Entretiens dont il s'agit , où n'étant question ni d'histoire , ni de fable , le P. B. a introduit deux Personnages faits à plaisir , qui n'ont aucun caractère particulier , & à qui il n'en donne point d'autre que celui qu'il croit avoir lui-même , qui est *l'honnêteté , l'amitié , le bel esprit* , leur donnant avec cela ses connoissances , ses emplois , ses devises , & enfin tout ce qu'il croit avoir de meilleur. Or il est certain que dans de tels dialogues l'Auteur est responsable de tout ce qu'il fait dire à ses Personnages ; & quoique je n'eusse marqué cela qu'en peu de mots dans ma cinquieme Lettre , il y en avoit pourtant assez pour les personnes raisonnables. D'ailleurs on sçait bien qu'il n'est jamais permis à un Religieux de faire de ces sortes d'entretiens , où les personnes doivent parler d'une manière indigne de la vocation Religieuse. Com-

226 *Sentimens de Cleante*

me si sous prétexte de la regle du dialogue, il oublioit celle dont il a fait profession, & qu'il introduisît des courtisannes qui diroient librement ce qu'elles ont accoutumé de dire, ou qu'il achevât les dialogues de Petronne, & continuât ceux de l'Arétin.

Mais ce n'est pas là proprement la faute que le P. B. a faite dans ses Entretiens, car il n'y représente personne que lui-même; & c'est ce moquer du monde de dire que son Ariste & son Eugene sont deux Cavaliers, comme l'Apologiste le dit de page en page. Plaisans Cavaliers, qui n'ont ni épée ni bâton, ni aucune autre marque de Cavaliers dans le por-

trait que le P. B. en a fait graver. Et aussi, Monsieur, des Cavaliers s'aviseront-ils de parler de la Grace, de critiquer la traduction de l'Imitation de JESUS-CHRIST, & de faire des Devises à l'honneur de saint Ignace?

C'est donc, comme vous voyez, le P. B. lui-même qui parle sous ces deux noms, & qui va dire tout ce que vous allez entendre.

Entret. d'Ariste, p. 359.
de la 1. Edit.
La Devise de S. Ignace n'est pas dans les Edit. suiv.

D'abord il compare la Mer tranquille à ces beautés, qui n'ont ni vivacité ni esprit ; & la Mer agitée à ces autres beautés, à qui un peu d'emportement ne sied pas mal. Après quoi il conclut qu'il n'y a rien qui divertisse davantage que de voir un Vaisseau servir de jouet aux vents & aux vagues.

Sur cela, Monsieur, je vous avois dit que c'étoit un cruel divertissement de se plaire ainsi à voir tant de personnes dans une extrême danger de périr : & à la vérité je pensois que c'étoit une chose écrite sans réflexion ; mais j'apprends au contraire que c'est une pensée méditée, & l'Apologiste prétend qu'elle est prise du Poète Lucrece, dont il rapporte les paroles. Vous serez donc bien étonné de voir que ce Poète, tout Epicurien qu'il est, sçait mieux régler ses plaisirs que le P. B. car voici comme il en parle.

Quand on est sur le Port à l'abri de
l'orage,
On sent à voir l'horreur du plus
triste naufrage.

*Suave mari
magno tur-
bancibus æ-
quora ventis ;
Et terra ma-
gnam alacritatem*

ſpectare laborem.

Non quia verari quemquam eſt jucunda voluptas :

Sed quibus ipſe malis careas, quia cernere ſua eſt. De la Délicateſſe, p. 59.

Je ne ſçais quoi de doux :

Non que le mal d'autrui ſoit un objet qu'on aime ;

Mais nous prenons plaiſir à voir que ce mal même

Eſt éloigné de nous.

Remarquez , ſ'il vous plaît , combien ce Poète eſt exact à diſtinguer les choſes , tant il a peur qu'on ne l'accuſe de ſe faire un plaiſir du malheur des autres ; mais le P. B. au contraire n'a point cette peur , il ne diſtingue rien , & dût-il en couter cent vies , ſon plus grand divertiſſement c'eſt de voir un Vaiſſeau qui eſt prêt à fait naufrage. N'eſt-il pas vrai que cette penſée priſe ainſi en elle-même , eſt une penſée barbare , cruelle , homicide ? Et que bien-loin qu'il y ait de la morale , & il n'y a pas ſeulement de l'humanité.

Mais le P. B. ne paroît pas plus humain dans cet autre endroit où il raille cruellement une femme d'Athenes , en même temps qu'il la reſprésente dans des tortures qu'elle ſouffre avec une fermeté incroyable , juſqu'à ſe couper la langue avec les

dents, & la cracher au visage du *Tyran* qui la veut forcer de découvrir son secret : ce sont les mots du P. B. qui dit enfin que cette femme mérita par sa constance que les *Athéniens* lui élevassent une statue publique. C'étoit donc bien épargner ce P. de dire seulement qu'il n'y avoit pas lieu de railler une femme si admirable ; & assurément on n'en pouvoit pas moins dire d'une raillerie aussi froide que la sienne, dans laquelle on voit je ne sçais quelle férocité, & avec cela un mépris de la vertu que la vertu ne peut souffrir.

Il est vrai que le P. B. dit maintenant dans son Apologie, que cette femme n'étoit point vertueuse, & que c'étoit une *débauchée*, qui ayant ^{Délicatesse à} ajouté à l'impureté la trahison & la ^{R. 172.} conspiration contre sa Patrie, eut l'obstination de se couper la langue, de peur de parler pour le salut de son pays.

Les choses sont donc bien changées en peu de temps ? Quoi ! cette *Athénienne* à qui les *Athéniens* dressèrent une statue publique pour

230 *Sentimens de Cleante:*

honorer sa fidélité & sa constance ,
 étoit une ennemie du salut public !
 Quoi ! ce *Tyran* qui la fit mettre à
 la gêne , étoit dans la vérité un bon
 & sage Prince , qui n'agissoit que
 pour le bien de son peuple ! Et d'où
 vient donc que le P. B. n'a pas dit cela
 d'abord ? Je ne vois rien pour moi
 de plus étonnant ; car on sçait bien ,
 comme dit son Apologie , qu'il n'est
 pas de ces gens qui prennent amitié pour
 des femmes suspectes ; & l'on ne con-
 çoit pas comment il dit tant de bien
 de celle-ci , jusqu'à nommer *Tyran*
 le Prince qui la fit punir.

Délicatelle ;
 R. 173.

Mais enfin , que le P. B. se soit
 trompé dans le récit de son histoire ,
 ou à la première fois , ou à la secon-
 de , ou même à toutes les deux , je
 n'y prends aucune part. C'est assez
 pour moi que le public voye que ce
 P. se moque d'une femme dans le
 même temps qu'il dit qu'elle a fait
 des choses dignes de l'admiration de
 tous les hommes ; & je crois qu'à ju-
 ger de ses pensées par ses paroles ,
 on en conclura que c'est là pécher
 contre la morale , se moquer de la

sur les Entretiens d'Ariste. 231
vertu, & n'avoir point de sentiment
pour le bien.

Mais ce qu'il y a ici de plus étrange, c'est que l'extrême dureté du P. B. s'accorde je ne sçais comment avec une extrême tendresse ; car enfin, Monsieur, il est tendre jusqu'à un tel point qu'il ne peut rien supporter qui ne le soit. *Les conversations particulières*, dit-il, *où l'amour n'a point de part, fatiguent presque toujours. Et quelque affection*, ajoute-t-il, *qu'on ait pour un honnête homme, on sent diminuer par-là les sentimens que son mérite avoit fait naître. C'est pour-quoi il faut que l'amitié pour lui plaise, soit fort tendre, & en quelque façon amoureuse ; car il faut qu'elle fasse ce que l'amour fait dans les autres. De sorte que deux amis étant ensemble, ils soient fort aises d'avoir occasion de jouir un peu l'un de l'autre ; mais qu'étant séparés ils se plaignent mutuellement, & que chacun laissant aller son esprit où son cœur le conduira, il dise en Latin, *Page 237. de la 1. Edit.*
Langueo ni videam ; & en François, *Page 310. de la dern. Edit. on a ôté ces mots : où l'amour n'a point de part, Page 238. de la 1. Edit.*
C'est lui qui m'éclaire & m'enflamme, *Page 211. de la dern. Edit. on a retranché ces mots : L'amitié fait en nous ce que l'amour fait dans les autres.*
*les Vers 228**

232 *Sentimens de Cleante*

font point
dans les Edi-
tions suiv.

*Je tiens de lui tous mes appas ;
Il est mon esprit & mon ame ,
Et je languis quand je ne le vois
pas.*

Que cette amitié est tendre, qu'elle est douce ! ne diroit-on pas que ce sont deux chastes tourterelles , dont l'une gémit dans l'absence de l'autre ?

Page 242. de
la 1. Edit.
Page 315. de
l'adern. où ces
Vers ne sont
point cités
comme le
Portrait d'un
jeune homme
fort aimable ,

Mais voici qui est encore d'une extrême tendresse. C'est le Portrait d'un jeune homme fort aimable.

*Sur tout il avoit une grace ,
Un je ne sçais quoi qui surpasse
De l'Amour les plus doux appas ,
Un ris qui ne se peut décrire ,
Un air que les autres n'ont pas ;
Que l'on voit & qu'on ne peut
dire.*

Délicatesse ,
P. 219.

Je ne sçais pas, Monsieur, si le Portrait ressemble fort à la personne pour qui il a été fait ; mais au moins on voit bien que le Peintre y a mis tout son esprit.

Je vous avois dit que c'étoit le P. B. il fait pourtant quelque difficulté de l'avouer, & même dans son Apologie il me querelle fort sur cela.

Qui

Qui souffriroit sans indignation, dit-il, la hardiesse de cet homme ? Il suppose que nous n'aurons pas lu ces Vers dans Voiture, & que nous croirons que le P. B. les a faits. Non, Monsieur, je ne suppose rien, je prouve tout ; & voici mes raisons. Je soutiens, comme j'ai déjà dit, que le P. B. a parlé trop librement de la beauté d'un jeune homme ; il est vrai que c'est avec les paroles d'un autre ; mais pour cela en a-t-il moins dit les choses ? Et un homme est-il moins assassin, parce que l'épée avec laquelle il a tué, n'est pas à lui.

Qui ne sçait aussi que dans la Morale c'est une même chose, ou de faire un discours pour expliquer les dispositions de son esprit & de son cœur, ou de se servir d'un discours tout fait, dans lequel on les trouve expliquées ? puisqu'en effet dans l'une & dans l'autre manière c'est toujours le même cœur & le même esprit. Mais il y a encore ici une circonstance fort singulière, c'est que dans les Vers amoureux dont il s'agit, Voiture qui les a faits parle seu-

234 *Sentimens de Cleante*

lement d'une fille ; & le P. B. au contraire s'en sert pour dépeindre un garçon : d'où il s'ensuit, ce me semble, que ce P. quoiqu'il n'ait pas fait les Vers, a pourtant fait le portrait ; & c'est tout ce que j'en avois dit, n'ayant jamais eu la pensée de dire qu'il eût composé des Vers si naturels & si aisés. Je n'avois garde de l'accuser d'une chose dont il m'eût été impossible de le convaincre ; car il y a preuve par écrit du contraire, & l'on n'a qu'à lire quelques Vers de sa façon, pour voir que ceux-là n'en peuvent pas être.

Voyez, s'il vous plaît, ces deux-ci, & remarquez si la rime est riche & l'expression noble, car c'est le soleil qui parle.

Page 348. de la 1. Edit.
Ces Vers ne sont point dans les Edit. suiv.

*Je veille & travaille sans cesse.
Je fais la guerre à la paresse.*

Page 401. de la 1. Edit.
Cela n'est point dans les Edit. suiv.

Voyez encore ce troisieme.

*Mais ma vigilance & ma foi,
pour dire ma fidélité ; car il fait parler un chien qui garde un troupeau.
Lisez ces deux autres Vers, qui sont équivoques jusqu'à un tel point*

sur les Entretiens d'Ariste. 235.

qu'on ne sçait en quel sens les prendre.

Tout ce qui vient à moi par un ordre Page 349. de la 1. Edit.
suprême,

Fait que je crois à tout moment. Cela n'est point dans les

Vous penseriez qu'il veut dire me fait Edit. suiv.
croire, & cependant il veut dire me
fait croître. Ces deux Vers sont les
premiers d'un Quatrain, dont voici
le dernier.

Et croissant sans m'enfler, je suis
toujours le même.

Celui-là n'est-il pas bien coulant, &
celui-ci bien mesuré?

Mais je garde toujours une Page 407. de la 1. Edit.
inviolable loi. page 482. de

Vous voyez, Monsieur, quels la dern. où l'on a mis
Vers se sont là; & cependant le P. B. constante loi.

avoue que ces sortes de Vers deman- Page 301. de la 1. Edit.
dent beaucoup d'application & de tra- page 384. de la dern.
vail, qu'il y faut rêver long-temps, &
les tourner quelquefois en mille façons.

Cela étant donc, comme il le dit, j'é-
tois bien assuré qu'il auroit tourné
toute sa vie, avant que d'en faire com-
me Voirure. Mais enfin puisqu'il faut
ici s'expliquer, je déclare qu'il est
très-véritable que le P. B. n'a rien

dans les Vers de Voiture, du côté de l'expression, de la rime & du tour, mais seulement du côté de l'imagination du sentiment, & encore plus de l'application qu'il en a faite. De sorte que n'ayant rien dans ce qu'il y a de bon, il a tout dans ce qu'il y a de mauvais, & c'est pour cela que son Apologie ajoute ces paroles si étranges.

De la Délica-
te, p. 221. *Quand le P. B. dit-elle, auroit fait ces Vers ou d'autres semblables, ne pourroit-ce pas être une traduction pure & simple de ce que David disoit ? JONATHA desore nimis & amabilis super amorem mulierum. Pour celui-là, Monsieur, on ne peut pas le souffrir. C'est une de ces pensées qui viennent du mépris de la Religion; elle en a tout le caractère, une impiété qui la rend horrible, & une impertinence qui la rend ridicule. Je m'emporterois, je le sens bien, si je voulois vous dire tout ce qu'il y a d'impie dans ces profanes applications qu'on fait de l'Ecriture sainte, & que saint Paul appelle des violemens & des adultères de la parole de Dieu.*

Mais pour ne vous parler ici que de ce qu'il y a de ridicule , rien le fût-il jamais autant que de prétendre justifier le P. B. en disant que les Vers amoureux qu'il a écrits sur le Je ne sçais quoi d'un beau garçon , ne sont qu'une traduction pure & simple des paroles d'un Prophete ; de sorte que ce P. citoit l'Ecriture sainte , lors même qu'il n'y pensoit pas , tant elle est imprimée dans son esprit & dans son cœur. Car enfin quoi qu'il ne songeât qu'à se divertir & à rire , il s'est trouvé avoir eu la même pensée que David qui pleure la mort de Jonathas. Y eut-il jamais rien de plus digne d'être joué & moqué par la raison , qu'une imagination déraisonnable , & si éloignée de tout sens ? Car après tout où cela va-t-il ? Est-ce que la pensée du P. B. en devient plus ou moins mauvaise ? Parle-t-on pour lui ou contre lui , quand on compare ses paroles avec celles de David ? Veut-on dire que David n'a pas toujours fait toutes choses selon le cœur de Dieu , & qu'il étoit homme aussi bien

que Prophete ? ce qui ne justifieroit guere le P. B. Certainement de quelque côté que l'on tourne ici l'Apolo-
 gie, elle tombera dans d'étranges conséquences, puisqu'il s'ensuivra toujours, ou que la pensée de David est aussi profane que celle du P. B. ce qu'on ne peut dire sans un excès de témérité; ou que la pensée du P. B. est aussi sainte que celle de David, ce qui est un autre excès d'impertinence.

Il faut donc conclure de tout cela que le Défenseur du P. B. eut mieux fait de laisser voir à tout le monde les fautes de ce P. que de vouloir les cacher sous de plus grandes. Et en effet, quand on compare ces deux hommes l'un avec l'autre, encore vaut-il mieux que le P. B. nous récite ces Vers amoureux, & qu'il dise,

Entr. d'Arist.

Page 404. de

la 1. Edit.

Page 480. de

la dern.

*Je chante quand l'amour m'ins-
 pire,*

Et je chante même assez bien;

*Mais dès que mon cœur ne sent
 rien,*

Je ne sçais plus rien dire.

Il a dans ces quatre Vers autant

de part que dans ceux de Voiture , c'est-à-dire une grande complaisance à les réciter , & quelque déplaisir de ne les avoir pas faits. Il y ajoute un petit commentaire qui montre bien qu'il a étudié la nature. *Vous sçavez* , dit-il , *que les Rossignols ne chantent que quand ils sont amoureux , ils ne chantent plus quand ils ont des petits.* *Ibidem*

Mais pour voir de ces jolies gloses , il faut lire ses Devises amoureuses ; car il ne manque point de dire toujours quelque chose sur chacune , prenant plaisir à expliquer jusqu'à celles qui sont les plus claires. Vous sçavez qu'il y en a de toutes les manieres imaginables , & que l'amour y paroît en toutes sortes de formes , en papillon , en vers à soie , en pigeon , en moineau , en faucon , en phénix , en salamandre , en diable ; & de toutes ces métamorphoses cette dernière est celle qu'il aime davantage , parce qu'elle est la plus passionnée. Un amant pour exprimer l'excès de sa passion , a peint un diable dans les flammes avec ce mot ,

Entr. d'Arist.

Page 261. de

la 1. Edit.

Page 338. de

la dern.

MAS PENADO Y MENOS

ARREPENTIDO.

Et plus je souffre & moins je me repens.

Page 362. de

la dern. Edit.

Ces mots

excellent &

admirable ne

sont pas dans

la dern. Edit.

Vous ne sçauriez croire combien ce P. est charmé de cette idée ; car c'est toujours de pis en pis ; & au lieu que dans la premiere Edition de son Livre, il dit seulement que c'est un *Symbole illustre & ingénieux*, il ajoute dans la seconde, qu'il est *excellent & admirable*. Mais enfin quand il voudroit encore louer davantage cette passion consommée, & qui est comme l'enfer dont on ne revient jamais, je ne l'en empêcherai pas ; tout ce que je puis faire, c'est de lui dire que si c'est là un miracle en galanterie, c'est assurément un monstre en morale : & qu'enfin un Religieux ne donne pas un grand témoignage de sa probité, quand il estime si fort ces sortes d'ouvrages qui ne sont que des mouvemens d'un cœur déréglé.

Ce n'est pas non plus une chose de fort bon exemple, que de faire des *Devises galantes pour des Religieuses*,

sur les Entretiens d'Ariste. 241

ses , de les cajoler sur leur voile , & de leur dire qu'elles sont des soleils dans des nuages , en s'écriant ,

QUOT LUMINA CELAT.

Que de lumieres il cache.

Ou comme il y a dans la seconde Edition

Entr. d'Arist.
Page 357. de
la 1. Edit.
Page 445. de
la dern.

E. QUANTI NE CELA?

Par quelle regle de Morale peut-on dire aussi à des Vierges consacrées à Dieu , qu'un feu sacré brûle comme un autre , & représenter cela par un Cierge allumé sur l'Autel , où l'on écrit ces mots ,

ET SACER URIT?

Il est vrai que ce n'est point le P. qui est l'Auteur de cette Devise , c'est son confrere le R. le Moine pour qui il a tant d'estime ; mais puisque ce P. est mort quelque temps avant nos disputes , je ne veux point troubler ses cendres , & je souhaite une éternelle paix à un Religieux de si galante mémoire.

Cette Devise
a été retranchée après la
seconde Edit.

Je ne parle donc qu'au P. B. qui rapporte cette Devise , qui la loue , qui dit *la sçavoir par cœur il y a long-temps* , & qui l'explique en di-

242 *Sentimens de Cleante*

Ibidem.
Ces mots ont
été ôtés après
la seconde
Edit.

fant qu'elle est faite pour montrer
qu'une personne consacrée à Dieu peut
donner de l'amour comme une autre. A
vous dire vrai, Monsieur, il y a là
moins de Morale que de Physique,
& je m'étonne plus que jamais de
voir cela dans le Livre public d'un
Religieux. Quoi, Monsieur, aller
chercher des sujets de galanterie
jusque hors du monde dans la retrai-
te des Vierges qui l'ont quitté ! Ne
point considérer que ce sont les
épouses de Jesus-Christ ! ne point
craindre de se faire, pour ainsi dire,
le rival d'un Dieu jaloux qui con-
noît jusqu'aux pensées, & qui se ven-
gera ! En vérité ce n'est point là l'es-
prit de la Morale chrétienne ; & si
l'on se fie si fort sur ce que Dieu a
plus de bonté que l'on n'a de malice,
au moins devoit-on avoir quelque
égard pour les hommes qui ne par-
donnent pas si facilement, & qui
s'imaginent même plus de mal que
peut-être il n'y en a.

Mais, Monsieur, on n'a point eu
de considération pour eux dans un
Livre qu'on a fait pour eux ; on n'é-

pargne ni leur esprit ni leur pudeur ; & on les force , malgré qu'ils en aient , à former je ne sçais qu'elles idées sur un je ne sçais quoi répandu dans un discours de vingt pages , où l'on voit des je ne sçais quoi de tout genre , de toute espece , de tout sexe , & parmi cela un esprit échauffé qui s'efforce de les bien représenter , & qui s'empporte jusqu'à dire des choses qui sont impies , comme vous le verrez dans la Lettre où je parlerai de ce qui regarde la Religion.

Mais puisque nous sommes sur la Morale , voyez cette comparaison.

Il en est , dit-il , du je ne sçais quoi Entr. d'Arist. Pag. 247. de la 1. Edit. page 322. de la dern. comme de ces beautés couvertes d'un voile , qui sont d'autant plus estimées , qu'elles sont moins exposées à la vue , & auxquelles l'imagination ajoute toujours quelque chose ; de sorte que si l'on venoit à s'en appercevoir , on ne seroit peut-être pas si touché ni si enchanté qu'on est.

Ne sont-ce pas là de belles idées ? une beauté qui est couverte d'un voile , & une imagination curieuse

244 Sentimens de Cleante

qui tâche à la découvrir. Mais **en-**
fin c'est l'esprit du P. B. & il veut
bien que l'on voye qu'en ces sortes
de choses il sçait le plus & le moins.
C'est pourquoi il assure que les *mines*
& les *façons des fausses précieuses dé-*
plaisent aux gens de bon goût. Et cela
s'accorde assez avec ce que dit son
Défenseur, qu'une *femme à plusieurs*
galanteries ne tient guere lieu de bonne
fortune à un homme délicat.

Certainement un esprit de ce ca-
ractere ne pouvoit pas manquer de
faire des questions bien galantes,
comme celle-ci dont je vous ai déjà
dit un mot, *Pour qui doit être le*
cœur d'une honnête femme ? Voilà un
étrange paradoxe pour les maris qui
pensoient que c'étoit une chose ju-
gée en leur faveur ; & néanmoins le
P. B. ne répond pas tout-à-fait se-
lon leurs desirs ; il dit bien que *le*
cœur d'une honnête femme doit être pour
un seul. Mais il a eu la petite malice
de ne pas dire précisément que ce
seul est le mari, comme s'il vouloit
faire des maris jaloux.

Il propose aussi la question, *si l'on*

Entr. d'Arist.
Pag. 54. de
la 1. Edit.
Pag. 181. de
la dern.

Délicatesse,
p. 2.

Cette ques-
tion est dans
la Table de la
1. Edit. Elle
n'est point
dans celle des
Edit. suiv.
Entr. d'Arist.
Page 182. de
la 1. Edit.
page 249. de
la deuxième.
Ces mots, le
cœur, &c.
sont suppri-
més dans les
Edit. suiv.

sur les Entretiens d'Ariste. 245

peut aimer sans connoître, & il la traite
exactement en répondant aux objec-
tions. On connoît toujours, dit Ariste,
la personne qu'on aime, on connoît
qu'elle est aimable ; mais on ne connoît
pas toujours ce qui la fait aimer. Mais
de grace, interrompit Eugene, est-ce
assez connoître qu'on connoît la per-
sonne, & que de connoître qu'elle est
aimable ? Peut-on l'aimer & ignorer
en même temps ce qui la rend digne d'être
aimée ? Oui, repartit Ariste, &
c'est en cela que consiste le mystere du
Je ne sçais quoi.

Entr. d'Arist.
Page 143. de
la 1. Edit.
page 316. de
la dern.

Il ajoute à cela une autre décision
qui n'est pas moins galante.

On ne peut, dit-il, faire aimer une
personne en faisant voir son portrait,
non plus qu'en faisant son éloge, quoi
qu'en disent les Fables & les Romans.
La description la plus avantageuse,
& le portrait le plus flatté peuvent
donner de l'estime pour la personne,
& une grande envie de la voir ; mais
ni l'un ni l'autre ne cause jamais une
vraie inclination, parce que le pinceau
& la langue ne peuvent exprimer le
Je ne sçais quoi qui fait tout.

Entr. d'Arist.
Pag. 248. de
la 1. Edit.
page 323. de
la dern.

Pour moi, Monsieur, je ne conçois point pourquoi il est impossible d'aimer une personne en voyant son portrait ; car il arrive souvent que le portrait est plus beau que la personne , & qu'il y auroit de l'avantage pour elle de lui ressembler ; outre que les histoires nous parlent de ces fameux Amans qui ont soupiré pour des statues , & pour des peintures ; mais enfin en cela , comme en toutes les autres choses , il faut en croire les maîtres de l'art , & principalement lorsqu'ils en écrivent pour le Public.

S'il s'agissoit ici de dévotion , au lieu qu'il n'est question que d'amour , on pourroit alors douter de l'autorité du P. B. comme quand il dit que l'esprit de la modestie & de l'humilité chrétienne peut se complaire à soi-même , s'estimer , & se louer jusqu'à dire :

*Entr. d'Acist.
Pag. 357. de
la 1. Edit.
Page 445. de
la dern.*

*Je cherche en vain l'obscurité ,
Cent traits brillans me font con-
noître ;
Mais malgré toute ma clarté ,
J'en cache beaucoup plus que je n'en
fais paroître.*

On diroit quand le P. parle ainsi , qu'il a pris l'une des extrémités pour l'autre , & l'orgueil pour l'humilité. Car , en effet , un esprit vraiment humble ne peut jamais concevoir de telles pensées , & il se cache encore plus à soi-même , qu'à tout le reste du monde , selon le précepte de l'Evangile qui ne veut pas qu'une de nos mains sçache ce que l'autre a fait , & qui veut bien néanmoins que notre lumière éclate au dehors , afin que les hommes voient nos bonnes œuvres. D'où il s'ensuit que l'humilité consiste non pas seulement à cacher aux autres le bien que nous faisons , mais principalement à nous le cacher à nous-mêmes , de telle sorte qu'il n'en paroisse jamais rien à nos yeux ; & alors si les autres le voient sans nous , c'est un exemple que nous leur donnons , & qui nous profite ; mais si nous le voyons sans eux , ils n'en profitent point , & nous perdons tout.

Il est vrai , Monsieur , que cet Evangile n'est pas selon le P. B. qui connoît peu l'humilité , & encore

248 *Sentimens de Cleante*

moins la mortification. Car pour re-
présenter un Chrétien dans la mor-

Entr. d'Arist.
Pag. 375. de
la 1. Edit.
Page 455. de
la dern.
tification, il peint *une perle dans sa
conque*. Ce qui représente bien mieux,
ce me semble, une personne dans

son lit; ou si l'on veut y donner un
sens moral, un Religieux dans sa
cellule. Car comme la Perle dans
sa conque qui est enfermée au mi-
lieu de la mer, ne souffre rien des
agitations de la mer; ainsi un Re-
ligieux dans sa cellule, que le mon-
de environne de toutes parts, ne res-
sent rien des tumultes & des tempê-
tes du monde.

Cela étoit bien aisé à dire; mais
ce n'est pas le génie du P. B. de par-
ler des choses de dévotion; & je ne
comprends point pourquoi il en par-
le, car il ne sçait quelquefois ce qu'il
dit, comme dans cette Devise sur la
sainte Vierge,

Un épi de bled qui s'incline,

Entr. d'Arist.

Page 260. de

la 1. Edit.

Cette Devise

est ôtée des

Edit. suiv.

QUIA PLENA.

Je crois qu'il veut parler de l'In-
carnation; mais en vérité la Devise
est aussi mystérieuse que le mystere
même, & il devoit bien expliquer

sur les Entretiens d'Ariste. 249

celle-là, puisqu'il en a expliqué tant d'autres qui sont si claires.

Voilà ce que c'est, Monsieur, on ne réussit jamais quand on se force; mais voici bientôt un endroit où ce P. ne s'est point forcé. Il parle d'a- Entr. d'Arist. Page 427. de la 1. Edit. page 498. de la dern.
bord avec assez de chagrin de l'O-
dre du précieux Sang de notre Sau-
veur JESUS-CHRIST, sur le collier
duquel est écrit DOMINE PROBASTI,
outré, NIHIL HOC TRISTE RE-
CEPTO, qui est autour de l'ovale, la-
quelle pend au bout du collier, & où
sont deux Anges tenant un Calice, sur
lequel paroissent trois gouttes de sang.
Après ces mots le P. B. ne se contrain- Ibid. On a ôté des Edit. suiv. ces mots : mais je n'y trouve p. 15 beaucoup d'es-
gnant plus : Tout cela, dit-il, est bien
mystérieux & bien dévot, mais je n'y
trouve pas beaucoup d'esprit. Pour cet
endroit, Monsieur, on entend bien
qu'il est naturel, tant de dévotion
ne lui plaît pas ; il faut l'en croire ;
puisque'il le dit, & il n'est que trop
sincere en cela. Il s'en faut beaucoup
qu'il le soit autant, quand il dit en
considérant la mer : Quel moyen de
voir qu'un peu de sable dompte toute la
fureur de la mer, sans nous faire des Entr. d'Arist. Page 16. de la 1. Edit.

Pag. 35. de
la dern.

*reproches à nous-mêmes du dérègle-
ment de nos passions que rien ne peut
vaincre. Il parle ensuite de l'obéis-
sance de la Mer aux ordres que Dieu
a écrits sur ses bords. Il cite même
un passage de saint Basile, que je vous
rapporterai tout entier la premie-
re fois; & après qu'il a été ainsi quel-
que temps hors de son caractère, il y
rentre tout d'un coup en disant : Ces
ordres écrits de la main de Dieu me font
souvenir d'une jolie aventure : Une
Dame Espagnole se promenant un jour
au bord de la mer, écrivit avec son
doigt sur le sable :*

Pag. 37. de
la 1. Edit.

Il y a dans les
Edit. suiv. &
dans la dern.

p. 37. la Mer
& son sable
me font sou-
venir.

Ibidem.

ANTES MUERTA QUE MUDADA.

Plutôt mourir que changer.

Délicatesse,
Pag. 74.

Il a bien reconnu dans son Apo-
logie, que la Morale du Pere Grec
étoit trop éloignée de l'aventure Es-
pagnole, & que ces deux pensées ne
s'accordoient pas. C'est pourquoi il
s'est avisé de dire que la première
n'est qu'une pensée toute poétique &
toute métaphorique, afin sans doute
de la rendre moins contraire à l'autre,
qui est toute passionnée & toute
amoureuse. Mais n'est-ce pas être

bien hardi d'assurer ainsi positivement que cet ordre de Dieu écrit sur les bords de la mer, n'est qu'une fiction & une métaphore ? Car encore que les hommes ne puissent pas lire ce caractère de la puissance divine, il ne s'ensuit pas qu'il ne soit très-véritable & très-réel. Nous le voyons dans l'Ecriture sainte; où Dieu parlant à la mer, lui dit, *Tu iras jusques-là, & tu ne passeras pas plus avant.* Le P. B. a même cité ce passage dans la seconde Edition; & en vérité après cela il ne devoit plus dire dans son Apologie que c'étoit un sens *tout poétique*. Car c'est une étrange manière de commenter l'Ecriture sainte, que d'y ajouter au sens littéral, mystique & moral, un nouveau sens *poétique*, inconnu à tous les Peres de l'Eglise; & inventé par le P. B. & son Apologiste.

Mais cette nouvelle invention n'empêche point qu'on ne voie clairement qu'il n'est rien de plus contraire à la morale, que de joindre ainsi le profane avec le saint; & cela même est de conséquence dans le

monde, car on y dit librement que celui qui écrit ainsi des pensées saintes ne les a pas dans le cœur, où elles ne pourroient pas être avec des pensées profanes ; mais seulement dans l'imagination dont la nature est de rassembler toutes sortes d'idées.

Entretiens
d'Ariste.

Page 393. de
la 1. Edit.

Cela n'est
point dans les
Edit. suiv.

Aussi, Monsieur, quand on entend le P. B. qui prêche en quelques endroits de son Livre, que *les petits péchés ont de grandes suites, & font de terribles effets, & qu'un regard trop libre est quelquefois cause de la damnation* : tout de bon, on diroit qu'il se moque, parce qu'il mêle ces vérités de la Morale chrétienne avec une multitude de comparaisons galantes, qu'il prend la plupart de la beauté des femmes, & encore avec des Devises si amoureuses, & des expressions sur *le Je ne sçais quoi*, si libres que je ne crois pas devoir vous en parler davantage.

Je vous dirai seulement que le mélange de toutes ces choses est tel, que si on n'en sçavoit point l'Auteur, & qu'il fallût le deviner, on douteroit non seulement de sa pro-

fession , mais de son sexe. Car comme vous avez déjà vu , il y a des expressions & des passions de femme , une morale de Cavalier , quelques pensées de Religieux ; enfin , Monsieur , c'est une confusion inconcevable ; & tout ce qu'on pourroit y voir plus distinctement , ce seroit une espèce de Moine travesti , à peu près comme ceux qui sont peints dans la procession de la Ligue, & qui portent en même temps le froc & l'épée. Encore cette figure est-elle moins bizarre que le Livre, & vous n'en trouveriez jamais l'Auteur en ne suivant que la raison. Mais par bonheur il n'y a rien à deviner , & tout le monde sçait qui il est , comme vous sçavez que je suis , &c.



QUATRIEME LETTRE.**M**ONSIEUR,

Je vous entretins la dernière fois de ce qu'il y a touchant la Morale dans le Livre du P. B. & c'est une raison d'ordre pour vous parler aujourd'hui de ce qu'on y trouve touchant la Religion ; car ces deux choses ont tant de rapport entre elles , que l'on peut conclure de l'une à l'autre , & il y a bien de l'apparence que l'esprit croit quand le cœur agit.

Je ne veux pas inférer delà qu'il y ait dans le P. B. des erreurs , ou des hérésies sur les mystères de la Foi ; mais seulement de certaines façons d'en parler , qui sont d'autant plus condamnables , que rien n'obligeoit à parler de la Religion dans le livre dont il s'agit ; & que tous les sujets qu'on s'y est proposés

pouvoient être fort bien traités, sans qu'elle y fût mêlée. Car on sçait bien que *la Mer, le Secret, le bel Esprit, le Je ne sçais quoi, les Devises, & la Langue Françoisse*, ne sont pas des matieres de Théologie. S'il se trouve donc que dans ce Livre où l'on n'avoit aucun sujet de parler de *la Religion*, on s'en soit fait à plaisir pour en parler indignement; cela ne fera-t-il pas plus étonnant qu'on ne le peut dire?

Voyez cependant la page 121, où l'Auteur s'imaginant louer fort galamment l'Histoire Romaine de Coeffeteau, ne fait nulle difficulté de dire, *qu'il n'y a point de salut hors l'Histoire Romaine, non plus que hors l'Eglise Romaine*. Que n'auroit point répondu le P. B. s'il avoit eu à réfuter un pareil discours? Il me semble que je l'entends qui s'écrie que ce n'est point là le langage d'un Catholique Romain, & qui me reproche d'avoir montré trop peu de zele dans mes premieres Lettres, où j'ai dit seulement que *ces discours n'étoient ni assez religieux, ni assez raison-*

256 *Sentimens de Cleante*

nables pour répondre à l'opinion qu'on avoit de celui qui les a faits. C'est sans doute avoir eu trop de considération pour un Livre qui n'en a point eu pour l'Eglise. Et je devois en effet dès la première fois demander quelle étoit la conséquence de cette proposition. Car enfin si elle est faite sérieusement, elle va jusqu'à l'hérésie ; mais comme il est presque impossible qu'on ait dit d'un esprit sérieux une chose aussi ridicule, je crois qu'on a voulu seulement railler en la disant. Ainsi le moindre mal qu'il y ait dans cet endroit, c'est une raillerie publique sur une vérité de la foi ; & par conséquent la moindre peine que l'Auteur mérite, c'est d'être lui-même exposé à la raillerie publique.

La belle chose qu'un Religieux qui cherche à rire de l'Eglise Romaine à laquelle il est attaché. par tant de vœux ! Que ce P. est galant de tourner en ridicule cette importante vérité, que hors de l'Eglise Romaine il n'y a point de salut ! A-t-il fait cela pour plaire à ces Messieurs de

de la Religion Prétendue Réformée, desquels il témoigne dans son Livre être si particulièrement ami ? Je ne doute point que cet endroit ne les divertisse fort ; mais je ne crois pas néanmoins qu'ils estiment davantage cet Auteur , pour avoir fait une chose qu'eux-mêmes ne voudroient pas faire ; parce qu'enfin , sans parler ici ni d'impiété ni de blasphème, il est certain que rien n'est si contraire au caractère d'un vrai honnête homme , de quelque Religion qu'il soit, que de railler de la Religion.

Mais on auroit bien de la peine d'en persuader l'Auteur du Livre dont il s'agit ; car comme il s'est mis dans la tête de faire le *Cavalier*, le *Courtisan*, l'*homme du beau monde*, & qu'il n'entend rien de tout cela ; il s'imagine que pour bien jouer ces personages, il faut se donner une liberté de tout dire , rompre les règles de la Morale, & ne s'embarasser point du joug de la Religion.

En voici une seconde preuve qui est de la page 64 de la première Edition. Un jour , dit-il , un *sçavant*

Page 90. de
la 1. Edit.
page 96. de
la dern.

258 *Sentimens de Cleante*

Cavalier soutient en bonne compagnie qu'au Paradis terrestre le serpent parloit Anglois, que la femme parloit Italien, que l'homme parloit François, mais que Dieu parloit Espagnol. Ce vieux conte, tout ridicule qu'il est, lui a paru si galant, qu'il y a fait une réponse de même.

Ibidem.

Plût à Dieu, dit-il, que les choses se fussent passées de la sorte: car enfin si le Serpent & Eve eussent parlé deux langages différens, peut-être qu'ils ne se feroient pas entendus; mais par malheur pour nous ils ne s'entendoient que trop bien, & c'est ce qui me fait un peu douter de la vérité de l'histoire.

Voilà, Monsieur, de quel air on traite la Religion dans ce Livre; & quand je vous en parlai la première fois, je me retins jusqu'à ne dire autre chose, sinon que ce n'étoit pas là le langage d'un hypocrite. Non, sans doute, il n'y a point là de vertu feinte: mais il est encore plus certain qu'il n'y en a point de véritable, & je souhaite sincèrement que l'Auteur n'ait pas dans l'âme tout le mal

que son Livre signifie. Que d'étranges conséquences l'on voit sortir de cette liberté de parler ainsi du péché d'Adam, de ce péché originel qui est un des principaux points de la Foi, & des principaux fondemens de la Religion !

Je ne prétends pas néanmoins accuser ici, qui que ce soit de ne pas croire cette vérité ; mais je dis seulement que c'est faire une chose presque inconcevable de la croire, & de s'en railler en même temps.

Car enfin, quand on en croit ce que la Foi nous en enseigne, on est persuadé que cette faute du premier homme est le plus déplorable de tous les malheurs ; que c'est elle qui a changé toute la terre en un lieu d'exil & de bannissement ; que c'est elle qui a rendu l'homme esclave de tout ce qui l'environne, & qui en a fait le plus pitoyable objet de la nature ; que c'est elle qui est la source de nos larmes, de nos soupirs, de nos douleurs, de tous les maux qui précèdent ou qui suivent la mort, & enfin de la mort même. Comment

donc s'imaginer qu'un homme , ne doutant point de ces vérités si étonnantes & si terribles , puisse en faire des railleries , & même des railleries publiques ?

Car encore si ce n'étoit qu'en particulier , sur le champ , dans la chaleur de la conversation , on pourroit croire que cela s'est dit sans y penser ; mais ce n'est point là le cas où nous sommes ; il s'agit ici d'un Livre travaillé pendant plusieurs années , imprimé ensuite avec tout le soin possible , & enfin donné au Public comme un chef-d'œuvre & un modele.

C'est dans ce Livre où l'on fait des railleries de la Religion , & où l'on traite comme une fable inutile une vérité dont la conséquence est infinie : de sorte que tout ce que l'Auteur a fait en cela , il l'a fait sans doute avec toute l'application dont il est capable ; il y a mis tout son esprit ; & vous jugez bien par-là quel esprit ce peut être.

Délicatesse
P. 221, J'avoue néanmoins , comme dit son Apologie , que c'est un homme de

grand mérite. Mais quelque mérite qu'il ait dans le fond, il n'a pas pris assez de soin pour sauver les apparences ; & enfin les apparences du mal ont toujours quelque chose de véritable. On peut feindre des vertus entièrement fausses, mais non pas des vices entièrement faux. Un homme, par exemple, peut parler de la Religion comme un Martyr, & n'avoir point de Religion : mais peut-il en avoir autant qu'il doit, & s'en railler publiquement, puisque c'est même une partie de la Religion de n'en parler jamais qu'avec beaucoup de vénération & de retenue ?

Je ne vois donc pas qu'il y ait lieu de répondre quand on dira qu'au moins dans ce Livre on s'est divertî à scandaliser les personnes de piété, à donner de mauvais exemples aux libertins, & à tenter la foi de tous les Chrétiens, en leur proposant le péché originel comme un sujet de raillerie.

En vérité cela n'est point pardonnable à un Chrétien quel qu'il soit ; mais encore moins si c'est un Reli-

gieux ; puisque toute profession religieuse n'est autre chose qu'une vie particulièrement destinée à réparer les désordres que le péché originel a fait dans l'homme ; ces désordres si prodigieux , si déplorables , mais si visibles à ceux-mêmes qui ne sçavent rien de ce péché.

Car qui est l'homme raisonnable , qui pensant à soi sérieusement ne sent pas avec douleur la privation de tant de choses qui lui manquent , & qu'il devrait avoir ? Ne conçoit-il pas avec le peu de lumière qui lui reste , que cette vérité & cette félicité qu'il cherche par-tout , & qu'il ne trouve nulle part , sont des choses plus nécessaires pour la perfection de son être , qu'aucune partie de son corps ? De sorte qu'il n'y a point d'homme si peu sage qui ne consentît de bon cœur à perdre les yeux , à condition que son esprit feroit éclairé , & qu'il connoîtroit évidemment ce qu'il est , comment il est , pourquoi il est , & quelle est la voie sûre pour arriver à ce bonheur qu'il cherche continuellement par

tant de fausses voies ? N'est-il pas vrai aussi que nous souhaitons naturellement d'avoir cette vue de l'esprit, comme nous souhaiterions de recouvrer la vue du corps si nous l'avions perdue ? parce qu'en effet l'une & l'autre est également de notre nature : & c'est pourquoi tous les hommes, se sentant frappés d'un aveuglement d'esprit, connoissent bien qu'ils ne sont pas dans l'état où naturellement ils devroient être : mais les seuls Chrétiens savent que le péché original en est la cause, & que par ce péché la nature humaine, étant déchue de sa perfection, est tombée dans un abyme de ténèbres impénétrables, où l'homme de quelque côté qu'il tourne, trouve par-tout des inquiétudes mortelles, dont il ne sait pas même si la mort sera la fin.

Voilà, Monsieur, de quoi l'on fait un sujet de raillerie dans le Livre dont il s'agit ; & non seulement on s'y raille de la cause de tant de maux que la nature souffre & que la raison ne peut guérir ; mais on s'y

joue encore de la Grace qui en est l'unique remede. C'est ce que vous allez voir tout à l'heure ; & vous remarquerez , s'il vous plaît , que c'est ici la troisieme fois que ce livre peche publiquement contre la Religion.

Je vous ai déjà parlé dans mes premières Lettres de l'indignité avec laquelle il traite la Grace ; c'est même ce que j'ai le plus fortement repris , mais bien moins , sans doute , que je ne devois ; car en vérité on ne peut faire trop de reproche à quiconque ose mêler la grace de Jesus-Christ parmi les idées du Je ne sçais quoi ; & il me semble que c'est une troupe de femmes débauchées qui traînent une Vierge par les cheveux.

On parle dans ce Livre de toutes sortes de Je ne sçais quoi , d'un Je ne sçais quoi d'inclination , d'un Je ne sçais quoi qu'on a pour les gens , d'un Je ne sçais quoi qui raccommode tout ; d'un Je ne sçais quoi qui enchante ; & parmi tout cela on mêle la Grace divine. *Le Je ne sçais quoi* , dit ce Livre , est de la Grace , aussi-bien que de

Entr. d'Arist.

Page 255. de

la 1. Edit.

page. 331. de

la dern.

de la nature, oui la Grace elle-même, cette divine Grace qui a fait tant de bruit dans les Ecoles, & qui fait des effets si admirables dans les ames, l'un se rapporte fort à l'autre. Cette Grace si forte & si douce tout ensemble, qui triomphe de la dureté du cœur, sans blesser la liberté du franc arbitre, qui s'assujettit à la nature en s'y accommodant, qui se rend maîtresse de la volonté en la laissant maîtresse d'elle-même. Qu'est-ce enfin, que cette Grace qui fait tant de merveilles ? C'est un Je ne sçais quoi, dit le Livre, & pas davantage ; car il ne fait ni différence, ni distinction ; & même il prétend que les Peres de l'Eglise, qui ont tant prêché la Grace, n'en ont jamais donné une autre idée.

Ils ont tâché de la définir, dit-il, & ils l'ont appelée une vocation profonde & secreete, une impression de l'Esprit de Dieu, une onction divine, une douceur toute-puissante, une convoitise du vrai bien ; c'est-à-dire, ajoute l'Auteur, un Je ne sçais quoi qui se fait bien sentir, & dont on feroit bien de se taire.

Voilà un beau Commentaire sur les Peres de l'Eglise, en peu de mots. O l'habile Théologien que l'Auteur de ce Livre ! qu'il est digne d'être traité comme il traite la Grace , & d'être appelé *un je ne sçais quoi*, comme il l'appelle *un je ne sçais quoi*. Cependant, Monsieur, ce mot le blefse, & il le prend pour une injure. Mais cela seul ne devoit-il pas le convaincre de celle qu'il a faite à la Grace, & qui en vérité est inexcusable ? Car il ne sert à rien de dire que le mot *Je ne sçais quoi* signifie seulement une chose qu'on ne sçait point, & qu'en effet la Grace est incompréhensible ; j'en dirai autant du mot *je ne sçais qui*, & il signifie seulement un homme que l'on ne connoît pas ; de sorte que les choses étant pareilles de part & d'autre, au moins en cela, je suis sûr que le P. B. pensera lui-même ce que je vais dire.

C'est, Monsieur, qu'il ne s'agit point ici du fond des choses, mais seulement de la maniere de les dire, de ce tour & de cet air d'expression

qui marque sensiblement la disposition & l'état de l'esprit & du cœur de la personne qui parle. Or il est certain que d'exprimer l'incompréhensibilité de la Grace, en disant qu'elle n'est autre chose qu'un je ne sais quoi, dont on feroit bien de se faire : c'est une maniere d'expression si basse, si indigne, si choquante, & qui marque une si mauvaise disposition dans l'esprit de la personne qui s'en sert, qu'il est impossible de la souffrir. J'en prends le P. B. à témoin, je le fais juge lui-même de l'indignité de cette expression, & je suis très-assuré qu'il a trop de prudence pour s'en servir quand il ne parleroit que des grandeurs & des dignités purement humaines. On ne doit pas craindre qu'il dise jamais dans un Livre, que la Majesté Royale & la Puissance Royale ne sont autre chose que des Je ne sais quoi ; puisque même l'Apologiste qui ose tout, n'a pas osé s'exprimer de cette maniere ; ayant dit seulement que l'on pourroit dire au Roi : *Votre Majesté, Sire, a je ne sais quoi de di-*

Délicatesse,
page 231.

vin, qui attire le respect & l'amour.
 Cela est fort bien dit, je l'avoue ; mais ce n'est pas là l'expression dont il s'agit, & je vois bien que sur cela nous sommes d'accord lui & moi, malgré qu'il en ait ; puisque je n'ai condamné que la même expression qu'il a supprimée, & non pas celle qu'il a mise à la place, & qui est aussi raisonnable que l'autre est impertinente.

Mais prétend-il par-là nous tromper, en nous faisant prendre une expression pour être encore la même quand elle est augmentée de cinq ou six mots ? comme si l'on ne sçavoit pas qu'un seul mot de plus ou de moins est capable de la changer entièrement, & que très-souvent sans ajouter ni soustraire, mais seulement en la changeant de place, elle peut devenir toute autre & prendre un sens absolument contraire. Car qui ne sçait que la raillerie est presque toujours composée des mêmes paroles que le discours sérieux ? & quand, par exemple, un homme a traité la Grace indignement, & qu'a-

Près cela on dit de cet homme qu'il est un grand Docteur de la Grace, n'est-il pas vrai qu'on se moque de lui avec les mêmes paroles qui font l'éloge de saint Augustin?

Il s'ensuit donc très-clairement de tout cela que la maniere de parler de la Grace, en disant *qu'elle n'est autre chose qu'un je ne sais quoi*, est une maniere très-injurieuse, quand même on pourroit dire qu'elle est véritable dans le fond. Encore un exemple pour en convaincre l'Apolo-
giste. Je le tire d'un de ses raisonnemens où il lui plaît de m'appeller *animal*, & je lui demande s'il ne s'offenseroit pas avec raison, si l'on ^{*Délicatesse*} disoit que l'Auteur de *la Délicatesse* ^{*page 229.*} est un animal qui boit & mange. Certes il auroit beau faire le Philosophe en soutenant que cette expression est naturelle, physique, véritable & innocente dans le fond; je suis sûr qu'il ne la trouveroit pas pour cela moins outrageante dans la maniere, parce qu'en effet elle marque sensiblement que l'on méprise tout-à-fait un homme, & qu'on ne

veut pas même le distinguer d'avec les bêtes.

Mais combien la conséquence est-elle plus grande à l'égard de la Grace divine, quand on dit qu'elle n'est qu'un *je ne sçais quoi*, & que par-là on confond la chose du monde la plus sainte & la plus précieuse, puisqu'elle est le prix de notre salut, avec les plus profanes, les plus inutiles, & même avec le péché ? Car enfin ce Livre ne distingue rien ; si ce n'est qu'en parlant de la beauté, & de l'amour, il dit seulement que ce sont des *je ne sçais quoi qu'on ne peut expliquer* ; & qu'en parlant de la Grace, de laquelle il dit aussi que c'est un *je ne sçais quoi qu'on ne peut expliquer* ; il ajoute, & dont on feroit bien de se taire.

Ainsi, Monsieur, selon la doctrine de ce nouveau Livre, il est permis de parler de l'amour & de la beauté, mais non pas de la Grace de Jesus-Christ ; & cette divine Grace qui doit être l'objet de tous nos vœux, comme elle est la source de tous nos biens, n'aura plus de Prédi-

cateurs, si l'on en croit ce Livre, & demeurera ensevelie dans le silence. En vérité ce ne seroit pas l'aimer, ni la souhaiter, de ne pas dire ici que cette maniere de parler d'elle est injurieuse, téméraire, scandaleuse, impie & tout ce que la Sorbone en diroit.

Après cela, Monsieur, je n'empêche point l'Auteur de s'excuser sur son intention, ni de dire qu'il ne croyoit point faire de mal, & que s'il eût vu alors ce qu'il voit présentement, il se fût bien empêché de parler de la sorte ; mais qu'à la vérité il ne songeoit qu'à trouver la fin d'un discours sur le Je ne sçais quoi, dans lequel il s'étoit je ne sçais comment engagé assez mal-à-propos. Je suis tout prêt à croire cela de lui, quand il le voudra dire ; car je ne parle point contre son cœur, mais seulement contre son Livre, & sans conséquence de l'un à l'autre.

Jé pense donc à un nouvel endroit de ce Livre, où la Religion est encore très-injurieusement traitée pour la quatrième fois. Ce n'est plus de la

272 *Sentimens de Cleante*

Grace divine qu'il parle indigne-
ment, c'est de Dieu même, contre
lequel cet ouvrage s'est enfin élevé
par les degrés que vous avez vus.

L'esprit humain, dit-il, qui con-
noît ce qu'il y a de plus spirituel dans
l'Ange, & de plus divin dans Dieu,
ne connoît point ce qu'il y a de char-
mant dans un objet sensible qui touche
le cœur, comme dans un jeune homme
fort aimable; car c'est l'exemple qu'il
donne, après lequel il fait cette pro-
position si étrange, & puisqu'il faut
le dire, si impie. Mais je ne veux
point vous la présenter de ce côté-là,
qui fait trop d'horreur; regardez-la
seulement du côté de la raison, &
admirez un homme qui assure que
l'esprit humain (apparemment il
parle du sien) connoît Dieu & ses
Anges d'une connoissance parfaite,
en les pénétrant, en les comprenant;
car c'est ce que signifie naturellement
& dans le sens de tous les hommes,
cette expression : connoître ce qu'il y
a de plus spirituel dans l'Ange, & de
plus divin dans Dieu. Comme s'il di-
soit, connoître ce qu'il y a de plus

Entr. d'Arist.
Pag. 242, de
la 1. Edit.
Page 316. de
la 2. Edit.
Dans la 2. Ed.
& les suiv. on
a retranché
ces mots un
jeune homme
fort aimable.

substantiel dans une substance , ce qui sans doute signifieroit comprendre parfaitement cette substance. Or tous les hommes sçavent bien que non seulement il est faux, mais absolument impossible que l'esprit humain soit dans cette proportion à l'égard de Dieu qui est essentiellement incompréhensible; & par conséquent il s'ensuit que ce Livre, en disant que *l'esprit humain connoît ce qu'il y a de plus divin dans Dieu*, dit une fausseté toute évidente avec les termes les plus énergiques & les plus essentiels qu'on pourroit choisir.

Mais il ajoute à cela une autre proposition qui n'est pas moins étonnante, & il ose dire que le *Je ne sçais quoi est semblable à Dieu même*. Certainement si l'Auteur qui parle de la sorte n'a point perdu l'esprit, il a du moins perdu la mémoire, puisqu'il ne se ressouvient pas qu'il vient de dire tout à l'heure que le *Je ne sçais quoi* & Dieu sont différens, de telle sorte, que *l'esprit humain qui connoît ce qu'il y a de plus divin dans Dieu, ne connoît point le*

Entr. d'Arist.
Page 245. de
la 1. Edit.
Dans les Ed.
suiv. on a sup-
primé ces
mots : Il est
semblable à
Dieu même.

274. *Sentimens de Cleante*

*Je ne sçais quoi. Quelle comparaison !
quelle différence ! que d'absurdités,
que d'impiétés enveloppées les unes
dans les autres ! N'est-ce pas là ce*
Psal. 41. 1. *que dit le Prophete , qu'un abyme ap-
pelle un abyme ; & ce que dit encore*
Isai. 14. 29. *un autre Prophete , que le basilic est
sorti du sang de la couleuvre ? Tout
cela m'effraie ; il faut que je finisse :
adieu ; je suis , &c.*



CINQUIEME LETTRE

MONSIEUR,

Je vous parlerai aujourd'hui de ce qu'il y a de Physique dans le Livre. du P. B. c'est un sujet qui sera peut-être assez divertissant ; car comme la plupart des choses n'y sont de nulle conséquence pour la Religion, on peut dire que les erreurs y ressemblent à des châtes sans douleur & sans danger, qui font rire tous ceux qui les voient.

Vous sçavez de quelle sorte il raisonne sur le flux & reflux de la Mer ; mais on doit l'excuser, il parle *sans préparation*, comme il dit, & seulement en se promenant *sur le bord de la Mer*. Je ne m'étonne point aussi de ce qu'il ne résout rien ; mais de ce qu'en ne résolvant rien, il croit être un vrai disciple d'Aristote vivant & mourant ; car à ce qu'il dit,

276 Sentimens de Cléante

*Entr. d'Arist. ce génie de la nature n'ayant pu com-
Pag. 11. de la prendre le flux & le reflux de la Mer,
11. Edit.
Pag. 14. de la se précipita dans l'Euripe. C'est une
dern.*

vieille fable que ce P. prend le plus sérieusement du monde; de sorte que malgré son Apologie il en a tiré toute sa conclusion, en disant que cette mort d'Aristote nous enseigne que le flux & reflux est l'écueil de la Philosophie; & il a si bien retenu la dernière leçon de ce Philosophe, qu'il a évité comme un écueil de s'en déterminer sur ce point-là.

Je crois qu'il a eu raison d'en user ainsi; mais ce qu'il a fait sans raison, c'est d'avoir assuré positivement

*Entr. d'Arist. que les hommes ne sçauront jamais la
Page 25. de cause du flux & reflux de la Mer,
11. Edit.
Page 31. de & qu'il ne leur pardonne pas de vou-
la dernière.*

loir connoître ce que Dieu veut qu'ils ignorent, & qu'enfin la sagesse ne consiste pas à en avoir l'intelligence, mais à sçavoir que les plus intelligens ne sont pas capables de les comprendre. Comment prouvera-t-il tout ce qu'il dit là avec tant d'assurance? Pourquoi les hommes ne sçauront-ils jamais la cause du flux & reflux,

où est la Prophétie? Pourquoi Dieu veut-il qu'ils ignorent cet effet naturel, où est la révélation? Pourquoi enfin les plus intelligens ne sont-ils pas capables de le comprendre? Est-ce à cause que le P. B. ne le comprend point? A vous dire vrai, la conséquence est un peu douteuse, & il faut une raison d'incompréhensibilité qui soit plus évidente pour faire perdre aux hommes l'espérance de trouver les causes naturelles d'un effet naturel.

Aussi, Monsieur, nonobstant la Prophétie du P. B. qui répond de l'avenir, on pourroit bien lui dire qu'il n'est pas trop assuré du présent. Car quoiqu'il soutienne qu'on ne rend nulle raison pourquoi il n'y a Page 26. de la dern. Entr. d'Arist. Page 19. de la 1. Edit. point de flux & reflux dans toute la côte d'Italie, ni presque dans toute la Mer méditerranée, excepté à Venise; il est certain au contraire qu'il y a des Philosophes qui expliquent toutes ces choses par des raisons fort naturelles, & que tout le monde peut voir dans un nouveau Traité de Physique, dont la réputation aura

270 *Sentimens de Cleante*

sans doute obligé le P. B. à le lire, puisqu'il avoit à traiter des mêmes choses. Que si ce P. n'est pas content des raisons de ces Philosophes, il lui est permis de ne le pas être ; mais il devoit dire au moins en quoi ces raisons manquent, & ne pas mettre en fait que le flux & reflux de la Mer est une chose que les hommes ne sçavent point, & qu'ils ne sçauront jamais. Cette maniere absolue d'excuser son ignorance, sent un peu trop son Docteur, & n'est nullement approuvée de bien du monde.

Cela néanmoins ne doit pas nous empêcher de lui rendre justice. Il a rapporté avec soin toutes les opinions anciennes & nouvelles, touchant le flux & reflux ; il a remarqué fort curieusement toutes les inégalités de ce grand mouvement, il a cité pour cela plusieurs relations, & enfin l'on ne peut pas nier que ce P. ne soit pas un bon historien en Physique.

Voyons maintenant ce qu'il dit de l'ame, qui est le plus important sur

jet de toute cette science. Il propose dans la Table de son Livre la question : *sçavoir, ce qui nous fait sentir que nos ames sont immortelles* : Page 342. de la 2. Edit. & il répond page 254, que *c'est un* Pag. 330. de la dern. *Je ne sçais quoi qui est en nous*. Concevez-vous bien, Monsieur, cette preuve de l'immortalité de l'ame ? Je ne vous en avois point parlé dans mes premieres Lettres : mais je vous dirai aujourd'hui que c'est une démonstration toute nouvelle, au moins quant à la forme ; car je ne pense pas que personne l'ait jamais proposée de la sorte.

Quand on a jusqu'ici voulu prouver physiquement l'immortalité de l'ame, c'a été par les desirs qui vont tous naturellement à l'éternel & à l'infini : c'a été par les pensées qui font voir qu'elle est immatérielle & par conséquent incorruptible ; c'a été par la distinction d'avec le corps, qui est de toutes les distinctions la plus évidente ; mais ce n'a point été que je sçache, par le *je ne sçais quoi* ; & cette invention est entierement due au P. B.

Cette Table a été changée dans les Edit. suiv.

Il faut avouer que ce P. est ingénieux ; & ce qu'il a encore inventé touchant la différence & l'inégalité des esprits , est fort singulier. Il dit

Entr. d'Arist. (comme vous avez vu) *que la bile*
 Pag. 210. de *mélée avec le sang, forme dans le cer-*
 la 1. Edit.
 Page 277. de *veau une espece de glace polie & lui-*
 la dern. *sante, à laquelle la mélancolie sert*

comme de fond ; de sorte que les esprits sont plus ou moins intelligens, selon que cette glace leur représente les images des choses avec plus ou moins de netteté.

Je riois avec vous de cette imagination, en vous demandant de quelle couleur étoient les odeurs, les saveurs, les sons, & comment on pouvoit les voir dans un miroir. On nous a répondu par l'Apologie, que ce discours du P. B. n'est *qu'une métaphore* ; & c'est en effet tout ce qu'on peut dire pour l'excuser. Mais si vous prenez la peine de relire l'endroit, vous verrez que ce P. ne pensoit point faire une métaphore ; car on ne se met point en peine de prouver des métaphores, de les persuader, d'en former des principes, ni d'en

d'en tirer des conséquences; de sorte que le P. B. ayant fait tout cela, il est aisé de voir qu'il croyoit de bonne foi parler bien physiquement.

Mais on ne peut pas en douter quand on l'entend qui dit au même lieu, *que la bile s'allume dans le cerveau, que c'est ce feu qui brille dans les yeux des personnes spirituelles, que cette flamme éclaire la raison, & rend visible à l'ame les especes des choses.* C'est donc tout de bon, comme vous voyez, que le P. B. s' imagine qu'il y a dans le cerveau une lumière matérielle comme dans les yeux, ou dans les diamans, & que cette lumière étant répandue sur un fond de mélancolie qui la soutient, elle forme comme une glace de miroir où l'ame voit les images des choses.

Il a pour cette opinion un si grand penchant d'esprit, qu'il y retombe toujours de lui-même; & quoique dans son Apologie il s'efforce de dire que ce miroir est une métaphore, il s'en dédit aussi-tôt, & s'en repent; car comment, dit-il en m'appellant

A a

visionnaire, comment veut-il que l'ame pense sans que l'imagination lui présente les images des choses ?

Il n'en doute donc pas, comme vous voyez ; & il ne refusera point après cela de nous dire de quelle couleur & de quelle figure est une pensée, comment est faite une affirmation & une négation ; car il n'est rien que l'ame pense plus souvent ni plus clairement : & puisque selon lui l'ame ne pense rien dont l'imagination ne lui présente l'image, il sera fort aisé à ce P. de nous dire ce qu'il voit, & de faire la peinture d'une pensée.

Mais il seroit assurément quelque grotesque, dont il se repentiroit après ; il faut l'avertir de bonne foi, de prendre garde qu'il y a beaucoup de choses que nous concevons, & que nous ne sçaurions imaginer, n'y ayant que les corps qui soient imaginables, & encore jusqu'à une certaine mesure de grandeur & de petitesse ; de sorte qu'il seroit aussi absurde de vouloir imaginer ce qui n'est pas corporel, que de vouloir

voir des couleurs & voir des sons.

Si le P. B. veut un peu s'appliquer à cela, il connoîtra bientôt que quand l'ame pense, il ne se fait autre chose dans le cerveau qu'un certain mouvement, qui ne ressemble jamais assez ni à l'idée qui est en nous, ni à l'objet qui est hors de nous, pour dire qu'il soit l'image de l'un & de l'autre.

Il est vrai que les objets de la vue forment dans le fond de l'œil une figure qui marque tous leurs traits, & l'on prend plaisir à voir cela dans un œil artificiel que l'on a inventé pour mieux expliquer la vision : mais après tout, cette image dans le fond de l'œil a des défauts essentiels ; car au lieu que l'objet est grand, droit & relevé, elle est au contraire très-petite, toute plate, & toujours renversée. Ainsi l'on ne peut pas dire que l'ame règle l'idée véritable qu'elle a de l'objet visible, sur une idée qui est si fautive ; & l'on peut encore moins le dire à l'égard des autres sens, dont les objets n'impriment dans le cerveau rien qui

leur ressembler; & enfin on ne peut nullement le dire à l'égard d'un grand nombre de choses, qui ne sont en nulle façon les objets des sens.

De tout cela, Monsieur, il sort deux conséquences très-claires & très-importantes; l'une, qu'il y a des choses intelligibles, qui ne sont point imaginables; l'autre, que les sens & les objets des sens ne servent qu'à exciter dans le cerveau divers mouvemens, qui ne sont point les images ni les modèles des pensées de l'ame; mais seulement comme des occasions qui la portent à produire ses pensées, selon l'ordre que Dieu a mis entre l'ame & le corps, & que lui seul connoît.

C'est une Physique, dit l'Apologiste, qu'il gageroit bien que je n'entends point; mais je ne juge pas le même de lui, je crois au contraire qu'il l'entend fort bien, & qu'il sera convaincu par-là que les images du P. B. sa bile enluminée, & son prétendu miroir, ne sont que de pures imaginations, par lesquelles on ne peut connoître ni la différen-

Sur les Entretiens d'Ariste. 285.

ce des esprits dont il s'agit, ni quoi que ce soit de réel dans toute la nature.

Je vous ai dit, Monsieur, dans mes premières Lettres, que cette différence & cette diversité dépend de l'union de l'ame avec le corps; non pas qu'elle ne puisse aussi dépendre d'une autre cause, mais pour montrer que quand elle ne dépendroit que de celle-là, nous n'y entendrions rien, parce que l'union de l'ame avec le corps, c'est-à-dire, l'action continuelle de ce qui ne pense point, sur ce qui pense, est pour nous un mystère clairement incompréhensible.

L'Apologiste qui a pris cela aussi mal qu'on le pouvoit prendre, s'écrie avec effort que je me fais fondateur de secte; & poussant son zèle sans sçavoir jusqu'où il ira, *si la différence des esprits, dit-il, dépendoit* *Délicatesse. Page 172.* *de l'union de l'ame au corps, tous les esprits seroient naturellement égaux, & ce ne seroit que quelque différence dans l'union de l'ame au corps qui les rendroit plus grands ou plus petits les*

286 *Sentimens de Cleante*

uns que les autres. Ainsi l'esprit de
Jesús-Christ & l'esprit de Judas, où
va-t-il ? seroient essentiellement égaux ;
& ne seroient pas plus nobles & plus
élevés l'un que l'autre dans sa sub-
stance. Le hardi Cleante, par la dé-
mangeaison de faire une méchante Cri-
tique, rompt en visière à la Sorbone
qui a décidé : SI QUIS DIXERIT
ANIMAM CHRISTI ET ANIMAM
JUDÆ NON ESSE SUBSTANTIALI-
TER INÆQUALES, ERROR. Et au
bout de tout cela il se trouve que
cette erreur condamnée par la Sor-
bone est celle du P. B. qui dit po-
sitivement page 210, Je sçais bien
que toutes les âmes sont d'une même
espece, c'est-à-dire indubitablement
d'une même substance & d'une mê-
me essence. Pour moi, Monsieur,
j'étois bien éloigné de dire cela que
je n'ai jamais sçu, ni même de dire
le contraire de cela, que je ne sça-
vois pas encore ; & je reconnois seu-
lement qu'il appartient à ces Mes-
sieurs de Sorbone de parler de bien
des choses, sur lesquelles nous de-
vons nous taire, le P. B. son Dé-

Page 277. de
la dern. Edit.

enseur & moi, parce que nous ne sommes point Docteurs. Cependant voilà ce P. dans un nouvel embarras; mais c'est à celui qui l'y a mis de l'en retirer, & de le défendre comme il pourra contre son Apologie. Je ne l'en empêche pas, & je passe à un autre point de Physique.

Il dit au même lieu que l'esprit *Ent. d'Arist.*
humain *tient plus de l'Ange que de* *Page 280. de*
l'homme, ce qui est visiblement faux; *la 1. Edit.*
puisque l'esprit humain c'est l'homme même, ou du moins sa partie *Page 275. de*
principale. *La belle remarque, dit* *la dern.*
l'Apologie, & pourquoi ne dirai-je *Délicatesse*
pas en parlant d'un homme de grand *page 172.*
esprit : *Cet homme-là tient plus de*
l'Ange que de l'homme ? J'avoue qu'on
peut le dire en cent endroits, mais
non pas en Physique, lorsqu'on parle
en général de tous les esprits des
hommes, & que l'on cherche les
causes naturelles de la différence qui
est entre eux. Alors le P. B. devoit
parler physiquement, & l'Apologie
ne peut pas l'excuser à son ordinaire,
sur ce que c'est *un compliment & une*
civilité, à moins qu'elle ne dise :

franchement que ce P. a voulu ~~com-~~
plimenter tout le genre humain.

Je viens maintenant à ce qu'il dit ;
que le Soleil chauffe sans avoir de la
chaleur ; ce sont les termes de la
Table où la question est proposée ;
& il répond page 384, par une De-
vise qui est un Soleil rayonnant avec
ce mot,

Cette Devise
n'est pas dans
les Editions
suiv.

URO, NON URO.

Je brûle, & je ne suis point brûlé.

Je ne vois pas bien clairement le
sens du P. B. dans une réponse qui
est si courte ; mais je crois qu'il a rai-
son, s'il veut dire seulement que le
Soleil est un tourbillon de feu le plus
actif qu'il y ait au monde, comme
on le voit par les effets que font ses
rayons, lorsqu'on en rassemble plu-
sieurs dans un miroir ardent ; à quoi
il faut que le P. ajoute que ce feu du
Soleil, comme tous les autres feux,
n'a point en lui les sentimens de cha-
leur qu'il excite en nous : de même
que l'épingle qui nous pique n'a
point en elle la piquure que nous
sentons, mais quelque chose qui est
cause que nous la sentons. C'est pre-
mierement

mierement par cette distinction de nos sentimens d'avec leurs causes , que toute maniere de sentir est expliquée par un illustre Philosophe de notre siecle , & qui est sans doute de tous les Commentateurs d'Aristote le plus pénétrant , & celui qui détermine mieux les propositions générales de cet ancien Philosophe. De sorte que si Aristote, *ce génie de la nature*, comme le P. B. le nomme, eût eu d'abord ce sçavant interprete , je ne crois pas qu'il eût *fallu* Comparai- son de Platon & d'Aristote. pag. 254. *une longue suite de siecles*, comme dit le P. Rabin , *pour rectifier par bien des épreuves l'usage de sa Philosophie , & pour la faire servir indirectement à notre foi.* Mais quoi qu'il en soit , si le P. B. est du sentiment que je viens de dire , il aura pour lui bien des raisons & des expériences. Que si au contraire il n'en est pas , & qu'il veuille qu'on le sçache , il faudra qu'il explique par quelques lignes le mot de sa Devise ; & cependant nous pourrons voir un autre endroit.

Il demande dans la Table, *ce que*

c'est que l'odeur ; & il répond dans le
 Livre, page 394, *que l'odeur est ce qu'il*
 demeure même après que le parfum est
 dissipé. La définition n'est-elle pas
 claire ? n'explique-t-elle pas bien la
 nature de la chose, & faut-il s'éton-
 ner si le Philosophe qui l'a inventée
 a déjà fait un Sectateur qui est tout
 prêt de jurer sur la doctrine de son
 Maître ?

Mais cet endroit est fort bon à
 mettre avec un autre où il parle de
 la Sympathie : *Quel est, dit-il dans*
sa Table, le fondement de sa Sympa-
thie ? C'est un Je ne sçais quoi, ré-
 pond-il pag. 249, & pas davantage.
 On en dira ce qu'on voudra ; mais
 pour moi je ne trouve rien de plus
 divertissant : & toutes les réponses
 de ce P. sont encore plus surprenan-
 tes que ses questions ne sont curieu-
 ses.

Pag. 325. de
la dern. Edit.
La Table a été
changée après
la 1. Edition.

Voulez-vous bien que j'ajoute à
 cela deux ou trois petites opinions
 qui lui sont particulières, & dont je
 ne vous ai point parlé dans mes pre-
 mières Lettres. Il soutient que le
 mouvement est de tous les objets celui

sur les Entretiens d'Ariste. 291

qui se rend le plus sensible à la vue. Entr. d'Arist. Pag. 277. de la 1. Edit.

Mais on lui soutiendra au contraire , pag. 357. de la dern.

que le mouvement n'est pas un objet qui soit visible par lui-même , &

que souvent il peut rendre invisibles

des corps , qui seroient très-visibles

s'ils étoient en repos. C'est de quoi

le P. tombe d'accord dans un autre

endroit , où il ne pensoit pas à celui-

ci : Car , dit-il , *si vous y avez pris* Entr. d'Arist. Pag. 244. de la 1. Edit.

garde , tout ce qui va avec une extrême Page 317. de la dern.

vitesse ne se voit point ; ainsi les fle-

ches , les balles , les boulets de canon ,

les carreaux de foudre passent devant

nos yeux , sans que nous les apperce-

vions ; ces choses sont visibles à elles-

mêmes , mais le mouvement qui les em-

porte , les dérobe à notre vue. Vous

voyez clairement la contradiction ;

mais peut-être est-elle avantageuse

au P. B. : car puisqu'il n'a pu être

contraire à la raison , sans être aussi

contraire à soi-même , n'est-ce pas

une preuve qu'il est bien raison-

nable ?

Je crains seulement qu'il ne soit

un peu trop indulgent ; car il dit

qu'on a tort de condamner son inclina-

Entr. d'Arist.
 Page 350. de
 la 1. Edit.
 Pag. 325. de
 la dernière.

tion, quelque extravagante que cette inclination puisse être ; que c'est à la nature à qui il s'en faut prendre, & non pas à nous qui ne faisons que la suivre, & qui ne pouvons lui résister en ces rencontres. Vous voyez, Monsieur, qu'il seroit fort aisé de tirer de là de mauvaises conséquences, & que si l'on cherchoit des sujets ou des prétextes de déclamer contre le P. B. il se trouveroit exposé à un grand orage. Mais pour ne parler ici que tout doucement, il me semble que ce passage du P. a une certaine obscurité propre à cacher de mauvais sens, & qu'il ne feroit point mal de l'éclaircir un peu, & de dire ce qu'il entend précisément par des paroles qui donnent à entendre bien des choses. Car si par le mot *d'inclination extravagante*, il n'entend qu'un mouvement indélébé de la cupidité ; en ce cas-là il est vrai qu'on ne doit pas condamner ce mouvement, ou pour mieux dire, on ne doit pas le punir, quoiqu'on puisse toujours le blâmer, comme un mouvement déréglé auquel on doit ré-

sister. Mais d'un autre côté; le mot d'*inclination* signifie davantage qu'un premier mouvement; & si l'on consulte sur cela l'usage qui est le maître de ces mots, on trouvera que celui-ci marque, non pas un premier mouvement, mais une habitude formée de plusieurs mouvemens par le consentement de la volonté. Or selon ce dernier sens qui est le plus naturel, il est sans doute qu'une mauvaise inclination est si condamnable & si punissable, que l'on ne peut pas dire le contraire sans donner un très-mauvais exemple.

C'est pourquoi il importe beaucoup au P. B. de s'expliquer sur cela, & encore plus sur ce qu'il dit ensuite, que *dans ces rencontres*, c'est-à-dire dans les inclinations, *nous ne pouvons résister à la nature, à qui il faut s'en prendre*. Je ne vois pas bien quelle est ici l'intention de ce P. ; mais dans quelque sens qu'il prenne le mot d'*inclination*, soit pour une habitude formée, soit pour un premier mouvement, il est certain que nous pouvons absolument

y résister, & que c'est un principe de Physique & de Morale : car pour la Morale il faut bien qu'elle suppose que nous pouvons résister aux mouvemens de la cupidité, puisqu'elle condamne les consentemens que nous y donnons, & à plus forte raison les inclinations qui sont formées par des consentemens redoublés. C'est pour cela que l'impudique Amante du chaste Hippolyte a été condamnée même de tous les Philosophes payens, parce qu'elle s'étoit livrée à une inclination qu'elle devoit combattre, & qu'elle pouvoit vaincre. C'est-là le principe de toute la Morale ; & ce principe est fondé sur une vérité & une expérience physique, par laquelle nous sentons notre liberté aussi vivement que notre existence. Rien ne nous est plus connu que cette faculté que nous avons de faire ou de ne pas faire plusieurs choses qui dépendent uniquement de notre volonté ; comme de résister à nos inclinations, & même à l'inclination de la vie qui est si forte. Car qui ne sent pas dans

soi-même , qu'il peut souhaiter la mort s'il veut, & même se la donner pas mille causes dont l'application lui est libre ? Qui ne voit aussi qu'un homme qui va chercher le complice de sa débauche , peut effectivement n'y aller pas , & que rien ne l'empêche que sa volonté ?

Que si l'on ne sçait point répondre à toutes les objections que l'on fait contre la liberté , ou si l'on ne connoît pas bien le rapport qu'elle a avec les causes supérieures , on ne doit pas pour cela nier cette liberté dont on est d'ailleurs si convaincu , ni quitter sans raison le certain pour l'incertain ; comme assurément un homme ne doutera pas qu'il ne soit , quoiqu'il ne sçache point comment il est. Ainsi dans cette rencontre il faut en doutant de ce qui est douteux , ne douter point de ce qui ne l'est pas , & demeurer ferme dans cette vérité , que l'homme est tellement libre , que s'il s'abandonne à de méchantes inclinations , il devient certainement coupable ; de sorte que le contraire de cette ma-

xime ne ſçauroit être qu'un principe d'erreur, de débauche & d'impunité. Mais c'eſt aſſez, je crois, pour obliger le P. B. à faire quelque réflexion ſur ce qu'il a dit, & pour le convaincre qu'il devoit ſe contenter de mes premieres obſervations. Je ſuis, &c.



SIXIEME LETTRE.

MONSIEUR,

Je continue donc à examiner le Livre du P. B. , & il s'agit aujourd'hui de ce qui regarde le bon sens, ou pour mieux dire de ce qui ne le regarde point, & qui en est au contraire si éloigné que peut-être en ferez-vous surpris. Vous avez déjà vu qu'il n'est rien de plus opposé à la raison & à la prudence humaine, que les fautes qu'il a faites quand il a parlé de Physique, de Morale & de Religion; mais je ne parle point ici de celles-là qu'il ne prend pas pour des fautes, & dont il s'excuse si peu, qu'on diroit au contraire qu'il s'en vante; car dans toute son Apologie il dit fierement qu'il n'est ni Philosophe, ni Théologien, mais *Cavalier & homme de Cour.*

Il me reproche de n'avoir pas en-

298 *Sentimens de Cleante*

tendu qu'il ne parloit point en *Jésuite*, ni en *Moine*, mais en *homme du beau monde*, en homme qui *donne aux honnêtes gens des modeles d'entretiens*; & c'est sur ce pied-là qu'il veut qu'on le considere.

Je le considere donc sur ce pied-là puisqu'il le veut, & je ne marquerai ici que les fautes qu'il a faites contre le bon sens, dont il se pique si fort en qualité de *Cavalier* & d'*homme de Cour*.

La seule peine que j'aurai, c'est de mettre quelque ordre parmi les fausses pensées de ce Cavalier prétendu; car en vérité je ne sçais point bien par où je dois commencer; & quand je vois de toutes parts une si grande multitude d'absurdités & de contradictions, il me semble que je suis dans quelqu'une de ces forêts fort épaisses, où l'on est obligé à chaque pas que l'on fait, de couper de nouvelles branches.

Commençons pourtant par une chose qui regarde l'ouvrage en général. Il est composé de six Entretiens ou Dialogues entre *Ariste* & Eu-

gene; cependant ce n'est ni Ariste ni Eugene qui parlent, mais une troisième personne qui est sans nom, sans qualité, sans caractère, & qui ne dit point comment elle a sçu les conversations des deux autres qu'elle rapporte mot à mot.

Il faut être bien novice (dit l'Apo-^{Délicatesse;}logie) pour exiger que l'Auteur^{page 54.} dise où il a pris les conversations que ces deux hommes font ensemble. Dans quels dialogues a-t-on jamais pratiqué cela? Platon & Lucien le font-ils?

Il est vrai qu'ils ne le font point, parce que ce ne sont point eux qui parlent dans leurs Dialogues, mais seulement les personnes qu'ils introduisent; & par ce moyen le Lecteur s' imagine aisément & avec plaisir, qu'il entend les personnes-mêmes: comme quand on est à la Comédie, l'esprit va d'abord où est la scène; & s'imaginant que ce sont les Césars & les Alexandres qui parlent, il ne s'avise point de demander qui leur a appris ce qu'ils disent. Mais quand on fait comme notre Cavalier, des

dialogues où une troisieme personne rapporte ce que deux autres se sont dit dans une conversation particuliere, il faut alors faire connoître qui est cette personne, & comment elle a sçu tout ce qu'elle raconte ; autrement la chose ne passera que pour une fiction ridicule, sans esprit, sans jugement, & contre toute vraisemblance.

De la Délicatesse, p. 55.

Il y a aussi très-peu de personnes capables de manquer à cette règle du bon sens ; & c'est quelque chose de très-rare d'entendre l'Apologie demander hardiment *dans quels dialogues a-t-on jamais pratiqué cela ?* comme s'il étoit impossible de répondre que c'est dans tous les dialogues. de cette sorte. Outre qu'une raison si évidente & si naturelle n'a besoin ni d'autorité ni d'exemple.

Voilà donc, Monsieur, la premiere faute qui commence avec le premier mot, & qui continue dans toute la suite de l'ouvrage. Ce n'est pourtant rien en comparaison des contradictions qui se trouvent dans le caractère d'Ariste & d'Eugene.

sur les Entretiens d'Ariste. 301

On veut que nous les prenions pour deux personnes qui ont de l'amitié, de l'honnêteté, de la science, du bel esprit ; & l'Apologie y ajoute à son ordinaire de la Cour & du beau monde.

Ce sont deux amis intimes, qui sont ravis de se revoir après une longue séparation, & qui ont cent choses à se dire & à se demander, touchant leur personne, leur état, la fortune qui les avoit séparés, & le bonheur qui les a rejoints. Cependant ils ne s'en disent pas un mot, & commencent leur Entretien aussi indifféremment que s'ils ne s'étoient jamais vu.

On n'a pas même eu le soin d'avertir en général que ces deux chers amis s'étoient rendus compte l'un à l'autre de tout ce qui leur étoit arrivé dans le temps de leur séparation : & cette faute contre le bon sens est d'autant plus grossière & moins pardonnable, qu'il ne falloit que deux mots pour l'éviter.

Ces deux amis font une ferme résolution d'être tous les jours ensemble ; & dès le premier Entretien ils

Entr. d'Arist.
Page 2. de
la 1. Edit.
Pag. 3. de
la dern.

302 *Sentimens de Cleante*

Entr. d'Arist.
Page 237. de
la 1. Edit.
Page 311. de
la dern.

s'ennuient, *ils rêvent & ne savent que dire.* Ils choisissent un lieu au bord de la mer pour être seuls en liberté, c'est la page 2; & ils se plaignent le lendemain d'être solitaires, c'est la page 32. Mais ils sont bien pis trois jours après, car ils s'étonnent par quel effort d'amitié ils ont pu passer ensemble quelques heures de conversation pendant quatre jours seulement, & ils s'écrient que pour cela il faut avoir *une étrange Sympathie, & être faits l'un pour l'autre.*

Ne sont-ce pas-là des gens qui se connoissent fort en amitié? A peu près autant qu'en honnêteté & en discrétion : car voici la conduite de ces deux honnêtes & discrettes personnes.

Page 214. de
la dern. Edit.

Ils font un Entretien particulier sur le Secret, où d'abord Aristote compare le secret à *un dépôt*, page 159, ajoutant que c'est *une action infâme que de le violer.* Mais bientôt après il s'oublie, & veut, page 177, qu'il soit permis de dire à un ami tout ce qu'on sait. De sorte qu'Eugene est

sur les Entretiens d'Ariste. 303

Obligé de condamner cette opinion,
& de le faire ressouvenir de la com-
paraïson du dépôt. Mais d'autre part
Eugene qui lui prêche la discrétion,
en manque beaucoup : car ayant fait
page 157, une importante confidence à Page 212. de la dern. Edit.
un ami peu secret, il s'ensuit évi-
demment delà que lui-même ne l'est
guere de s'y être fié.

Mais n'est-ce pas encore une gran-
de marque d'honnêteté & de dis-
crétion, que toutes les injures qu'il
dit aux femmes ? car ce galant Ca-
valier soutient publiquement, Qu'il Entr. d'Ariste;
n'est rien de plus mince ni de plus borné Pag. 234. 1594
que l'esprit d'une femme ; qu'il semble 138. 101. 160.
qu'elles aient toutes bu des eaux de ce de la 1. Edit.
fleuve d'Ethiopie qui troublent l'esprit ; Pag. 307. 217.
qu'elles sont foibles, légères, indis- 306. 219. 217.
crettes, impatientes, babillardes ; de la dern.
qu'elles feroient bien de se couper la
langue ; & enfin qu'il en connoît peu
à qui l'on ne puisse appliquer cette Epi-
taphe,

Dans le fond de ce monument
Une femme est ensevelie,
Qui tant qu'elle eut un jour de
vie

*A qui yabe
sepultada una
muynoble se-
nora.
Qu'en su vida
punto ni hora*

*Tuvò la boca
ferrada.*

*Y tanto fue
loque hablo ,*

*Que aunquz
no aya masque
hablar.*

*Nunc allega-
ra el callar.*

*A donde su
hablar llegò.*

*La Traduc-
tion en vers
n'est pas du
P. B.*

*Ne se tut jamais un moment :
Elle parloit à toute outrance ,
Sa langue alloit comme un tor-
rent ;*

*Et son babil étoit plus grand ,
Que n'est à présent son si-
lence.*

Après cela , Monsieur , les Dames
que ce Cavalier connoît n'ont plus
qu'à mourir , & leur Epitaphe est
faite. C'est ainsi qu'il les honore ,
les estime , les loue ; & comme vous
voyez il y a grand avantage pour
elles d'avoir l'honneur de sa con-
noissance.

Il nous dira peut-être , que cela
est excusable dans un Entretien *libre*
& *familier* , comme le sien , dans le-
quel deux amis se disent tout sans fa-
çon & sans conséquence. Mais en lui
répond que dans ces Entretiens où
l'on dit tout , la discrétion ne veut
pas que l'on écrive rien , & qu'ainsi
lui-même , ayant publié ses Conver-
sations , il a peché contre cette hon-
nêteté qu'il attribue à ces deux per-
sonnages.

Mais cela ne sera-t-il point ré-
compensé

compensé par le bel esprit, qui est encore un trait de leur caractère? Il est vrai, Monsieur, que le P. B. fait ici tout ce qu'il peut pour sauver les apparences, & pour montrer que son Ariste & son Eugene ont du véritable bel esprit; mais enfin dire comme il fait, que *le bel esprit ne s'approprie point les pensées des autres*, c'est avouer qu'ils n'en ont point; car il est visible qu'ils se sont attribués les Pensées de Pasquier & de M. le Laboureur, & qu'ils les ont prises *mot pour mot*, comme l'Apologie l'avoue. Adieu donc le bel esprit d'Ariste & d'Eugene; & voyons ce qu'il arrivera de leur science, qui est la dernière qualité qu'on leur impute. A cet égard, Monsieur, on voit bien que le P. B. cite autant qu'il peut d'Espagnol, d'Italien, de Latin, de Grec, pour tâcher à faire de tout cela quelque forme ou figure de sçavant; mais par malheur Ariste avoue qu'il ne sçait rien des plus communes opinions touchant le flux & reflux de la Mer, c'est-à-dire, qu'il n'a pas seulement

Entr. d'Arist.
Page 200. de
la 1. Edit.
Page 266. de
la dern.

Entr. d'Arist
Page 23. de
la 1. Edit.
Pag. 25. de
la dern.

306 *Sentimens de Cleante*

Entr. d'Arist. fait son cours de Philosophie. Et
Page 335. de d'autre côté Eugene confesse qu'il
la 1. Edit. ne sçait point ce que c'est qu'une
page 336. de Devise; qu'il auroit grande envie
la dern. de le sçavoir, que *c'est une science*

Page 441. de qui le passe; & sur cela il fait par-
la 1. Edit. tout des demandes qu'un petit éco-
page 511. de lier ne feroit pas. Cependant Aristé
la dern. lui répond que la Devise est *la science de la Cour*, & en Italien, *filosofia del Cavaliere*; d'où il s'en-
 suit bien clairement qu'Eugene qui
 n'y entend rien, est un Cavalier fort
 ignorant, même au sentiment d'A-
 risté.

Voilà, Monsieur, comment ils
 soutiennent ce caractère où le P. B.
 avoit pris soin de rassembler *l'amitié, l'honnêteté, le bel esprit, & la science de la Cour*, comme dit son
 Apologie. Ils n'attendent pas qu'on
 leur prouve qu'ils ne connoissent
 rien à tout cela, ils l'avouent assez
 d'eux-mêmes; & en vérité ils ont
 raison, puisqu'aussi-bien on le voit
 clairement par toutes les choses
 qu'ils se disent, jusqu'à ce que la
 fortune les sépare, & toujours sur

sur les Entretiens d'Ariste. 307

Le bord de la mer ; car ils ne man- Entr. d'Ariste.
quent point de s'y rendre chaque Page 9. de
jour au même endroit par instinct, la 1. Edit.
ce semble, plutôt que par raison, page 10. de
& à peu près comme ces animaux la dern.
qui vont toujours la même route.

C'est donc en ce lieu-là où le P. B.
non pas le Religieux, mais le Cava-
lier a tant dit d'absurdités, de con-
trariétés & de contradictions.

Une des premières, c'est qu'il ne Entr. d'Ariste.
trouve pas fort bon que cet homme qui Page 9. de
monta le premier sur mer, ait appris la 1. Edit.
aux autres à se briser contre des ro- Page 11. de
chers ; & c'est comme s'il disoit qu'il la dern.
ne trouve pas bon que celui qui a
montré aux hommes à bâtir, leur ait
aussi montré à être écrasés sous les
maisons, parce que cela arrive quel-
quefois.

Il dit dans le même endroit que
la Mer est horrible, parce qu'on y
meurt sans sépulture : mais elle est au
contraire bien plus horrible, parce
qu'on y est toujours enseveli avant
que de mourir.

Il pense encore avoir bien de
l'esprit, quand il dit qu'il faut qu'un

308 Sentimens de Cleante

Entr. d'Arist. *secret non seulement meure en nous ;*
 Pag. 178. de *mais qu'il y pourrisse , selon le mot*
 la 1. Edit. *de d'Euripide dont la bouche sentoit mau-*
 Page 240. de *vais ;* comme s'il falloit avoir une
 la dern. mauvaise haleine quand on garde

un secret ; car à moins de cela , il est certain que le mot *pourrir* n'ajoute nul sens à *mourir* , & qu'ainsi notre Cavalier ne dira rien avec sa grande maxime.

Délicatesse,
 pag. 83.

Mais où il a cru beaucoup dire , c'est dans ses comparaisons ; car son Apologie soutient que les comparaisons sont de grandes marques de l'étendue & de la justesse de l'esprit ; qu'il n'appartient qu'à une intelligence nette & dégagée de voir dès qu'on lui parle d'une chose, tout ce qu'il peut y avoir dans les autres sujets de conforme à celui dont on parle. Cependant, Monsieur , pour me servir de leurs mots, l'intelligence nette & dégagée , c'est de connoître ce qui distingue les choses, & non pas ce qui les confond ; c'est de pénétrer les différences qui sont cachées dans le fond de la nature , & non pas de voir les convenances des comparaisons qui sont

toujours extérieures, & que tout le monde voit.

Mais d'ailleurs je n'ai point blâmé les comparaisons en elles-mêmes, parce qu'en effet elles peuvent donner beaucoup d'agrément au discours ; mais j'ai seulement blâmé la trop grande multitude de comparaisons, qui est sans doute une affectation & une foiblesse : comme quand le P. B. en a fait plus de trente en parlant de la Langue Française, qu'il compare aux rivières, aux statues, aux tableaux, à tout ce qu'il s'imagine ; & en vérité quand il trouve que cette confusion d'idées est quelque chose de galant & de cavalier, il me fait souvenir de ce plaisant Marquis dont Sarasin a fait la peinture. Il avoit un si grand amour pour les comparaisons, que parlant un jour à sa maîtresse, il lui dit :

Enfin vous êtes feu, enfin vous êtes Poëme de M.
onde, Sarasin, p. 94.

Rocher où l'on se perd, très-agréable
Port,

Et pour conclusion, arbitre de mon
sort,



310 *Sentimens de Cleante*

*Mes Vers vous nommeront par tous
les coins du monde,
Le Rocher & le Port, l'onde avec le
braſier,
La Lune & le Soleil, la roſe & le
roſier.*

Entr. d'Arist.
Page 161. de
l. 1. Edir.
Pag. 221. de
la dernière.

Voici quelque choſe de ſemblable
dans le P. B. qui compare en même
temps un homme ſecret aux *Rivie-
res, aux Forêts, aux Oracles, & à
la Providence* ; il trouve que cette
foule de comparaiſons eſt ſi belle &
ſi pleine d'eſprit, que dans ſon Apo-
logie il ne peut ſouffrir qu'on y re-
prenne rien. *Que veut dire Cleante ?
ſ'écrie-t-il ; cela ſeul ne donne-t-il
pas une eſtime extraordinaire pour le
P. B. & de la colere contre ce Clean-
te, que ne revere pas un homme qui
penſe ſi bien ?* Mais par malheur,
ce n'eſt pas le Révérend P. B. qui a
penſé cela : car la première compa-
raiſon eſt de Salomon ; la ſeconde eſt
de Plin, tous deux cités en marge
par le P. B. ; la troiſième & la qua-
trième ſont preſque de tout le mon-
de ; de ſorte qu'il n'y a rien fait que
de les avoir mêlées aſſez mal-à-pro-

pos. Mais apparemment il a cru que la haute éloquence étoit de tout mêler, ayant oui dire que de grands Orateurs, dans l'impétuosité de leurs harangues, tonnoient, foudroyoient, & mêloient le Ciel & la Terre.

C'est peut-être pour cela qu'il confond la folie avec la sagesse, & qu'il assure qu'un homme qui *ne sçait lui-même ce qu'il veut dire, a beaucoup d'élevation d'esprit, de subtilité & de bon sens*. On aura bien de la peine à croire celui-là sans y aller voir, c'est à la page 203.

Mais que pense-t-il quand il dit, *je ne pensois pas qu'une femme pût être bel esprit*? Il paroît bien par-là que ce Courtisan va peu à la Cour. Mais ne nomme-t-il pas ensuite lui-même plusieurs femmes qui ont été l'ornement de leur siècle & de leur pays, sans parler de celles qui vivent encore? ce sont les propres termes de la pag. 235. Ne dit-il pas aussi pag. 59? *qu'il n'est rien de plus juste, de plus propre, de plus naturel, que le langage de la plupart des femmes*? Et encore dans le même endroit, que si

Entr. d'Arist.
Page 233. de
la 1. Edit.
Page 306. de
la dern.

312 *Sentimens de Cleante*

la nature vouloit parler , elle emprunteroit leur langage. Et enfin, pag. 152, que pour bien parler , il faut avoir beaucoup d'esprit , beaucoup de jugement , beaucoup de politesse. Il s'ensuit donc , selon lui , que les femmes ont toutes ces qualités de bel esprit , puisque selon lui elles parlent si bien , que la nature même ne parleroit pas mieux. Et pourquoi donc s'écrier après cela , je ne pensois pas qu'une femme pût être bel esprit ? En vérité cet étonnement n'est ni cavalier ni raisonnable.

Mais c'est ainsi qu'il s'étonne des choses les plus communes & les plus naturelles ; comme dans la page 394, où il est étrangement surpris de ce qu'un fleuve se grossit à mesure qu'il

*Entr. d'Arist. s'éloigne de sa source. Qui pourroit
Page 295. de le croire , dit-il , il est plus grand &
la 1. Edit. la fin de son cours ? Ne faut-il pas
Page 472. de la fin de son cours ? Ne faut-il pas
la dern. que qu'un Cavalier qui parle ainsi , ait
fait bien des campagnes , & qu'il ait
passé bien des rivières ? Sérieuse-*

*ment je ne vois rien de si risible que
Entr. d'Arist. cette pensée , si ce n'est peut-être
Page 407. de celle-ci de la page 320 , où il dit que
la dern. Edit. moins*

sur les Entretiens d'Ariste. 313
moins une riviere fait de bruit, plus elle
fait de bien ; ne considérant pas que
quand une riviere fait le moins de
bruit, c'est quand les eaux sont fort
basses, & qu'elles ne peuvent plus
fervir au commerce, qui est le plus
grand bien que les rivieres puissent
faire.

Le P. B. est donc, comme vous voyez, un excellent Cavalier, & un fin Courtisan. Jamais personne n'a su la Cour comme lui, mais sur-tout cet art de louer adroitement, qui est si utile aux gens de Cour ; & il a pour cela des manieres, des tours, & des comparaisons qui n'appartiennent qu'à lui.

Faut-il louer un Seigneur fort charitable, sur ce qu'il prend un extrême soin de cacher les charités qu'il fait ? Notre Courtisan le compare à un grand fleuve qui roule continuellement ses eaux à la vue de toute la nature.

Est-il question de complimenter le Chef du premier Parlement du Royaume ? Notre Cavalier lui dit qu'il est comme une colonne qui

Entr. d'Arist.
Pag. 16. de
la 1. Edit.
Page 407. de
la dern.

Entr. d'Arist.
Page 347. de
la 1. Edit.
Cela n'est pas
dans les Edit.
suiv.

porte elle seule un ordre d'Architecture ; ce qui est en matiere de bâtiment une chimere qu'on n'a point encore vue.

A-t-il dessein de louer la Reine d'Autriche, cette grande Reine, dont la vie & la mort ont été si pleines de courage & de piété ? H en dit ce que vous en avez vu dans mes premières Lettres, & que je ne dois pas redire une seconde fois. Mais quand il veut louer le Roi même, le plus grand objet que l'éloquence ait jamais eu, il dit des choses qu'il est obligé d'effacer à la seconde édition.

Entret. d'Ariste, p. 291.
de la 1. Edit.
Cela n'est pas dans les Edit.
Suiv.

Entr. d'Arist.
Pag. 259. de
la 1. Edit.

Je passe sous silence, non point par une figure de Rhétorique, dont on se sert quand on n'a plus rien à dire, mais véritablement ; & en effet, je supprime ce qu'il écrit en plusieurs endroits pour des personnes très-illustres, Princes, Evêques, Ministres d'Etat, dont il déshonore les noms par des louanges indignes & ridicules.

Entr. d'Arist.
Pag. 38. de
la 1. Edit.
page 59. de
la dern.

De quoi aussi n'est point capable un prétendu Courtisan, qui dit que

Le peuple de Flandres apprend notre langue, comme par un instinct qui l'avertit malgré lui qu'il doit un jour obéir au Roi de France, comme à son légitime Maître? Ce malgré lui n'est-il pas bien à propos? Autant sans doute que ce qu'il écrit quelques lignes plus haut, que ceux qui haïssent le plus notre nation, aiment notre langue. Et pourquoi dire que notre nation est haïe, & encore le dire publiquement, sans raison, sans nécessité, & hors de tout sujet?

Voilà, Monsieur, cet homme de Cour qui donne des modèles d'entretiens aux honnêtes gens; c'est-à-dire, qu'il leur apprend des absurdités & des contradictions, s'ils ont envie d'en savoir. Car pour continuer comme nous avons commencé, il dit page 137, FRANÇOIS VAVASSOR est un des plus judicieux Critiques de notre temps. Et il se contredit page 134, où il loue les Paraphrases sur les Epîtres de saint Paul, que ce Critique si judicieux méprise. Nulle contradiction en cela, dit l'Apologie, puisqu'il se peut que le

Pag. 190. de
la dern. Edit.

Délicatesse,
pag. 121.

Critique soit très-judicieux en tout ; hors en ce seul point. Mais cela seroit bon à dire , s'il n'étoit question que d'un seul point de critique ; parce qu'alors deux personnes d'esprit pourroient être de contraire sentiment. Mais il s'agit entre eux de tout un Livre ; l'un dit qu'il est bon & digne du rang qu'il lui donne parmi le très-petit nombre des excellens Livres qui lui plaisent : & l'autre au contraire soutient que c'est un Livre plein d'impertinences , d'ignorances , d'incongruités , & digne ouvrage d'une *femmelette*. Il faut donc que dans cette contrariété si grande & si étendue , l'un ou l'autre manque tout-à-fait de bon sens ; de sorte que si le P. B. prétend en avoir , *Franç. Vavassor* n'en a point , & par conséquent ce P. se contredit de l'appeller *l'un des plus judicieux Critiques de notre temps*.

Mais notre Cavalier en fait bien d'autres , car il dit page 38 , qu'en Flandres toutes les personnes de qualité , & le peuple même parle

François, ce qui est très-vrai. Et cependant je ne sçais par quelle passion il écrivoit publiquement le contraire il n'y a que deux ans. Tout Paris le sçait, & l'Apologie l'avoue.

Il estime fort page 192 le caractère de bel esprit; & dès le commencement de la ligne suivante il appelle *ridicule* ce même caractère de bel esprit, sans faire ni différence ni distinction. Cela n'est pas concevable, mais cependant cela est lisible.

Il s'étonne page 256, de ce que les Doctes n'ont point pris la peine d'éclaircir le Je ne sçais quoi; & pages 242, 245, 247, 248, il assure qu'on ne peut ni l'expliquer ni le concevoir, & que c'est en cela que sa nature consiste. Comment veut-il donc qu'on l'éclaircisse, & qu'on fasse sur cela des livres?

Il prend un plaisir merveilleux à dire page 442, que la Devise choisit ce qu'il y a de plus rare dans la nature & de plus curieux dans l'art. Et il assure au contraire page 278,

318 *Sentimens de Cleante*

qu'il n'entre rien d'extraordinaire dans la Devise ; point de ces animaux curieux qu'on n'a pas accoutumé de voir ; point de ces fleurs étrangères qui ne sont pas communes : mais seulement de ces choses qui se font connoître dès qu'on les voit. Il est donc bien clair après cela, que tout ce qu'il dit dans son Apologie pour excuser cet endroit, ne sçauroit être qu'une absurdité ajoutée à une contradiction.

Il prononce comme une maxime Page 513. de la dern. Edit. page 442, que la science de la Devise est courte ; & il déclare deux lignes plus haut, qu'elle a une étendue presque infinie, & qu'elle comprend routes les autres sciences.

Il déclame page 442, que les autres sciences ont une carrière raboteuse, qu'elles sont pleines d'épines ; que les racines en sont ameres ; qu'on ne les apprend qu'avec peine ; qu'il y a beaucoup de difficultés à dévorer ; mais que la science de la Devise n'a rien du tout de cela : C'est-à-dire, qu'elle est facile, agréable, douce, fleurie. Et cependant page 334, il

sur les Entretiens d'Ariste. 319

s'écrie avec étonnement qu'il y a tant de difficultés à vaincre pour parvenir à la perfection de la Devise, que tout ce qu'on peut faire c'est *Pag. 424. de la dern. Edit.* d'en concevoir une belle idée : Qu'il y a divers degrés de perfection dans cette science ; mais qu'il est fort rare d'en atteindre quelques-uns : Qu'il n'appartient qu'aux plus excellens esprits de s'y appliquer : Que Paul-Giover, un des plus grands génies de son temps, le premier maître de la Devise, avoue de bonne foi qu'il n'en a jamais pu faire une dont il ait été satisfait. Je vous demande après cela, si jamais contradiction a paru mieux accompagnée de toutes les circonstances ?

Il fait voir page 335, son Eugène qui avoue que la Devise est une science qui le passe. Et il produit page *Page 425. de la dern. Edit.* 444, le même Eugène qui dit franchement que s'il avoit un jeune Prince à instruire, il feroit des *Page 319. de la dern. Edit.* devises sur tous les devoirs d'un Prince. Il en sçait donc faire maintenant, lui qui n'en sçavoit pas faire tout à l'heure ? Qu'en pensez-vous, Mon-

sieur ? & n'y a-t-il pas là nécessairement ou du miracle, ou de la contradiction ?

Il établit comme une loi, page 265, que la Devise doit être fondée, *Page 343. de non pas sur l'imagination, mais sur la dern. Edit.* quelque chose de réel. Et il se met au dessus de la loi page 347, en faisant une Devise purement imaginaire. Une colonne seule qui porte un ordre d'Architecture ! bâtiment chimérique dont il a effacé l'idée à la seconde édition.

Il pose encore comme un principe *Page 380. de* pag. 297, 300, 309, que dans la Devise, le mot & les vers doivent convenir à la figure, non pas d'une convenance métaphorique, mais véritable, *la dern. Edit.* ~~se~~ d'une vérité constante, nécessaire & éternelle, comme parlent les Philosophes, ce sont les termes. Cependant il a fait & approuvé des mots & des vers qui ne conviennent point naturellement aux figures auxquelles il les applique, comme quand il donne un esprit à de l'encens, & *Page 472. de la dern. Edit.* une ame à un cierge, *L'ame du cierge n'est pas dans les* *Edit. suiv.* une ame à un cierge, pag. 393, &

sur les Entretiens d'Ariste. 321

Il me semble que je vous entends dire après cela : Est-ce que nous ne verrons jamais que des absurdités & des contradictions ? Mais. encore un peu de patience, s'il vous plaît, pour dix ou douze seulement, dont je ne vous ai rien dit dans mes premières Lettres.

J'en vois une à la page 187, où notre Courtisan assure qu'il y a des *Page 251. de la dern. Edit.* personnes fort discrettes qui font paroître sur leur visage tout ce qu'elles ont dans le cœur. Ce sont-là en effet de fort discrettes personnes qui disent des yeux, ce qu'elles ne disent pas de la bouche.

Mais que prétend-il, page 337, en disant que l'héroïque ne traîne à *Page 428. de la dern. Edit.* sa suite que des chevaux ailés, des chariots dorés, des armes précieuses & enchantées ? Voilà sans doute un moyen d'être héros sans peril & en toute sûreté. Des armes enchantées pour tuer les autres, en demeurant soi-même invulnérable ; & avec cela des chevaux ailés pour faire toutes choses plus promptement soit dans le combat, soit dans la re-

traite : je trouve qu'il a raison de dire que cela est bien imaginé , & sans doute ce Cavalier s'entend en faits héroïques.

Page 329. de
la 1. Edit.

page 341. de
la dernière.

Il connoît aussi fort bien les intérêts des Princes. Par exemple , quand il dit que Ferdinand devoit prendre » pour Devises les Colonnes d'Hercules , parce que ce Prince a le premier poussé ses conquêtes au-delà » de ces Colonnes fameuses , comme » pour vérifier ce qu'un Poëte Latin » avoit dit » :

Herculeis aufersur gloria metis.

Ce comme renferme une raison d'Etat très-importante & fort secrète. Car qui sçavoit jusqu'ici que Ferdinand eût passé les mers avec une grande flotte pour vérifier un vers latin , & qu'un Prince se fût avisé d'être conquérant , afin qu'un Poëte ne fût pas menteur ?

Page 257. de
la dern. Edit.

Sans mentir , voilà de plaisantes idées , & bien assortissantes à celles que vous allez encore voir. Notre Courtisan assure page 277 , que de tous les objets visibles , le mouvement est celui qui se rend le plus

sur les Entretiens d'Arête. 323

sensible à la vue ; au contraire page 243, il avoue que le mouvement n'est pas un objet visible de soi-même, & que souvent il dérobe à la vue Page 318 de la dern. Edit. des choses qui d'elles-mêmes sont visibles.

Il a une extrême joie à dire page 444, que les tableaux sont les livres Page 515. de la dern. Edit. des ignorans, mais que les tableaux de la Devise sont les livres des sçavans, & des sçavans délicats que le College n'a point gâtés, & que le monde a polis. Pourquoi donc, sans avoir égard à cela, dit-il deux lignes plus bas, qu'il se feroit de la Devise s'il avoit à instruire un jeune Prince, c'est-à-dire, un Prince enfant, & qui est encore dans cette ignorance naturelle avec laquelle tous les hommes naissent ? Pourquoi mettroit-il entre les mains d'un enfant qui ne sçait rien, les livres des Sçavans délicats ? Est-ce que jamais cet esprit ne sera d'accord avec soi-même ?

Pour moi je ne comprends point Page 274. de la dern. Edit. comment il peut dire d'un côté page 207, qu'il voit bien pourquoi

324 Sentimens de Cleante

les véritables beaux esprits sont si rares. Et nonobstant cela, dire d'un autre côté page 231, que tout le monde a de l'esprit, & qu'il ne sçait rien de plus commun dans le Royaume que ce bon sens délicat, qui fait selon lui tout le bel esprit.

Page 303. de la dern. Edit.

Mais voici une source de contradictions que j'avois presque passée sans vous la faire remarquer. C'est dans les pages 51, 53, 56, où notre Courtisan assure que la langue François n'aime point les hyperboles, les métaphores, & les phrases; cependant il est certain qu'il a fait lui-même des phrases, des métaphores & des hyperboles, de tout cela jusqu'à l'excès, & dans plusieurs endroits que vous ne verrez pourtant que dans la Lettre suivante, parce que celle-ci est déjà trop longue. Mais enfin, de toutes ces contradictions, il s'en forme encore une qui est surprenante : c'est qu'Ariste & Eugene, les gens de notre Cavalier, sont faits de telle façon, qu'ils ont de la mémoire, & n'en ont point; ils en ont si peu, que ne se ressou-

Page 77, 78. & 84. de la dern. Edit.

Sur les Entretiens d'Ariste. 323

venant pas d'un moment à l'autre ,
ils se contredisent perpétuellement ;
& avec cela ils en ont tant qu'ils ne
cessent presque point de citer , jus-
ques-là qu'Ariste s'est ressouvenu de
plus de six cens Devises en se pro-
menant avec Eugene sur le bord de
la mer. De bonne foi , Monsieur , je
suis de l'avis de l'Apologiste , qui dit
page 107 , que *cet effort de mémoire
hors d'apparence est une faute grossière
contre le vraisemblable*. Ce n'est pas
qu'il ne dise aussi le contraire dans un
autre endroit page 234 ; mais c'est
dans celui-ci qu'il dit la vérité ; car
assurément le P. B. nous ôte tout
prétexte de nous imaginer que ses
Entretiens ne sont que des prome-
nades sur le bord de la mer ; & l'on
voit trop qu'il fait ici bien pis que
ceux

*Qui dans leur cabinet assis au pied
des hêtres ,*

Font redire aux échos des sottises Satyre 9. de
M. D.
champêtres.

Mais il est temps de finir cette
longue liste d'absurdités & de con-
tradictions. Je supprime donc toutes

326 *Sentimens de Cleante*

celles que j'y pourrois ajouter , & je demande seulement , si de celles que vous voyez ici , on peut en conclure autre chose , sinon que le Livre où elles se trouvent , est un Livre composé sans jugement , sans méthode , sans principe , & seulement à force de collections.

Certes il est impossible qu'un ouvrage qui seroit conçu avec ordre & par un seul esprit , se démentît ainsi de page en page ; il faut pour cela que l'Auteur l'ait composé sans le concevoir , en y mettant non pas ce qu'il pensoit lui même , mais ce qu'il trouvoit tout pensé dans les autres.

Que s'il y a quelques endroits qui brillent comme je vous le dis la première fois , c'est à-peu-près de même que dans ces anciennes Cités , lesquelles n'ayant été bâties que peu à peu par une multitude infinie de différens esprits , ne laissent pas d'avoir en particulier quelques édifices assez beaux , & cependant ne sont en général qu'un amas confus de maisons hautes & basses ,

& si mal rangées, qu'on diroit que cela s'est fait plutôt par caprice que par raison.

Enfin, Monsieur, quoique le P. B. en puisse dire & malgré toute sa galanterie, il est certain que son Livre prouve qu'il est encore moins *Courtisan* que *Religieux*, encore moins *Cavalier* que *Jésuite*. Et en effet s'il eût eu la moindre qualité d'un homme de Cour, il n'eût jamais écrit des choses si contraires à toutes sortes de raisons; ou s'il eût été capable de les écrire dans une première passion, il n'eût jamais pensé à les défendre par une Apologie. Il se fût contenté de voir ses fautes que je lui avois doucement marquées; il eût entendu tout-à-fait ce que je ne lui disois qu'à demi, il eût profité en secret de ma retenue, il eût gardé un silence politique: & demeurant toujours dans la résolution de ne répondre point, il eût fait douter au moins, s'il pouvoit répondre; au lieu qu'ayant voulu parler, il a fait voir par toutes les choses qu'il a dites, qu'il n'avoit

328 *Sentimens de Cleante*

rien du tout à dire. Mais enfin, Monsieur, puisqu'il a cru à propos de me donner cet avantage, que je ne lui demandois pas, je me persuade que vous en ferez bien aise pour l'amour de moi. Je suis, &c.



SEPTIEME

SEPTIEME LETTRE.

MONSIEUR,

Après vous avoir dit de quel sens le Livre du P. B. est pensé, je puis vous dire présentement de quel style il est écrit. Cet ordre est le plus naturel : & c'est proprement descendre de la source au ruisseau. Car comme dit Cicéron, Horace, Quintilien, ou plutôt comme dit tout le monde, le bon sens est la source du beau style.

On sçait assez que le style n'est pas seulement un mélange de sons & de voix qui n'aient que du nombre & de la cadence comme les notes dans la musique ; il faut ici que les sons soient pleins d'esprit ; il faut qu'ils forment un sens juste, une idée véritable, claire, distincte ; & sans cela l'on peut dire que le style le plus doux & le plus nombreux,

E e

n'est qu'une maniere de chançon.

On ne disconvient point aussi que la pensée ne soit ce qu'il y a de plus considérable dans le style; en sorte que les mots ne sont que pour les pensées, & comme l'on dit souvent, ne sont que les habits des pensées. Cette petite métaphore est aussi raisonnable qu'elle est commune; parce qu'elle fait bien concevoir qu'il est aisé qu'une pensée juste soit mal écrite, comme il est aisé qu'une personne bien faite soit mal vêtue : mais qu'il est au contraire presque impossible de bien écrire une pensée visiblement fautive, comme de bien mettre une personne laide & contrefaite. Car il est vrai qu'alors tout ce que le style a de douceur, de tendresse, de pompe, d'éclat, de charmes, tout cela est inutile; & quand on se peine à chercher de beaux mots, pour une sottise pensée, on fait une chose qui n'est guere moins ridicule, que si à force de parer un finge, on s'imaginait en faire une jolie demoiselle.

Il s'ensuit donc clairement de ce

Sur les Entretiens d'Ariste. 331

principe, que le Livre dont il s'agit, étant, comme vous avez vu, tout plein de fautes contre le bon sens, il est fort difficile qu'un tel Livre soit aussi bien écrit que son Auteur se l'imagine, & qu'il le dit lui-même Page 58. Ci 180. de la dern. Edit. P. 37, où il assure que parlant François aussi bien qu'il fait, il a raison de souhaiter qu'on parle François par toute la terre; & encore page 130, où il reconnoît de bonne foi que pour bien parler & pour bien écrire, il faut faire ce qu'il a fait.

Mais afin d'examiner cela plus en particulier & avec ordre, je considère que le discours est un assemblage d'expressions ou de phrases, & que l'expression est un assemblage de mots; de sorte que, pour ne rien confondre ici, il ne faut que mettre d'un côté ce qui concerne les mots, en mettant de l'autre ce qui regarde les expressions ou les phrases; & que par ce moyen l'on verra tout ce qui dépend du style.

Je ne vous en ai presque rien dit dans mes premières Lettres; parce que je ne voulois point que le P. B. ye

E e a

naïf à les voir, pût me reprocher de le quereller pour les mots ; mais il faut enfin reconnoître que ce P. étoit bien éloigné de me faire un tel reproche, lui à qui les mots sont infiniment plus considérables que les choses, lui qui en fait sa principale étude, & qui paroît plus exact & plus religieux sur le style, que sur la Religion même. Car, comme vous avez vu, il n'a pas de grands scrupules quand il s'agit de la foi ; mais quand il est question du style, il se sent alors tout rempli de crainte ; il

Entr. d'Arist.

Pag. 223. de

la 1. Edit.

page 397. de

la dern.

Entr. d'Arist.

Page 311. de

la 1. Edit.

page 424. de

la dern.

avoue franchement qu'il est de ces esprits timides & scrupuleux qu'une métaphore effarouche. Et il s'écrie quelquefois pour le moindre mot : Ah mon Dieu quel langage !

Jé vois donc bien que ce seroit lui faire un extrême dépit que de ne pas examiner son style, & de lui dire seulement que le style n'est pas assez considérable pour être le sujet d'une dispute publique entre des personnes qui écrivent ; il prendroit cette raison générale pour une calomnie que je n'aurois pas osé expliquer en

particulier ; c'est pourquoi j'aime bien mieux lui faire le plaisir de l'examiner sur le style, puisqu'il le veut, & qu'il se considère en cela comme le Juge souverain des Auteurs, & comme le modèle des honnêtes gens.

*Délicatesse,
page 35.*

Je commence donc par les mots ; dont les défauts sont principalement d'être *bas, affectés & impropres*. Vous en verrez dans le P. B. de toutes ces sortes. Et premièrement il est peu de mots plus bas que *faiseur & connoisseur*, dont il se sert très-souvent & fort sérieusement, pour marquer les personnes les plus habiles & les plus intelligentes ; au lieu que selon le génie de notre langue, ces mots ne peuvent servir que pour se moquer des ignorans qui sont les habiles. Mais on n'a jamais dit sérieusement un *faiseur de tableaux*, pour dire un excellent Peintre, ni un *faiseur de discours*, pour dire un grand Orateur, & je ne crois pas que le P. B. lui-même, tel qu'il est, trouvât bon qu'on l'appellât un *faiseur de dialogues*. Il faut ajouter

à cela le mot de *gaillard*, qui est un terme du langage des halles pour dire *gai* ou *enjoué*; & en vérité je ne sçais pas comment la haute éloquence du P. B. peut s'accommoder d'un mot si bas.

Mais ce n'est rien que les mots bas, en comparaison des mots affectés, dont tout son Livre est composé; car c'est une curiosité que l'Auteur a eue d'y mettre à quelque prix que ce fût tous les mots nouveaux, se plaissant ainsi à parler un langage plus curieux que François, comme ces gens dont Quintilien a dit, *quos curiosè potius loqui dixeris, quàm Latine*. Il seroit inutile de compter ici tous ces mots nouveaux, puisque lui-même en a fait un Dictionnaire qui tient plus de vingt pages; mais il ne dit pas qu'il les répète à chaque moment dans la suite de son Livre, & que par exemple, *fin*, *finement*, & *finesse*, y sont peut-être plus de cent fois.

Quintil. Inst.
Orat. lib. 8.
cap. 1.

On y trouve aussi *vogue* par-tout; des mots en vogue, des diminutifs en vogue, une langue en vogue, un

art en vogue, je ne sçais quoi en vogue. Enfin, Monsieur, toutes les fois qu'il faut dire qu'une chose est en usage, qu'elle est dans le commerce du monde, qu'elle a cours, qu'elle est commune, ordinaire, publique, approuvée, établie, il ne se sert plus de tous ces mots ni des autres de même sens qui varient le discours, il n'emploie que *vogue*, & il le répète si souvent que cela rend son style affecté, sec & aride.

Mais c'est encore pis de la particule *fort*, qui tient par-tout la place de *très* & de *bien*. Il l'a mise tant de fois dans la première édition, qu'il a été obligé de l'ôter en plus de deux cens endroits dans la seconde. On ne trouvoit presque ni verbes, ni ad-
verbes, ni adjectifs, qui ne fussent accompagnés de *fort*; & avec cela le P. B. s'imaginoit être fort élégant.

C'est l'être aussi beaucoup à son gré, que de s'écrier pour rien comme une précieuse : *Mon Dieu, que vous me faites de plaisir ! Hé mon Dieu, que dites-vous là ! Bon Dieu*

336 *Sentimens de Cleante*

que de grandes choses dans cette bagatelle ! Bon Dieu , quel langage ! Mais ne faut-il pas s'écrier plus justement que lui : Bon Dieu , que ce Cavalier est affecté ! Que ce Courtisan est précieux ! Que cet homme est femme ! En vérité il y a sujet de rire après cela , quand on lui entend dire

Page 82. de la dern. Edit.

page 54, que la langue François ne hait rien tant que l'affectation ; & encore page 55 , qu'il n'est rien de plus ridicule , ni qui dégoûte davantage que le jargon de certaines femmes, qui dans une conversation disent cent fois un mot qui ne fait que de naître. Cela est divertissant , de voir ainsi un Auteur qui se peint lui-même sans y penser , & qui fait son portrait si ressemblant , qu'il ne peut pas l'être davantage : car comme il ne croit peindre qu'une personne étrangere, il n'y mêle point d'amour-propre, il ne se flatte point, c'est lui-même avec son style si affecté , & si digne de tous les noms qu'il lui donne.

• On voit en effet , qu'il est un de ces Ecrivains , qui , comme dit M. Pascal , *masquent toute la nature , il n'y*

n'y a point de Roi parmi eux , mais un Pensées de
M. Pascal. *auguste Monarque : point de Paris ,*

mais une Capitale du Royaume. Tout cela est vrai du P. B. & encore bien davantage ; car il n'y a pour lui , ni Peintres , ni Sculpteurs , ni Architectes , ni Médecins , mais des *Maîtres de l'art.* En voici un exemple choisi parmi cinquante autres. Il dit

page 225, *qu'il y a un je ne sçais quoi* Page 327. de
la dern. Ed. *dans les maladies , où les Maîtres de*

l'art reconnoissent , &c. Examinons

un peu ces mots, *les Maîtres de l'art.*

De quel art ? est-ce de l'art *des mala-*

dies ? Car le mot d'art , ne peut ici se

rapporter qu'à *maladies*. On n'a pour-

tant pas encore oui dire qu'il y eût

parmi les hommes un art qu'on nom-

mât *l'art des maladies*. Il y a bien une

connoissance qui sert à chasser les

maladies , & qu'on appelle *la Méde-*

cine ; mais si la médecine est un art

ou une science , & si les Médecins

seront contens qu'on les appelle

Maîtres de l'art , c'est une question

que je renvoie à la Faculté. Voyez

cependant combien d'embarras ,

combien d'équivoques pour n'a-

voir pas voulu parler naturellement ; & dire sans façon , *les Médecins*. Mais quoi qu'il en puisse arriver , on ne réduira pas le P. B. au style des autres hommes , il ne dira pas comme eux *des lions* , mais *des animaux que la fièvre ne quitte point*. Que faire à cela ? c'est un instinct qui est plus fort en lui , que la raison. Il sçait bien qu'il devoit parler plus simplement dans des entretiens familiers ; il sçait bien qu'il devoit y appeler les choses par leur nom , puisqu'il

Page 81. de
la dern. Edit.

dit lui-même pag. 53 & 54, *que ceux qui ne les y appellent pas , sont aussi éloignés du caractère de notre langue , que les masques qui courent les rues pendant le carnaval avec des habillemens bizarres , sont éloignés de nos modes*.

On ne peut rien ajouter à cette comparaison ; & puisque avec cela le P. B. ne laisse pas d'être affecté , je crois que l'affectation lui est naturelle.

Il est vrai aussi qu'elle s'accorde tout-à-fait bien avec le jugement qu'il fait paroître dans le choix des mots. Car le plus souvent il en choisit qui sont , comme vous allez voir ,

les plus propres & les plus justes du monde.

Il dit par exemple, *la foi d'un chien*, pour dire *la fidélité d'un chien* ; cela est-il pardonnable à un homme qui ne pardonne rien en cas de style ?

Entr. d'Arist.

page 401.

Cela n'est point dans les Edit. suiv.

Entr. d'Arist.

Page 395. de

la 1. Edit.

Page 473. de la dern.

Il dit que *Henriette de France, Reine d'Angleterre*, menoit une *vie assez obscure*, pour dire une *vie privée & retirée* ; car son intention n'est pas de blâmer, mais de louer cette sage Reine.

Il dit que *les pierreries sont des abrégés de tout ce qu'il y a de plus auguste dans le monde* ; & c'est peut-être la première fois que le nom d'*Auguste* a été donné à des pierreries, ayant jusqu'ici été réservé pour la grandeur de la majesté, de l'autorité, du mérite & de la vertu.

Entr. d'Arist.

Pag. 442. de

la 1. Edit.

Pag. 513. de

la dern.

Il veut louer un Prince, & il dit que ce Prince *entend tout finement*. Mais cela étant pris à la lettre, marque un défaut d'esprit plutôt qu'une bonne qualité ; car c'est en effet un moyen de se tromper souvent que d'entendre finement toutes choses.

Pag. 212. de

la 1. Edit.

page 305. de

la dern.

340 *Sentimens de Cleante*

Page 283. de
la dern. Edit.

puisqu'il y a des choses qui n'étant point dites finement, ne doivent point être entendues finement. Et le P. B. lui-même avoue page 214, que *c'est quelquefois un foible d'avoir trop de pénétration & de lumière ; c'est-à-dire, de penser tout finement. Mais enfin le mot finement est un mot nouveau qu'il faut employer, en quelque sens que ce soit.*

Ibidem.

Il ajoute que ce Prince qu'il croit louer beaucoup, *badine fort spirituellement & de bonne grace. Comment badine, est-ce là louer un Prince ? Et que veut dire cet Auteur, quand il écrit cela à toute la postérité ? Il veut dire que le Prince est agréable en conversation. Hé ! qu'il le dise donc précisément & comme on l'a toujours dit, sans rechercher une expression nouvelle, inouïe, obscure, & toute équivoque. Car enfin badiner s'entend encore plus des actions que des paroles ; & cela jette dans l'imagination, je ne sçais quelle idée qui fait bien voir que le P. B. se trompe dans le sens des mots.*

sur les Entretiens d'Ariste. 341

Je ne vous en donnerai plus que deux ou trois exemples; car de vous les rapporter tous, ce seroit trop fatiguer le public à qui vous montrerez mes Lettres, & je deviendrois coupable d'une faute plus grande que celles que je reprends dans ce P.

Il dit donc que le *beau langage* Entretien d'Ariste. Page 55. de la 1. Edit. *semble à une eau pure qui coule de source, & non pas à ces eaux artificielles qu'on fait venir dans les jardins des Grands* page 83. de la dern.; comme si les eaux des jardins n'étoient pas aussi naturelles que les autres. Il est vrai qu'on les y fait venir par artifice, mais elles ne sont pas pour cela artificielles, non plus que les fruits qu'on sert avec tant d'art sur les tables des Grands, ne sont pas pour cela des fruits artificiels; & il paroît bien que le P. B. n'a pas connu le sens de ce mot, ou du moins qu'il n'y a pas fait de réflexion.

Il dit que deux chers amis furent bien-aîsés de se revoir *pour jouir un peu l'un de l'autre*, au lieu de dire Pag. 2. de la 1. Edit. *pour jouir de l'entretien l'un de l'autre*,

342 *Sentimens de Cleante*

comme il a été averti de le **mettre** à la seconde édition, afin de resserrer & déterminer le sens du mot *jouir*, qui alloit un peu trop loin, sans qu'il y eût pris garde.

Il condamne ces mots *glorieux rabaissement*, quand on parle d'une ame qui est soumise à la Religion. Il dit que *rabaissement* ne vaut rien-là, mais qu'on diroit bien le *rabaissement des monnoies*; ce qui a fait rire tant de gens, que par ce moyen le P. B. a sçu qu'il falloit mettre à la seconde édition, non pas *rabaissement*, mais *rabait des monnoies*.

Enfin, Monsieur, je ne finirois point, si je vous disois sur cela tout ce qu'il y a à dire: mais je vous tiens parole; je ne parle plus des mots, & je viens aux expressions, où je vois bien qu'il faudra faire encore de grands retranchemens, pour ne pas accabler le monde.

Les expressions peuvent être défectueuses en plusieurs manieres, qu'on peut réduire à trois principales: la premiere, quand elles ne

sont pas naturelles ; la seconde , quand elles sont mal construites en elles-mêmes ; la troisième , quand elles sont mal disposées les unes avec les autres.

Le P. B. qui est d'accord de toutes choses , les explique en particulier dans son Entretien de la Langue Françoisise, où il dit que cette Langue n'aime point les hyperboles, les exagérations, les métaphores, les affectations, en un mot tout ce qui n'est pas naturel.

Mais à vous parler franchement , il le dit comme il l'entend dire ; car pour lui je ne pense pas qu'il y soit fort fin. Au moins ne le montre-t-il pas , lorsque voulant critiquer des Ecrivains célèbres , il appelle exagérations & hyperboles quelques-unes de leurs expressions, en les détachant de toutes sortes de sujets ; comme si l'on pouvoit juger d'une hyperbole sans sçavoir sur quel sujet elle est faite.

Il met seulement en marge , *Ré- Entr. d'Arist.
futation de la Lettre d'un Seigneur de Page 136. de
la Cour , ce qui m'a obligé de voir la 1. Edir.
page 190. de
la dern.*

344 *Sentimens de Cleante*

la lettre qui est de lui avec la réfutation : & il ne faudroit que les rapporter l'une & l'autre , pour montrer qu'il se trompe. Mais ces deux pieces ayant été faites dans le trouble de l'Eglise , on ne doit pas les produire présentement qu'elle est dans une heureuse paix * , & qu'elle jouit de ce don du Ciel , qu'elle a reçu principalement pas les mains du Roi. Ce seroit une espece de sacrilege d'imiter le P. B. qui semble n'avoir écrit son Livre que pour troubler cette paix si sainte ; & d'ailleurs il n'est nullement nécessaire de faire de ces efforts injustes pour montrer à tout le monde que ce P. a fait des exagérations & des hyperboles, comme un homme qui ne les connoît pas , & qui croit de bonne foi n'en point faire.

Entr. d'Arist.

Page 47. de la 1. Edit.

page 72. de la dern.

Dans nos bagatelles , dit-il , dans nos folies ingénieuses , dans tout ce qu'on appelle jolies choses ; Que de noblesse ! que d'élévation ! que de bon sens !

* La célèbre Paix de Clement IX. consacrée par une Médaille qu'on voit dans la premiere Edition de l'Histoire Métallique de Louis XIV.

sur les Entretiens d'Ariste. 345

Je sçais bien qu'il ne prend pas cela pour une exagération , parce qu'il est accoutumé de se récrier ainsi sur la moindre chose : mais c'en est une pourtant , & bien sensible aux esprits justes & raisonnables , qui diroient tout au plus qu'il y a de l'élévation , de la noblesse & du bon sens jusques dans nos bagatelles , mais qui ne se récrieroient pas comme s'ils se trouvoient tout d'un coup élevés au dessus de la nature.

Y eût-il aussi jamais une hyperbole plus forte que celle où il dit , que *les pierreries sont des abrégés de ce qu'il y a de plus auguste dans la nature* ? N'est-ce pas là pousser l'exagération au-delà de toute raison & de tout sens ?

Mais ce qu'il dit en tant d'endroits des qualités de la Devise , *Qu'elle est de toutes les productions de l'esprit la plus spirituelle ; Que c'est un genre d'ouvrage extraordinaire qui a les perfections de tous les autres ; Que c'est une science admirable , qui comprend toutes les sciences ; Qu'elle renferme ce qu'il y a de plus rare dans la nature , de plus curieux dans l'art , de plus exquis dans*

Page 442. de

la 1. Edit.

page 513. de la dern.

Page 334.

323. 377. 378.

442. de la 1. Edit.

page 412. 424.

425. 457. 513. de la dern.

les Auteurs ; Qu'elle contient des corps qui tout naturels qu'ils sont, semblent avoir des qualités au dessus de la nature. Tout cela n'est-ce pas hyperbole sur hyperbole ? puisqu'enfin la Devise, & même celle qu'on appelle héroïque, n'est véritablement qu'une petite comparaison, dans laquelle un homme illustre sera comparé à un lion, à un serpent, à un ours, & presque toujours à quelque bête ?

Il est donc vrai, qu'à dire les choses comme elles sont, la Devise n'est pas un si grand ouvrage ; ce n'est pas même un ouvrage fort sérieux ; & l'on en sera peu satisfait, si on la regarde autrement, que comme un jeu d'esprit, & comme une petite figure de Rhétorique, laquelle parmi plusieurs défauts, n'a jamais qu'un seul trait par où elle peut plaire à l'esprit, & le divertir pour un moment, mais non pas lui offrir une beauté, de laquelle on puisse dire sans hyperbole tout ce que le P. B. en a dit.

Cependant, Monsieur, il croit encore n'en point dire assez, tant il est

Sur les Entretiens d'Ariste. 347

touché, charmé, & comme il dit lui-même enchanté de la Devise. Il faut pourtant, s'il est possible, rompre cet enchantement, & faire sentir à ce P. les hyperboles & les exagérations dans lesquelles il s'emporte. En voici, ce me semble, un moyen qui réussira. C'est une Devise qui me vient dans l'esprit, pour représenter une personne dont la conduite peu régulière est contraire aux plus communes règles. J'exprime cela par une *écrevisse*, avec ce mot : **TOUT A REBOURS**. On sçait assez que l'écrevisse recule en marchant, & qu'en cela elle est contraire à tous les animaux. Mais ce qu'il y a de remarquable dans cette Devise, c'est que le nom de la personne qui en est le sujet se trouve renfermé dans le mot ; & c'est une circonstance, qui selon le P. B. donne à la Devise une *justesse admirable* : C'est ce qu'il appelle *le merveilleux*, c'est une de ces beautés qui le charment. Je voudrois donc lui demander, si après cela il dira encore que la Devise est la plus

Entr. d'Arist.
Pag. 327. de
la 1. Edit.
page 411. de
la dern.

348 *Sentimens de Cleante*

belle, la plus grande, la plus noble de toutes les sciences. En vérité, Monsieur, je pense que ce ne sera plus là son sentiment, & que sortant par-là de son erreur, il verra bien que tout ce qu'il a dit n'est qu'un excès d'hyperboles & d'exagérations. Je passe donc aux métaphores & à toutes ces expressions forcées & affectées que le P. B. appelle des phrases.

A peine a-t-il prononcé que notre langue n'aime pas ces manieres de phrases, qu'aussi-tôt il en fait lui-même, & accuse injustement les autres d'en faire.

Entr. d'Arist.

Page 143. de la 1. Edit.

page 198. de la dern.

Il condamne cette expression de l'Imitation de Jesus-Christ: *Il faut que vous conserviez votre ame dans la privation de toutes les douceurs.*

Voilà, dit-il, ce qui s'appelle des phrases, ou je ne m'y connois pas, ou cela est un peu nerveux. C'est donc qu'il ne s'y connoît pas; car il n'est point d'expression plus simple, plus claire, plus naturelle que celle-là, pour marquer l'état d'une ame qui

demeure privée de toutes les douceurs ; & on le défie de mieux dire la même chose. Mais après tout , faut-il s'étonner si un Cavalier , si un homme de Cour , n'entend pas bien le langage de dévotion ? Ce qui est étrange , c'est qu'il n'entend pas mieux l'autre langage , & qu'il fait lui-même de ces phrases qu'il condamne absolument. Car dans le même endroit où il ne veut que des expressions simples & communes, il ajoute, qu'il faut que les mots aient de la proportion entre eux, qu'ils soient faits l'un pour l'autre, & que leur alliance soit autorisée par l'usage. C'est cela qu'on peut véritablement appeller des phrases. L'alliance des mots pour dire la liaison, quelle afféterie ! Parler de deux mots comme d'un mari & d'une femme, dire sérieusement & répéter plusieurs fois, que des mots ont de la proportion entre eux, qu'ils sont faits l'un pour l'autre, que leur alliance est autorisée, ne semble-t-il pas que le P. B. fasse leur généalogie, & ensuite leur mariage ?

Mais quelle idée a-t-il quand il dit

Entr. d'Arist.
Page 56. de la
1. Edit.
page 84. de la
dern.

Page 140. de
la 1. Edit.
page 194. de
la dern.

dans un autre endroit, qu'un *mot* ne fera pas fortune, & qu'un autre *mot* a une étoile heureuse ? Qu'est-ce que cela ? dire d'un *mot* qu'il a une étoile, ce qu'on ne peut pas même dire raisonnablement d'un homme ? Car quoiqu'on prétende que le *mot étoile* ne signifie que le destin, le sort, le génie, cela n'empêche pas que ce *mot* ne porte l'esprit à penser que ce génie, ce sort, ce destin sont attachés à une étoile, selon la fausse & la ridicule pensée de quelques esprits superstitieux. Et il ne sert à rien de citer un prétendu nouvel usage ; car s'il ne s'agissoit que d'un *mot* nouveau qui n'eût point encore de sens en notre langue, il est certain que ce nouvel usage pourroit lui faire signifier indifféremment une chose ou une autre ; mais il est question d'un *mot*, qui est un des premiers de la langue, & qui a toujours eu un sens établi & déterminé par un usage perpétuel, aussi-bien dans le langage commun que dans le sacré. Il n'est donc pas juste que cet usage de tant de siècles cede à une mode de quel-

ques jours ; & quand il arrive ainsi que l'usage combat l'usage , il faut être pour celui pour qui sont la raison & la Religion ; en ne considérant plus l'autre usage que comme une corruption & un abus.

Mais revenons aux phrases du P. B. Entr. d'Arist. Page 139. de la 1. Edit.
Palliance des mots ! l'étoile des mots !
Cela est aussi divertissant que ce qu'il page 190. de la dern.
dit ailleurs, qu'il y a *des mots à double face, qui regardent de deux côtés*, pour dire à double sens ; & qu'il y a aussi *des mots qui ont des queues*, pour dire qui ont un régime. Ce sont donc d'étranges choses que des mots ; selon le P. B. ils ont des queues, ils ont des faces doubles ; ce sont des monstres : & c'est parmi ces monstres que le P. B. fait l'Hercule, & qu'il s' imagine avoir comme lui cette éloquence victorieuse qui enchaîne les peuples.

Je m'en rapporte à toutes les belles phrases que vous avez vues, & à Entr. d'Arist. Page 39. de la 1. Edit.
celles que vous allez encore voir ; par page 133. de la dern.
exemple, *il n'entre dans rien* ; pour dire, il ne consent à rien, il n'approuve rien, il ne se rend point, il

352 *Sentimens de Cleante*

résiste à tout, & cent autres expressions qui étant très-belles & très-naturelles, rendent cette métaphore d'autant plus ridicule, qu'elle est plus inutile.

Entr. d'Arist. *L'Aigle du Gratiani ne roule que sur l'opposition.* Un aigle qui roule sur une opposition ; la belle phrase ! le beau galimatias !

Page 213. de *On a tort de nous reprocher notre in-*
la 1. Edit. *constance sur le chapitre du Langage.*
page 171. de *A quoi sert là ce chapitre, si ce n'est*
la dern. *à brouiller une expression & à la rendre très-basse ? Etre inconstant sur un chapitre ! Y a-t-il là du sens ? Point du tout ; mais c'est assez pour le P. B. qu'il y ait de la nouveauté.*

Page 215. de *Ils le tournent si bien qu'il donne où*
la 1. Edit. *ils veulent, sans oïre même y donner.*
page 284. de *Ce donner est doublement métapho-*
la dern. *rique, & il est mis là pour aller, Mais de bonne foi, n'y auroit-il pas plus de raison & plus de François de dire, ils le tournent si bien qu'il va où ils veulent, sans qu'il sçache lui-même où il va ? Peut-on nier que tourner, qui marque du mouvement local, ne s'accorde beaucoup mieux avec aller qui en*
marque

marque aussi, qu'avec donner qui n'en marque point, au moins proprement ni clairement, & qui est un mot très-équivoque dans ce sens métaphorique & étranger qu'on lui attribue ?

Mais c'est ainsi qu'il plaît au P. B. d'étendre les métaphores, avec une affectation qu'il condamne lui-même en cent endroits, & pour laquelle on ne peut citer aucun usage qui ne soit un véritable abus.

Car après tout, l'usage qui est le maître absolu des mots, ne l'est pas tant de l'union des mots. Il les forme comme il veut, & les attache sans raisonner, à des sens & à des idées ; mais après cela, c'est la raison qui les unit les uns avec les autres selon qu'il est nécessaire, pour en faire des images & des expressions de ses conceptions & de ses raisonnemens. C'est pour cela qu'avec le même usage & les mêmes mots on voit tant de styles différens, c'est-à-dire, tant de manieres différentes d'unir & de disposer les mots, parce qu'en effet cela dépend de la raison, qui agit différemment dans chaque homme en particulier.

Ainsi quand il se trouve quelque ridicule phrase, quelque impertinente union de mots qui ne forme aucun sens raisonnable ; on peut dire que c'est un dérèglement d'esprit qui ne sera point rectifié par l'usage. Car on n'appelle point usage, l'affectation de quelques précieuses & précieux qui se laissent éblouir à la première nouveauté, & qui avec tout leur bel esprit regardent une phrase nouvelle à peu près comme des paysans regardent une comète qu'ils appellent la grande étoile, s'imaginant que c'est véritablement une étoile plus grande même & plus lumineuse que pas une autre. Mais les personnes un peu intelligentes savent que cette lumière qui les étonne, n'est qu'une matière embrasée qui ne durera pas ; & en effet, après quelque temps la comète se dissipe & on n'en parle plus. Voilà ce que deviennent ces phrases métaphoriques & sans raison, qui naissent de temps en temps dans la langue. D'abord une troupe de femmes avec quelques hommes, dont elles sont tout ensemble les maîtres & les mai-

sur les Entretiens d'Ariste. 355

treffes, se rendent les admirateurs de cette nouvelle façon de parler ; il n'est rien à leur gré de plus beau ni de plus brillant ; ils s'en servent dans leurs conversations, dans leurs billets, dans leurs livres ; mais cependant les esprits judicieux s'en abstiennent avec raison, parce qu'ils sçavent ce que c'est, & que le bon sens ne souffrira pas long-temps ce prétendu nouvel usage.

Ce n'est pas, Monsieur, que les phrases du P. B. ne manquent même de cet usage prétendu ; car il a donné à toutes celles que vous avez vues un mauvais tour que l'on ne voit point dans aucun autre Auteur. Je pense qu'il n'y a que lui qui dise *que le bel esprit est de la nature des pierres précieuses*, pour dire qu'il ressemble en quelque sorte aux pierres précieuses. Il est encore unique dans cette façon de parler : *Il fut contraint de parler brusquement, & de dire adieu à son ami & à la mer, dans un temps où il pensoit jouir de l'un & de l'autre.* Ce sont les dernières paroles de son Livre, qui sont, comme vous voyez, une

Entr. d'Ariste
Page 193. de
la 1. Edit.
Page 258. de
la dern.

belle comparaison d'un ami avec la mer, & la jouissance de l'un avec la jouissance de l'autre. Qu'est-ce que tout cela signifie ? A-t-on jamais dit en François *jouir de la mer* ? Et le P. B. nous citera-t-il le Doge de Venise qui épouse la mer solennellement ? D'où il s'ensuit que si l'on peut épouser la mer, on peut aussi jouir de la mer. La citation seroit sans doute fort plaisante ; mais cependant la phrase n'est point françoise.

Je pourrois ajouter cent autres métaphores de ce P. à celles que vous voyez, outre que tout son discours de la langue Françoise n'est qu'une longue métaphore, où il parle perpétuellement de cette langue comme d'une personne, sans jamais changer ce méchant tour.

Mais quand je regarde que ma lettre est déjà trop longue, je pense que vous ne serez pas fâché que je la finisse, & que je ne vous donne qu'un premier ordinaire, ce que je vous ai promis touchant les phrases qui sont mal construites en elles-mêmes, & les unes avec les autres. Je suis, &c.

HUITIEME LETTRE.

MONSIEUR,

Nous en sommes demeurés la dernière fois sur la mauvaise construction de la phrase. On sçait bien que c'est d'où viennent l'obscurité, l'équivoque ou l'embarras, qui sont des défauts d'autant moins pardonnables au P. B. qu'il en accuse injustement les autres.

Il condamne cette expression de l'Imitation de J. C. *Je ne trouve du repos en aucune créature, mais en vous seul, ô mon Dieu!* Il veut qu'on dise, Page 146. de la 2. Edit. Pag. 201. de la dern. mais j'en trouve en vous seul, en répétant le verbe. En vérité, Monsieur, cette critique fait bien voir que le P. B. qui veut donner au public des règles de notre langue, ne sçait que les termes de ces règles, & n'en conçoit point l'esprit.

Il a oui dire par malheur pour lui, que l'on peut répéter quelquefois,

& il en a conclu qu'il faut répéter tous jours, lors même que la phrase n'en feroit pas plus nette, comme dans cette circonstance. Car je demande si cette expression, *je ne trouve du repos en aucune créature, mais en vous seul, ô mon Dieu!* n'est pas aussi pure que si l'on répétoit, *mais j'en trouve.*

Entr. d'Arist.
Pag. 64. de
la 1. Edit.
Page 95. de
la dern.

Il est vrai que le P. B. a intérêt de critiquer de la sorte; car si c'étoit véritablement un défaut que de ne pas toujours répéter, on ne pourroit pas nier que ce P. ne possédât souverainement la perfection opposée à ce défaut; puisque jamais homme n'a répété si souvent, ni si inutilement que lui.

Par exemple, dans cette période, *Charles-Quint disoit que s'il vouloit parler aux Dames, il parleroit Italien; que s'il vouloit parler aux hommes, il parleroit François; que s'il vouloit parler à son cheval, il parleroit Allemand; que s'il vouloit parler à Dieu, il parleroit Espagnol.* Voilà

Page 343. de
la 1. Edit.
Page 316. de
la dernière.

de bien des *s'il vouloit parler, parleroit;* & à moins que d'être délicat, comme le P. B. on n'aimera point cette

harmonie, non plus que celle-ci. De grace, est-ce assez connoître que de connoître la personne, & que de connoître qu'elle est aimable ? Il y a là trois connoître, dont un seul suffiroit, s'il étoit bien ménagé.

Cependant le P. B. nous veut persuader qu'il ne peut souffrir un mot, s'il n'est absolument nécessaire, & que c'est pour cela qu'il condamne cet endroit de l'Imitation de J. C. *Vous vous aimez trop par un amour déréglé.* Page 146. de la 1. Edit.
Page 202. de la dern.

Dès qu'on s'aime trop, dit ce P. on s'aime avec dérèglement ; ainsi PAR UN AMOUR DÉREGLÉ, est inutile après TROP. Mais pourquoi donc le P. B. a-t-il fait lui-même la phrase que voici ? *La flamme ne descend jamais en bas.* Car dès qu'on descend, il est sans doute qu'on descend en bas ; ainsi *en bas* est inutile après *descend*. C'est la même raison de ce P. & sans mentir, dans la circonstance où vous la voyez, je ne pense pas qu'il y ait d'homme au monde assez sérieux pour n'en pas rire. Page 298. de la 1. Edit.
Page 381. de la dern.

Mais d'ailleurs par quelle regle

d'éloquence n'est-il point permis dans un discours, de dire deux choses qui n'aient qu'un même sens, & dont la dernière ne serve qu'à marquer plus fortement ce même sens, comme dans l'endroit que le P. B. a condamné ? Certes si c'est-là une faute, elle a fait d'illustres coupables, puisque les Démosthenes & les Cicerons ne s'en cachent point ; & je voudrois pour l'honneur du P. B. que son Livre n'eût point d'autres défauts. Mais voyez ceux-ci qui rendent les phrases ridiculement équivoques.

Page 60. de
l'1. l. Edit.

On a représenté, dit-il, une femme fort laide, qui vouloit être aimée par un épouvantail. Ce tour de phrase est plaisant, car il semble que cette femme vouloit être aimée par un épouvantail, & c'est au contraire qu'elle a été représentée par un épouvantail. Vous trouverez par-tout dans le P. B. de ces sortes de fautes ; & on n'a pas de peine à se l'imaginer, puisque celle-ci seule fait assez voir que ce P. ne sçait point le tour de notre langue, & qu'il manque dans ce premier principe. Or quand on manque dans un
principe

Principe, ce n'est pas pour une seule conséquence ; comme quand une source est gâtée, ce n'est pas pour une seule goutte.

Je vous en donnerois aussi vingt exemples, s'il étoit nécessaire ; mais en voici quatre ou cinq seulement, afin de ne vous pas ennuyer.

Il dit, en parlant de la mer, *il s'en* Entr. d'Ariste
faut peu que je ne la compare à ces ani- Page 17. de
maux que la fièvre ne quitte point, & la 1. Edit.
dont elle imite si bien les rugissemens. Pag. 23. de la dernière.

Est-ce la fièvre ou la mer qui imite ces rugissemens ? La phrase du P. B. ne détermine point l'esprit à l'un plutôt qu'à l'autre ; & il faut aller chercher son sens ailleurs que dans ses paroles. Ce n'est pas qu'on ne devine aisément qu'il veut dire, que la mer imite les rugissemens des lions ; mais qui lui diroit au contraire que ce sont les lions qui imitent les bruits de la mer ? Pour moi, Monsieur, je crois qu'ils ne s'imitent ni de part ni d'autre, & qu'il faut choisir un mot plus propre pour marquer ce qu'ils ont de semblable.

Il dit que les Académiciens qui se

Entr. d'Arist. *nomment ACCORDATI , ont pour*
 Page 430. de *devise un livre de musique ouvert avec*
 la 1. Edit. *des instrumens. Ne diroit-on pas que*
 Page 502. de *ce livre est ouvert à force de marteau*
 la dern. *& de crochets , au lieu qu'il veut dire*

seulement que la devise de ces Aca-
démiciens est un livre de musique ,
& des instrumens de musique ?

Page 184. de *Il dit que le Prince doit quelquefois*
 la 1. Edit.

Page 247. de *cacher à son Conseil même les réso-*
 la dern. *lutions qu'il a prises, à l'exemple de Ti-*
bere. Pour dire que le Prince, à l'exem-
ple de Tibere , doit quelquefois ca-
cher à son Conseil même les résolu-
tions qu'il a prises.

Page 360. de *Il dit que , quand Charles-Quint*
 la 1. Edit. *leva le siege de devant Metz , on raille*
 Cela est cor- *rigé dans les*
 rigé dans les *fort sur sa retraite dans le monde ; au*
 suiv. *lieu de dire qu'on raille fort dans le*

monde sur sa retraite.

Il dit que les Académiciens IN-
 Page 430. de *FOCATI de Sienne , ont une lame de*
 la 1. Edit. sup- *fer sur une enclume toute rouge, n'ayant*
 primé dans *pas sçu dire une lame de fer toute*
 les suiv. *rouge sur une enclume.*

Enfin , Monsieur , ce n'est qu'em-
barras , équivoques , renversement ,
ambiguité, brouillerie dans les phra-

ses du P. B. Mais quel chaos verriez-vous , si je vous rapportois ici toutes celles qui sont entierement obscures avec toutes les autres , qui n'ont pour ainsi dire , que des faux jours , & dans lesquelles il semble d'abord qu'un nom se rapporte à un verbe , quoiqu'il se rapporte à un autre ; de sorte que l'on confondroit tout , si l'on ne prenoit bien garde à la virgule qui fait elle seule toutes les distinctions que la bonne construction devoit faire.

Je ne vous marquerai pourtant point de ces sortes de fautes , parce qu'elles sont bien moins grossieres que les autres ; mais en vous avertissant seulement qu'il n'y en a pas moins que de pages , je passerai au dernier article , qui est des phrases mal disposées les unes à l'égard des autres.

Cette mauvaise disposition est encore un mauvais principe qui produit les périodes trop longues , les mauvaises parentheses , les liaisons obscures , & enfin tous les défauts dont le P. B. nous fournira des exemples.

364 *Sentimens de Cleante*

Entr. d'Arist. » J'ai, dit-il, exprimé autrefois
 Page 370. de » qu'il faut que le Prince suive les
 la 1. Edit. » règles de la religion & de la pru-
 page 453. de » dence pour bien gouverner, par
 la dern. » une bouffole tournée vers l'étoile
 La 3. Devi- » polaire.
 se est seule-
 ment dans la
 1. Edit.

Non rego ni regar.

» Que les principes de sa conduite
 » doivent être cachés, quoique ses
 » actions soient publiques, par une
 » montre d'horloge,

Motibus arcanis.

» Qu'avant que d'entreprendre
 » une guerre, il doit bien considé-
 » rer ce qu'il fait, par une licorne,

Non impetu cæco.

Voilà, Monsieur, un vrai origi-
 nal de périodes mal tournées; car
 comme vous voyez, un seul verbe
 qui est le premier mot, regle, ou plu-
 tôt confond toute cette longue suite
 de paroles. De sorte que par exemple
 ces mots, *par une licorne*, sont éloi-
 gnés de quinze lignes du verbe qui
 les regit; & comme on ne peut plus
 les y rapporter, on est forcé de les joir-
 dre avec une autre qui fait une équi-
 voque ridicule. Car quand on ex-

tend qu'un Prince avant que d'entreprendre une guerre, doit bien considérer ce qu'il fait, par une licorne ; on diroit qu'il doit regarder à travers d'une licorne, comme à travers d'un crystal.

Il falloit donc au commencement de chaque membre de la période répéter le même verbe, ou un autre de même sens ; car c'est dans ces rencontres où la répétition est absolument nécessaire, & non pas dans celle de tantôt, où elle eût été absolument inutile.

Il falloit encore donner un autre tour à chaque membre de la période, afin d'ôter toute l'équivoque, & cela étoit plus facile à faire qu'il n'est à dire ; puisqu'il n'y avoit qu'à mettre simplement & sans autre artifice, pour faire voir, pour exprimer ; pour représenter qu'un Prince, &c. J'ai pris, j'ai peint, j'ai proposé un, &c.

Mais je vous l'ai déjà dit, le P. B. n'a point le génie de notre langue, il n'en sçait point le tour, & apparemment il fera encore long-temps de ces périodes embrouillées, qui ne

366 *Sentimens de Cleante*

sont excusables qu'en ce qu'il ne les fait qu'à force de temps & de travail.

Car tout de bon, s'il les écrivoit facilement & sans peine, on auroit raison de ne lui point pardonner une si grande facilité de mal écrire : mais il avoue lui-même page 129, que *cela coûte infiniment*, & qu'il y emploie une grande étude, & un grand travail.

Entr. d'Arist.
Page 129. de
la 1. Edit.
Page 179. de
la dern.

Vous en voyez le fruit, Monsieur, dans cette multitude de phrases embrouillées, que je viens de rapporter, & auxquelles j'en ajouterois dix fois autant, si cela se pouvoit faire en peu de mots : mais puisqu'il en coûteroit pour le moins vingt pages, il vaut mieux ne vous en donner plus que cet exemple.

Entr. d'Arist.
Pag. 365.
de la 1. Edit.
Cela n'est
point dans
les suiv.

» Deux miroirs opposés,
» *Lun n'ell' altro, piu ch' in se stesso*,
» sont l'image de deux intimes amis:
» un Brûlot portant le feu dans un
» grand vaisseau,
» *Urar dum uram*,
» l'est d'un homme qui ne veut aimer
» qu'à condition qu'il sera aimé : un
» héliotrope tourné vers un Soleil
» qui se couche,

Benche altro-ve si volga,

» d'un Seigneur qui aime constam-
» ment une personne, quoi qu'elle
» l'ait quitté pour aimer ailleurs ».

Quelle construction est-ce là ? Un Brûlot portant le feu dans un grand vaisseau, l'est d'un homme. Un Hélio-trope tourné vers un Soleil qui se couche, d'un Seigneur. Voilà d'étranges énigmes ! Et je vois bien qu'il y a là un nouveau Sphinx qui ne trouvera point d'Œdipe. Ne nous y arrêtons donc pas plus long-temps, & passons aux grandes périodes & aux longues parenthèses.

Je ne fais qu'un article de ces deux choses ; car comme je vous disois la première fois, quand la parenthèse est trop longue, la période l'est aussi ; & par cette raison nous verrons ces deux sortes de défauts en même temps.

Le P. B. les reproche tous deux à ces Auteurs célèbres qu'il appelle *Solitaires* ; mais il ne rapporte nulle preuve de l'un ni de l'autre. Il dit seulement que la *belle vie de l'Archevêque de Brague commence par une*

368 *Sentimens de Cleante*

Entr. d'Arist. période démesurée ; Qu'il faut avoir
 Pag. 176. de de bons poumons pour la lire d'une ha-
 la 1. Edit. leine , & une grande attention pour la
 Page 188. de comprendre la premiere fois qu'on la
 la dern. lit.

Si cela est , Monsieur , on le verra ,
 car voici la période même , que le P.
 B. a citée , & qu'il n'a pas cru à pro-
 pos de rapporter.

La vie de » La parole de JESUS-CHRIST ,
 Dom Barthe- » par laquelle il a promis qu'il demeu-
 lemy des » reroit toujours dans l'Eglise , & que
 Martyrs, p. 1. » toutes les puissances de l'Enfer ne la
 » pourront jamais vaincre , ne se véri-
 » fie pas seulement par l'assistance se-
 » crete qu'il lui donne à tout mo-
 » ment , mais aussi parce qu'il suscite
 » en elle de temps en temps des Pré-
 » lats Eminens en suffisance & en pié-
 » té , pour les opposer aux erreurs qui
 » en attaquent la foi , & aux relâche-
 » mens qui en corrompent la doctri-
 » ne.

Voilà , Monsieur , la période dont
 il s'agit ; mais où est cette longueur
 démesurée que le P. B. y trouve ?
 Où est cette obscurité si difficile à
 pénétrer ? Il n'y a rien en tout cela
 qui ne s'entende aisément , rien qui

ne se lise sans peine ; & je crois que le P. B. est le seul qui s'en plaigne. Peut-être a-t-il quelque difficulté de respirer & d'entendre. Il est à plaindre si cela est ; car le moindre de ces deux maux est encore bien grand.

Mais sérieusement, si ce P. vouloit accuser ces Messieurs de faire de trop longues périodes, il devoit nous renvoyer à une autre qu'à celle-ci. Car elle est juste dans le sens & dans les mots ; elle est étendue autant qu'il faut pour être grave & nombreuse ; elle est digne enfin de commencer un ouvrage aussi beau qu'est la vie de Dom Barthelemy des Martyrs. Je ne pense pas aussi qu'elle déplaîse jamais à d'autres esprits qu'à ceux qui jugent de routes choses par leur foiblesse, & qui se faisant un mérite de leur impuissance, méprisent fièrement tout ce qui est au dessus de leur force. Ils ne sçavent pas faire de grandes périodes pour soutenir la majesté d'un sujet qui est grand & saint ; donc les grandes périodes ne valent rien. Et s'établissant ainsi eux-mêmes pour de justes

regles , ils prétendent qu'on ne doit aller que jusqu'où leur foiblesse les contraint de s'arrêter.

Je vous dis cela , Monsieur , pour conclure avec vous (car c'est votre sentiment) que l'on ne doit jamais critiquer des Auteurs par un caprice particulier ; mais seulement sur de bonnes raisons , & qui paroissent telles à tout le monde. Cependant le P. B. qui reproche publiquement à des personnes de faire des périodes démesurées , & des parentheses excessives , ne cite pour les périodes qu'un seul endroit , où l'on trouve sa condamnation ; & il ne cite point du tout pour les parentheses. On ne peut pas dissimuler que cette conduite est odieuse , & qu'elle expose aux yeux du public une méchante envie , qui n'a ni prétexte , ni couleur , ni ombre , ni quoi que ce soit qui la couvre ou la déguise.

Je m'imagine que le P. B. voudroit bien que je tinssé la même conduite à son égard , & que je lui donnasse un aussi juste sujet de déclamer contre moi ; mais qu'il ne s'y atten-

de pas. Je ne dis rien sans preuve ;
& voici encore un grand nombre de
parentheses , sans compter celles que
je vous ai marquées la première fois,
dont quelques-unes sont composées
de deux grands vers avec trois lignes
de prose.

Je ne vous parlerai que de celles
qu'il a cru lui-même être mauvaises ,
& auxquelles il a tâché inutilement
de remédier avec le mot *dis-je*. Il n'y
a qu'à compter.

» Sans cet homme audacieux, qui Entr. d'Arist.
» s'abandonna le premier à la merci Page 9. de
» des flots (& qui ne craignit ni les la 1. Edit.
» tempêtes ni les écueils, ni les monf- Page. 9. de
» tres de la mer) sans cet homme , la dern.
» dis-je. Et une.

» Il a exprimé (que la même per-
» sonne vit innocemment dans le Pag. 355. de
» monde, & que les sentimens qu'on la 1. Edit.
» a pour elle ne donnent aucune at- pag. 443. de
» teinte à sa vertu) il a exprimé dis- la dern.
» je. Et deux.

» C'est de ce Cardinal grand Maî- Page 438. de
» tre, & du Vicomte de Montreuil la 1. Edit.
» son frere (qui se trouva au siege de Page 500. de
» Rhodes , & qui fit de ce côté tout la dern.
» ce qu'un vaillant homme peut fai-

372 Sentimens de Cleante

» re). C'est de l'un & de l'autre , dis-
 » je. Et trois.

Pag. 352. de » Celui qui l'a faite n'a pas confi-
 la 1. Edit. » déré le dragon par l'endroit affreux
 Page 442. de » (par lequel il n'a nulle convenance
 la dern. » avec un Pape) celui, dis-je. Et quatre.

Page 330. de » ARESI , pour exprimer que saint
 la 1. Edit. » Pierre de pêcheur étoit devenu
 Pag. 419. de » martyr de Jesus-Christ (& la pierre
 la dern. » solide sur laquelle a été bâtie l'E-
 » glise) ; ARESI , dis-je. Et cinq.

Page 292. de » La briéveté du mot doit être pro-
 la 1. Edit. » portionnée, & deux ou trois paro-
 Pag. 373. de » les (comme *moriendo coruscat*, sous
 la dern. » un bout de flambeau, *cælestes sequi-*
 » *tur motus*, sous un tournesol ; *per vul-*
 » *nera crescit*, sous une tête de faule),
 » deux ou trois paroles, dis je. Et six.

Page 371. de » Savedra propose dans ses symbo-
 la 1. Edit. » les politiques (qui sont la plupart
 Page 453. de » fort irréguliers , & dont quelques-
 la dern. » uns apparemment ne sont des de-
 » vises justes que par hazard), il pro-
 » pose dis-je une bride à cheval. Et
 » sept.

Enfin, Monsieur, je vous en comp-
 terois jusqu'à demain ; car il n'est
 rien de plus ordinaire , que de voir
 tomber le bel esprit du P. B. dans

des parentheses, faute de sçavoir prendre le tour de la phrase.

Quant aux périodes, on voit bien par la même raison, qu'une parenthèse de deux ou trois lignes se trouvant dans quelque partie d'une période, elle charge cette partie d'un amas de matiere inutile, & qu'ainsi toute la période paroît sans proportion, & sans mesure : comme un visage qui devient monstrueux par l'enflure d'un œil ou d'une joue.

Le P. B. a voulu remédier à cela en répétant à chaque parenthèse quelques mots dont on ne se ressouvenoit plus ; & il est vrai que cette répétition ôte l'obscurité du sens, mais non pas le mauvais tour, & encore moins la longueur, qui au contraire en est augmentée.

Je n'ajoute plus rien, Monsieur, à tout ce que vous avez vu, & je crois qu'après cela il est bien permis de conclure que le P. B. si poli, si exact, si tendre, si délicat sur le style, n'a pas laissé de faire de toutes les sortes de fautes que l'on peut imaginer. Je vous dirai seulement qu'il y en a en-

core d'une certaine espece , qui ne sont pas moindres que les autres , & qui néanmoins ne peuvent pas être rapportées, parce qu'elle consistent en cela seulement que les discours sont mal placés, & ne conviennent ni au temps, ni au lieu, ni au sujet. De sorte que si l'on tiroit ces discours hors de la place qu'ils ont dans le Livre, ils pourroient ne paroître pas mauvais ; car ce sont les meilleurs endroits de cet Auteur. Ce sont ses amplifications si travaillées, ses périodes si polies, ses comparaisons si étudiées & si fréquentes. Toutes ces choses n'auroient peut-être pas mauvaise grace dans quelque déclamation, d'où il semble qu'on les ait tirées ; mais elles sont très-déplaisantes, & très-ennuyeuses dans un entretien familier, où l'on voit bien qu'on les a fait venir de fort loin, & où elles paroissent tout étrangères.

Alors ce sont véritablement des fautes, & quoi qu'elles trouvent quelquefois des admirateurs, elles sont toujours condamnées par les personnes judicieuses. Car comme

dit M. Pascal, *on croyoit trouver un homme, & l'on est tout étonné de trouver un Auteur*, PLUS POETICE QUAM HUMANE LOCUTUS EST. On ne voit en effet dans tout le Livre du P. B. qu'un style affecté, flatté, peint, de nul usage, en un mot, un pur artifice; & l'on diroit que ce P. à force d'étudier sa langue naturelle, se l'est rendue étrangere. Car enfin les moins intelligens reconnoissent qu'il a composé en François, de même qu'un Ecolier composeroit en Latin, rien que par phrases recherchées & empruntées; comme si le François, qui est sa langue maternelle, & une langue vivante, étoit déjà mort pour lui.

*Pensées de
M. Pascal.*

Il se flatte néanmoins tout de nouveau dans son Apologie, parce qu'il a lu en quelque endroit de mes premieres Lettres, que *c'est un sentiment assez commun, que son Livre est bien écrit*. Mais il montre bien par-là qu'il se connoît peu en style, puisqu'il n'a pas vu qu'on lui faisoit une pure grace, de laquelle il devoit profiter secretement, au lieu de me

376 *Sentimens de Cleante*

forcer par une apologie publique à découvrir tant de fautes qu'on lui avoit pardonnées, & dont j'avois dit expressement dans ma troisieme Lettre, *que je ne voulois pas faire un long récit*. Il a cru que cette expression n'étoit qu'une figure ; mais il verra que c'est une vérité. Je souhaite qu'il en profite, & qu'elle vous divertisse. Je suis, &c.



NEUVIEME LETTRE.

Monsieur,

Il y a si long-temps que je vous parle du P. B. que je ne suis pas fâché de n'avoir plus qu'à vous entretenir de la maniere dont il juge des Auteurs, & de l'usage qu'il fait de leurs ouvrages. Quant au premier point, c'est une grande affaire de vouloir être juge dans le pays des belles-Lettres; dans cette région des Esprits, où nulle autorité n'est reconnue, & où pour un seul jugement que l'on fera, on s'expose à être jugé mille fois. Car il n'y a point de liberté égale à celle qui regne dans la République des Lettres, & l'on sçait bien que là on ne connoît ni dignité, ni emploi, ni charge, ni aucune autre qualité que celle de bien ou de mal écrire; & qu'enfin les Princes mêmes, & les Césars qui ont écrit, y

Li

sont considérés seulement comme des Auteurs.

Cependant, Monsieur, nous avons un Auteur qui veut y être considéré comme un Prince; le P. B. y juge souverainement, & il ne faut pas demander ce qu'il s'imagine pour agir de la sorte; car en peut-on douter? Il s'imagine être le plus éloquent homme de son siècle; & sa bonne foi est si grande en cela, qu'il n'a ni soupçon ni scrupule.

Vous sçavez pourtant ce qu'on doit croire de son éloquence; & après ce que vous avez vu, je ne dirai plus qu'une seule chose, mais qui est tellement nécessaire quand on veut juger publiquement des ouvrages d'esprit, que sans elle toutes les autres qualités de l'éloquence ne formeroient pas un jugement raisonnable. C'est en un mot de juger modestement. Car qui ne sçait, que pour faire recevoir son opinion, il faut la proposer avec modestie, afin de gagner ainsi l'esprit par le cœur, dont les mouvemens sont toujours de grandes raisons? Et si cela est neces-

faire en toutes choses, il l'est encore plus quand il s'agit de juger de l'éloquence, parce que dans cette matière toujours assez douteuse, & où il n'y a pas de démonstration qui puisse forcer l'esprit malgré lui, il faut l'obliger adroitement à se rendre de lui même.

La beauté de l'éloquence n'est pas une chose que l'on connoisse aussi infailliblement qu'une vérité de métaphysique ou de géométrie. Il y a du plus & du moins, dont il est assez difficile de juger; & c'est pour cela que le P. Rapin confrere du P. B. n'a rien voulu déterminer dans les deux Livres qu'il a faits sur l'éloquence.

Dans l'un il emploie un chapitre tout entier à dire que les Scayans n'ont osé décider dans la comparaison de l'éloquence de Démosthène & de Cicéron; & dans l'autre il a tant de peine à se résoudre, qu'il est quelquefois réduit à dire que l'éloquence dépend autant de ceux qui écoutent que de celui qui parle, jusques-là qu'il ne pense pas que dans un Etat Monarchique il puisse y avoir une véritable éloquence. I i 2

Comparai-
son sur l'élo-
quence de
Démosthène
& de Cice-
ron. ch. 2. p.
8. Réflexions
sur l'usage de
l'éloquence
du temps, p. 5.

Cette pensée est sans doute un peu particuliere ; mais elle a au moins cela de commun & de véritable , qu'elle fait voir que l'éloquence ne paroît pas toujours la même à tout le monde ; & cette premiere considération devoit obliger le P. B. à ne pas juger si fierement.

Mais, Monsieur , il n'a point eu d'égard à cela ; & comme il étoit tout plein de la bonne opinion de soi-même , il a fallu qu'il en ait rempli tout son Livre. De sorte que depuis la premiere page jusqu'à la dernière ce Livre ne respire qu'un esprit de fierté & de présomption. Le P. B. n'y fait nulle difficulté de dire qu'il est bel esprit ; Qu'il a pénétré tous les secrets de la nature ; qu'il est le premier qui a traité du *Je ne sçais quoi* , que les Sçavans n'avoient encore osé éclaircir. Enfin, Monsieur , il admire par-tout son ouvrage , & se regarde avec une complaisance extrême dans cette image de son esprit & de son cœur.

C'est pour s'y voir plus à l'aise qu'il a fait cette Table incompara-

Entr. d'Arist.
Pag. 204, 335.
256. de la 1.
Edit.
P. 325, 424,
334. de la
dern.

ble dont je vous parlois la première fois , dans laquelle il a écrit *les noms des Princes & gens de qualité, sur lesquels il y a des Devises dans le Livre*, n'ayant eu garde d'y mettre les noms des autres personnes qu'il trouve n'avoir pas assez de qualité & de fortune , quoique d'ailleurs elles aient , comme il dit , beaucoup de science , de sagesse , de vertu , d'esprit , & la plupart même , une grande liaison avec lui. Mais il ne considère rien de tout cela , & il ne veut voir sa précieuse table chargée que de Sceptres , de Couronnes , de Pourpre , d'Hermine , de tout ce qui peut lui charmer l'esprit en lui éblouissant les yeux , & entretenir ainsi les fausses idées d'une vanité qui a paru si grande & si risible , qu'il a été obligé à la seconde édition d'ôter cette Table de la vue du public.

Que vous dirai-je enfin ? l'amour propre n'a point d'artifices ni de stratagèmes que le P. B. n'ait employés dans son Livre , pour s'y louer ; & il semble quelquefois que pour mieux réussir , il joue avec ses deux person-

382 *Sentimens de Cleante*

Entr. d'Arist. nages une comédie à machines. D'a-
Page 376. de bord le Théâtre s'ouvre, & le P. pa-
la 1. Edit. roît sur un tribunal. C'est-là qu'il
Page 455. de prononce que tout ce qu'il fait est
la dern. excellent, & qu'il faudroit être de
 bien mauvais goût pour ne pas trou-
 ver ses devises bonnes ; avouant fran-
 chement qu'il en est charmé. C'est-là
 qu'il déclare à tous ceux qu'il ap-
Page 130. de partiendra, que pour bien parler
la 1. Edit. François il faut faire ce qu'il a fait ;
Page 180. de & après s'être ainsi applaudi, & pro-
la dernière. clamé lui-même, il juge souveraine-
 ment des autres, ou en les condam-
 nant, ou en les renvoyant absous,
 comme il le trouve à propos.

Entr. d'Arist. » Je pardonne, dit-il, aux Italiens
Page 129. de » & aux Espagnols de ne pas étudier
la 1. Edit. » notre langue : mais je ne pardonne
Page 180. de » pas aux François.
la dern.

» Je pardonnerois à de petits Ecri-
 » vains, mais je ne puis pardonner à
 » des grands Auteurs.

» Je sçais bon gré à l'Académie
Page 142. de » Françoise de n'avoir point pris de
la 1. Edit. » nom bizarre, mais il me fâche
Page 503. de » qu'elle n'ait pour devise qu'une cou-
la dern. » ronne de laurier.

sur les Entretiens d'Ariste. 383

» Je ne puis souffrir que les derniers Page 426. de
» Ordres de France manquent de de- la 1. Edit.
» vise. Je pardonne aux Chevaliers de Page 497. de
» la Couronne Royale , & même à la dern.
» ceux du double Croissant , mais je
» ne puis pardonner aux Chevaliers
» de saint Michel, & du Saint-Esprit.

» Je ne prétends pas interdire la Page. 200. de
» lecture à un bel esprit. Je veux la 1. Edit.
» qu'il imite les grands modeles de page 267. de
» l'antiquité, en les surpassant, mais la dern.
» je ne puis souffrir qu'il fasse comme
» ces petits peintres qui se bornent à
» copier.

» Je trouve bon qu'une Académie Page 314. de
» de Naples ait pris une devise avec la 1. Edit.
» un mot grec : mais je ne puis souffrir page 401. de
» que Catherine de Médicis ait un la dern.
» mot grec dans sa devise.

Vous voyez , Monsieur, l'étendue
& le pouvoir de la juridiction du P.
B. Il juge absolument les Acadé-
mies , les Ordres de Chevalerie , les
Rois, les Reines, les nations entie-
res , en un mot les Dieux & les hom-
mes. Car enfin p. 23, *je ne pardonne*
pas, dit-il, *aux hommes* ; & p. 269, *je*
ne pardonne pas même aux Dieux.

En vérité, Monsieur, voilà un ad-

384 *Sentimens de Cleante*

mirable langage, & qui marque bien naïvement la disposition du cœur de celui qui parle; car qui ne voit que c'est le cœur même, aussi-bien que dans ces autres expressions que vous n'avez pas oubliées?

Entr. d'Arist. » *L'Histoire de l'Académie* est un
Pag. 182. de » des Livres François que j'estime le
la 1. Edit.
page 183. de » plus.
la dern.

» *Le Discours sur les œuvres de Sa-*
» *rafin* est une très-belle chose; je l'ai
» lu plusieurs fois, & l'ai toujours lu
» avec plaisir.

» Il y a dans tout ce que fait le Se-
» cretaire de l'Académie, un air
» d'honnête homme qui me plaît in-
» finiment.

Page 189. de » *La vie de Socrate* me tomba l'au-
la dern. Edit. » tre jour entre les mains, & j'en suis
Cela n'est » bien content.
pas dans la »
premiere.

Enfin, Monsieur, le P. B. n'a point d'autre raison que son goût particulier, dont il veut bien entretenir familièrement le public.

Ne faut-il pas avouer qu'il y a en cela un certain caractère qui distingue ce P. de tous les autres hommes, & même de son Apologiste, qui est bien

bien moins fier que lui dans cette rencontre. Car il dit seulement *qu'il est des manieres du monde & de la Cour ; de dire quand on parle d'un livre : Je ne suis pas connoisseur , mais ce livre me plaît infiniment. Il ne m'appartient pas de décider , mais je lis toujours ce livre avec plaisir.* Il est vrai que cela n'est plus mal , & il n'y a rien de mieux dans son Livre ; mais par malheur pour lui , dès qu'il commence à être d'accord avec la raison , il ne l'est pas avec le P. B. car ce P. ne dit pas comme son défenseur , *qu'il n'est point connoisseur , & qu'il ne lui appartient pas de décider ;* il n'a garde de faire de telles excuses , ni même de dire que les ouvrages qui lui plaisent ont eu l'approbation publique , & qu'il a souvent oui les louanges qu'on leur donnoit dans les sçavantes assemblées. Parler de la sorte , ce ne seroit qu'être témoin , & il veut être juge , & encore juge absolu , qui ne consulte que lui-même , & qui prononce fierement , *voici selon moi , le premier principe.*

Certes un Auteur qui parle ainsi

selon lui, ne pouvoit pas manquer de traiter les autres comme il a fait ; & l'on ne doit pas s'étonner s'il ne cite *Henry Estienne* qu'en l'appellant *le bon homme*. C'étoit pourtant un Imprimeur célèbre, sçavant, & d'autant plus considérable dans la République des Lettres, qu'il avoit joint à la science, cet art qui est comme la source de la science même; de sorte que ce bon homme-là valoit bien ce bon P. ci.

Jedis cela sans comparaison, car il n'y a point d'homme au monde que l'on puisse comparer au P. B. à cet Auteur qui pense tenir dans ses mains le destin de tous les autres, & qui après en avoir approuvé avec fierté dix ou douze, supprime absolument tout le reste, & le condamne à un éternel silence.

Mais ce qui rend la piece encore plus comique, c'est de voir à la tête de tous ces Livres méprisés, *les Sentimens de l'Académie sur le Cid*. Ce Livre qui est le seul à qui cette illustre & sçavante Compagnie a donné son nom; ce Livre qui a l'esprit de

tant d'excellens esprits ; cet ouvrage des maîtres de notre langue n'est pas assez bien écrit pour être dans le rang des Livres qui plaisent au P. B. Je ne parle point de tant d'autres ouvrages composés par des particuliers ; mais pour celui-là qui porte le nom de l'Académie, on ne sçauroit trop se divertir à voir que le P. B. ne l'a mis dans son catalogue qu'à la seconde édition. Il a beau dire présentement qu'*à son avis ce livre est achevé en son genre, & que le nom qu'il porte & les mains par lesquelles il a passé, le doivent faire estimer de tout le monde.*

Entr. d'Ariste:
Pag. 182. de
la 1. Edit.
page 183. de
la dern.

On se moque de cela, on n'y revient plus ; la faute est faite, & tout ce qu'il peut dire ne fera que la marquer davantage.

J'admire pour moi cette rare conduite, & je ne pense pas que personne jamais en ait eu une semblable. J'en vois seulement quelque chose dans cet Appion que l'Empereur Tibere appelloit le *Tambour de toute la terre*, à cause du grand bruit que ce Grammairien faisoit en s'applaudissant en tout & par-tout. Il osoit se

Appion quidam grammaticus, hie quem Tiberius Cesar cimbalu a

mundi vo-
cabar, im-
mortalitate
eos donari
scripsit ad
quos aliqua
componerat.
*Plin. Præf.
Hist. nat.*

vanter (dit Pline) que les noms qu'il écrivoit dans ses ouvrages seroient immortels ; & cependant cet Auteur qui promettoit l'immortalité , a été tellement effacé par le temps, que son nom n'est plus écrit que dans les ouvrages de ceux qui se moquent de sa vanité.

*Pag. 134. de
la 1. Edit.
Page 187. de
la dern.*

Certes si c'est-là le sort des esprits vains , il ne manquera pas au P. B. car il est d'autant plus vain qu'après avoir loué fierement d'illustres Auteurs , il s'en dédit encore plus fierement. De sorte que dans sa première édition : *La Guide des Pécheurs de Grenade* , traduite par Girard ; *Les actions publiques d'un Prédicateur célèbre* ; *Les Paraphrases sur les Epîtres de saint Paul* , sont de bons Livres ; & dans la seconde édition , ce ne sont plus que d'assez bons Livres.

Mais il a bien fait pis. Car un grand Ministre d'Etat qui , à la première édition , étoit fidele & désintéressé , n'est plus que célèbre à la seconde. Vous me direz que cela ne se peut pas concevoir. Je n'y sçauois

sur les Entretiens d'Ariste. 389
que faire ; il me suffit que cela se
puisse lire. Lisez.

*N'avez-vous pas fait vous-même
des Devises pour ce Ministre si FI-
DELE ET SI DÉSINTÉRESSÉ, in-
terrompt Eugene ? J'en ai fait quel-
ques-unes pour lui sur d'autres sujets,
répondit Ariste ; & puisque je suis en
humeur de vous dire tout ce que je sçais,
je vous les dirai sans façon, pag. 348
de la premiere édition. Voici main-
tenant la seconde.*

*N'avez-vous pas fait vous-même
des Devises pour ce Ministre CÉLE-
BRE, dit Eugene ? J'en ai fait pour lui
sur d'autres sujets, répondit Ariste ; &
puisque je suis en humeur de vous dire
tout ce que je sçais, je vous les dirai
sans façon, page 459 de la seconde* Page 418 de
la dern. Edit.
édition.

Voilà une étrange révolution en
peu de temps ! Ne sçauriez-vous
point comment le Ministre d'Etat
est tombé dans la disgrâce de l'Au-
teur ? Pour moi qui n'en sçais rien Page 110. de
la 1. Edit.
du tout, je conclus seulement, page 207. de
la dern.
comme dit le P. B. dans un autre endroit,
que les dernieres éditions ne sont pas

toujours correctes, quoiqu'elles soient revues & corrigées.

Page 105. de
la 1. Edit.
Pag. 150. de
la dern.

Vous dirai-je après cela que d'une édition à l'autre, ce P. a ôté publiquement son amitié à un *honnête homme* ; & qu'ayant écrit dans la première, *vous sçavez ce qu'un honnête homme de nos amis a dit.* Il a effacé dans la seconde *de nos amis*, & a seulement laissé *honnête homme* ; afin d'apprendre à tout le monde que quand il lui plaît il ôte ainsi son amitié aux honnêtes gens à qui il l'a donnée.

Délicatesse,
pag. 22.

Mais cela touche peu après qu'on a vu comme il traite les Ministres d'Etat ; & c'étoit-là le vrai moyen d'empêcher qu'on ne fût plus étonné de sa fierté à l'égard des Auteurs, & principalement à l'égard de ceux qu'il appelle *Solitaires*. Je crois qu'il a conçu contre ceux-là cette étrange *haine d'érudition*, dont il parle dans son Apologie, & dont je n'avois jamais oui parler. Car pourquoi s'aviser présentement de critiquer la traduction de l'Imitation de J. C. que l'un d'eux a faite, & qui est impri-

mée il y a dix ans ? Il prend bien de En 1662.
la peine d'aller chercher si loin des
sujets de se faire moquer de lui ;
car vous avez déjà vu dans les Lettres
précédentes de quelle manière il fait
cette critique ; & en voici encore
quatre ou cinq exemples.

Il reprend dans l'Épître dédica- Pag. 138. de
toire cet endroit : *Tant s'en faut que* la 1. Edit.
ce glorieux rabaissement soit indigne page 191. de
du courage des personnes de votre nais- la dern.
sance. Voyez la sui-
te.

Je vous avoue, dit-il, que ce glo-
rieux rabaissement ne me plaît guere,
pour dire humilité généreuse. Mais où
a-t-il vu dans l'endroit qu'il exa-
mine, que rabaissement glorieux
signifie humilité généreuse, puisqu'il
signifie uniquement & visiblement
l'effet d'une humilité généreuse, ou
plutôt d'une humilité chrétienne ;
de sorte que ce P. qui fait le railleur
& le fin ne laisse pas de prendre,
comme vous voyez, l'effet pour la
cause.

*Ils travaillent plus à s'acquérir de
l'état qu'à se fonder en humilité.*

Se fonder en humilité, dit le P. B.

me semble bon ; & à la seconde édition , ne me semble pas trop bon. Que répondroit-on donc à un homme qui ne sçait , ni ce qu'il dit , ni ce qu'il veut dire ?

On n'a jamais dit , poursuit-il , ACQUERIR DE L'ÉCLAT en quelque sens que ce soit. Mais par quelle raison le verbe acquérir , qui a une signification si générale , ne peut-il pas être joint à éclat ? & puisque l'éclat se peut perdre , pourquoi ne peut-il pas s'acquérir ?

Qu'il est triste au contraire & pénible de voir des personnes sans ordre , & sans regle.

Le P. B. repete , *il est triste de voir , il est pénible de voir , cela m'est insupportable. Et pourquoi ? puisqu'il supporte bien , il est étrange de voir , il est fâcheux de voir , il est difficile de voir ,* qui sont des expressions si communes. Outre qu'il y a dans son Apologie , *il est injuste & ingrat quand on a lu un livre excellent en son genre de remonter jusqu'à la profession de celui qui l'a composé. C'est donc à lui de répondre à son objec-*

tion : & peut-être qu'en répondant pour lui-même , il répondra pour les autres.

Il y en a peu qui sortent entierement de leurs inclinations & de leurs humeurs.

Selon le P. B. ce n'est pas bien parler François. *On dit (continue-t-il) rentrer en soi-même , rentrer en son bon sens , sortir de son péché , sortir de son caractère : mais on ne dit point , sortir de ses inclinations.* Qu'il nous dise donc la raison de cette fine différence : mais c'est inutilement qu'on la lui demande. Il ne raisonne pas , il décide , l'un n'est pas l'autre , & il ne faut pas s'y tromper.

Si vous aviez soin de rendre votre ame vuide de l'affection de toutes les créatures.

Le P. B. décide encore ici qu'on ne dit point , *rendre vuide* , comme si l'on ne disoit pas tous les jours , *vous me rendrez la maison vuide dans un tel temps.* Mais aussi rendre vuide ne signifie pas simplement *vuider* ; & il y a bien de la différence de l'un à l'autre. Car *vuider* marque seulement

une action commencée & imparfaite ; au lieu que *rendre vuide*, marque une action entière & achevée ; de sorte que ce dernier est incomparablement plus propre que l'autre , pour représenter l'état dans lequel une chose doit demeurer , comme l'état d'une ame qui demeure vuide de l'affection des créatures ; car c'est ce que le Traducteur de l'Imitation de J. C. exprime si bien , & que le P. B. reprend si mal.

Mais enfin , Monsieur , plus ce P. agit mal , plus on aura de plaisir à considérer la différence qu'il y a entre la bonne foi & la passion , entre les fautes prétendues qu'il reproche aux autres , & les fautes si véritables & si sensibles qu'il fait lui-même.

Ce sera un divertissement digne des personnes les plus sages & les plus honnêtes , de voir la juste honte d'un Critique injuste , qui a prétendu que la fierté suppléeroit à la raison , & qui a osé entreprendre de décider publiquement de tout , avec un esprit d'écolier & un ton de maître.

Venons maintenant à l'usage qu'il fait des Auteurs. On peut sans doute & avec justice se servir des ouvrages de ceux qui ont écrit avant nous, puisque c'est pour nous qu'ils ont écrit, & que la postérité est pour ainsi dire, l'héritière légitime de l'antiquité. Les biens de nos ancêtres nous appartiennent incontestablement ; mais il y a au moins une loi de bienséance à observer dans la jouissance de ces biens. Ce qu'il faut faire pour cela est agréablement écrit dans un endroit de Cicéron, où il dit : Il y a plusieurs choses de Nævius dans vos ouvrages ; si vous l'avouez, c'est un bien que vous avez acquis ; si vous ne l'avouez pas, c'est un larcin que vous avez fait, « *d Nævio vel*

» *sumpsisti multa, si fateris ; vel si ne-*
» *gas, surripuisti.*

» Le P. B. étant de l'avis de Cice-
» ron, assure qu'un bel esprit ne s'ap-
» propre point les pensées des autres,
» qu'il ne dérobe point les ouvrages
» qu'il donne au public. Cependant,
» continue-t-il, c'est ce que font la
» plupart de nos beaux esprits ; le

M. Tull.
Ciceronis
Brutus.
Entr. d'Arist.
Page 229. de
la 1. Edit.
page 266. de
la dernière.

396 *Sentimens de Cleante*

» pays des belles Lettres est plein de
 » larrons; & Mercure qui préside aux
 » sciences n'est pas sans raison le Dieu
 » des voleurs, comme a remarqué in-
 » génieusement Bartoli dans son
 » *Huomo di Lettere*. Car, ajoute-t-il,
 » je n'ai garde de voler cette pensée
 » à son Auteur.

Ibidem.

Mais voyez, Monsieur, la finesse du P. B: qui cite expressément Bartoli, afin que toutes les fois qu'il ne cite personne, on s'imagine qu'il ne prend rien, & pour parler son langage, qu'il est riche de son fonds, qu'il trouve dans ses propres lumieres, ce que les autres ne trouvent que dans les Livres; qu'il s'étudie soi-même, & s'instruit soi-même.

Cependant, Monsieur, tout son Livre n'est qu'un pillage de pensées & de phrases dérobées; & il n'a peut-être pas de bon droit vingt pages dans son Livre, qui en a plus de quatre cens quarante. Tout l'Entretien des Devises est volé, tout l'Entretien de la Langue Françoisse est pillé; & les preuves de ces larcins sont si convaincantes & si visibles,

sur les Entretiens d'Ariste. 397
que l'Apologiste même n'a pu dire
qu'il ne les voyoit pas, & voici sa
reconnoissance publique :

Tous ceux, dit-il, qui ont lu Pa- ^{Délicatesse;}
quier & le Laboureur, & qui ne les a ^{P. 100.}
pu lu ? sçavent fort bien que le P. B.
en avoit pris ce que Cleante se donne si
grossièrement la peine de transcrire.

Il avoue donc que ce P. a pris *mot* ^{Pag. 104. 105.}
pour mot ces deux Auteurs; il avoue
qu'il ne les a pas cités, & après cela
il prétend qu'il ne les a point volés,
mais par des raisons que vous ne de-
vineriez pas.

La première, c'est, dit-il, que le
plus sot des hommes auroit fait cette
objection aussi-bien que Cleante. Je lui
avoue qu'à la vérité les endroits de
Paquier & de M. le Laboureur ne
font pas une grande preuve d'esprit
pour moi, non plus que pour le P. B.
il en résulte seulement que nous sça-
vons tous deux lire; car il a lu ces
Auteurs, pour les mettre dans son
Livre; & moi je les ai lu aussi, pour
dire qu'il les y a mis. Voilà sans doute
la seule conséquence, & je ne pré-
tends point en tirer d'autres.

Délicatesse,
P. 101.

La seconde raison de l'Apologie, c'est que les choses que le P. B. a prises sont sans doute les moindres de tout l'Entretien. Mais ce P. sçait mieux choisir que ne dit son Apologiste. Ce qu'il a pris est certainement ce qu'il y a de plus beau dans son Livre, & il le témoigne assez lui-même, quand il ajoute à la fin ; *je vous donne mes conjectures*, n'ayant pas garde de dire que ce sont les conjectures de Paquier.

Délicatesse,
P. 109.

Mais une troisieme raison de l'Apologiste, laquelle vaut les deux précédentes : *C'est*, dit-il, *que la sincérité & le dessein de ne point s'attribuer les pensées d'autrui, a fait que le P. B. a voulu les dire en mêmes termes ; & l'art du Dialogue l'a empêché de citer l'Auteur d'où cela étoit pris.*

Je n'ai garde de rien ajouter à cette décision ; & je me contenterai seulement de la répéter. Le P. B. a copié mot à mot des Auteurs, parce qu'il est sincere ; & il n'a point dit leurs noms, parce qu'il entend l'art du dialogue.

La suite de cela est admirable. Jap. ^{Délicatesse ;}
pelleriois le P. B. plagiaire , dit-il , si ^{P. 102. 103.}
je voyois qu'il eût pris soin de déguiser
tellement son larcin , qu'on eût quelque
peine à le reconnoître : mais il a trans-
crit mot pour mot , autant que la pureté
de la langue l'a pu permettre.

C'est-à-dire , que le P. B. ne res-
semble pas à ce Pirate , qui n'ayant
qu'un petit brigantin , fut rencontré
sur mer, par Alexandre le Grand , &
traité de lui comme un voleur ; mais
il ressemble à Alexandre même , qui
ayant une grande flotte portoit par-
tout le nom glorieux de Conquérant.

Je m'étois bien douté dans mes pre-
mieres Lettres , que le P. B. répon-
droit quelque chose de semblable ,
& qu'il prétendrait que tout ce qu'il
a pris aux Auteurs lui appartient , ou
comme les dépouilles de ses enne-
mis , ou comme les tributs de ses su-
jets , ne pouvant pas manquer d'être
ou leur Prince ou leur vainqueur.

Tout cela cependant n'empêche
pas que le P. ne soit convaincu d'être
plagiaire , & d'autant plus qu'il n'a-
voit que trois ou quatre mots à dire

400 *Sentimens de Cleante, &c.*

pour ne l'être pas. Mais enfin il n'a pu réduire son orgueil à nommer trois ou quatre Auteurs; de sorte que si l'on met cette faute avec celles qu'il a faites contre le style, le bon sens, la Physique, la Morale & la Religion, on aura droit de conclure, qu'il n'y eut jamais dans un Livre tant de fierté avec tant de foiblesse; & l'on peut lui appliquer justement ce mot de saint Jérôme, *Totus sumet, totus jacet. Je suis, &c.*

Fin de la II. Partie.

I. F A C T U M

POUR JACQUES LE BRUN,
Prisonnier dans les Prisons du
Châtelet, Accusé.

CONTRE Monsieur de Savonniere,
*Conseiller au Parlement, Accusa-
teur.*

L'Assassinat commis en la person-
ne de Madame Mazel, est un
des plus horribles qui aient jamais
été faits; mais plus il est horrible,
moins le soupçon en peut tomber
sur Jacques le Brun qui en est accusé.

Il y a vingt-neuf ans qu'il est do-
mestique dans cette maison : il y est
entré fort jeune; il y a mérité par la
fidélité de ses services la confiance
de sa Maîtresse; toujours attaché à
son devoir, n'étant sujet à aucune
débauche, vivant dans une parfaite
union avec sa femme, aimant ses
enfans avec tendresse, prenant un
grand soin de leur donner une bon-

L I

ne éducation , jusqu'à renoncer à un intérêt considérable , pour y mieux réussir ; car il lui étoit fort aisé , étant logé chez la Dame Mazel , d'y loger avec lui sa femme & ses enfans que cette Dame aimoit beaucoup. Il pouvoit épargner par-là les loyers d'un logement ; mais il n'a point voulu se servir de cet avantage , ne croyant pas qu'une maison ouverte aux joueurs à toutes les heures du jour & de la nuit , fût un lieu bien propre pour élever de jeunes filles dans la modestie & dans la piété.

La présomption n'est donc pas qu'un homme de ce caractère , qui a de la probité , de l'honneur , & de la religion , ait assassiné barbarement sa Maîtresse & sa bienfaitrice , dans la mort de laquelle il perd plus que personne , sans qu'on puisse dire qu'il y ait été porté par aucun motif , soit de déplaisir , soit d'intérêt.

Or non seulement la présomption n'est point contre lui , mais la vérité est entièrement pour lui , comme on le va voir par plusieurs circonstances qui rendent sa justification indubitable.

pour Jacques le Brun. 403

La Dame Mazel a été assassinée la nuit du premier Dimanche de l'Avent au Lundi. Le Dimanche même l'Accusé alla souper chez un de ses amis , où il passa la soirée avec une gaieté infiniment éloignée de la pensée d'un crime si horrible. Il revint au logis à dix heures & demie. Il monta dans la chambre de sa Maîtresse, & après avoir reçu d'elle quelques ordres pour le lendemain , il en sortit avec les deux filles qui la servoient.

Le Lundi matin il alla aux provisions comme il avoit accoutumé, portant par-tout avec lui cette tranquillité, qui est la preuve la plus naturelle de l'innocence ; étant naturellement impossible qu'un homme qui viendroit de commettre un meurtre si atroce , ne parût pas dans quelque trouble. Et cependant toutes les personnes à qui l'Accusé a parlé dans ce temps-là disent qu'il étoit aussi calme que le peut être un homme innocent.

Il revint du marché à la maison ; & après que l'heure où la Dame avoit accoutumé d'appeler ses do-

mestiques fut passée, on commença d'avoir quelque inquiétude qui augmenta de plus en plus, & tant qu'enfin on alla en avertir au Palais Monsieur de Savonniere, Conseiller de la Cour, & fils aîné de cette Dame.

La chambre fut ouverte par un Serrurier, & la Dame ayant été trouvée dans son lit morte & assassinée, tous les domestiques furent arrêtés & interrogés; mais le Brun est le seul qui soit demeuré accusé, quoiqu'il n'y ait rien contre lui, ni dans les dépositions, ni dans les indices; au contraire tous les domestiques, hors l'Abbé-Poulard dont il sera parlé dans la suite, ont déposé pour lui. Et d'autres, par routes les circonstances & les particularités du crime, font voir qu'il est entièrement innocent.

La premiere chose à remarquer est que cette Dame avoit cinquante & tant de coups de couteau, desquels, suivant le rapport des Chirurgiens, il n'y en avoit pas un seul qui fût mortel, n'étant morte que par la

perte de sang. Plusieurs de ces coups étoient au visage, & elle avoit tous les doigts coupés, ce qui prouve qu'elle s'est défendue jusqu'à l'extrémité contre son meurtrier, & qu'elle s'étoit attachée à lui. en le ferrant par un dernier effort de la nature, comme font ceux qui en se défendant d'une mort violente, ne lâchent jamais ce qu'ils tiennent.

Il seroit donc impossible que l'assassin ne portât pas sur lui quelque marque d'une si forte résistance, & il seroit resté quelque tache de sang sur cette main meurtrière qui a frappé tant de coups; car le sang s'attache de telle manière dans les chairs qui bordent les ongles, qu'il faut beaucoup de peine & plusieurs jours pour l'ôter entièrement.

On a vu & visité les mains de l'Accusé quelques heures seulement après un meurtre si sanglant, on les lui a lavées pour voir si l'eau qui en sortiroit ne seroit point teinte de sang : mais il n'a paru ni tache de sang, ni teinture de sang sur ses mains, quoique ce jour-là il ne les

eût pas encore lavées. Il a été aussi visité par tout le corps, où il ne s'est pas trouvé la moindre égratignure, au lieu que le meurtrier aura eu des marques de l'extrême résistance de cette Dame, qui s'étoit attachée à lui avec tant de force, qu'il n'a pu s'en déprendre qu'en lui coupant les doigts.

Une seconde chose à remarquer est un couteau de poche plein de sang trouvé dans les cendres sous la cheminée de la chambre. Ce couteau de poche, qui apparemment étoit celui dont le meurtrier se servoit d'ordinaire, a été représenté à la personne avec qui l'Accusé avoit soupé le soir avant l'assassinat ; & cette personne a déclaré n'avoir jamais vu ce couteau à l'Accusé, & que le couteau qu'il portoit étoit tout différent.

Une troisième chose à remarquer, est la moitié d'une cravatte déchirée & pleine de sang, trouvée sur le lit de la Dame. On a fait la comparaison de cette cravatte avec tout le linge de l'Accusé, où il ne s'est rien trouvé qui s'y rapportât en aucune

maniere. Il y avoit même plusieurs années que l'Accusé ne portoit plus de cravattes de dentelles , mais seulement de mouffeline. Les deux filles qui servoient la Dame Mazel disent aussi pour la décharge de leur conscience, avoir déclaré à la Justice, que cette cravatte n'étoit point à l'Accusé ; mais qu'elles croyoient l'avoir vue & blanchie à un Laquais de leur Maîtresse nommé Berry , qu'elle avoit mis dehors , & qui étoit revenu voler dans la maison au mois de Mars dernier , trois ou quatre mois après en avoir éré chassé. Il fera encore parlé de ce vol dans la suite.

Une quatrieme chose à remarquer , est une serviette en bonnet & pleine de sang , trouvée aussi sur le lit de la Dame. Ce bonnet de serviette a été essayé à l'Accusé , & n'a pu lui entrer dans la tête ; ce qui est une preuve de son innocence la plus positive qu'on puisse souhaiter. Ce n'est pas que ce bonnet , si par malheur il se fût trouvé propre à la tête , eût fait une preuve contre

lui, parce qu'il n'est rien de si ordinaire que de rencontrer des têtes de pareille grosseur ; mais s'étant trouvé si étroit, qu'on n'a pu l'en coëffer, il faut le dire encore une fois, c'est une preuve de son innocence la plus positive qu'on puisse souhaiter. Et cela est d'autant plus heureux pour lui, qu'un accusé n'est point obligé de prouver positivement son innocence, & qu'il lui suffit pour être absous, que le crime dont on l'accuse ne soit pas positivement prouvé.

Une cinquième chose à remarquer, est une chemise sanglante trouvée dans un grenier sous de la paille. Cette chemise a été confrontée avec celles de l'Accusé qui ne s'y rapportent en aucune manière ; celles-ci étant d'une autre toile, d'une autre couture, d'une autre marque, & d'une taille beaucoup plus courte & plus étroite ; ce qui fait encore pour lui une preuve positive & indubitable.

Il faut que l'esprit se rende à de telles preuves, malgré qu'il en ait ;
&

& les ennemis même de l'Accusé n'y pouvant résister , sont contraints d'avouer qu'il n'est pas l'auteur du meurtre , & ils se réduisent à dire qu'il en est le complice.

A quoi on répond qu'il n'est rien de plus calomnieux qu'une accusation si téméraire ; parce qu'il y a encore moins de raison à dire que l'Accusé est le complice d'un tel crime , qu'à s'imaginer qu'il en est l'auteur.

Car pourquoi n'ayant point eu de sujet de former lui-même le dessein de tuer sa Maîtresse & sa bienfaitrice , auroit-il voulu entrer dans ce détestable dessein formé par un autre ? Qui ne voit que dans ces sortes de crimes , il est bien plus naturel & plus ordinaire de se laisser emporter à sa propre passion , que de suivre une passion étrangère ? Il y auroit dans cette complicité quelque chose encore de plus horrible & de plus dénaturé , que dans l'action même.

Car au moins dans l'action on peut imaginer de la colere, de la vengeance, du dépit , quelque emportement imprévu qui en diminue l'atrocité ;

M m

mais on ne peut rien imaginer de semblable dans une complicité telle que seroit celle dont il s'agit. Ce seroit un crime de sang froid , un crime de réflexion , un crime d'habitude. Et cela étant plus éloigné du caractère de l'Accusé ; dont les mœurs sont irréprochables , & en général plus contraire à la nature , il s'ensuit aussi qu'on le peut moins présumer en ne suivant que la raison.

Mais d'ailleurs sur quoi est fondée cette complicité prétendue ? Sur ce que l'on veut , sans aucune preuve , s'imaginer que l'Accusé étant domestique , il a introduit le meurtrier dans la maison ; comme si tous les autres domestiques depuis le plus grand jusqu'au plus petit , depuis l'Abbé Poulard jusqu'au dernier laquais , n'avoient pas pu l'introduire aussi-bien que l'Accusé , soit le jour , soit la nuit. Il y a même plus de probabilité que l'assassin y est entré pendant le jour ; qu'il y a été caché longtemps , qu'il y a couché , & peut-être plus d'une nuit , puisqu'il y a laissé une serviette en bonnet qui a été

pour Jacques le Brun. 411

trouvée pleine de sang sur le lit de la Dame assassinée.

Que si le meurtrier est entré la nuit dans la maison, on n'en peut rien induire contre l'Accusé ; il n'étoit pas plus responsable que les autres domestiques de ce qui pouvoit arriver dans cette maison pendant la nuit ; il l'étoit moins au contraire , n'étant pas obligé d'y coucher , & allant coucher chez sa femme quand il vouloit.

A quoi il faut ajouter que la clef de la porte demouroit pendue à un clou dans la cuisine, où tous les domestiques pouvoient la prendre.

Mais une autre réponse à ce vain soupçon qui n'en mérite point, c'est que le meurtrier a pu aisément entrer de lui-même dans une maison qui étoit ouverte jour & nuit à tout le monde. Et c'est ce qu'il faut bien observer, en remarquant en même temps la disposition des logemens de cette maison.

Tout Paris sçait que la Dame Mazel donnoit à jouer deux fois la semaine ; le Lundi jusqu'au Mardi

M m 2

sept heures du soir ; & le Vendredi de même. Tous joueurs hommes & femmes y étoient reçus , ils y trouvoient à manger , & ils y passoient ordinairement la nuit du Lundi au Mardi , & du Vendredi au Samedi. La Dame avoit accoutumé de se retirer à onze heures , & donnoit le bon soir à la compagnie , en offrant de l'argent à ceux qui n'en avoient plus ; ce qui est encore à observer , comme un sujet de tentation qui auroit pu être la cause de sa mort.

Voici de quelle maniere elle avoit distribué ses appartemens & ses logemens :

La maison est à quatre étages. Le premier étoit tout entier pour les joueurs , il y avoit seulement un retranchement dans une salle du côté de la rue où couchoit le Brun accusé , quand il n'alloit pas coucher chez sa femme. Le second étoit l'appartement de la Dame ; elle y couchoit dans une chambre sur la cour ; & au dessus de sa garde-robe étoit la chambre de l'Abbé Poulard au troisieme étage , qui étoit entierement

vuide, à la réserve de cette chambre, laquelle avoit communication à l'appartement de la Dame par un petit escalier.

Dans le quatrieme étage étoit la chambre où couchoient les filles, & celle où couchoient les laquais. Il y a au dessus des grands greniers qui ne fermoient point.

Or il n'y a personne qui ne voie combien il étoit aisé à un meurtrier d'entrer à toute heure, & de se cacher dans une maison ainsi disposée ; dans une maison où il y avoit toujours plusieurs des chambres vuides, & des greniers qui ne fermoient point ; dans une maison ouverte jour & nuit, pleine de bruit, de confusion, de joueurs, de joueuses, & de laquais de toutes les couleurs.

Il n'y a donc pas de raison de présumer que l'assassin ait été introduit par un domestique plutôt que par lui-même. Et en cela la qualité de domestique ne peut préjudicier : car cette qualité d'elle-même n'attire point la présomption du crime, elle l'éloigne au contraire ; & toutes

M m 3.



les fois qu'un crime peut être également commis, ou par un domestique, ou par un étranger, la présomption est toujours contre l'étranger plutôt que contre le domestique; parce que le procédé naturel de la raison qui juge & qui présume, c'est d'aller de degré en degré, & de commencer par le moindre.

Que si quelquefois la qualité de domestique rend une personne suspecte, c'est seulement lorsqu'il est certain que le crime n'a pu être commis que par un domestique: mais ici où le meurtre dont il s'agit a été fait dans une maison ouverte à tout le monde, dans une maison toujours pleine de joueurs & de laquais étrangers, la qualité de domestique ne peut nuire à personne, & encore moins à l'Accusé qu'à aucun autre; car outre qu'il n'est pas plus domestique que tous les autres, son innocence a encore cet avantage singulier, que les choses qui ont été laissées sur le lieu par le meurtrier, comme le bonnet & la chemise, ne lui conviennent point; ce qu'on ne

sçauroit dire des autres domestiques, à qui on ne les a pas essayés.

Il n'est donc rien de plus cruel que la haine des ennemis de l'Accusé, lesquels à cause de sa qualité de domestique, se vantent de faire exercer sur lui cette extrême rigueur que les Loix détestent lors même quelles sont forcées d'en user par le grand nombre & la violence des indices.

Mais les Juges ne suivent pas la passion des parties, ils ne s'exposent pas ainsi à tourmenter l'innocent, dont ils doivent être les protecteurs; & rien ne feroit plus d'horreur au ciel, que le spectacle d'un innocent qui seroit affligé par les Juges mêmes. Ils ont d'autres voies pour découvrir le crime, qui sont d'examiner avec une entière application les haines, les inimitiés, les intérêts, & les autres choses qui peuvent en être les causes & les motifs. C'est ainsi que dans l'affaire dont il s'agit, il y a quelques faits très-importans à observer. On les rapportera tels qu'ils sont, sans en tirer de conséquence, ce qu'on laissera faire à la

prudence & à la juſtice des Juges.

Ce qu'il faut remarquer en premier lieu, c'eſt un vol de quinze cens livres en argent qui fut fait au mois de Mars dernier à la Dame Mazel par un laquais nommé Berry, qu'elle avoit mis dehors trois ou quatre mois auparavant, & qui revenoit de temps en temps pour tâcher de rentrer à ſon ſervice. Les preuves du vol étoient convaincantes, la fuite du laquais qui ne parut plus, l'argent qu'on lui avoit vu, les dépenses qu'il avoit faites chez les Marchands & dans les cabarets, un cheval de quinze piſtoles qu'il avoit acheté. Toutes ces preuves furent cherchées par le Brun qui eſt aujourd'hui accusé, & par lui rapportées à Monsieur de Savonniere qui n'en douta point; mais qui répondit que ſa mere ne vouloit pas perdre de l'argent dans un procès qui ne lui rendroit pas ce qu'elle avoit perdu. Cependant il ſe trouve aujourd'hui que les filles qui la ſervoient, diſent pour la décharge de leur conſcience, que leur ayant été représenté une cravatte

déchirée & pleine de sang , trouvée sur le lit de cette Dame assassinée ; elles ont déclaré que cette cravatte n'étoit point à lè Brun accusé , mais qu'elles croyoient l'avoir vue & l'avoir blanchie à ce laquais nommé Berry , qui a fait le vol dont on vient de parler.

Ce qu'il faut remarquer en second lieu , c'est que la Dame Mazel avoit une mortelle ennemie , qui est la Dame de Savonniere sa belle-fille , qu'elle tenoit enfermée depuis douze à treize ans dans un Couvent par ordre obtenu du Roi. Elle l'y fit mener en plein jour avec un scandale public par un grand nombre d'Archers , malgré toutes ses résistances & tous les cris qu'elle jettoit , en appelant son mari qu'elle sçavoit bien n'être point la cause de cet enlèvement , & qui en effet ne le permettoit que malgré lui , parce qu'il l'a toujours aimée & l'aime encore. Cette Dame s'est échappée plusieurs fois du Couvent , & toujours sa belle-mere l'y a fait remettre. Il n'y a guere plus de trois mois qu'ayant

encore rompu sa prison , elle étoit à Paris cachée dans une maison au Fauxbourg Saint Germain , rue du Colombier , où elle dit alors à une personne qui en rendra témoignage à la vérité , que dans trois mois elle seroit libre , & rentreroit avec son mari ; & que sur l'assurance qu'on lui en donnoit , elle s'en retournoit au Couvent. Cependant le meurtre de Madame Mazel sa belle-mere est arrivé trois mois après ; & on n'en dit pas davantage. C'est aux Juges d'approfondir ces faits par l'autorité qu'ils en ont.

Ce qu'il faut remarquer en troisieme lieu , c'est ce qui regarde l'Abbé Poulard qui fait le plus de bruit dans l'affaire ; car c'est lui qui va crier partout , & au Palais & au Grand-Conseil , & dans les Maisons Religieuses , & dans les Bureaux des Messagers , que l'Accusé est coupable , afin de le faire condamner , s'il pouvoit par la voix publique.

Cet homme qu'on appelle l'Abbé Poulard , a été Jacobin plus de vingt ans ; il en est sorti par des Bulles

subreptices qui l'obligent d'entrer dans l'Ordre de Cluny, où il n'a jamais demeuré, ayant passé immédiatement de l'Ordre de S. Dominique dans la maison de la Dame Mazel.

Il y a toujours eu une chambre qui étoit, comme on l'a dit, au dessus de la garde-robe de la Dame, & qui communiquoit dans son appartement par un escalier particulier; il avoit aussi une clef de la porte de devant; & malgré sa vanité & sa prétendue qualité d'Abbé, il n'étoit que domestique, quoiqu'il affectât chaque jour étant à table de paroître plus que domestique, trouvant publiquement à redire à tout; de sorte que ce qui étoit bon au goût d'une femme de qualité, n'étoit pas assez délicat pour un Religieux qui auroit dû vivre dans la pénitence, suivant la profession qu'il en avoit faite. C'est ainsi qu'il étoit dans cette maison depuis plus de douze ans, y buvant, y mangeant, y couchant aussi réglément qu'aucun autre domestique; comme si ce Religieux n'avoit renoncé aux Regles de son Or-

dre que pour faire un vœu de stabilité dans la maison d'une femme veuve.

Il avoit pourtant une chambre dehors , tout devant le logis. Et il a été remarqué par tous les domestiques , que le soir avant l'assassinat il dit plusieurs fois qu'il y alloit coucher , ce qu'il n'avoit jamais dit avant ce jour-là.

Voilà quel est le caractère de l'Abbé Poulard , qui a fait inutilement tout ce qu'il a pu pour charger l'Accusé. Et cet homme , dont la vie est un scandale continuel & public , n'a pas laissé de se vanter que l'Accusé ne l'avoit point reproché à la confrontation : mais c'est en quoi l'Accusé a fait voir qu'il est entièrement innocent du crime dont on l'accuse. Car s'il n'a pas dit à l'Abbé Poulard une partie de ses vérités , lui qui les sçavoit mieux que personne , lui qui l'avoit vu quitter , chez la Dame Mazel , l'habit & les sentimens de Religieux ; s'il a gardé sur cela le silence , c'est seulement par respect pour cette Dame ; & ce respect est

pour Jacques le Brun. 421

encore une preuve infallible de son innocence ; étant impossible qu'il ait assassiné cruellement une personne dont il ne veut pas seulement blesser la mémoire.

Mais d'ailleurs il n'est point nécessaire de reprocher un tel témoin. Toute sa conduite n'est qu'un reproche perpétuel, public, & toujours recevable; mais principalement celle qu'il a tenue dans cette affaire, où il a agi, non comme un témoin, qui dit simplement & sans passion les choses qu'il a vues, ou qu'il a ouïes, mais comme un ennemi déclaré qui ne suit que les emportemens de sa haine.

Car il est allé dans le Palais, & aux boutiques de plusieurs Marchands, dire & assurer que l'Accusé étoit coupable, que ce n'étoit point d'autre que lui qui avoit fait le coup. Il est allé dire la même chose dans le Grand-Conseil, & dans les Bureaux de différentes Messageries. Il alla même dans la maison de l'Accusé, le jour de S. André, suivi de plusieurs Archers & d'un Commissaire.

Il y alla désoler de pauvres enfans , de jeunes filles , qui pensèrent tomber dans le désespoir , en lui entendant dire : Oui , c'est votre pere qui est le meurtrier ; oui , c'est lui , ou c'est moi. Ce qui est un étrange raisonnement , & qui mérite bien que les Juges en examinent toutes les propositions.

Il vouloit à toute force qu'on mît le scellé dans le logis , pour ajouter affliction sur affliction ; mais le Commissaire voyant qu'il n'y avoit pas lieu de le faire , lui laissa évaporer sa fureur en cris & en injures.

Il a porté la même rage dans l'Abbaye de S. Germain , où il est allé insulter un Religieux , lui soutenant que l'Accusé étoit criminel. Et comme ce Religieux lui répondit , que cela ne pouvoit pas être , & qu'on voyoit bien qu'un meurtre si cruel & si sanglant , étoit l'effet d'une vengeance & d'une rage dont on ne pouvoit pas soupçonner l'Accusé. Hé quoi ! dit l'Abbé Poulard avec précipitation , voulez-vous accuser ses enfans ? Je n'accuse personne , reprit le

Religieux, & seulement je prie Dieu qu'il lui plaise d'éclairer les Juges.

Ce même Abbé Poulard, avec tous ses emportemens, a encore une autre qualité, qui peut être d'une grande considération dans l'affaire. Il est frère d'une personne qui est aimée du sieur de Lignere, second fils de la Dame Mazel. C'est la Veuve d'un Conseiller au Présidial du Mans. On la nomme Madame Chapelain. Son amant n'épargne rien pour lui témoigner sa passion ; & il n'y a pas plus de six mois qu'il lui envoya encore un habit de brocard d'or & d'argent, avec tout l'assortiment, les bas de soie, les souliers brodés, & les plus riches coëffures. Les étoffes furent achetées par la femme de l'Accusé, & les coëffures furent faites par ses filles, qui sont en cet art les plus adroites de Paris.

On dit que la Dame bien conseillée, a toujours eu la complaisance de recevoir, & la prudence de ne rien donner ; ce qui a obligé son Amant à joindre encore l'estime à l'amour, & à lui promettre de l'es-

pérer. Ce mariage n'étoit pas moins avantageux à l'Abbé Poulard qu'à la sœur : les deux parties le souhaitoient également, & il n'y avoit plus qu'un seul obstacle, qui étoit la Dame Mazel.

C'est tout ce qu'on dira ici de ce fait : mais il est de la prudence & de la justice des Juges de l'examiner à fond, avec tous les autres qui ont été rapportés, & de considérer qu'enfin il est temps de rendre justice à un innocent accusé, contre lequel il n'y a ni présomption ni indice, & pour lequel au contraire, toutes choses parlent publiquement. Le sang même de la Dame Mazel crie, que l'Accusé est innocent, ce sang répandu sur le bonnet & sur la chemise, que le meurtrier a laissés, & qu'on a reconnu ne pouvoir être à l'Accusé. A quoi il faut ajouter la vie réglée & sans reproche qu'il a toujours menée, la fidélité avec laquelle il a servi sa Maîtresse pendant vingt-neuf ans, la protection qu'il en a reçue, la récompense qu'il en attendoit, & en dernier lieu le respect qu'il a en-
core

pour Jacques le Brun. 425.

core pour elle après sa mort , n'ayant pas voulu dire des choses qui pouvoient servir à le justifier , de peur de donner le moindre sujet de former contre elle des pensées qui pourroient faire quelque tort à sa mémoire.

C'est pourquoi tout le public plaint le malheur de l'Accusé , & s'étonne de l'affectation odieuse que l'on a de ne s'attacher qu'à lui seul dans cette procédure extraordinaire.

Il n'y a point de maison dans Paris où l'on n'ait dit cent fois : Mais pourquoi n'avoir pas essayé ce bonnet & cette chemise à tous les autres domestiques ? Mais pourquoi en épargner un , dont le désordre est connu de tout le monde ? Mais pourquoi ne pas interroger les ennemis déclarés de cette Dame assassinée ? Mais pourquoi ne pas poursuivre ce laquais qui la vola il y a dix mois , & qui est de la taille marquée par le bonnet & par la chemise du meurtrier ? Il semble que bien-loin de chercher sincèrement le criminel, on craigne au contraire de le découvrir. On diroit qu'on ne songe qu'à amuser le pu-

blic , qui demande la vengeance d'un meurtre si horrible , & que pour apaiser le monde , on s'attache à faire contre un innocent la procédure la plus severe , afin de pouvoir dire que l'on ne trouve rien ; & c'est dans la vérité , parce que l'on ne cherche pas.

Mais il faut espérer que les Juges suppléeront à cette négligence des Parties , & pour s'acquitter de ce qu'ils doivent à Dieu , qui leur défend si sévèrement de faire acception des personnes ; & pour s'acquitter de ce qu'ils doivent au Roi , qui est (graces au Ciel) de tous les Princes , le plus ennemi du crime.

Depuis le Faßum imprimé , on a appris que le nommé Berry , qui avoit été laquais de la Dame Mazel , & qui la volée (comme on a dit) a été vu dans Paris , quelques jours après qu'elle a été assassinée ; & qu'une personne qui le rencontra dans le Cloître de saint André , en avertit M. de Savonniere. Que d'ailleurs ce laquais voleur est de Bourges , où il retourna après son vol , & que c'est à Bourges où la Dame de Savonniere étoit renfermée en vertu d'une Lettre de cachet obtenue par la Dame Mazel sa belle-mere.

I I. F A C T U M

POUR JACQUES LE BRUN,
Prisonnier dans les Prisons de la
Conciergerie du Palais, Accusé
& Appellant.

CONTRE Monsieur de Savonniere,
Conseiller de la Cour, Accusateur
& Intimé.

Quelque horrible que soit le meurtre commis en la personne de la Dame Mazel, le jugement rendu sur ce meurtre avec la procédure faite au Châtelet de Paris, est encore plus horrible : Et si la mort d'une femme de qualité assassinée dans son lit, de cinquante coups de couteau, fait trembler tous les chefs de famille au milieu de leurs domestiques, la condamnation d'un homme innocent à la mort la plus cruelle & la plus infame, sans qu'il y ait contre lui ni preuve, ni témoin, épouvanté, & fait frémir tous les hommes.

Car qui peut s'assurer de ne point tomber dans un pareil malheur, puisque pour l'éviter il ne suffit pas d'avoir pour soi toute la suite d'une vie innocente, & de n'avoir contre soi ni témoins ni preuve? Le Brun accusé & appelant, a encore aujourd'hui tous ces avantages; & cependant le voilà condamné par un premier jugement à expirer sur la roue: c'est ce qui jette le trouble & la terreur dans les consciences les plus assurées & les plus saintes.

Une seule chose peut diminuer en quelque sorte l'injustice & l'atrocité d'un jugement si étrange; c'est la déclaration qu'on dit avoir été faite par ceux des Juges qui ont formé la Sentence. On assure qu'ils ont dit, qu'ayant considéré que leur jugement, tel qu'il pût être, seroit soumis à un autre Tribunal, ils se sont résolus à juger contre toutes les regles, dans l'intention seulement d'effrayer l'Accusé, croyant par-là lui faire avouer le crime dont on l'accuse. De sorte que cette condamnation si énorme n'a été dans leur esprit qu'un stra-

tagême fait en faveur de la vérité, & pour tâcher de la découvrir.

Il est sûr au moins que pas un des Juges ne croit dans son cœur que l'Accusé soit convaincu ; car il n'y en a pas un qui puisse ignorer que pour la conviction d'un crime capital, il faut, comme dit la Loi, que les preuves soient indubitables & plus claires L. 25. c. de Probat. que la lumière du jour. Mais la seule diversité qui s'est trouvée dans les avis en jugeant, fait assez voir d'abord, sans autre réflexion, que les preuves n'ont point eu cette clarté que les loix demandent ; puisque s'agissant d'un crime horrible & détestable, il est sans doute, que si les preuves en avoient été, comme elles devoient l'être, aussi claires que le jour, toutes les voix n'auroient fait qu'un seul avis pour le condamner ; au lieu qu'il y a eu des avis si opposés, que de onze des Juges, trois ont conclu à un plus amplement informé, deux à la question ; & six à la mort, en passant seulement d'une voix les deux autres avis ; ce qui devoit naturellement les obliger de re-

venir à l'avis le plus doux , en suivant l'esprit de l'Ordonnance , qui le souhaite ainsi , & qui même l'ordonne absolument dans le cas d'un jugement sans appel : en quoi elle fait assez connoître ce qu'elle voudroit qu'on fit dans les autres cas.

De tout cela il s'ensuit qu'une partie des Juges ayant conclu à un plus amplement informé, comme n'ayant point de preuves , il ne se peut pas que les autres aient conclu à la mort comme ayant des preuves évidentes. Et c'est peut-être ce qui a fait dire dans le public , que plusieurs Juges ont déclaré n'avoir condamné l'Accusé comme ils ont fait , que pour tâcher , en le jettant dans un trouble extrême , de reconnoître s'il étoit véritablement coupable.

Mais enfin , tout ce que les Juges pourroient dire de leurs bonnes intentions , ne sçauroit empêcher que la Sentence considérée en elle-même ne soit une condamnation très-injuste , rendue sans aucune preuve , contre toutes les loix , & en conséquence d'une procédure la plus nulle qui fût jamais.

pour Jacques le Brun. 431

Pour le prouver avec ordre , il est à propos de faire d'abord quelques reflexions sur les termes de la Sentence , & sur les conclusions civiles qui l'ont précédé.

Conclusions
civiles de
l'Accusateur.

Les conclusions sont à ce que l'Accusé soit déclaré atteint & convaincu d'avoir tué ladite défunte Dame Mazel sa Maîtresse , de lui avoir volé tout l'or qu'elle avoit dans son coffre fort , & ce qu'il soit déclaré indigne & déchu des legs que ladite défunte Dame lui avoit fait par son testament. Sauf à Monsieur le Procureur du Roi , &c.

Ce legs qui est de deux mille écus, mérite une remarque particuliere , & l'on peut dire que c'est tout le crime de l'Accusé. Ses ennemis qui le sçavoient , n'ont point eu d'autre raison de l'accuser lui seul plutôt que tous les autres domestiques , d'avoir tué & volé leur commune Maîtresse ; puisque d'ailleurs il n'y a pas la moindre apparence qu'il ait fait ni l'un ni l'autre ; & que même il n'y a pas eu de vol , comme il paroît par la Sentence de condamnation ; ce qu'il est très-important de remarquer. Car en-

fin n'y ayant point de vol dans ce meurtre, c'est une preuve bien naturelle qu'il n'est pas de la main d'un simple domestique, qui ne tue que pour voler : mais de la main d'un ennemi, d'une main poussée par la rage & par la vengeance.

Une autre chose qui est encore plus importante à remarquer dans la Sentence, c'est qu'elle condamne l'Accusé, non comme auteur de l'assassinat, mais seulement *comme y ayant part* ; ce sont les termes mêmes de la Sentence, par laquelle on voit que le prétendu complice d'un crime est condamné à mort, lorsque le principal auteur n'est pas seulement décrété. C'est ce qu'on n'avait pas encore vu, & qui sera examiné en son lieu.

L'Accusé
condamné
seulement
comme com-
plice.

Il suffit présentement d'observer que l'Accusé n'est condamné que comme complice. Il n'y a pas eu moyen de former le moindre soupçon qu'il eût commis le crime ; tous les signes, tous les indices, toutes les circonstances y sont visiblement contraires, comme il a été dit dans
le

le premier Factum, & il ne s'agit plus que de le justifier d'une prétendue complicité. Or il est certain que cette complicité prétendue n'ayant ni preuve, ni témoins, ni aveu, soit du prétendu complice, soit de l'assassin même qu'on ne tient pas, & qu'on a même affecté de ne pas chercher; elle ne sçauroit par conséquent être fondée que sur quelque présomption qui ne mériterait pas qu'on y fît de réponse; puisqu'une des premières regles de Droit, c'est de ne point condamner sur des présomptions en matiere criminelle, & d'aller toujours à la décharge de l'accusé quand les preuves ne sont pas claires. *L. 9. de ff. de Semper in obscuris quod minimum est sequimur.*

On ne doit point (dit une autre Loi) condamner personne sur des présomptions; car il vaut mieux que le coupable demeure impuni, que si l'innocent étoit condamné.

Cette Loi que l'équité naturelle a dictée à l'Empereur Trajan, qui étoit un Empereur Payen, doit faire encore plus d'impression sur l'esprit

L. 9. de ff. de divers. regul. juris.

Sed nec de suspicionibus aliquem damnari debere. Livus Trajanus reſcripſit. Sattius quippe est impunitum relinqui facinus, nocens, quam innocentem damnari. L. 5. de ff. pœnis.

& sur le cœur des Juges qui sont Chrétiens, puisque la Religion Chrétienne consiste principalement dans l'adoration d'un Dieu fait homme, & injustement condamné par les hommes. Mais d'ailleurs qui peut ignorer que pour une condamnation où il y va de la vie, de l'honneur, de tout, il faut de nécessité une preuve entière, & à laquelle il ne manque rien ? Cela étant donc ainsi, on sera étonné d'apprendre la vaine & la fausse présomption sur laquelle est fondée cette prétendue complicité, dont l'Accusé a été si légèrement & si cruellement condamné par la Sentence du Châtelet.

Mais avant que de rapporter cette présomption telle qu'elle est, il faut encore, suivant les règles du droit & du bon sens, considérer avec attention quel est le crime qu'on présume, & quelle est la personne de qui on le présume. Car il est sans doute que la présomption est plus ou moins recevable, selon la qualité des choses, & l'état des personnes.

On présume aisément, dit la Loi, qu'un méchant homme a fait une méchante action. Mais on ne présume pas au contraire qu'un homme de bien ait commis un crime horrible.

Or il a déjà été dit dans le premier *L'Accusé irréprochable dans ses mœurs,*
Factum, & il est vrai que l'Accusé a

toujours vécu en homme de bien. Il est estimé tel par toutes les personnes qui le connoissent. Son malheur a fait une désolation publique dans son quartier, & n'a point encore diminué sa bonne réputation. On sçait que sa famille étoit réglée, on y vivoit chrétiennement, on y faisoit en commun la priere tous les soirs, on n'y manquoit point aux devoirs de Paroisse tous les Dimanches & Fêtes de l'année, c'est de quoi tout le Clergé de S. Hilaire a été perpétuellement témoin. On ne peut pas dire d'ailleurs que l'Accusé ait jamais donné le moindre sujet de plainte à sa femme ; il prenoit un grand soin de bien élever ses enfans, qui sont un fils & quatre filles, aimant mieux payer un logement particulier pour y mettre leur innocence en sûreté,

que de les loger avec lui dans la maison de la Dame Mazel , qui étoit presque vuide , mais qui étoit deux fois la semaine ouverte le jour & la nuit à une infinité de joueurs & à toute leur suite.

On voit assez par-là qu'il n'étoit pas attaché à son intérêt ; & aussi tous les Marchands, tous les Ouvriers qui fournissoient la maison de la Dame Mazel , rendent un témoignage public de sa fidélité & de son désintéressement. Ils disent tous qu'ils ne trouvoient point de Maître-d'Hôtel qui les payât avec plus d'exactitude & d'honnêteté. Il en est de même des personnes qui alloient jouer chez cette Dame. Ils avoient tous pour lui de l'affection & de l'estime ; & on doit trouver dans le procès la déposition d'une Dame qui dit qu'il lui a rendu de l'argent qu'elle ne sçavoit pas qui fût à elle , & qu'il pouvoit garder sans aucun soupçon. Qu'on examine enfin toute sa vie , & on n'y trouvera rien qui ne marque un homme de probité , un bon mari , un bon pere , un bon ser-

pour Jacques le Brun. 437

viteur, comme il paroît assez par vingt-neuf années de services continuels, & par le legs que la Dame sa Maîtresse lui a laissé dans son testament.

En vérité ce n'est point là le caractère ni les mœurs d'un homme dont on puisse présumer une complicité aussi horrible que celle dont il s'agit. A peine au contraire pourroit-on l'en croire coupable quand même on verroit qu'il en seroit convaincu; & on se demanderoit encore: est-il possible! & Dieu l'auroit-il abandonné tout d'un coup à une si grande extrémité? ce qui n'arrive presque jamais.

Que si d'ailleurs on considère cette prétendue complicité en elle-même & dans toutes ses circonstances, on verra encore plus clairement qu'il est impossible à la saine raison de présumer seulement que l'Accusé y ait eu la moindre part.

La prétendue complicité de l'Accusé ne peut être présumée.

Et premierement, comme il a été dit dans le premier Factum, pourquoy l'Accusé n'ayant aucun sujet de former lui-même le dessein de tuer sa Maîtresse, & sa Bienfaitrice, .

auroit-il voulu entrer dans ce détestable dessein formé par un autre? cela se peut-il présumer? & chacun ne sent-il pas dans soi même, qu'il est bien plus difficile de suivre une passion étrangere, que de se laisser aller à sa propre passion? Peut-on ne pas voir que pour la complicité dont il s'agit, il faut un cœur encore plus méchant que pour l'action même; puisque l'action peut venir de la vengeance & de la colere d'une personne offensée; au lieu que la complicité ne sçauroit être que le dessein d'une ame nourrie dans le crime, & vendue à l'iniquité.

Qui ne voit enfin que l'intérêt qui pourroit être la seule cause d'une telle complicité, ne se trouve point ici; & que par conséquent c'est une absurdité toute visible de présumer un effet qui n'a point de cause.

L'Accusateur a bien vu cette contradiction, & n'a pas voulu y tomber; c'est pourquoi il a joint l'accusation du vol à celle de l'assassinat, sachant bien que nul homme raisonnable ne s'imagineroit qu'un domesti-

pour Jacques le Brun. 439

que eût tué sa Maîtresse gratuitement & sans intérêt. Or il est certain qu'il n'y a pas eu de vol, & la Sentence même ne le dit pas. Rien de forcé, rien d'ouvert dans sa chambre ni dans sa garde-robe. Dix-huit pistoles en or dans la poche de la Dame avec la clef de son cabinet, dans lequel on a trouvé deux cens soixante livres aussi en or, & pour plus de quinze mille livres de pierreries.

On dit plus. Il n'y a pas eu même de dessein de voler. Et si l'Accusé avoit été capable de former un dessein si malheureux & si contraire à toute sa conduite, il avoit tous les jours des occasions de l'exécuter impunément, & d'en faire tomber le soupçon sur le nommé Berry, que l'impunité affectée d'un premier vol auroit rendu suspect de tout autre. On voit donc que dans cette complicité prétendue il n'y a ni vol, ni dessein de vol, ni aucune pensée d'intérêt qui puisse en avoir été la cause; & par conséquent c'est un effet sans cause, c'est une action sans motif, qui n'a jamais été, & qu'on ne sçauroit présumer.

Il faut dire encore davantage. Cette prétendue complicité auroit été toute contraire à l'intérêt de l'Accusé ; puisque par elle il auroit perdu infailliblement les deux mille écus de legs qu'il sçavoit que la Dame sa Maîtresse lui donnoit par son testament , & qui font la récompense de vingt-neuf années de services. Comment donc peut-on présumer qu'il ait voulu se rendre complice d'un assassinat dans lequel , au lieu de trouver du gain , qui est toujours le funeste appas de ces sortes de crimes , il ne voyoit au contraire qu'une perte certaine de deux mille écus , sans parler de la perte de la vie , parce que sa fuite auroit pu le sauver ?

On sçait bien qu'il y a eu quelquefois de méchans domestiques , qui pour profiter plutôt du testament de leurs Maîtres , ont eu l'inhumanité de les faire mourir. Mais ç'a été toujours par des morts dont la violence étoit cachée , & qui paroissant naturelles , n'étoient point sujettes aux informations de la Justice. Ce n'a jamais été comme ici par des meur-

tres sanglans qui excitent toujours la vengeance publique ; qui jettent les domestiques dans des procédures criminelles , & qui leur font perdre tout le profit qu'ils s'étoient proposé de retirer de leur crime. Il est donc impossible au bon sens & à la droite raison , de présumer contre l'Accusé la complicité dont il s'agit ; puisqu'il n'auroit pu y être engagé que par l'intérêt , & que l'intérêt au contraire l'obligeoit de n'y prendre aucune part.

On n'ajoutera plus à tant de raisons que l'état de tranquillité & de paix , où l'Accusé a été vu devant & après l'assassinat : ce qui est encore pour lui une preuve si justifiante , qu'on ne peut pas naturellement s'imaginer qu'elle puisse être fausse. Car il n'est point naturel qu'un homme qui a dans l'esprit l'image affreuse d'un crime détestable qu'il va faire , ou qu'il vient de faire , puisse demeurer sans trouble & sans émotion. Il peut bien dans cet état être encore maître de sa parole , & ne dire que ce qu'il veut ; mais il n'est

Ce que l'Accusé a fait devant & après l'assassinat.

point maître des mouvemens de son sang qui se trouble en lui, malgré lui, & qui le fait paroître tout changé.

Or on sçait d'une infinité de personnes, que l'Accusé avant & après l'assassinat, a paru à son ordinaire comme un homme à qui il n'étoit rien arrivé de nouveau. La nuit même que la Dame fut assassinée, il étoit encore dans sa chambre à dix heures & demie ; il en sortit avec les deux filles qui la servoient, & qui s'entretinrent quelque temps avec lui du bon accueil que leur Maîtresse avoit fait à ses Filles, qui étoient venues ce jour-là lui rendre leurs respects.

Le Lundi matin quelques heures seulement après l'assassinat, il alla à la boucherie & à la vallée, ne s'imaginant pas qu'il fût arrivé un si terrible changement. Il fut rencontré en y allant par un Libraire de sa connoissance, fort honnête homme, & fort connu dans la Librairie, qui lui parla quelque temps, & qui assure lui avoir trouvé l'esprit aussi libre & aussi gai qu'il l'avoit ordinairement.

Le Boucher, qui est celui qui four-
nissoit la maison, a dit par-tout que
l'Accusé l'avoit prié d'envoyer prom-
ptement la viande au logis pour faire
le bouillon de Madame, parce qu'il
étoit obligé d'aller à la vallée.

Il fut aussi rencontré au retour du
marché par trois autres de ses amis,
qui l'accompagnerent jusques dans
la maison, où s'étant défait de son
manteau, l'un d'eux en se jouant se
le mit sur les épaules; & lui qui étoit
aussi en humeur de rire, prit une
éclanche de mouton, & en frappoit
sur le dos de son ami en disant : Il
m'est permis de battre mon manteau
tant que je voudrai.

Ce sont-là de petites choses; mais
plus elles sont petites, plus il est im-
portant d'y faire une sérieuse atten-
tion; car c'est dans ces petites cho-
ses qui se font sur le champ, & qu'on
ne prépare point, où la nature & la
vérité paroissent davantage. Et en
effet, il n'y a personne qui en regar-
dant ce jeu & ce badinage, n'y recon-
noisse un homme innocent, qui ne
se doutoit de rien moins que de cet

horrible assassinat qui venoit d'être fait, & qui alloit incontinent le jeter dans un état si funeste.

Il est temps présentement après tout ce qui a été dit, d'examiner la prétendue preuve, sur laquelle sans témoin & sans aveu, on a bien voulu au Châtelet condamner à mort un homme irréprochable dans ses mœurs, par une complicité prétendue, & à laquelle on ne peut pas même trouver de cause ni de motif, tant elle est éloignée de la vérité & de la vraisemblance.

Voici donc ce que c'est, voici ce que les ennemis de l'Accusé ont publier par-tout contre lui, comme la juste cause de sa condamnation.

Réponse à la
prétendue
preuve tirée
d'une clef,

On lui a trouvé, dit-on, une clef qui ouvre quatre portes; sçavoir, dans la cour du logis la porte de la rue, & dans l'appartement de la Dame assassinée la porte de son antichambre, & les deux portes de sa chambre.

Sur cela on a jugé que l'Accusé avoit introduit l'assassin, & on l'a condamné à mort, tout de même que

si on lui avoit vu ouvrir la porte , ou qu'il l'eût avoué dans ses interrogatoires , ou que l'assassin qu'on ne tient pas , & qu'on n'a point voulu chercher , lui eût soutenu à la confrontation , ou enfin comme s'il étoit absolument impossible que l'assassin eût été introduit par un autre domestique , ou qu'il fût entré de lui-même dans une maison de jeu , ouverte à toutes heures du jour & de la nuit , & dans laquelle il y avoit toujours des appartemens vuides , & des greniers qui ne fermoient point.

Il faut bien que les premiers Juges , pour avoir jugé comme ils ont fait , n'aient eu aucune attention à tant de moyens , dont les assassins & les voleurs se servent tous les jours pour entrer dans les maisons , & qu'ils n'aient considéré que le seul moyen qui pouvoit charger l'Accusé. Or on peut dire que cette inattention est le plus grand défaut dans lequel des Juges puissent tomber , & le plus contraire à leur premier devoir , qui est d'examiner également le pour & le contre , & toujours en

les conférant l'un avec l'autre. C'est pour marquer ce devoir des Juges , que toutes les nations du monde , en représentant la Justice , lui ont mis une balance dans la main , parce que tout l'usage de la balance est de faire connoître le poids d'une chose par comparaison à une autre chose. Et comme le moindre poids étant mis dans un des plats de la balance la feroit aussi-tôt pencher , si l'on ne mettoit un contrepoids dans l'autre : de même le soupçon le plus léger pourroit faire de l'impression sur l'esprit , si ce soupçon étoit considéré séparément , sans nul rapport à tout ce qui lui est contraire. Et il est certain que ce défaut de ne pas examiner les raisons opposées par comparaison des unes avec les autres , est la source la plus commune des erreurs & des injustices qui se trouvent dans les jugemens des hommes.

Que si par exemple les Juges du Châtelet avoient examiné l'indice qu'ils tirent de la clef , en le comparant avec tant de raisons qui le détruisent , n'auroient-ils pas vu clai-

rement que ce prétendu indice , sur lequel seul ils ont fondé une condamnation de mort , ne mérite pas d'être appelé une présomption raisonnable ; que ce n'est qu'une simple possibilité dans laquelle on voit seulement qu'il n'est pas impossible que l'Accusé ait ouvert à l'assassin ? Sur quoi ces Juges , sans avoir aucune preuve d'ailleurs , ont conclu qu'il lui a effectivement ouvert. Il l'a pu faire ; donc il l'a fait.

En vérité juger ainsi , & juger à la mort , c'est se jouer de la vie des hommes , & de l'honneur des familles. On le dit avec répugnance & avec douleur ; mais il n'y a pas un jeu de hazard moins judicieux , ni plus téméraire qu'un si étrange jugement : car encore dans les jeux de hazard la possibilité est également probable de part & d'autre ; mais ici dans la possibilité d'avoir ouvert , ou de n'avoir pas ouvert à l'assassin , toutes les raisons sont pour la négative , & pas une seule pour l'affirmative : c'est ce qu'on va faire voir le plus brièvement qu'il sera possible.

En premier lieu, il est certain par le procès-verbal du 28 Novembre, que la clef en question n'ouvroit que le demi-tour de la principale porte de la chambre, & encore avec bien de la peine ; de quoi on ne fit alors aucun état, & avec raison, comme on verra tout à l'heure.

Mais (dit-on présentement) il suffisoit que cette clef ouvrît le demi-tour seulement de la porte de la chambre pour y pouvoir entrer à toutes les heures de la nuit, parce que la nuit la Dame Mazel étant couchée, sa chambre ne fermoit qu'à un demi-tour. Tout cela est vrai , & bien plus encore, car il n'étoit pas nécessaire pour entrer dans cette chambre d'avoir une clef, il suffisoit d'un simple crochet ; & il y avoit même dans le bois de la porte un trou fait exprès, lequel trou n'étoit bouché que par une cheville que l'on ôtoit sans peine pour ouvrir la porte par un crochet lorsque la Dame Mazel étoit indisposée, & qu'elle ne vouloit pas se lever pour ouvrir elle-même, comme elle avoit accoutumé.

coutumé. Voilà pourquoi on ne considéra point d'abord la clef en question qui n'ouvroit qu'un demi-tour , & que dans la suite pour en pouvoir tirer quelque conséquence, il a fallu lui faire ouvrir le tour & demi.

Mais on va plus avant , & on suppose ce qui n'est pas , que la clef ouvroit d'abord à double tour ; il est certain que de cette supposition même , on ne peut tirer aucune conséquence raisonnable contre l'Accusé. Car il a toujours dit que cette clef ne lui servoit qu'à ouvrir la petite serrure de la porte cochere , ne sachant pas même qu'elle en ouvrît d'autres. C'est la réponse perpétuelle & uniforme , que l'on ne peut accuser d'être fausse , à moins qu'il n'y eût des témoins qui eussent déposé le contraire , & il n'y en a pas un seul.

Cette clef d'ailleurs n'a rien d'extraordinaire , ni de particulier qui puisse la rendre suspecte. C'est une clef faite comme une infinité d'autres qui sont dans les mains de tout le monde. De sorte que l'Accusé a pu

la garder innocemment, comme il a fait & sans se douter de rien. Que s'il étoit vrai que cette clef eût d'abord ouvert quatre portes, c'eût été un pur hazard, comme il est souvent arrivé, & comme on vient le dire de toutes parts en faveur de l'Accusé à ses pauvres filles, auxquelles on a montré depuis ce temps-là plus de cent clefs, qu'on croyoit n'ouvrir qu'une seule serrure, & qui en ouvroient plusieurs.

Les Serruriers nommés d'office pour examiner cette clef, ont tous reconnu que c'étoit une vieille clef, qui a peut-être plus de vingt ans. Ils ont dit qu'elle n'avoit point été faite pour les serrures des chambres qu'elle ouvroit; que d'ailleurs il leur paroissoit qu'on n'avoit point touché avec la lime à cette clef depuis un très-long-temps, ce qui se reconnoissoit à la rouille, qui est une vieille rouille de plusieurs années.

A cela convient parfaitement la réponse de l'Accusé, qui a toujours dit, qu'il y a dix ou douze ans que cette clef lui fut donnée en l'état

qu'elle est par une fille qui étoit alors au service de la Dame Mazel, qui en sortit pour se marier, & qui est morte il y a environ deux ans.

On objecte que l'Accusé ne devoit point avoir cette clef, pas même comme un passe-par-tout de la porte de devant, parce qu'il y avoit environ dix mois que la Dame Mazel avoit ôté le passe-par-tout à l'Accusé & à la cuisiniere, à cause qu'elle avoit été volée par le nommé Berry qui avoit été son laquais.

Mais quelle que soit cette aventure des passe-par-tout, on n'en peut rien induire contre l'Accusé. Car que la Dame Mazel fâchée d'avoir été volée, n'ait plus voulu que ses gens aient eu de passe-par-tout, c'étoit un mouvement de colere qui étoit assez naturel, quoiqu'il ne fût pas trop raisonnable. Car que servoit à cette Dame d'ôter le passe-par tout de sa porte à ses domestiques, & de vouloir que cette porte demeurât ouverte jour & nuit à tous les étrangers qui voudroient venir jouer chez elle ? Mais comme il est du devoir & de l'état

des domestiques de souffrir les caprices de leurs Maîtres, l'Accusé remit son passe-par-tout entre les mains de la Dame Mazel, qui le donna à l'Abbé Poulard.

Quelque temps après cette Dame rendit le passe-par-tout à la cuisinière, & laissa à l'Abbé Poulard celui de l'Accusé, qui en ayant un autre, s'en servoit pour sa commodité au vu & sçu de toute la maison ; lui étant très-difficile de s'en passer, parce qu'il étoit obligé de sortir dès le matin pour aller à la provision, & à toutes les heures du jour pour d'autres affaires dont lui seul avoit soin.

Où est donc le crime, & l'ombre de crime dans tout ce qui regarde cette clef ? Et n'y voit-on pas au contraire toute la bonne foi d'un homme innocent ? Il dit qu'il y a dix ou douze ans que cette clef en l'état qu'elle est lui a été donnée par une fille qui servoit alors la Dame Mazel. Et n'auroit-il pas dit plutôt que c'étoit la Dame Mazel elle-même qui la lui avoit donnée, s'il y avoit entendu quelque finesse ? Cette Dame

n'étoit plus alors en état de le démentir ; mais il a dit la chose comme elle est , & c'est ainsi que parle l'innocence.

Voici encore une preuve bien justificante pour l'Accusé touchant cette même clef dont il s'agit, c'est l'échelle de corde que l'assassin a laissée dans la maison, & qu'il eût été inutile d'y apporter , si l'Accusé étoit convenu avec lui de lui ouvrir les portes.

On peut dire aussi que cette clef non seulement ne reproche rien à l'Accusé, mais qu'elle le justifie au contraire, & en cela même qu'elle a été trouvée sur lui; car on voit bien que s'il eût voulu en servir l'assassin , il la lui eût donnée sans doute , & n'en auroit pas été trouvé saisi.

Mais enfin de quelque manière qu'on se puisse imaginer qu'il eût voulu abuser de cette clef, on ne sçauroit croire qu'il ne s'en fût pas défait après le coup. Ce n'étoit pas une chose à laquelle il pût ne pas penser, puisqu'en cas de complicité, c'eût été tout son crime ; & qu'il n'est aujourd'hui condamné à mort

que sur cela. Aussi quand on considère que depuis l'assassinat il est allé au marché & ailleurs, pouvant à chaque moment se défaire de cette clef, & que cependant il ne s'en est point défait ; on est forcé, malgré qu'on en ait, de croire qu'il n'avoit aucun sujet d'en rien appréhender, & qu'à cet égard il étoit sans inquiétude, sans soupçon, & dans cette entière sûreté que donne la bonne conscience.

On trouve néanmoins de certains esprits, qui avec peu de lumière & beaucoup de prévention, s'imaginent répondre à tout, & convaincre pleinement un accusé quand ils ont dit seulement en général que Dieu aveugle les criminels. Cette maxime est sainte, elle est véritable, & on n'en peut pas disconvenir. Mais rien ne seroit plus injuste, ni plus dangereux que d'en faire une mauvaise application ; ce seroit abuser de la vérité, & la faire servir à opprimer l'innocence.

Ce n'est donc pas assez que de dire en général, Dieu aveugle les crimi-

nels ; mais quand on veut appliquer cette maxime à une personne particulière , il faut de nécessité ou que cette personne soit d'ailleurs convaincue , ou que la marque d'aveuglement qu'on dit être en elle , soit une preuve de son crime si convaincante , & si déterminée , qu'on ne puisse pas en douter. Or ni l'un ni l'autre ne se trouve dans le fait dont il s'agit. Car d'un côté l'Accusé n'est point convaincu , n'étant pas même raisonnablement suspect : & d'autre côté la clef en question n'est d'elle-même qu'un signe très-douteux , très-équivoque , & qui ne marque rien de positif.

Ainsi plus on y fera de réflexion , plus on verra que la prétendue conviction de l'Accusé condamné à mort se réduit à une simple possibilité , par laquelle il a pu ouvrir la porte à l'assassin. Or s'il suffit , selon la Sentence du Châtelet , d'avoir pu commettre un crime pour être condamné de l'avoir commis , il faut faire le procès à toute la nature. Car enfin la nature étant aussi foible , & aussi

corrompue qu'elle est dans son origine, il est possible que les hommes les plus sages, & les Juges mêmes, deviennent des méchans & des scélérats.

Il est possible que les Juges se laissent prévenir par le riche contre le pauvre. Il est possible qu'ils suivent la passion d'un puissant accusateur, & qu'ils consultent avec lui les moyens de tourner la procédure à son gré.

Il est possible qu'ils ne veuillent pas recevoir les dépositions qui vont à la décharge de l'Accusé.

Il est possible qu'ils refusent les lumieres qu'on leur donne, & qu'ils affectent de cacher le criminel.

Toutes ces possibilités sont d'autant plus vraies, que c'est l'Ecriture Sainte qui les dit avec ce reproche terrible qu'elle fait aux mauvais Juges : Jusqu'à quand jugerez-vous injustement ? jusqu'à quand favoriserez-vous les méchans ? *Usquequo judicatis iniquitatem, & facies peccatorum sumitis ?*

Psalm. 85.

Or comme il seroit injuste de condamner

damner des Juges sur les possibilités, bien qu'elles se trouvent exprimées dans l'Ecriture Sainte, il est injuste aussi que les Juges condamnent qui que ce soit sur de semblables impossibilités; & on ne sçauroit trop s'étonner que les Juges du Châtelet aient condamné à mort un homme jusqu'alors sans reproche, sur cela seulement qu'il a pu ouvrir la porte à un assassin, sans que ces Juges sçachent s'il l'a effectivement ouverte. Car encore une fois, ils ne peuvent le sçavoir que par l'un de ces trois moyens, ou par la déposition des témoins, ou par l'aveu de l'Accusé, ou par la déclaration de l'assassin. Les témoins ne le disent pas, l'Accusé le nie, l'assassin n'est pas pris, & n'est pas seulement décrété. Il est donc vrai que les Juges ont jugé sans sçavoir, & sans faire attention à aucun des moyens que l'assassin a pu prendre pour entrer dans la maison.

Il a pu avoir une fausse clef, ou seulement un crochet, ce qui suffisoit pour ouvrir la porte par le

moyen du petit trou dont il a été parlé.

Il a pu être entré sans clef & sans crochet en se glissant dans la chambre, & se cachant sous le lit, comme il n'arrive que trop souvent.

Il a pu avoir été introduit par quelque autre domestique bien plus suspect que l'Accusé.

Il a pu avoir couché dans la maison, & même plus d'une nuit, puisqu'il y a laissé un bonnet de nuit plein de sang.

Fait important.

Il a pu aussi être entré sans le secours d'aucun domestique, & fort aisément par le grenier, où il a laissé une chemise sanglante ; car il y a dans ce grenier qui ne ferme point, une lucarne par laquelle on va sans peine dans une gouttière qui est entre deux toits, & qui continue le long de cinq ou six maisons, par l'une desquelles il a pu entrer & sortir avec d'autant plus de facilité, que la plupart sont des maisons où l'on tient des pensionnaires. Ce fait, qui est d'une grande conséquence, doit être dans le procès-verbal du sieur Lieu-

tendant Criminel ; & s'il n'y est pas, la Cour en verra bien la raison.

D'où vient donc que parmi tant de moyens d'entrer dans une maison que le jeu tenoit ouverte jour & nuit, les Juges du Châtelet se sont déterminés au seul moyen qui regarde l'Accusé ? & qui est sans comparaison le moins probable ; car , comme on a vu par tout ce qui a été dit ci-dessus , c'est un fait si éloigné de toute vraisemblance , qu'on ne sçauroit lui donner ni cause , ni motif, soit d'intérêt, soit de quelque autre passion ; & plus on le considère , plus on voit que ce n'est qu'une simple possibilité.

Mais voici qui est encore bien plus étrange , c'est que pour avoir cette possibilité si vague & si indéterminée , il a fallu faire une procédure inouïe & sans exemple ; il a fallu que plus de six semaines après le premier procès-verbal , on en ait refait un second en vertu duquel la clef en question s'est trouvée ouvrir entièrement & à double tour la porte de l'antichambre , & les deux portes

Nullité dans
la procédure.
Procès-verbal
fait après
coup.

de la chambre ; au lieu que dans le temps du premier procès-verbal, cette même clef n'ouvroit point ni la porte de l'antichambre , ni la petite porte de la chambre qui donne sur le petit escalier , mais seulement & avec beaucoup de peine le demi-tour de la principale porte de la chambre. Comment donc & pourquoi un changement si surprenant & si hors de temps ? C'est ce qu'on va faire voir dans la suite de cet écrit en examinant la procédure.

Le Lundi 28 Novembre dernier, après que l'heure où la Dame Mazel avoit accoutumé de s'éveiller fut passée , on fut à la porte de sa chambre heurter , appeller & crier sans qu'elle répondît. Son silence fit aussitôt présumer du malheur. On alla avertir au Palais Monsieur de Savonniere fils aîné de cette Dame ; le Commissaire du quartier fut mandé ; un Serrurier ouvrit la porte de la chambre ; on trouva la Dame assassinée dans son lit , & on commença à procéder en faisant & en ne faisant pas bien les choses dont il sera parlé

tout à l'heure. Mais pour ne rien confondre, il ne faut dire en cet endroit que ce qui regarde la clef en question.

Le Brun, ancien domestique & seul accusé, fut trouvé ayant deux clefs sur lui, il en rendit compte sur le champ, disant que l'une étoit d'une serrure qu'il indiqua, & que l'autre étoit une passe-par-tout de la porte de devant.

On fit l'essai de ces deux clefs à toutes les serrures des portes de l'appartement de la Dame assassinée. La première clef ne put ouvrir que la serrure pour laquelle elle a été faite, & il n'est plus question de cette clef. L'autre qui est un passe-par-tout de la porte de devant, se trouva ouvrir par hazard le demi-tour seulement de la serrure qui est à la principale porte de la chambre où couchoit la Dame Mazel; mais il fallut pour cela tant de peine & tant de façon, qu'on ne fit aucun état d'un indice si peu naturel. C'est tout ce que faisoit alors ce passe-par-tout, & ce n'étoit rien, comme il a été dit ci-

dessus. Il fit encore moins à l'autre porte de la chambre, il fut essayé pour voir s'il n'ouvreroit point celle-là plus facilement qu'il n'avoit ouvert le demi-tour de l'autre. Ce qui a été fait sur le champ comme il a dû l'être.

L'Ordonnance le veut ainsi au titre des Procès-verbaux, article premier: *Les Juges dresseront sur le champ, & sans déplacer, les procès-verbaux de l'état auquel se trouvent les personnes blessées, ou le corps mort, & ensemble de tout ce qui peut servir pour la décharge & conviction.*

On présume aussi (car la présomption est pour les Officiers), que le procès-verbal aura marqué le détail de tous les essais de ce passe-par-tout; mais cependant s'il se trouvoit que le procès-verbal n'en dît rien, alors la question seroit de sçavoir si c'est par oubli, ou à dessein; si c'est pour n'y avoir pas pensé, ou pour y avoir trop pensé. La Cour jugera cette question par sa prudence, & on ne fait ici que la proposer.

Mais ce qu'il y a de certain, c'est

pour Jacques le Brun. 463

que par le premier procès-verbal , le seul qui soit juridique , la clef en question n'ouvroit dans l'appartement de la Dame Mazel que le demi-tour seulement de la principale porte de la chambre où elle couchoit , & ne l'ouvroit que très-difficilement. Qu'est-il donc arrivé depuis ce temps-là ? On a instruit le procès , on l'a mis sur le Bureau ; & comme on n'y a point trouvé de preuve contre l'Accusé , on est retourné en chercher dans la maison de la Dame Mazel en faisant un nouveau procès-verbal en conséquence duquel ce passe-par-tout qui n'ouvroit qu'avec beaucoup de peine le demi-tour seulement d'une ferrure , s'est trouvé ouvrir avec facilité toutes les portes de l'appartement fermées à double tour.

Voilà une espece d'enchantement , voilà un événement tout extraordinaire ; & on ne sçauroit trop remarquer le temps auquel il est arrivé. C'est le 14 Janvier dernier, quarante-huit jours après le premier procès-verbal, dans un temps où tous les scellés étoient levés depuis plus de trois

semaines , dans un temps où les ennemis de l'accusé étoient les maîtres de la maison , dans un temps où la clef dont il s'agit étoit depuis plus de six semaines au Greffe du Châtelet à la vue de tout le monde.

Or il n'y avoit rien de plus aisé que de faire une empreinte de cette clef sur quelque matiere , & d'ajuster ensuite toutes les serrures à la clef. C'est aussi ce que l'on a fait ; & on n'en peut pas douter par quatre raisons.

La premiere , parce que la clef de la chambre ne s'étant point trouvée, il a fallu en refaire une autre, ce qui ne se fait point sans changer les gardes.

La seconde, parce qu'il seroit bien difficile qu'une clef qui n'a rien d'extraordinaire, ouvrît trois serrures dans un même appartement , à moins que l'on n'ait accommodé les serrures à la clef.

La troisieme, parce qu'on sçait par les Serruriers mêmes, qu'on a retouché aux serrures.

La quatrieme , parce qu'enfin le

pour Jacques le Brun. 465

changement qui est arrivé n'a pu se faire autrement.

Car de dire que le sieur Lieutenant Criminel du Châtelet n'a pas fait essayer sur le champ , comme il le devoit , cette clef à toutes les serrures qu'elle a depuis ouvertes , c'est ce qu'on ne présuamera pas d'un homme aussi instruit que lui de son ministère. On sçait bien que son habileté & son expérience sont hors de tout soupçon , & il faut chercher une autre cause à un événement si peu attendu.

Que si néanmoins (car tout est possible) le sieur Lieutenant Criminel n'y avoit pas pensé , & si lui-même le déclare , au préjudice de la réputation d'habileté qu'il s'est acquise ; on n'entreprendra pas de lui soutenir le contraire, parce qu'on n'a nulle intention de l'offenser ; mais on dira seulement en général , qu'un Juge qui aura pu faire un premier procès-verbal d'une si extrême conséquence , sans y bien penser , pourra bien aussi avoir condamné un accusé à la mort , sans y bien penser.

Mais enfin qu'on ait pensé , ou qu'on n'ait point pensé à ce qui a dû être fait par un premier procès-verbal , le seul qui soit légitime ; il n'en sera pas moins vrai qu'on a retouché aux serrures , & que la prétendue preuve tirée de cette clef qui ouvre présentement tant de portes , est une preuve faite après coup , une preuve pour ainsi dire , faite à la lime & au marteau , & dans laquelle on voit , malgré ceux qui l'ont forgée , l'innocence de l'Accusé , & l'effet inutile du crédit & de la faveur de ses ennemis.

Oui , ce second procès-verbal , si visiblement accordé à la qualité de l'Accusateur , ne sert qu'à faire connoître que le premier ne disoit rien contre l'Accusé , & qu'il n'y avoit nulle preuve contre lui ; puisque pour avoir seulement un indice , qui n'est rien , comme il a été prouvé si clairement , on a été obligé de fabriquer cet indice avec ce nouveau procès-verbal , qui ne peut jamais nuire à l'Accusé , & qui doit faire casser toute la procédure.

Car en effet si des procédures sont cassées & déclarées nulles, ou parce que le Juge aura mangé avec la partie, ou parce qu'il y a des interlignes dans des interrogatoires, ou parce que toutes les pages d'une information ne sont pas signées ; comment pourroit subsister la procédure dont il s'agit, dans laquelle tout un procès-verbal a été fait, contre l'Ordonnance, en considération de l'Accusateur ? ce qui marque bien davantage l'affectation & la prévention d'un Juge, que d'avoir mangé avec une partie, ou de n'avoir pas signé toutes les pages d'une information. Car encore dans ces sortes de défauts, le Juge qui est présent à tout, peut répondre en sa conscience, que s'il s'est fait quelque chose contre la Loi, il ne s'est rien fait au moins contre la vérité ; mais dans la nullité dont il s'agit, qui est un second procès-verbal de l'état des choses, contraire & postérieur à un autre qui avoit été fait plus de six semaines auparavant, jamais un Juge, si juste & si éclairé qu'il puisse être, ne sçauroit répon-

dre de ce qu'une partie pendant six semaines aura pu faire sur les lieux pour changer l'état des choses. De sorte qu'à parler seulement en général & sans application à personne, il est certain que de faire ainsi, après coup, ces procès-verbaux, que l'Ordonnance veut être faits sur le champ, c'est se mettre en danger d'autoriser le dol & la fraude avec le sceau même de la Justice; c'est exposer l'innocence à tous les artifices des Calomniateurs; & il n'y a rien qu'on ne puisse dire sans exagération contre une telle procédure; mais la prudence de la Cour en verra plus encore que l'on n'en peut dire.

Autre nullité
dans la procé-
dure.
Domestiques
non interro-
gés.

Une autre nullité qui n'est pas moins importante, & qui rend nulle la procédure, c'est que tous les domestiques n'ont pas été interrogés. L'Accusateur en demeure d'accord dans ses conclusions civiles du 16 Janvier, en ces termes, qui s'adressent au sieur Lieutenant Criminel: *Pendant dix heures de suite vous travaillâtes, Monsieur, avec une application incroyable, à interroger partie*

pour Jacques le Brun. 469

*des domestiques , & autres personnes
qui furent amenées de dehors.*

On ne sçait point précisément quel nombre contient cette autre partie de domestiques qui n'ont pas été interrogés ; mais quand elle se réduiroit au seul Abbé Poulard , ce seroit encore une grande partie ; & on peut dire que lui seul pour le fait dont il s'agit , vaut mieux que tous les autres domestiques ensemble. Il n'est point permis d'ailleurs d'en omettre un seul , quel qu'il soit , puisque le seul qu'on n'auroit pas interrogé pourroit être l'auteur du crime que l'on recherche.

C'est ce qui est cause qu'on ne pourra pas se dispenser de parler encore de cet Abbé Poulard , qui a dû être interrogé comme domestique de la Dame Mazel. Et on voudroit bien ne point trouver en lui de ces choses qui laissent toujours plus à penser qu'on ne dit & qu'on ne veut dire : car on n'a point d'autre dessein que de défendre l'innocence opprimée , sans nulle envie de médire ni des vivans , ni des morts. Ce n'est point là

l'esprit de cette pauvre famille, dont on prend ici la défense ; & il ne se trouvera pas que l'Accusé , qui en est le chef , & qui a tant souffert à l'occasion de la Dame Mazel , ait dit dans tout le procès un seul mot contre le respect qu'il a toujours eu pour elle. Il en est de même de sa femme & de ses enfans ; ils pleurent tous le malheur de cette Dame , comme leur propre malheur , ne manquant point chaque jour de prier Dieu pour elle. Et il est vrai aussi que son sort est si déplorable , que pour peu qu'on ait d'humanité , il est impossible de ne la pas plaindre.

Quant à l'Abbé Poulard , il n'y a plus personne à Paris qui ignore que ce prétendu Abbé , ci-devant Jacobin , sortant de son Ordre après plus de vingt ans de profession , est entré chez la Dame Mazel , & que depuis ce jour-là jusqu'à la mort de cette Dame , il a toujours eu son logement & sa nourriture. La chambre qu'il y a perpétuellement occupé , ne se nommoit point autrement que la chambre de Monsieur l'Abbé Pou-

lard : & c'est la seule qu'il a eue à Paris depuis sa sortie des Jacobins pendant plus de six années. Il est vrai que dans la suite il trouva à propos d'en avoir encore une autre dans le voisinage , mais en gardant toujours celle du logis ; & lorsqu'il n'y couchoit pas , il y revenoit le matin , & rentroit sans heurter , parce qu'il avoit le passe-par-tout. Le lit de cette chambre étoit d'un velour bleu à rames , doublé d'un satin couleur de cerise , & le reste de l'ameublement à proportion. Cette chambre , comme il a été dit dans le premier Factum , étoit au dessus de la garde-robe de la Dame Mazel , & communiquoit à sa chambre par un petit escalier , sur lequel étoit une porte qui donnoit dans sa ruelle , & qu'elle pouvoit ouvrir de son lit ; ce qui est d'autant plus remarquable , que personne ne couchoit dans sa chambre , ni dans sa garde-robe , ni dans tout son appartement , ni même dans l'appartement au dessus & au dessous. Elle étoit seule dans ce grand vuide ; & c'est ce qui a été

malheureusement la première cause de sa mort. Toutes ces choses sont de notoriété publique ; car comme la Dame Mazel n'y pensoit point de mal , elle ne s'en cachoit pas , & on ne les rapporte aussi que pour montrer que l'Abbé Poulard étoit de tous les domestiques celui en qui elle avoit plus de confiance , & qui par cette raison étoit le plus capable d'expliquer tout ce qu'il y a d'obscur dans tout le crime dont il s'agit.

Voilà comme il étoit logé chez la Dame Mazel , & voici comme il y étoit nourri. On l'a pris souvent pour le maître de la table , tant il se donnoit la liberté d'y critiquer selon son goût , en abusant de la bonté & de la charité que la Dame Mazel avoit pour lui. Mais cependant malgré toute sa délicatesse , il ne mangeoit que le pain d'autrui , n'ayant point eu d'autre table depuis qu'il eût quitté le Réfectoire des Jacobins , que celle de la Dame Mazel. Et ce qui est bien à remarquer , c'est qu'il mangeoit toujours gras les Vendredis , les Samedis , les Quatre-temps

temps & le Carême. C'est l'observance à laquelle il a passé en quittant la Regle de S. Dominique : ce qui est encore une preuve indubitable qu'il étoit domestique, puisque s'il n'avoit pas été dans cette maison, lui qui n'avoit ni bien de famille, ni bénéfice, il ne se seroit pas tant délicaté ; & au lieu de faire gras les jours maigres, il auroit été souvent obligé de faire maigre les jours gras.

On ne rapportera plus pour dernière preuve que le testament de la Dame Mazel du 19 Février 1685, dans lequel l'Abbé Poulard est nommé *le Pere Poulard, ci-devant Religieux Jacobin*, & par lequel M. de Savonniere est fait légataire universel, à la charge de loger & nourrir ledit *sieur Poulard*. Ce sont les termes mêmes du testament, par lesquels on voit que la Testatrice a voulu que son héritier fût pour l'Abbé Poulard, ce qu'elle avoit fait elle-même depuis plus de quinze ans ; & qu'il fût domestiquement chez lui, comme il avoit été chez elle, au vu & sçu de tout le monde.

Il étoit donc son domestique, & on n'en peut pas douter, quoique par bonne raison il ne dût pas l'être, & qu'il appartînt à deux autres Maisons ; à celle des Jacobins d'où il étoit sorti, & à celle de Cluny où il n'est jamais entré. La seule maison qui lui a plu, est celle de la Dame Mazel ; & plutôt que de la quitter, il s'est laissé excommunier, n'ayant point eu d'égard à l'excommunication fulminée le premier jour de Juin 1673, par le Grand Prieur de l'Ordre de Cluny, & encourue *ipso facto* par tous ceux de cet Ordre, qui étant à Paris ne se retireront pas dans l'une des trois Maisons qu'il a dans cette Ville.

Il n'y eut donc jamais un domestique plus domestique que celui-ci, ni plus propre par toutes ses qualités à être interrogé sur le fait dont il s'agit. Mais que sçait-on ? c'est peut-être pour cela même qu'il n'a pas été interrogé. Car enfin que peut-on penser, ou ne penser pas d'une procédure dans laquelle il paroît tant d'affectation, tant de prévention,

tant d'acception de personnes ? Il faut plutôt se réduire au seul fait, sans en vouloir pénétrer la cause, & dire seulement que l'Abbé Poulard n'a point été interrogé, que certainement il a dû l'être ; & qu'une telle omission, par quelque raison qu'elle ait été faite, doit faire cesser toute la procédure. C'est ce que tout le public demande, & qu'il attend de la justice de la Cour.

Une troisième nullité dans la procédure, c'est de n'avoir pas mis en prison tous les domestiques, comme il se fait toujours dans des procédures de cette qualité ; & de n'y avoir mis au contraire que celui qui étoit naturellement le moins suspect, & qui fut sur le champ justifié du meurtre par les indices dont ce meurtre étoit accompagné.

Autre nullité dans la procédure.

Tous les domestiques non arrêtés & plus suspects que l'Accusé.

Car la Dame Mazel ayant été assassinée dans son lit, on reconnut qu'elle avoit été frappée de cinquante coups de couteau dont pas un n'étoit mortel, selon le rapport des Chirurgiens, qui jugerent qu'elle n'étoit morte que de la perte de son sang. Il

fut trouvé sur le lit près d'elle une serviette en bonnet de nuit tout ensanglantée, & encore une cravatte de point de Malines, qui étoit de même toute pleine de sang.

Ce furent ces trois choses qui frappèrent d'abord la vue, & qui d'abord aussi firent connoître l'innocence de l'Accusé.

Ce grand nombre de coups de couteau si peu enfoncés marquoit évidemment la foiblesse de la main qui les avoit donnés ; & que ce ne pouvoit pas être l'Accusé, qui est un homme des plus forts & des plus robustes.

Le bonnet de nuit fait d'une serviette lui fut essayé, & ne put lui entrer dans la tête ; ce qui fut pour lui la preuve la plus justificante & la plus heureuse qu'on puisse avoir dans une accusation de cette nature.

La cravatte de point fut aussi reconnue pour n'être pas à lui, qui ne portoit que des cravattes de mousfeline ; & pour être au nommé Berry qui avoit été laquais de la Dame Mazel, & dont il sera parlé dans la suite.

Ainsi l'Accusé fut justifié d'abord par ces trois indices , qui firent voir clairement qu'il n'avoit point fait le meurtre. Et ce qui est extrêmement à remarquer, c'est que de tous les domestiques de la Dame Mazel, il est le seul pour qui ces trois indices déposent & réclament tous trois ensemble en le justifiant de l'assassinat. De sorte qu'à prendre les choses dans l'extrême rigueur, il ne pouvoit plus être suspect que de complicité, tandis que les autres domestiques demuroient toujours suspects & de la complicité, & du meurtre même.

C'est pourquoi on ne peut trop s'étonner de voir que parmi tous les domestiques, celui dont l'innocence paroissoit davantage, ait été le seul qu'on ait mis en prison. Car pour le dire encore une fois, il n'y en a pas un seul sans exception qui ne fût plus suspect que lui, puisqu'il a été assez heureux dans son malheur d'avoir des preuves justifiantes que tous les autres n'ont point, & n'auront jamais. Non jamais on ne pourra dire d'aucun d'eux, que le bonnet du

meurtrier ne lui convenoit point ; puisqu'on ne le leur a pas essayé , & qu'on ne peut plus le faire. C'est cela dont le public se plaint & demande raison. Pourquoi n'avoir pas essayé ce bonnet du meurtrier à tous les autres domestiques ? Et pourquoi au contraire , persécuter le seul domestique à qui on a vu que ce bonnet n'étoit pas propre , sans avoir voulu en faire l'essai sur les autres ? Il semble que dans cette étrange procédure ont ait eu peur de trouver le criminel ; & que pour ne s'y pas tromper , on a pris entre tous les domestiques , celui qui paroissoit le plus innocent , en laissant là tous les autres.

On a laissé le Cocher , qui n'avoit point de raison pour être excepté , & qui devoit avoir le plus de soin de la porte cochere.

Fait important touchant la cuisiniere.

On a laissé la Cuisiniere , qui s'étoit rendue si suspecte , ayant decouché de la cuisine huit jours avant le meurtre pour coucher dans le bûcher , qui a sur la rue des fenêtres basses , par où elle pouvoit parler à

des gens du dehors , leur donner son passe-par-tout à toutes les heures de la nuit , les faire entrer secrètement , & les cacher ensuite dans son bûcher.

On a laissé les deux laquais âgés de dix-sept à dix-huit ans , auxquels convenoit la foiblesse de la main meurtrière , & auxquels aussi on ne peut pas dire que le bonnet du meurtrier ne convînt pas , puisqu'on affecta de n'en pas faire l'essai sur eux.

On a laissé l'Abbé Poulard , le plus suspect de tous par le désordre de sa vie , & qui non seulement avoit le passe-par-tout de la porte de devant & d'autres clefs encore , mais qui connoît mieux que personne tous les secrets de la famille , & ce qui peut avoir été le motif & la cause d'un meurtre si horrible & si extraordinaire.

On a enfin laissé tous les domestiques généralement dans une procédure où l'on ne trouvoit point l'auteur du crime , & on ne s'est attaché qu'à un seul qui en fut justifié sur le champ par les trois indices qui parurent d'abord , comme il a été dit , &

encore quelques jours après par la chemise sanglante du meurtrier, qui fut trouvée dans le grenier, & qui ne convient point à l'Accusé, étant toute différente des siennes en longueur, en largeur, en toile, en couture, & paroissant visiblement par la crasse & par la vermine avoir été plus d'un mois sur le dos de quelque misérable.

Pourquoi donc encore un coup ne pas retenir, ne pas renfermer tous les domestiques, pour tâcher de découvrir l'auteur d'un meurtre que l'on disoit alors n'avoir pu être fait que par un domestique? Et pourquoi au contraire ne s'attacher qu'à celui qu'on sçavoit déjà ne l'avoir point fait? Il seroit aisé de répondre précisément à ces questions; mais il suffira de dire seulement en général que cette omission, soit volontaire, soit involontaire, rend toute la procédure entièrement suspecte, & absolument nulle.

Autre nullité dans la procédure. L'Auteur du

Une autre nullité dans la procédure, & qui fait voir avec quel esprit de prévention & de précipitation

tion elle a été faite, c'est de n'avoir pas seulement décrété pour tâcher de prendre l'auteur du crime, & d'avoir cependant condamné à la mort son prétendu complice sans preuve, sans témoins, & sans aveu. Dieu sçait de quelle maniere on instruit, quand on juge de la sorte! Tout ce qu'il y a d'hommes raisonnables sont étonnés d'une procédure si extraordinaire. Et on ne comprend point comment des Juges qui d'un côté condamnent si légèrement à la mort, n'aient pu d'autre côté se résoudre à décerner seulement quelques prises de corps.

C'est ce qui oblige de rapporter ici des faits importans & publics, qui ont déjà été écrits dans le premier Factum, & d'autres encore qui avoient été dits au sieur Lieutenant Criminel, & au sieur Procureur du Roi, sur lesquels la Cour verra qu'il y avoit tout lieu de décréter, & que c'étoit la moindre chose qu'on pût faire en faveur de la vérité pour la tirer des ténèbres où elle est plongée dans le fond de cette affaire.

On ne laisse pas néanmoins de voir

à travers cette funeste obscurité deux choses dont on ne sçauroit douter.

La premiere, que le meurtre en question, dans lequel il n'y a ni vol, ni dessein de vol, ne peut être qu'un effet de haine & de vengeance.

La seconde, qu'on a voulu en faisant ce meurtre, le faire imputer à un domestique. Ce qui paroît par quatre circonstances.

Par le bonnet de nuit plein de sang que le meurtrier a laissé sur le lit de la Dame assassinée, & qui est fait d'une serviette de la maison, pour montrer que le meurtrier en étoit, & qu'il y avoit couché.

Par la chemise qu'il a laissée dans un grenier, & qui est si pleine de sang, qu'on diroit que c'est quelque domestique qui s'est levé en chemise pour faire ce coup.

Par la clef de la chambre qui étoit en dedans, & que le meurtrier a emportée avec lui pour faire juger que c'étoit un domestique qui l'avoit prise au coucher de la Dame.

Par le couteau qui étoit un couteau de poche, & peu propre à un assassi-

nat', pour faire penser encore que c'étoit le couteau d'un domestique.

On voit bien que ces précautions & ces affectations sont toutes à dessein de rendre un domestique suspect de ce meurtre ; mais quand on les regarde avec un peu d'attention , elles font voir au contraire qu'un domestique ne la point fait , parce que l'intérêt & la sûreté d'un domestique l'auroient obligé d'agir tout autrement pour faire tomber le soupçon sur un étranger. Et enfin quand on revient à considérer que ce meurtre est sans vol , & sans dessein de vol , on est convaincu que c'est un ennemi qui l'a fait ; & la difficulté n'est plus que de sçavoir qui est cet ennemi , & qui sont ses adhérens & ses complices.

Sur cela on ne fera point ici de jugement positif , & on ne condamnera personne , mais on rapportera seulement pour servir à l'innocence & à la vérité les faits considérables que l'on sçait , en les exposant avec leurs circonstances naturelles , & laissant au public & à la Cour le soin d'en tirer les conséquences.

Faits impor-
tans pour la
découverte
du meurtrier.

On sçait que la Dame Mazel avoit une mortelle ennemie, & mortellement offensée, qui est la Dame de Savonniere sa belle-fille, qu'elle retenoit depuis plus de quinze ans comme une femme débauchée dans une maison de correction, par un ordre obtenu du Roi.

On sçait que la Dame de Savonniere étoit secrètement à Paris au mois de Mars de l'année dernière, dans le temps que le nommé Berry, dont il sera parlé ci-après, vola la Dame Mazel : qu'elle demeura quelques jours dans l'Abbaye de Notre-Dame des Prés, où on ne voulut pas la garder plus long-temps : qu'elle revint une seconde fois à Paris, y étant cachée trois mois avant le meurtre de la Dame Mazel au Fauxbourg S. Germain dans une maison rue du Colombier, & qu'elle dit à une personne, qu'elle rentreroit avec son mari dans trois mois, qui est le temps fatal de l'assassinat commis en la personne de la Dame Mazel.

On sçait que le nommé Berry ci-devant laquais de la Dame Mazel,

lui vola quinze cens livres au mois de Mars de l'année dernière : que la Dame Mazel envoya querir le Commissaire Tierce pour en faire sa plainte ; mais que M. de Savonniere son fils avec l'Abbé Poulard l'en empêcherent ; & que la plainte ne fut point faite.

On sçait que la cravate du meurtrier a été reconnue pour être à ce même Berry par les deux filles qui servoient la Dame Mazel, & qui l'ont dit au Commissaire Tierce, au sieur Lieutenant Criminel, & à une infinité de personnes.

On sçait qu'il n'y avoit pas d'homme plus propre à faire un meurtre que celui à qui on auroit pardonné un vol à cette condition ; & qu'il entreprendroit avec joie l'exécution d'un crime qui le sauveroit de la mort qu'il a méritée par un autre crime.

On sçait que ce même Berry a été vu à Paris dans le temps du meurtre ; que quelques jours après il fut rencontré par une personne dans le Cloître de S. André ; & que M. de

Savonniere , à qui cette personne le dit , n'en fit nul état.

On sçait que la Dame Mazel avoit déclaré qu'elle vouloit refaire son Testament , & que n'y ayant nul sujet d'appréhender pour ceux à qui elle y faisoit justice , il y avoit beaucoup à craindre pour ceux à qui elle donnoit au-delà de la justice , & surtout pour l'Abbé Poulard , à qui une seule réflexion chrétienne dans l'esprit de la Testatrice , auroit fait perdre son legs , parce qu'il ne convient point à l'état de Religieux , dans lequel il doit vivre.

On sçait que cet Abbé Poulard ambitionnoit extrêmement le mariage de sa sœur avec le sieur de Ligniere second fils de la Dame Mazel , qui lui avoit promis de l'épouser , & que cette Dame regardoit cette folie avec indignation , & n'en vouloit pas entendre parler.

On sçait que ce même Abbé Poulard , ci-devant Jacobin , & prétendu transféré dans l'Ordre de Cluny , est un homme sans regle , sans discipline , & sans pudeur ; le scandale

public de deux Ordres Religieux , étant sorti subrepticement de l'un dont il a quitté l'habit après l'avoir porté vingt ans , & s'étant de même introduit dans l'autre , dont il n'a jamais fait aucun exercice , ni porté aucune marque ; un transfuge , & un déserter de l'état Monastique , contre lequel M. l'Avocat Général au Grand Conseil a conclu en pleine Audience à ce qu'il soit renfermé dans les Jacobins , conformément à une Requête du Procureur Général de l'Ordre de Cluny du 1689 , par laquelle il soutient que ledit Poulard n'est point de cet Ordre , qu'on ne l'y connoît point , & qu'on ne l'y a jamais vu.

On sçait que la nuit même dans laquelle la Dame Mazel fut assassinée , l'Abbé Poulard fit plusieurs mouvemens extraordinaires , & qu'étant sorti de la maison à dix heures & demie , après en avoir averti plusieurs fois , ce qu'il n'avoit point accoutumé de faire , il y rentra à minuit avec ce passe-par-tout qu'il a toujours eu.

On sçait que le jour d'après le
S f 4

meurtre , lui Abbé Poulard alla au Grand-Conseil , & que là entendant parler de ce meurtre il tomba dans une défaillance , où l'on fut obligé de lui donner du vin à diverses reprises pour le faire revenir. C'est un fait qui a cent témoins.

On sçait que ce même Abbé Poulard , témoin contre l'Accusé , & incapable de l'être après le violement public de ses vœux , & le désordre de sa vie , alla , incontinent après le meurtre , publier dans toutes les Jurisdictions , & dans tous les Bureaux de Paris , non pas seulement que l'Accusé étoit complice de ce meurtre , mais qu'il en étoit le seul Auteur , & qu'il l'avoit fait de sa propre main. Ce qui étant une fausseté évidente , & reconnue même par la Sentence , qui le condamne comme complice sur un simple soupçon , fait bien connoître que l'Abbé Poulard s'est conduit en cela comme auroit fait un homme qui craindroit extrêmement qu'on ne vînt à sonder le fond de ce crime , voulant & disant sans raison , que c'est le crime d'un seul , par la

crainte seulement que d'autres n'en fussent recherchés.

On sçait enfin que c'est encore l'Abbé Poulard, & les autres ennemis de l'Accusé, qui ont pris soin d'accréditer dans le monde le ridicule roman qu'on fait des aventures du nommé Berry, contre l'honneur & la mémoire de la Dame Mazel; car on dit par-tout que ce garçon qui l'a volée, & qui l'a été son laquais cinq ou six mois, est son propre fils, qu'elle a eu d'un grand Seigneur, qui avoit laissé pour lui à sa mere une grande somme d'argent. Que c'est le Brun accusé qui lui a dit le secret de sa naissance & de son état, à condition qu'il deviendrait son gendre. Que c'est par le Brun qu'il fut introduit la nuit dans la chambre de la Dame Mazel, pour la prier de vouloir lui rendre justice, mais que cette cruelle mere l'ayant pris à la gorge & le voulant étrangler, il fut contraint malgré lui de se défendre avec son couteau, ne la frappant seulement que pour se tirer de ses mains, & n'ayant eu aucun dessein de la tuer.

Cependant l'Abbé Poulard & les autres ennemis de l'Accusé qui prennent tant de plaisir à cette fable, en sçavent mieux que personne la ridicule fausseté. Berry est né à Bourges, où il a son pere & sa merè. Le premier maître qu'il a eu est un Chanoine de Bourges, qu'on nomme l'Abbé Guenois : il a depuis été laquais chez M. Benard de Resé, ensuite chez la Dame Mazel qu'il vola, & on aura dans peu de jours son extrait baptistaire & toute sa généalogie.

Mais quand on aime, comme les ennemis de l'Accusé, à voir entretenir le public d'une histoire si fausse, on donne bien à penser qu'on a grande peur qu'il ne vienne à sçavoir l'histoire véritable.

On n'ajoutera point de raisonnemens à tous ces faits qu'on vient de rapporter ; ils sont assez voir par eux-mêmes qu'il y avoit lieu de décréter contre plus d'une personne ; & plus on y fera de réflexion, plus on sera étonné de ne point voir de décrets dans une si longue procédure, & d'y

voir tant de faits importans qui en demandoient.

Mais on apprend par la voix publique, que tous ces faits ont été omis dans l'instruction du procès. On apprend que Berry même, le fameux Berry n'y est pas seulement nommé dans aucun interrogatoire, lui qui à l'occasion du meurtre dont il s'agit, est devenu l'entretien de tout le public ; lui à qui il a été reconnu que la cruauté du meurtrier appartenoit, lui qui, dix mois avant l'assassinat de la Dame Mazel, avoit volé à cette Dame une somme de quinze cens livres, lui qui sembloit avoir été destiné à un nouveau crime par l'impunité du premier. Seroit-il possible que dans tout le procès il ne fût point parlé de cet homme, qui en devroit être le principal sujet ? Est-ce donc qu'on a eu dessein de rassembler dans la procédure toutes les sortes de défauts d'omissions, de préventions, d'affectations, & de faux égards ? des procès-verbaux faits après coup, d'autres imparfaits & remplis de suppressions importantes,

une partie des domestiques non interrogés, pas un d'eux arrêtés & menés en prison ; le meurtrier non décreté, avec cela un injuste & faux préjugé du sieur Lieutenant Criminel, qui ayant eu dès le premier jour l'indiscrétion d'affurer publiquement que l'accusé étoit coupable, a rendu par-là toute sa procédure suspecte ; & en conséquence d'une procédure si étrange & si défectueuse, une Sentence définitive qui condamne à mort un prétendu complice, sans preuve, sans aveu, & sans témoins ? C'est ce qui fait réclamer tout le monde. C'est ce qui a rendu la cause de l'Accusé une cause commune, où chacun croit avoir intérêt. C'est tout le public qui appelle d'un jugement si énorme. C'est le public qui crie : O temps ! ô mœurs ! ô Louis le Grand, le Juste, l'Invincible ! sera-t-il dit que sous votre regne, on souffre une si horrible procédure par laquelle il n'y a point d'innocent qu'on ne puisse perdre ? Non, cela ne sera pas. Dieu qui permet que ce grand Prince ait les plus grands en-

nemis à combattre , permet aussi qu'il ait les plus grands crimes à découvrir , afin de faire connoître également sa puissance & sa justice. La Cour à qui Sa Majesté a donné tant de part dans le ministère de cette justice souveraine , se servira de toutes ses lumières pour découvrir le fond d'un crime qui est si obscur de lui-même , qu'on a encore affecté d'obscurcir davantage par une procédure toute défectueuse. Il est de sa prudence & de son équité de réparer tous les défauts de cette procédure ; de revoir les lieux où le crime a été commis ; d'entendre d'office les personnes qu'on a affecté de ne pas ouïr ; de mander le Commissaire Tierce , & les Syndics de la Chambre des Commissaires , où la force de la vérité lui a fait dire des choses importantes & décisives ; d'aider enfin par son autorité la foiblesse d'un accusé qui est sans appui , sans crédit , sans secours , & qui n'a pour lui que son innocence contre un puissant Accusateur qui est homme de qualité , qui a de grands biens , de grandes al-

494 II. *Factum pour Jacq. le Brun.*

liances, & qui a l'honneur d'être de l'Ordre même des Juges. Mais cette extrême différence entre les qualités des parties, qui a déjà fait tant de tort à l'Accusé, ne lui en fera plus maintenant qu'il est devant des Juges supérieurs, qui sont élevés par la dignité de leur Charge & par le caractère de leur esprit au dessus de toutes ces foibles considérations, & qui feront gloire de juger cette affaire, en disant avec l'Apôtre: Nous ne pouvons rien contre la vérité, mais tout pour la vérité: *Non possu-*

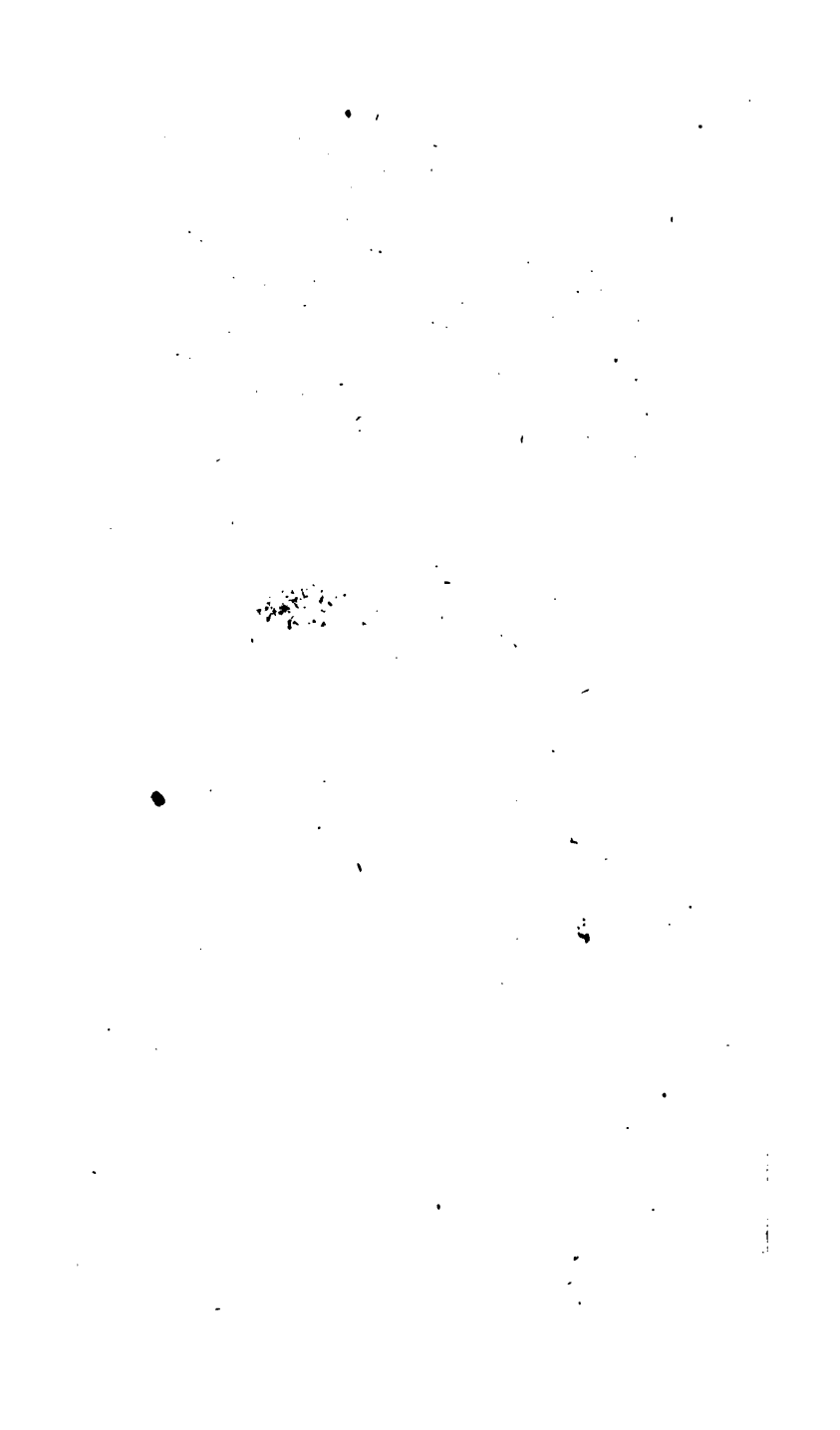
II. Cor. 13. 8, *mus aliquid adversus veritatem, sed pro veritate.*

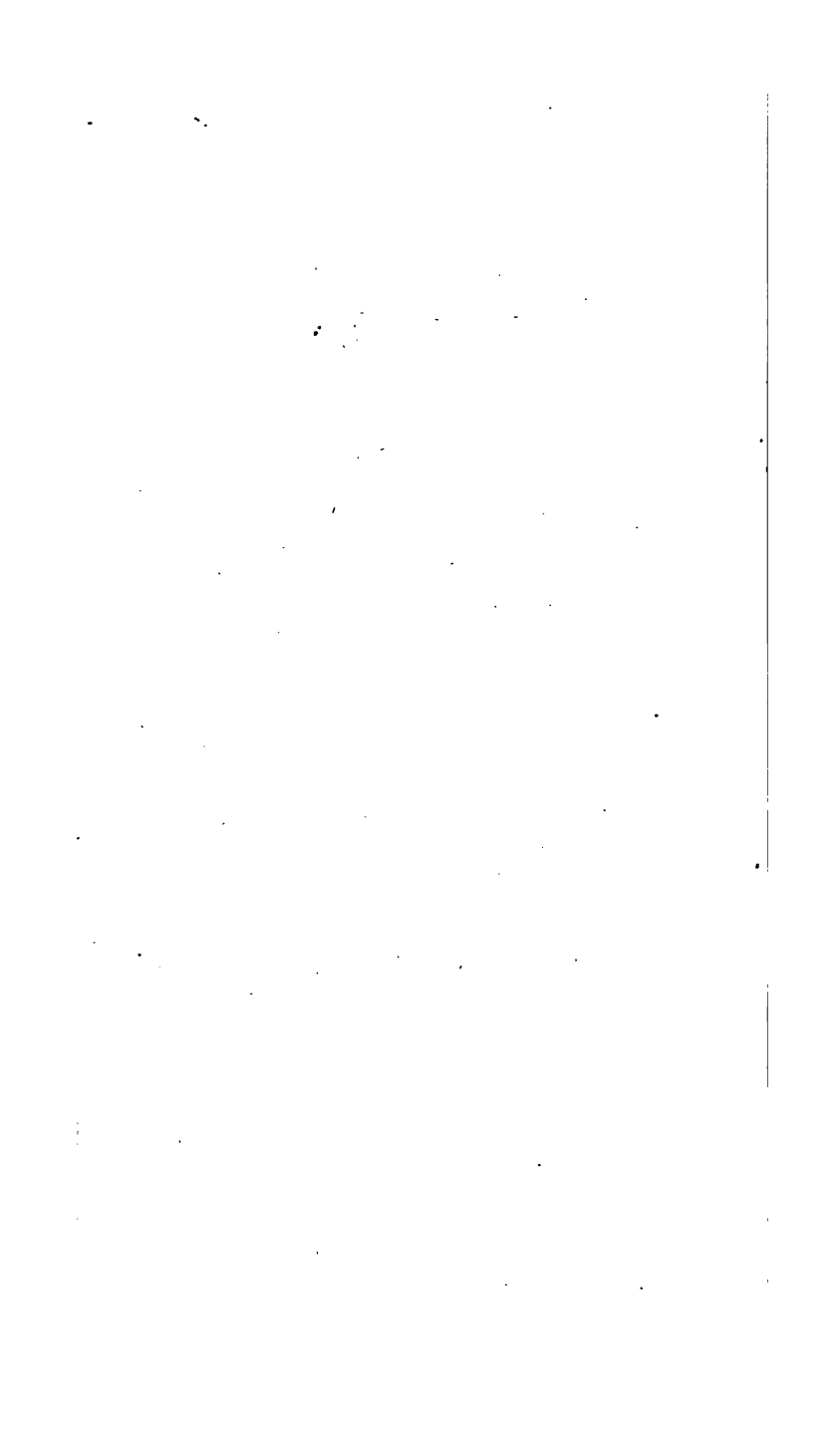
FIN.





69701763





406

c. 70





